

Digitized by Google


Digitized by Google

1·3·28

AI

COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

M^R. DE VOLTAIRE.

TOME TROISIÈME.



Digitized by Google

THÉATRE
Complet
DE
Mr. DE VOLTAIRE.

TOME SECOND.

CONTENANT

MEROPE, LE FANATISME, SEMIRAMIS, ORESTE, CATILINA, avec toutes les piéces rélatives à ces Drames.

GENEVE.

M. DCC. LXVIII.

Digitized by Google

Digitized by Google

1-3-78

III



H. Gravelot inv. C. le Vasseur Sculp.

Oui, je la connais Traitre, et je connais ton Cœur.

Digitized by Google

VOLTAIRE
VOL III

Digitized by Google

IV

MÉROPE,

TRAGÉDIE.

Représentée en 1743. le 20. Février.

Digitized by Google

1. 3. 28

LETTRE
DU PERE DE TOURNEMINE,
JÉSUITE,
AU PERE BRUMOY,
sur la tragédie de MÉROPE.

JE vous renvoye, mon reverend père, *Mérope*, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au soir; j'ai pris le tems de la lire avec attention. Quelques succès que lui donne le goût inconſtant de Paris, elle paſſera juſqu'à la poſtérité, comme une de nos tragédies les plus parfaites, comme un modèle de tragédie. *Ariſtote*, ce ſage légiſlateur du théâtre, a mis ce ſujet au premier rang des ſujets tragiques. *Euripide* l'avait traité; & nous apprenons d'*Ariſtote*, que toutes les fois qu'on repréſentait ſur le théâtre de l'ingénieuſe Athènes le *Creſphonte* d'*Euripide*, ce peuple accoûtumé aux chefs-d'œuvres tragiques, était frappé, ſaiſi, tranſporté d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort ſans doute. Le *Creſphonte* d'*Euripide* eſt perdu: Monſieur *de Voltaire* nous le rend. Vous, mon père, qui nous avez donné en Français *Euripide*, tel qu'il charmait la Grèce, avez reconnu dans la *Mérope* de notre illuſtre ami, la ſimplicité, le naturel, le pathétique d'*Euripide*. Monſieur *de Voltaire* a conſervé la ſimplicité du ſujet; il l'a débarraſſé non ſeulement d'épiſodes ſuperflus, mais encor de ſcènes inutiles. Le péril d'*Egiſte* occupe ſeul le théâtre. L'intérêt croit de ſcène en ſcène juſqu'au dénouement, dont la ſurpriſe eſt ménagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'*Alcide*. Tout ſe paſſe ſur le théâtre comme il ſe paſſa dans

Digitized by Google

Meſſène. Les coups de théâtre ne ſont point des ſituations forcées, dont le merveilleux choque la vraiſemblance; ils naiſſent du ſujet; c'eſt l'événement hiſtorique vivement repréſenté. Peut-on n'être pas touché, enlevé, dans la ſcène où *Narbas* arrive au moment que *Mérope* va immoler ſon fils qu'elle croit venger ? dans la ſcène où elle ne peut ſauver ſon fils d'une mort inévitable qu'en le faiſant connaître au tyran ? Le cinquiéme acte égale ou ſurpaſſe le peu de cinquiémes actes excellens qu'on a vûs ſur le théâtre. Tout ſe paſſe hors du théâtre; & l'auteur a tranſporté, ce ſemble, toute l'action ſur le théâtre avec un art admirable. La narration d'*Iſménie* n'eſt pas de ces narrations étudiées, hors d'œuvre, où l'eſprit brille à contretems, qui rallentiſſent l'action, qui dégénèrent en fadeur; elle eſt toute action. Le trouble d'*Iſménie* peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la verſification; le poëte, admirable verſificateur, s'eſt ſurpaſſé; jamais ſa verſification ne fut plus belle & plus claire. Tous ceux qu'un zèle raiſonnable anime contre la corruption des mœurs, qui ſouhaitent la réformation du théâtre, qui voudraient qu'imitateurs exacts des Grecs, que nous avons ſurpaſſé dans pluſieurs perfections de la poeſie dramatique, nous euſſions plus de ſoin d'atteindre à ſa véritable fin, de rendre le théâtre, comme il peut l'être, une école des mœurs: tous ceux qui penſent ſi raiſonnablement doivent être charmés de voir un auſſi grand poëte, un poëte auſſi accrédité que le fameux *Voltaire*, donner une tragédie ſans amour.

Il n'a point hazardé imprudemment une entrepriſe ſi utile: aux ſentimens de l'amour, il ſubſtituë des ſentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on ſoit pour les tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il eſt cependant vrai, (& nous l'avons ſouvent remarqué) que les tragédies qui ont le plus réuſſi ne doivent pas leurs ſuccès aux ſcènes amoureuſes. Au contraire, tous les connaiſſeurs habiles ſoutiennent que la galanterie romaneſque a dégradé notre théâtre, & auſſi nos meilleurs poëtes. Le grand *Corneille* l'a ſenti; il ſouffrait avec peine la ſervitude où le réduiſait le mauvais goût dominant: n'oſant encor bannir du

Digitized by Google

théâtre l'amour, il en a banni l'amour heureux; il ne lui a permis ni bassesse ni faiblesse; il l'a élevé jusqu'à l'héroïsme, aimant mieux passer le naturel, que de s'abaisser à un naturel trop tendre & contagieux.

Voilà, mon révérend père, le jugement que votre illustre ami demande; je l'ai écrit à la hâte, c'est une preuve de ma déférence; mais l'amitié paternelle, qui m'attache à lui depuis son enfance, ne m'a point aveuglé. Faites passer jusqu'à lui ce que je vous écris. J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que vous connaissez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre père, entiérement à vous,

Tournemine Jésuite.

Ce vingt-trois de Décembre 1738.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR LE MARQUIS SCIPION MAFFEI, AUTEUR DE LA MÉROPE ITALIENNE, ET DE BEAUCOUP D'AUTRES OUVRAGES CÉLÈBRES.

Monsieur,

CEux dont les Italiens modernes, & les autres peuples, ont presque tout appris, les Grecs & les Romains, adressaient leurs ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis & aux maîtres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la *Mérope* française.

Les Italiens, qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux arts, & les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui sous les yeux de *Léon X.* firent renaître la tragédie; & vous êtes le premier, Monsieur, qui dans ce siécle où l'art des *Sophocles* commençait à être amolli par des intrigues d'amour, souvent étrangères au sujet, ou avili par d'indignes boufonneries qui deshonoraient le goût de votre ingénieuse nation; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage & le talent de donner une tragédie sans galanterie, une tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, & où le plus tendre intérêt nait de la vertu la plus pure.

La France se glorifie d'*Athalie*: c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre; c'est celui de la poësie, c'est de toutes les piéces qu'on jouë, la seule où l'amour ne soit pas introduit;

Digitized by Google

mais auſſi elle eſt ſoutenuë par la pompe de la Religion, & par cette majeſté de l'éloquence des prophêtes. Vous n'avez point eu cette reſſource, & cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui eſt ſi prodigieuſement difficile à remplir ſans épiſodes.

J'avouë, que votre ſujet me paraît beaucoup plus intéreſſant & plus tragique que celui d'*Athalie*; & ſi notre admirable *Racine* a mis plus d'art, de poëſie & de grandeur dans ſon chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'*Alexandre*, (& il faut de tels précepteurs aux Rois) *Ariſtote*, cet eſprit ſi étendu, ſi juſte & ſi éclairé dans les choſes qui étaient alors à la portée de l'eſprit humain, *Ariſtote*, dans ſa poëtique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaiſſance de *Mérope* & de ſon fils étaient le moment le plus intéreſſant de toute la ſcène Grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préférence ſur tous les autres. *Plutarque* dit que les Grecs, ce peuple ſi ſenſible, frémiſſaient de crainte que le vieillard, qui devait arrêter le bras de *Mérope*, n'arrivât pas aſſez tôt. Cette piéce, qu'on jouait de ſon tems, & dont il nous reſte très-peu de fragmens, lui paraiſſait la plus touchante de toutes les tragédies d'*Euripide*; mais ce n'était pas ſeulement le choix du ſujet qui fit le grand ſuccès d'*Euripide*, quoiqu'en tout genre le choix ſoit beaucoup.

Il a été traité pluſieurs fois en France, mais ſans ſuccès; peut-être les auteurs voulurent charger ce ſujet ſi ſimple d'ornemens étrangers. C'était la *Vénus* toute nuë de *Praxitèle*, qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toûjours beaucoup de tems aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui eſt grand on doit revenir au naturel & au ſimple.

En 1641. lorſque le théâtre commençait à fleurir en France, & à s'élever même fort au-deſſus de celui de la Grèce, par le génie de *P. Corneille*, le Cardinal de *Richelieu*, qui recherchait toute ſorte de gloire, & qui avait fait bâtir la ſalle des ſpectacles du palais royal, pour y repréſenter des piéces dont il avait fourni le deſſein, y fit jouer une *Mérope*

Digitized by Google

ſous le nom de *Téléphonte*. Le plan eſt, à ce qu'on croit, entiérement de lui. Il y avait une centaine de vers de ſa façon ; le reſte était de *Colletet*, de *Bois-Robert*, de *Démarêts* & de *Chapelain ;* mais toute la puiſſance du Cardinal de *Richelieu* ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre, quoiqu'il en eût le goût ; & tout ce qu'il pouvait & devait faire, c'était d'encourager le grand *Corneille*.

Mr. *Gilbert*, Réſident de la célèbre Reine *Chriſtine*, donna en 1643. ſa *Mérope*, aujourd'hui non moins connue que l'autre. *Jean de la Chapelle*, de l'Académie Françaiſe, auteur d'une *Cléopatre*, jouée avec quelque ſuccès, fit repréſenter ſa *Mérope* en 1683. Il ne manqua pas de remplir ſa piéce d'un épiſode d'amour. Il ſe plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il ſe trompait ; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber ſon ouvrage ; c'était en effet le défaut de génie, & la froideur de la verſification : car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de poëmes. L'art d'être éloquent en vers eſt de tous les arts le plus difficile & le plus rare. On trouvera mille génies qui ſauront arranger un ouvrage, & le verſifier d'une manière commune ; mais le traiter en vrais poëtes, c'eſt un talent qui eſt donné à trois ou quatre hommes ſur la terre.

Au mois de Décembre 1701. Mr. *de la Grange* fit jouer ſon *Amaſis*, qui n'eſt autre choſe que le ſujet de *Mérope*, ſous d'autres noms : la galanterie régne auſſi dans cette piéce, & il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle de *la Chapelle ;* mais auſſi elle eſt conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêt ; elle eſt écrite avec plus de chaleur & de force : cependant elle n'eut pas d'abord un ſuccès éclatant, *& habent ſua fata libelli.* Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands applaudiſſemens, & c'eſt une des piéces dont la repréſentation a fait le plus de plaiſir au public.

Avant & après *Amaſis*, nous avons eu beaucoup de tragédies ſur des ſujets à-peu-près ſemblables, dans leſquels une mère va venger la mort de ſon fils ſur ſon propre fils même,

Digitized by Google

même, & le reconnait dans l'inſtant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoûtumés à voir ſur notre théâtre cette ſituation frappante, mais rarement vraiſemblable, dans laquelle un perſonnage vient un poignard à la main pour tuer ſon ennemi, tandis qu'un autre perſonnage arrive dans l'inſtant même, & lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réuſſir, du moins pour un tems, le *Camma* de *Thomas Corneille.*

Mais de toutes les piéces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne ſoit chargée d'un petit épiſode d'amour, ou plutôt de galanterie ; car il faut que tout ſe plie au goût dominant. Et ne croyez pas, Monſieur, que cette malheureuſe coutume, d'accabler nos tragédies d'un épiſode inutile de galanterie, ſoit duë à *Racine*, comme on le lui reproche en Italie. C'eſt lui, au-contraire, qui a fait ce qu'il a pû pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la paſſion de l'amour n'eſt épiſodique ; elle eſt le fondement de toutes ſes piéces : elle en forme le principal intérêt. C'eſt la paſſion la plus théatrale de toutes, la plus fertile en ſentimens, la plus variée : elle doit être l'ame d'un ouvrage de théâtre, ou en être entiérement bannie. Si l'amour n'eſt pas tragique, il eſt inſipide ; & s'il eſt tragique, il doit régner ſeul. Il n'eſt pas fait pour la ſeconde place. C'eſt *Rotrou*, c'eſt le grand *Corneille* même, il le faut avouer, qui en créant notre théâtre l'ont preſque toûjours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes, qui n'étant point de vrayes paſſions, ne ſont point dignes du théâtre & ſi vous demandez pourquoi on jouë ſi peu de piéces de *Pierre Corneille*, n'en cherchez point ailleurs la raiſon ; c'eſt que dans la tragédie d'*Othon*,

Othon à la Princeſſe a fait un compliment,
Plus en homme d'eſprit qu'en véritable amant.
Il ſuivait pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il était plus aiſé d'admirer que de croire.
Camille ſemblait même aſſez de cet avis ;
Elle aurait mieux goûté des diſcours moins ſuivis...

Di-moi donc lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content ? a-t-elle été facile ?

C'eſt que dans *Pompée*, l'inutile *Cléopatre* dit que *Céſar*

Lui trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

C'eſt que *Céſar* demande à *Antoine*,

S'il a vû cette Reine adorable ?

Et qu'*Antoine* répond :

Oui, Seigneur, je l'ai vuë, elle eſt incomparable.

C'eſt que dans *Sertorius*, le vieux *Sertorius* même eſt amoureux à la fois par politique & par goût, & dit :

J'aime ailleurs ; à mon âge il ſied ſi mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a ſû charmer,
Et que d'un front ridé les replis jauniſſans
Ne ſont pas un grand charme à captiver les ſens.

C'eſt que dans *Œdipe*, *Théſée* débute par dire à *Dircé* :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Enfin, c'eſt que jamais un tel amour ne fait verſer de larmes ; & quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, Monſieur, que ce que tous les connaiſſeurs, les véritables gens de goût, ſe diſent tous les jours en converſation ; ce que vous avez entendu pluſieurs fois chez moi ; enfin ce qu'on penſe, & ce que perſonne n'oſe encor imprimer. Car vous ſavez comment les hommes ſont faits ; ils écrivent preſque tous contre leur propre ſentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai ja-

Digitized by Google

mais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, & j'ajoute, que je respecte plus *Corneille*, & que je connais mieux le grand mérite de ce père du théâtre, que ceux qui le louent au hazard de ses défauts.

On a donné une *Mérope* sur le théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encore? Mais depuis le règne de *Charles II.* l'amour s'était emparé du théâtre d'Angleterre, & il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint si mal cette passion. L'amour ridiculement amené & traité de même, est encor le défaut le moins monstrueux de la *Mérope* Anglaise. Le jeune *Egiste*, tiré de sa prison par une fille-d'honneur amoureuse de lui, est conduit devant la Reine, qui lui présente une coupe de poison & un poignard, & qui lui dit: Si tu n'avales le poison, ce poignard va servir à tuer ta maitresse. Le jeune homme boit, & on l'emporte mourant. Il revient au cinquiéme acte annoncer froidement à *Mérope*, qu'il est son fils, & qu'il a tué le tyran. *Mérope* lui demande comment ce miracle s'est operé? Une amie de la fille d'honneur, répond-il, avait mis du jus de pavot, au lieu de poison, dans la coupe. Je n'étais qu'endormi quand on m'a cru mort: j'ai appris, en m'éveillant, que j'étais votre fils, & sur le champ j'ai tué le tyran. Ainsi finit la tragédie.

Elle fut sans doute mal reçuë: mais n'est-il pas bien étrange qu'on l'ait représentée? N'est-ce pas une preuve que le théâtre Anglais n'est pas encor épuré? Il semble que la même cause, qui prive les Anglais du génie de la peinture & de la musique, leur ôte aussi celui de la tragédie. Cette isle, qui a produit les plus grands Philosophes de la terre, n'est pas aussi fertile pour les beaux arts; & si les Anglais ne s'appliquent sérieusement à suivre les préceptes de leurs excellens citoyens, *Addisson* & *Pope*, ils n'aprocheront pas des autres peuples en fait de goût & de littérature.

Mais tandis que le sujet de *Mérope* était ainsi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait longtems qu'il était traité en Italie selon le goût des anciens. Dans ce seiziéme siécle, qui sera fameux dans tous les siécles, le Comte de *Torelli*

Digitized by Google

avait donné ſa *Mérope* avec des chœurs. Il parait que ſi Mr. *de la Chapelle* a outré tous les défauts du théâtre Français, qui ſont l'air romaneſque, l'amour inutile, & les épiſodes; & que ſi l'auteur Anglais a pouſſé à l'excès la barbarie, l'indécence & l'abſurdité, l'auteur Italien avait outré les défauts des Grecs, qui ſont le vuide d'action, & la déclamation. Enfin, Monſieur, vous avez évité tous ces écueils, vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre: vous leur avez donné dans votre *Mérope* l'exemple d'une tragédie ſimple & intéreſſante.

J'en fus ſaiſi dès que je la lus: mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux ſur le mérite des étrangers; au-contraire, plus je ſuis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des tréſors qui ne ſont point nés dans ſon ſein. Mon envie de traduire votre *Mérope* redoubla, lorſque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733. Je m'apperçus qu'en aimant l'auteur, je me ſentais encor plus d'inclination pour l'ouvrage; mais quand je voulus y travailler, je vis qu'il était abſolument impoſſible de la faire paſſer ſur notre théâtre français. Notre délicateſſe eſt devenuë exceſſive: nous ſommes peut-être des *Sibarites* plongés dans le luxe, qui ne pouvons ſupporter cet air naïf & ruſtique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du théâtre Grec.

Je craindrais qu'on ne ſouffrît pas chez nous le jeune *Egiſte* faiſant préſent de ſon anneau à celui qui l'arrête, & qui s'empare de cette bague. Je n'oſerais hazarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonſtance où il ſe trouve autoriſe cette mépriſe.

Nos uſages, qui probablement permettent tant de choſes que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de repréſenter le tyran de *Mérope*, l'aſſaſſin de ſon époux & de ſes fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette Reine; même je n'oſerais pas faire dire par *Mérope* au tyran: *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le tems que la fleur de la jeuneſſe ornait encor mon viſage?* Ces entretiens ſont naturels; mais notre parterre, quelquefois ſi indulgent, & d'autres fois ſi délicat, pourrait

Digitized by Google

les trouver trop familiers, & voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raifon.

Notre théâtre Français ne fouffrirait pas non plus que *Mérope* fit lier fon fils fur la fcène à une colonne, ni qu'elle courût fur lui deux fois, le javelot & la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuit deux fois devant elle, en demandant la vie à fon tyran.

Nos ufages permettraient encor moins que la confidente de *Mérope* engageât le jeune *Egifte* à dormir fur la fcène, afin de donner le tems à la Reine de venir l'y affaffiner. Ce n'eft pas, encor une fois, que tout cela ne foit dans la nature; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature foit toujours préfentée avec certains traits de l'art; & ces traits font bien différens à Paris & à Verone.

Pour donner une idée fenfible de ces différences, que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, Monfieur, de vous rappeller ici quelques traits de votre célèbre ouvrage, qui me paraiffent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune *Crefphonte*, & qui lui prend fa bague, lui dit :

Or dunque in tuo paefe i fervi
Han di cotefte gemme? Un bel paefe
Sia quefto tuo; nel noftro una tal gemma
Ad un dito real non fconverrebbe.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre piéce eft écrite; parce que le tems qui me preffe ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

„ Les efclaves chez vous portent de tels joyaux!
„ Votre pays doit être un beau pays, fans doute;
„ Chez nous de tels anneaux ornent la main des Rois.

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la Reine, qui refufe d'époufer, après vingt ans, l'affaffin reconnu de fa famille :

Digitized by Google

La donna, come sai, ricusa e brama.
„ La femme, comme on ſait, nous refuſe & déſire.

La ſuivante de la Reine répond au tyran, qui la preſſe de diſpoſer ſa maîtreſſe au mariage :

. . . . . . *Diſſimulato in vano*
Soffre di febre aſſalto; alquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar ſuoi ſpiriti.
„ On ne peut vous cacher que la Reine a la fiévre ;
„ Accordez quelque tems pour lui rendre ſes forces.

Dans votre quatriéme acte, le vieillard *Polidore* demande à un homme de la cour de *Mérope*, qui il eſt? Je ſuis *Euriſes* le fils de *Nicandre*, répond - il. *Polidore* alors en parlant de *Nicandre*, s'exprime comme le *Neſtor* d'*Homère*.

. . . . *Egli era umano*
E liberal; quando appariva, tutti
Faceangli onor; io mi ricordo ancora
Di quanto ei feſteggiò con bella pompa
Le ſue nozze con Silvia, ch' era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque ſei quel Fanciullin' che in corte
Silvia condur ſolea quaſi per pompa :
Parmi l'altri hieri : o quanto ſiete preſti,
Quanto voi v'affrettate, o giovinetti,
A farvi adulti ed à gridar tacendo
Che noi diam loco !

„ Oh ! qu'il était humain ! qu'il était libéral !
„ Que dès qu'il paraiſſait on lui faiſait d'honneur !
„ Je me ſouviens encor du feſtin qu'il donna,
„ De tout cet appareil, alors qu'il épouſa
„ La fille de Glicon & de cette Olimpie,
„ La belle - ſœur d'Hipparque. Euriſes, c'eſt donc vous !
„ Vous cet aimable enfant, que ſi ſouvent Sylvie

„ Se faisait un plaisir de conduire à la cour ?
„ Je crois que c'est hier. O que vous êtes promte !
„ Que vous croissez, jeunesse ! & que dans vos beaux jours
„ Vous nous avertissez de vous céder la place !

Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la Reine, répond :

. . . . Oh curioso
Punto io non son, passò stagione. Assai
Veduti ho sacrificii, io mi ricordo
Di quello ancora quando il Rè Cresfonte
Incominciò à regnar. Quella fù pompa.
Ora più non si fanno a questi tempi
Di cotaï sacrificj. Più di cento
Fur le bestie svenate. I Sacerdoti
Risplendean tutti, ed ove ti volgessi
Altro non si vedea che argento ed oro.

„ . . . . Je suis sans curiosité.
„ Le tems en est passé, mes yeux ont assez vû
„ De ces apprêts d'hymen, & de ces sacrifices.
„ Je me souviens encor de cette pompe auguste,
„ Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
„ Du règne de Cresphonte. Ah ! le grand appareil !
„ Il n'est plus aujourd'hui de semblables spectacles.
„ Plus de cent animaux y furent immolés :
„ Tous les Prêtres brillaient, & les yeux éblouïs
„ Voyaient l'argent & l'or partout étinceller.

Tous ces traits sont naïfs : tout y est convenable à ceux que vous introduisez sur la scène, & aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles eussent été, à ce que je crois, bien reçuës dans Athènes ; mais Paris, & notre parterre, veulent une autre espèce de simplicité. Notre ville pourrait même se vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes : car enfin, il me semble qu'on ne repré-

ſentait d'ordinaire des piéces de théâtre dans cette première ville de la Grèce, que dans quatre fêtes ſolemnelles, & Paris a plus d'un ſpectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens; & notre ville eſt peuplée de près de huit cent mille habitans, parmi leſquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, & qui jugent preſque tous les jours.

Vous avez pû, dans votre tragédie, traduire cette élégante & ſimple comparaiſon de *Virgile :*

Qualis populea mœrens Philomela ſub umbra,
Amiſſos queritur fœtus.

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au poëme épique, tant nous avons affaire à un maître dur, qui eſt le public.

Neſcis, heu neſcis noſtræ faſtidia Romæ :
Et pueri naſum Rhinocerontis habent.

Les Anglais ont la coutume de finir preſque tous leurs actes par une comparaiſon; mais nous exigeons, dans une tragédie, que ce ſoit les héros qui parlent, & non le poëte; & notre public penſe que dans une grande criſe d'affaires, dans un conſeil, dans une paſſion violente, dans un danger preſſant, les Princes, les Miniſtres ne font point de comparaiſons poëtiques.

Comment pourrais-je encor faire parler ſouvent enſemble des perſonnages ſubalternes? Ils ſervent chez vous à préparer des ſcènes intéreſſantes entre les principaux acteurs; ce ſont les avenuës d'un beau palais : mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc ſe plier au goût d'une nation, d'autant plus difficile, qu'elle eſt depuis longtems raſſaſiée de chefs-d'œuvres.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême ſévérité reprouve, combien de beautés je regrettais! Combien me plaiſait la ſimple nature, quoique ſous une forme étrangère pour nous! Je vous rens compte, Monſieur, d'une partie des

Digitized by Google

des raisons qui m'ont empêché de vous suivre en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une *Mérope* nouvelle : je l'ai donc faite différemment ; mais je suis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un Roi d'Orient aurait fait présent des plus riches étoffes : ce Roi devrait permettre que le voyageur s'en fit habiller à la mode de son pays.

Ma *Mérope* fut achevée au commencement de 1736. à peu près telle qu'elle est aujourd'hui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au théâtre ; mais la raison, qui m'en éloignait le plus, était la crainte de la faire paraître après d'autres piéces heureuses, dans lesquelles on avait vû, depuis peu, le même sujet sous des noms différens. Enfin j'ai hazardé ma tragédie, & notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il est arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où plusieurs tableaux représentent le même sujet. Les connaisseurs se plaisent à remarquer les diverses manières ; chacun saisit, selon son goût, le caractère de chaque peintre ; c'est une espèce de concours, qui sert, à la fois, à perfectionner l'art, & à augmenter les lumières du public.

Si la *Mérope* Française a eu le même succès que la *Mérope* Italienne, c'est à vous, Mr., que je le dois ; c'est à cette simplicité, dont j'ai toûjours été idolâtre, qui dans votre ouvrage m'a servi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toûjours servi de guide.

J'aurais souhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens & des Anglais, employer l'heureuse facilité des vers blancs, & je me suis souvenu plus d'une fois de ce passage du *Rucellai.*

Tu sai perche l'imagin' della voce
Che risponde da i sassi, dove l'Echo alberga,
Sempre nemica fu del nostro regno,
E fu inventrice delle prime rime.

Mais je me suis apperçu, & j'ai dit, il y a longtems, qu'une

Digitized by Google

telle tentative n'aurait jamais de ſuccès en France, & qu'il y aurait beaucoup plus de faibleſſe que de force, à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation Françaiſe. Notre poeſie n'a aucune des libertés de la vôtre, & c'eſt peut-être une des raiſons pour leſquelles les Italiens nous ont précédé de plus de trois ſiécles dans cet art ſi aimable & ſi difficile.

Je voudrais, Monſieur, pouvoir vous ſuivre dans vos autres connaiſſances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pû me former ſur votre goût dans la ſcience de l'hiſtoire, non pas dans cette ſcience vague & ſtérile des faits & des dates, qui ſe borne à ſavoir en quel tems mourut un homme inutile ou funeſte au monde; ſcience uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire ſans éclairer l'eſprit. Je veux parler de cette hiſtoire de l'eſprit humain, qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace de faute en faute, & de préjugé en préjugé, les effets des paſſions des hommes; qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un ſavoir mal entendu, ont cauſé de maux, & qui ſuit ſurtout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de Puiſſances, & ce bouleverſement de tant d'Empires.

C'eſt par-là que l'hiſtoire m'eſt précieuſe, & elle me le devient davantage, par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaiſirs & de nouvelles lumières aux hommes. La poſtérité apprendra avec émulation, que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, & que Vérone vous a élevé une ſtatuë, avec cette inſcription, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI, VIVANT: Inſcription auſſi belle, en ſon genre, que celle qu'on lit à Montpellier: A LOUIS XIV. APRÈS SA MORT.

Daignez ajouter, Monſieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger, que ſa reſpectueuſe eſtime vous attache autant que s'il était né à Vérone.

LETTRE

DE

MR. DE LA LINDELLE

A MR. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

VOus avez eu la politeſſe de dédier votre tragédie de *Mérope* à Mr. *Maffei*, & vous avez rendu ſervice aux gens de lettres d'Italie & de France, en remarquant, avec la grande connaiſſance que vous avez du théâtre, la différence qui ſe trouve établie entre les bienſéances de la ſcène Françaiſe, & celles de la ſcène Italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, & les ménagemens que vous avez eu pour Mr. *Maffei*, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet auteur; mais moi qui n'ai en vuë que la vérité, & le progrès des arts, je ne craindrai point de dire ce que penſe le public éclairé, & ce que vous ne pouvez vous empêcher de penſer vous-même.

L'Abbé *des Fontaines* avait déja relevé quelques fautes palpables de la *Mérope* de Mr. *Maffei*; mais à ſon ordinaire, avec plus de groſſiéreté que de juſteſſe, il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaiſes. Ce ſatyrique décrié n'avait ni aſſez de connaiſſance de la langue Italienne, ni aſſez de goût pour porter un jugement ſain & exemt d'erreur.

Voici ce que penſent les littérateurs les plus judicieux que j'ai conſultés en France & delà les monts. La *Mérope* leur

Digitized by Google

parait ſans contredit le ſujet le plus touchant & le plus vraiment tragique, qui ait jamais été au théâtre; il eſt fort au-deſſus de celui d'*Athalie*, en ce que la Reine *Athalie* ne veut pas aſſaſſiner le petit *Joas*, & qu'elle eſt trompée par le grand-prêtre qui veut venger ſur elle des crimes paſſés; au lieu que dans la *Mérope*, c'eſt une mère qui en vengeant ſon fils, eſt ſur le point d'aſſaſſiner ce fils même, ſon amour & ſon eſpérance. L'intérêt de *Mérope* eſt tout autrement touchant que celui de la tragédie d'*Athalie*; mais il paraît que Mr. *Maffei* s'eſt contenté de ce que préſente naturellement ſon ſujet, & qu'il n'y a mis aucun art théatral.

1. Les ſcènes ſouvent ne ſont point liées, & le théâtre ſe trouve vuide; défaut qui ne ſe pardonne pas aujourd'hui aux moindres poëtes.

2. Les acteurs arrivent, & partent ſouvent ſans raiſon; défaut non moins eſſentiel.

3. Nulle vraiſemblance, nulle dignité, nulle bienſéance, nul art dans le dialogue, & cela dès la première ſcène, où l'on voit un tyran raiſonner paiſiblement avec *Mérope*, dont il a égorgé le mari & les enfans, & lui parler d'amour; cela ferait ſiflé à Paris par les moins connaiſſeurs.

4. Tandis que le tyran parle d'amour ſi ridiculement à cette vieille Reine, on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre: mais on ne ſait point, dans le cours de la piéce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend, que c'eſt un voleur qui voulait lui prendre ſes habits. Quelle petiteſſe! quelle baſſeſſe! quelle ſtérilité! Cela ne ſerait pas ſupportable dans une farce de la foire.

5. Le *barigel*, ou le capitaine des gardes, ou le grand-prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau; ce qui fait une ſcène du plus bas comique, laquelle eſt écrite d'une manière digne de la ſcène.

6. La mère s'imagine d'abord que le voleur qui a été tué, eſt ſon fils. Il eſt pardonnable à une mère de tout craindre; mais il falait à une Reine mère d'autres indices un peu plus nobles.

7. Au milieu de ces craintes le tyran *Poliſonte* raiſonne de ſon prétendu amour avec la ſuivante de *Mérope*. Ces ſcè-

Digitized by Google

nes froides & indécentes, qui ne sont imaginées que pour remplir un acte, ne seraient pas souffertes sur un théâtre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, Monsieur, de remarquer modestement une de ces scènes, dans laquelle la suivante de *Mérope* prie le tyran de ne pas presser les nôces; parce que, dit-elle, sa maîtresse a *un assaut de fièvre :* & moi, Monsieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaisseurs, qu'un tel dialogue, & une telle réponse, ne sont dignes que du théâtre d'*Arlequin.*

8. J'ajouterai encore, que quand la Reine, croyant son fils mort, dit, qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, & le déchirer avec les dents, elle parle en *Cannibale* plus encor qu'en mère affligée, & qu'il faut de la décence partout.

9. *Egiste*, qui a été annoncé comme un voleur, & qui a dit qu'on l'avait voulu voler lui-même, est encor pris pour un voleur une seconde fois; il est mené devant la Reine malgré le Roi, qui pourtant prend sa défense. La Reine le lie à une colomne, le veut tuer avec un dard, & avant de le tuer elle l'interroge. *Egiste* lui dit, que son père est un vieillard; & à ce mot de vieillard la Reine s'attendrit. Voilà-t-il pas une bonne raison de changer d'avis, & de soupçonner qu'*Egiste* pourrait bien être son fils? Voilà-t-il pas un indice bien marqué? Est-il donc si étrange qu'un jeune homme ait un père âgé? *Maffei* a substitué cette faute, & ce manque d'art & de génie, à une autre faute plus grossière qu'il avait faite dans la première édition. *Egiste* disait à la Reine : *Ah! Polidore, mon père.* Et ce *Polidore* était en effet l'homme à qui *Mérope* avait confié *Egiste.* Au nom de *Polidore*, la Reine ne devait plus douter qu'*Egiste* ne fût son fils; la piéce était finie. Ce défaut a été ôté; mais on y a substitué un défaut encor plus grand.

10. Quand la Reine est ridiculement & sans raison en suspens sur ce mot de *vieillard*, arrive le tyran, qui prend *Egiste* sous sa protection. Le jeune homme, qu'on devait représenter comme un héros, remercie le Roi de lui avoir donné la vie, & le remercie avec un avilissement & une bassesse, qui fait mal au cœur, & qui dégrade entiérement *Egiste.*

Digitized by Google

11. Enſuite *Mérope* & le tyran paſſent leur tems enſemble. *Mérope* évapore ſa colère en injures, qui ne finiſſent point. Rien n'eſt plus froid que ces ſcènes de déclamations qui manquent de nœud, d'embarras, de paſſion contraſtée. Ce ſont des ſcènes d'écolier. Toute ſcène qui n'eſt pas une eſpèce d'action eſt inutile.

12. Il y a ſi peu d'art dans cette piéce, que l'auteur eſt toûjours forcé d'employer des confidentes & des confidens pour remplir ſon théâtre. Le quatriéme acte commence encor par une ſcène froide & inutile entre le tyran & la ſuivante: enſuite cette ſuivante rencontre le jeune *Egiſte*, je ne ſais comment, & lui perſuade de ſe repoſer dans le veſtibule, afin que, quand il ſera endormi, la Reine puiſſe le tuer tout à ſon aiſe. En effet il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue! & la Reine vient pour la ſeconde fois une hache à la main pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette ſituation répétée deux fois eſt le comble de la ſtérilité, comme le ſommeil du jeune homme eſt le comble du ridicule. Mr. *Maffei* prétend qu'il y a beaucoup de génie & de variété dans cette ſituation répétée; parce que la première fois la Reine arrive avec un dard, & la ſeconde fois avec une hache: quel effort de génie!

13. Enfin le vieillard *Polidore* arrive tout à propos, & empêche la Reine de faire le coup: on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intéreſſans entre la mère & le fils, entre eux deux & le tyran. Rien de tout cela; *Egiſte* s'enfuit, & ne voit point ſa mère; il n'a aucune ſcène avec elle; ce qui eſt encor un défaut de génie inſupportable. *Mérope* demande au vieillard, quelle récompenſe il veut; & ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi paſſe ſon tems une Reine qui devrait courir après ſon fils. Tout cela eſt bas, déplacé & ridicule au dernier point.

14. Dans le cours de la piéce, le tyran veut toûjours épouſer; & pour y parvenir, il fait dire à *Mérope*, qu'il va faire égorger tous les domeſtiques & les courtiſans de cette princeſſe, ſi elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée! quel extravagant que ce tyran! Mr. *Maffei* ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour ſauver l'honneur de la Rei-

Digitized by Google

ne, qui a la lâcheté d'épouser le meurtrier de sa famille ?

15. Autre puérilité de collège. Le tyran dit à son confident : *Je sais l'art de régner ; je ferai mourir les audacieux ; je lâcherai la bride à tous les vices ; j'inviterai mes sujets à commettre les plus grands crimes, en pardonnant aux plus coupables ; j'exposerai les gens de bien à la fureur des scélerats &c.* Quel homme a jamais pensé & prononcé de telles sotises ? Cette déclamation de régent de sixiéme ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui sait gouverner ?

On a reproché au grand *Racine* d'avoir dans *Athalie* fait dire à *Mathan* trop de mal de lui-même. Encor *Mathan* parle-t-il raisonnablement ; mais ici c'est le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combustion soit l'art de régner : c'est l'art d'être détrôné ; & on ne peut sans rire lire de pareilles absurdités. Mr. *Maffei* est un étrange politique.

En un mot, Monsieur, l'ouvrage de *Maffei* est un très beau sujet, & une très mauvaise piéce. Tout le monde convient à Paris, que la représentation n'en serait pas achevée: & tous les gens sensés d'Italie en font très peu de cas. C'est très vainement, que l'auteur dans ses voyages n'a rien négligé pour engager les plus mauvais écrivains à traduire sa tragédie : il lui était bien plus aisé de payer un traducteur que de rendre sa piéce bonne.

Digitized by Google

REPONSE

DE

MR. DE VOLTAIRE

A MR. DE LA LINDELLE.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monſieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à *Scaliger*. Vous me paraiſſez bien redoutable; & ſi vous traitez ainſi Mr. *Maffei*, que n'ai-je point à craindre de vous? J'avoue, que vous avez trop raiſon ſur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramaſſer beaucoup de ronces & d'épines; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaiſir de cueillir les fleurs? Il y en a ſans doute dans la piéce de Mr. *Maffei*, & que j'oſe croire immortelles. Telles ſont les ſcènes de la mère & du fils, & le récit de la fin. Il me ſemble que ces morceaux ſont bien touchans & bien pathétiques. Vous prétendez, que c'eſt le ſujet ſeul qui en fait la beauté; mais, Monſieur, n'était-ce pas le même ſujet dans les autres auteurs, qui ont traité la *Mérope*? Pourquoi avec les mêmes ſecours n'ont-ils pas eu le même ſuccès? Cette ſeule raiſon ne prouve-t-elle pas, que Mr. *Maffei* doit autant à ſon génie qu'à ſon ſujet?

Je ne vous le diſſimulerai pas. Je trouve que Mr. *Maffei* a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penſer à *Mérope* que ſon fils eſt l'aſſaſſin de ſon fils même. Je n'ai pû me ſervir comme lui d'un anneau, parce que depuis l'*anneau royal* dont *Boileau* ſe moque dans ſes ſatyres, cela ſemblerait trop petit ſur notre théâtre. Il faut ſe plier aux uſages de ſon ſiécle & de ſa nation: mais par

Digitized by Google

par cette raiſon-là même il ne faut pas condamner légérement les nations étrangères.

Ni Mr. *Maffei* ni moi n'expoſons des motifs bien néceſſaires pour que le tyran *Poliſonte* veuille abſolument épouſer *Mérope*. C'eſt peut-être là un défaut du ſujet ; mais je vous avoue, que je crois, qu'un tel défaut eſt fort léger, quand l'intérêt qu'il produit eſt conſidérable. Le grand point eſt d'émouvoir & de faire verſer des larmes. On a pleuré à Vérone & à Paris : voilà une grande réponſe aux critiques. On ne peut être parfait ; mais qu'il eſt beau de toucher avec ſes imperfections ! Il eſt vrai qu'on pardonne beaucoup de choſes en Italie, qu'on ne paſſerait pas en France ; premiérement parce que les goûts, les bienſéances, les théâtres n'y ſont pas les mêmes ; ſecondement, parce que les Italiens, n'ayant point de ville où l'on repréſente tous les jours des piéces dramatiques, ne peuvent être auſſi exercés que nous en ce genre. Le beau monſtre de l'opéra étouffe chez eux *Melpomène* ; & il y a tant de *caſtrati*, qu'il n'y a plus de place pour les *Eſopus* & les *Roſcius*. Mais ſi jamais les Italiens avaient un théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs théâtres ſont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aiſés à faire, leur nation plus ſenſible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance & la paix, &c.

Digitized by Google

ACTEURS.

MÉROPE, veuve de Cresfonte Roi de Meſſène.

EGISTE, fils de Mérope.

POLIFONTE, tyran de Meſſène.

NARBAS, vieillard.

EURICLES, favori de Mérope.

EROX, favori de Polifonte.

ISMENIE, confidente de Mérope.

La ſcène eſt à Meſſène, dans le palais de Mérope.

Digitized by Google

MÉROPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

GRande Reine, écartez ces horribles images ;
Goûtez des jours ſereins nés du ſein des orages.
Les Dieux nous ont donné la victoire & la paix :
Ainſi que leur couroux, reſſentez leurs bienfaits.
Meſſène, après quinze ans de guerres inteſtines,
Lève un front moins timide, & ſort de ſes ruïnes.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis,
Diviſés d'intérêts, & pour le crime unis,
Par les ſaccagemens, le ſang & le ravage,
Du meilleur de nos Rois diſputer l'héritage.
Nos chefs, nos citoyens, raſſemblés ſous vos yeux,
Les organes des loix, les miniſtres des Dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
Sans doute elle eſt à vous, ſi la vertu la donne.
Vous ſeule avez ſur nous d'irrévocables droits ;

Digitized by Google

Vous, veuve de Cresfonte, & fille de nos Rois ;
Vous, que tant de conſtance & quinze ans de miſère,
Font encor plus auguſte, & nous rendent plus chère ;
Vous, pour qui tous les cœurs en ſecret réunis.......

MEROPE.

Quoi ! Narbas ne vient point ! Reverrai-je mon fils ?

ISMENIE.

Vous pouvez l'eſpérer ; déja, d'un pas rapide,
Vos eſclaves en foule ont couru dans l'Elide.
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis ſans doute en de fidèles mains
Ce dépot ſi ſacré, l'objet de tant d'allarmes.

MEROPE.

Me rendrez-vous mon fils, Dieux témoins de mes larmes ?
Egiſte eſt-il vivant ? Avez-vous conſervé
Cet enfant malheureux, le ſeul que j'ai ſauvé ?
Ecartez loin de lui la main de l'homicide.
C'eſt votre fils, hélas ! c'eſt le pur ſang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reſte précieux
Du plus juſte des Rois, & du plus grand des Dieux,
L'image de l'époux, dont j'adore la cendre ?

ISMENIE.

Mais quoi ! cet intérêt, & ſi juſte, & ſi tendre,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner ?

MEROPE.

Je ſuis mère : & tu peux encor t'en étonner ?

ISMENIE.

Du ſang dont vous ſortez l'auguſte caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère ?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vû ce fils que vous pleurez.

MEROPE.

Mon cœur a vû toûjours ce fils que je regrète ;
Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiète :
Un si juste intérêt s'accrut avec le tems.
Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la solitude, où j'étais retenuë,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperduë.
Egiste, écrivait-il, mérite un meilleur sort ;
Il est digne de vous, & des Dieux dont il sort :
En bute à tous les maux, sa vertu les surmonte :
Espérez tout de lui : mais craignez Polifonte.

ISMENIE.

De Polifonte au-moins prévenez les desseins ;
Laissez passer l'Empire en vos augustes mains.

MEROPE.

L'Empire est à mon fils. Périsse la marâtre !
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang !
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un Empire ?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire ?
Je dûs y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels & des Dieux.
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
O mort, toûjours présente à ma douleur profonde !
J'entens encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : » Sauvez le Roi, son épouse & ses fils.
Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyans le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.

Digitized by Google

Là, nageant dans son sang, & souillé de poussière,
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresfonte en expirant me serra dans ses bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres & premiers fruits d'une union si chère,
Sanglans & renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevaient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraient contre leurs assassins.
Egiste échapa seul: un Dieu prit sa défense.
Veille sur lui, grand Dieu, qui sauvas son enfance:
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux,
Du fond de ses déserts au rang de ses ayeux!
J'ai supporté quinze ans mes fers & son absence;
Qu'il règne au-lieu de moi: voilà ma récompense,

SCENE II.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES.

MEROPE.

EH bien! Narbas? mon fils?

EURICLES.

Vous me voyez confus.
Tant de pas, tant de soins ont été superflus.
On a couru, Madame, aux rives du Penée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée;
Narbas est inconnu; le sort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

MEROPE.

Hélas! Narbas n'est plus; j'ai tout perdu, sans doute.

Digitized by Google

ISMENIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute :
Peut-être, fur les bruits de cette heureufe paix,
Narbas ramène un fils fi cher à nos fouhaits.

EURICLES.

Peut-être fa tendreffe, éclairée & difcrète,
A caché fon voyage ainfi que fa retraite :
Il veille fur Egifte ; il craint ces affaffins,
Qui du Roi votre époux ont tranché les deftins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pû j'affure fon paffage ;
Et j'ai fur ces chemins de carnage abreuvés,
Des yeux toûjours ouverts, & des bras éprouvés.

MEROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURICLES.

Hélas ! que peut pour vous ma trifte vigilance ?
On va donner fon trône ; en vain ma faible voix,
Du fang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injuftice triomphe, & ce peuple à fa honte,
Au mépris de nos loix, panche vers Polifonte.

MEROPE.

Et le fort jufques-là pourrait nous avilir ?
Mon fils dans fes Etats reviendrait pour fervir ?
Il verrait fon fujet au rang de fes ancêtres ?
Le fang de Jupiter aurait ici des maîtres ?
Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux,
Infenfibles fujets, a donc péri pour vous ?
Vous avez oublié fes bienfaits & fa gloire ?

EURICLES.

Le nom de votre époux eft cher à leur mémoire.

Digitized by Google

On regrette Cresfonte, on le pleure, on vous plaint;
Mais la force l'emporte, & Polifonte eſt craint.

MEROPE.

Ainſi donc par mon peuple en tout tems accablée,
Je verrai la juſtice à la brigue immolée,
Et le vil intérêt, cet arbître du ſort,
Vend toûjours le plus faible aux crimes du plus fort!
Allons, & rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du ſang des Héraclides:
Flattons leur eſpérance, excitons leur amour.
Parlez, & de leur maître annoncez le retour.

EURICLES.

Je n'ai que trop parlé; Polifonte en allarmes,
Craint déja votre fils, & redoute vos larmes.
La fière ambition, dont il eſt dévoré,
Eſt inquiéte, ardente, & n'a rien de ſacré.
S'il chaſſa les brigands de Pilos & d'Amphriſe;
S'il a ſauvé Meſſène, il croit l'avoir conquiſe.
Il agit pour lui ſeul, il veut tout aſſervir:
Il touche à la couronne; & pour mieux la ravir,
Il n'eſt point de rempart que ſa main ne renverſe,
De loix qu'il ne corrompe, & de ſang qu'il ne verſe:
Ceux, dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne ſont pas plus à craindre pour vous.

MEROPE.

Quoi! par-tout ſous mes pas le ſort creuſe un abîme!
Je vois autour de moi le danger & le crime!
Polifonte, un ſujet de qui les attentats....

EURICLES.

Diſſimulez, Madame, il porte ici ſes pas.

SCENE

SCENE III.

MEROPE, POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

MAdame, il faut enfin que mon cœur se déploye.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voye;
Et les chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le votre & le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie :
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais, je sais, que, blanchi sous les armes,
Ce front triste & sévère a pour vous peu de charmes;
Je sais que vos appas, encor dans leur printems,
Pourraient s'effaroucher de l'hyver de mes ans;
Mais la raison d'Etat connait peu ces caprices :
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des Rois.
Je veux le sceptre & vous, pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire;
Vous êtes de nos Rois & la fille & la mère;
Mais l'Etat veut un maître, & vous devez songer
Que pour garder vos droits il les faut pattager.

Digitized by Google

MEROPE.

Le ciel, qui m'accabla du poids de ſa diſgrace,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'oſez propoſer
De trahir ſa mémoire, & de vous épouſer ?
Moi, j'irais de mon fils, du ſeul bien qui me reſte,
Déchirer avec vous l'héritage funeſte ?
Je mettrais en vos mains ſa mère & ſon Etat,
Et le bandeau des Rois ſur le front d'un ſoldat ?

POLIFONTE.

Un ſoldat tel que moi peut juſtement prétendre
A gouverner l'Etat, quand il l'a ſû défendre.
Le premier qui fut Roi fut un ſoldat heureux.
Qui ſert bien ſon pays n'a pas beſoin d'ayeux.
Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie:
Ce ſang s'eſt épuiſé, verſé pour la patrie:
Ce ſang coula pour vous: & malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les Rois que j'ai vaincus.
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MEROPE.

Un parti! Vous barbare, au mépris de nos loix!
Eſt-il d'autre parti que celui de vos Rois?
Eſt-ce là cette foi, ſi pure & ſi ſacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
La foi que vous devez à ſes mânes trahis,
A ſa veuve éperduë, à ſon malheureux fils,
A ces Dieux dont il ſort, & dont il tient l'Empire?

POLIFONTE.

Il eſt encor douteux ſi votre fils reſpire.
Mais quand du ſein des morts il viendrait en ces lieux,

Digitized by Google

Redemander ſon trône à la face des Dieux,
Ne vous y trompez pas ; Meſſène veut un maître
Eprouvé par le tems, digne en effet de l'être ;
Un Roi qui la défende : & j'oſe me flatter
Que le vengeur du trône a ſeul droit d'y monter.
Egiſte jeune encor, & ſans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de ſa naiſſance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône eſt acheté.
Le droit de commander n'eſt plus un avantage,
Tranſmis par la nature, ainſi qu'un héritage ;
C'eſt le fruit des travaux & du ſang répandu ;
C'eſt le prix du courage : & je crois qu'il m'eſt dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes ſurpriſe
Par ces lâches brigands de Pilos & d'Amphriſe :
Revoyez votre époux, & vos fils malheureux,
Preſque en votre préſence aſſaſſinés par eux :
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chaſſant vos ennemis, défendant la patrie :
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés :
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, Madame, & mon rang & mon titre.
La valeur fit ces droits : le ciel en eſt l'arbitre.
Que votre fils revienne ; il apprendra ſous moi,
Les leçons de la gloire, & l'art de vivre en Roi ;
Il verra ſi mon front ſoutiendra la couronne.
Le ſang d'Alcide eſt beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur, & plus noble, & plus grand :
Je ſonge à reſſembler au Dieu dont il deſcend :
En un mot, c'eſt à moi de défendre la mère,
Et de ſervir au fils & d'exemple & de père.

Digitized by Google

MEROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce Dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice, ainsi que sa vaillance:
Défendez votre Roi, secourez l'innocence:
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez sa mère à force de vertu:
Dans vos murs relevés rappellez votre maître.
Alors jusques à vous je descendrais peut-être.
Je pourrais m'abaisser; mais je ne peux jamais
Devenir la complice & le prix des forfaits.

SCENE IV.

POLIFONTE, EROX.

EROX.

Seigneur, attendez-vous que son ame fléchisse?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice?
Vous avez sû du trône applanir le chemin;
Et pour vous y placer vous attendez sa main?

POLIFONTE.

Entre ce trône & moi je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
Mérope attend Egiste: & le peuple aujourd'hui,
Si son fils reparaît, peut se tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai son père & ses deux frères,

Digitized by Google

De ce trône ſanglant je m'ouvris les barrières :
En vain, dans ce palais, où la ſédition
Rempliſſait tout d'horreur & de confuſion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & ſombre
Couvrit mes attentats du ſecret de ſon ombre :
En vain, du ſang des Rois, dont je ſuis l'oppreſſeur,
Les peuples abuſés m'ont crû le défenſeur.
Nous touchons au moment où mon ſort ſe décide.
S'il reſte un rejetton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Meſſène eſt produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Croi-moi, ces préjugés de ſang & de naiſſance
Revivront dans les cœurs, y prendront ſa défenſe.
Le ſouvenir du père, & cent Rois pour ayeux,
Cet honneur prétendu d'être iſſu de nos Dieux ;
Les cris, le deſeſpoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puiſſance encor mal aſſurée.
Egiſte eſt l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans ſon berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me ſervaient arracha ſon enfance :
Narbas, depuis ce tems, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ſes couriers ; ma juſte prévoyance
De Mérope & de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le ſort, il peut ſe démentir ;
De la nuit du ſilence un ſecret peut ſortir ;
Et des Dieux quelquefois la longue patience
Fait ſur nous à pas lents deſcendre la vengeance.

EROX.

Ah ! livrez-vous ſans crainte à vos heureux deſtins.

Digitized by Google

La prudence eſt le Dieu qui veille à vos deſſeins.
Vos ordres ſont ſuivis : déja vos ſatellites
D'Elide & de Meſſène occupent les limites.
Si Narbas reparait, ſi jamais à leurs yeux
Narbas ramène Egiſte, ils périſſent tous deux.

POLIFONTE.

Mais, me répons-tu bien de leur aveugle zèle ?

EROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
Aucun d'eux ne connaît ce ſang qui doit couler,
Ni le nom de ce Roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur eſt dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un refuge ;
L'autre, comme un eſclave, & comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des loix il faut ſacrifier.

POLIFONTE.

Eh bien, encor ce crime ! Il m'eſt trop néceſſaire.
Mais en perdant le fils, j'ai beſoin de la mère ;
J'ai beſoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'uſurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidelle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils ſont à moi :
Echauffés par l'eſpoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
Toi, dont le ſort dépend de ma grandeur ſuprême,
Appui de mes projets, par tes ſoins dirigés,
Erox, va réunir les eſprits partagés ;
Que l'avare en ſecret te vende ſon ſuffrage ;
Aſſure au courtiſan ma faveur en partage ;

Du lâche qui balance échauffe les esprits :
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer aux pieds du trône en vain m'a sû conduire ;
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

MEROPE.

Quoi! l'univers se tait sur le destin d'Egiste!
Je n'entens que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Elide enfin n'a-t-on rien sû?

EURICLES.

On n'a rien découvert, & tout ce qu'on a vû,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégoutante;
Enchainé par mon ordre, on l'amène au palais.

MEROPE.

Un meurtre! Un inconnu! Qu'a-t-il fait, Euriclès?
Quel sang a-t-il versé? Vous me glacez de crainte.

EURICLES.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte!
Le moindre événement vous porte un coup mortel;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel:
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune avanture
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands ces bords sont infectés;
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force; & nos champs, & nos villes,

Rede-

Digitized by Google

Redemandent aux Dieux, trop longtems négligés,
Le ſang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MEROPE.

Quel eſt cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-je.

EURICLES.

C'eſt un de ces mortels du ſort abandonnés,
Nourris dans la baſſeſſe, aux travaux condamnés;
Un malheureux ſans nom, ſi l'on croit l'apparence.

MEROPE.

N'importe; quel qu'il ſoit, qu'il vienne en ma préſence.
Le témoin le plus vil, & les moindres clartés,
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me preſſe;
Mais ayez-en pitié, reſpectez ma faibleſſe:
Mon cœur a tout à craindre, & rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURICLES.

(*à Iſménie.*)

Vous ſerez obéie. Allez, & qu'on l'amène.
Qu'il paraiſſe à l'inſtant aux regards de la Reine.

MEROPE.

Je ſens que je vais prendre un inutile ſoin.
Mon deſeſpoir m'aveugle, il m'emporte trop loin:
Vous ſavez s'il eſt juſte. On comble ma miſère;
On détrone le fils; on outrage la mère.
Polifonte, abuſant de mon triſte deſtin,
Oſe enfin s'oublier juſqu'à m'offrir ſa main.

EURICLES.

Vos malheurs ſont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je ſais que cet hymen offenſe votre gloire:

Digitized by Google

Mais je vois qu'on l'exige ; & le ſort irrité
Vous fait de cet opprobre une néceſſité.
C'eſt un cruel parti ; mais c'eſt le ſeul, peut-être,
Qui pourrait conſerver le trône à ſon vrai maître.
Tel eſt le ſentiment des chefs & des ſoldats ;
Et l'on croit...

MEROPE.

Non, mon fils ne le ſouffrirait pas.
L'exil, où ſon enfance a langui condamnée,
Lui ſerait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURICLES.

Il le condamnerait, ſi, paiſible en ſon rang,
Il n'en croyait ici que les droits de ſon ſang ;
Mais ſi par les malheurs ſon ame était inſtruite,
Sur ſes vrais intérêts s'il réglait ſa conduite,
De ſes triſtes amis s'il conſultait la voix,
Et la néceſſité ſouveraine des loix,
Il verrait que jamais ſa malheureuſe mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MEROPE.

Ah ! que me dites-vous ?

EURICLES.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle & vos calamités.

MEROPE.

Quoi ! Vous me demandez que l'intérêt ſurmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Poliſonte !
Vous, qui me l'avez peint de ſi noires couleurs !

EURICLES.

Je l'ai peint dangereux, je connais ſes fureurs ;
Mais il eſt tout-puiſſant ; mais rien ne lui réſiſte ;

Il eſt ſans héritier, & vous aimez Egiſte.

MEROPE.

Ah! c'eſt ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Poliſonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toûjours, & d'hymen, & d'Empire?
Parlez-moi de mon fils; dites-moi s'il reſpire.
Cruel! apprenez-moi...

EURICLES.

Voici cet étranger,
Que vos triſtes ſoupçons brûlaient d'interroger.

SCENE II.

MEROPE, EURICLES, EGISTE *enchaîné*, ISMENIE, gardes.

EGISTE, *dans le fond du théâtre, à Iſménie.*

ESt-ce là cette Reine auguſte & malheureuſe,
Celle de qui la gloire, & l'infortune affreuſe,
Retentit juſqu'à moi dans le fond des deſerts?

ISMENIE.

Raſſurez-vous, c'eſt elle. (*elle ſort.*)

EGISTE.

O Dieu de l'univers!
Dieu, qui formas ſes traits, veille ſur ton image.
La vertu ſur le trône eſt ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'eſt là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors ſi doux ait un cœur ſi cruel?
Approche, malheureux, & diſſipe tes craintes.

Répon-moi : de quel ſang tes mains ſont-elles teintes ?

EGISTE.

O Reine ! pardonnez. Le trouble, le reſpect,
Glacent ma triſte voix tremblante à votre aſpect.
(*à Euricles.*)
Mon ame, en ſa préſence, étonnée, attendrie...

MEROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

EGISTE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du ſort,
Et ſes propres fureurs, ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune-homme ! Mon ſang s'eſt glacé dans mes veines.
Ah ! ... T'était-il connu ?

EGISTE.

Non : les champs de Meſſènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout eſt nouveau pour moi.

MEROPE.

Quoi ! Ce jeune inconnu s'eſt armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juſte défenſe ?

EGISTE.

J'en atteſte le ciel ; il ſait mon innocence.
Aux bords de la Pamiſe, en un temple ſacré ;
Où l'un de vos ayeux, Hercule, eſt adoré,
J'oſais prier pour vous ce Dieu vengeur des crimes ;
Je ne pouvais offrir, ni préſens, ni victimes ;
Né dans la pauvreté, j'offrais de ſimples vœux,
Un cœur pur & ſoumis, préſent des malheureux.
Il ſemblait que le Dieu, touché de mon hommage,
Au-deſſus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé ſoudain,

Digitized by Google

L'un dans la fleur des ans, l'autre vers ſon déclin.
Quel eſt donc, m'ont-ils dit, le deſſein qui te guide ?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?
L'un & l'autre à ces mots ont levé le poignard ;
Le ciel m'a ſecouru dans ce triſte hazard.
Cette main, du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups, Madame, il eſt tombé ſans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil aſſaſſin.
Et moi, je l'avoûrai, de mon ſort incertain,
Ignorant de quel ſang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps enſanglanté :
Je fuyais ; vos ſoldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé Mérope, & j'ai rendu les armes.

EURICLES.

Eh ! Madame, d'où vient que vous verſez des larmes ?

MEROPE.

Te le dirai-je ? Hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendriſſait, tout mon cœur s'eſt troublé.
Cresfonte, ô ciel ! . . . j'ai cru... Que j'en rougis de honte !
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresfonte.
Jeux cruels du hazard, en qui me montrez-vous
Une ſi fauſſe image, & des rapports ſi doux ?
Affreux reſſouvenir, quel vain ſonge m'abuſe !

EURICLES.

Rejettez donc, Madame, un ſoupçon qui l'accuſe ;
Il n'a rien d'un barbare, & rien d'un impoſteur.

MEROPE.

Les Dieux ont ſur ſon front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

Digitized by Google

EGISTE.

En Elide.

MEROPE.

Qu'entens-je ! en Elide ! Ah ! peut-être...
L'Elide... répondez... Narbas vous eſt connu ?
Le nom d'Egiſte au moins juſqu'à vous eſt venu ?
Quel était votre état, votre rang, votre père ?

EGISTE.

Mon père eſt un vieillard accablé de miſère ;
Policlète eſt ſon nom ; mais Egiſte, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MEROPE.

O Dieux ! vous vous jouez d'une triſte mortelle.
J'avais de quelque eſpoir une faible étincelle :
J'entrevoyais le jour, & mes yeux affligés
Dans la profonde nuit ſont déja replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce ?

EGISTE.

Si la vertu ſuffit pour faire la nobleſſe,
Ceux dont je tiens le jour, Policlète, Sirris,
Ne ſont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur ſort les avilit ; mais leur ſage conſtance
Fait reſpecter en eux l'honorable indigence.
Sous ſes ruſtiques toits, mon père vertueux
Fait le bien, ſuit les loix, & ne craint que les Dieux.

MEROPE.

Chaque mot qu'il me dit, eſt plein de nouveaux charmes :
Pourquoi donc le quitter, pourquoi cauſer ſes larmes ?
Sans doute il eſt affreux d'être privé d'un fils.

EGISTE.

Un vain déſir de gloire a ſéduit mes eſprits.

Digitized by Google

On me parlait fouvent des troubles de Meffène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la Reine,
Surtout de fes vertus dignes d'un autre prix :
Je me fentais ému par ces triftes récits.
De l'Elide en fecret dédaignant la molleffe,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeuneffe,
Servir fous vos drapeaux, & vous offrir mon bras ;
Voilà le feul deffein qui conduifit mes pas.
Ce faux inftinct de gloire égara mon courage :
A mes parens, flétris fous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les fecours :
C'eft ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, & m'a rendu coupable.

MEROPE.

Il ne l'eft point, j'en crois fon ingénuité :
Le menfonge n'a point cette fimplicité.
Tendons à fa jeuneffe une main bienfaifante ;
C'eft un infortuné que le ciel me préfente.
Il fuffit qu'il foit homme, & qu'il foit malheureux.
Mon fils peut éprouver un fort plus rigoureux.
Il me rappelle Egifte ; Egifte eft de fon âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & partout rebuté,
Il fouffre le mépris qui fuit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
Pour le fang de nos Dieux quel horrible partage !
Si du moins . . .

S C E N E III.

MEROPE, EGISTE, EURICLES, ISMENIE.

ISMENIE.

AH ! Madame, entendez-vous ces cris ?
Savez-vous bien . . .

MEROPE.

Quel trouble allarme tes esprits ?

ISMENIE.

Polifonte l'emporte, & nos peuples volages
A son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est Roi, c'en est fait.

EGISTE.

J'avais crû que les Dieux
Auraient placé Mérope au rang de ses ayeux.
Dieux ! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre !
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs.

(*On emmène Egiste.*)

EURICLES *à Mérope.*

Je vous l'avais prédit :
Vous avez trop bravé son offre & son crédit.

MEROPE.

Je vois toute l'horreur de l'âbîme où nous sommes.
J'ai mal connu les Dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendais justice ; ils la refusent tous.

EURICLES.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous
Ce peu de nos amis, qui dans un tel orage

Pour-

Pourraient encor ſauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, & d'un peuple d'ingrats.

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'Etat n'eſt point ingrat; non, Madame, on vous aime;
On vous conſerve encor l'honneur du diadême:
On veut que Poliſonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir ſouverain.

MEROPE.

On oſe me donner au tyran qui me brave;
On a trahi le fils, on fait la mère eſclave.

ISMENIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos ayeux;
Suivez ſa voix, Madame, elle eſt la voix des Dieux.

MEROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie,
Rachète un vain honneur à force d'infamie!

SCENE V.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

EURICLES.

MAdame, je reviens en tremblant devant vous;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups;

Rappellez votre force à ce dernier outrage.

MEROPE.

Je n'en ai plus ; les maux ont laſſé mon courage ;
Mais, n'importe ; parlez.

EURICLES.

C'en eſt fait ; & le ſort . . .
Je ne puis achever.

MEROPE.

Quoi ! mon fils !

EURICLES.

Il eſt mort ;
Il eſt trop vrai ; déja cette horrible nouvelle
Conſterne vos amis, & glace tout leur zèle.

MEROPE.

Mon fils eſt mort !

ISMENIE.

O Dieux !

EURICLES.

D'indignes aſſaſſins,
Des piéges de la mort ont ſemé les chemins.
Le crime eſt conſommé.

MEROPE.

Quoi ! ce jour que j'abhorre,
Ce ſoleil luit pour moi ! Mérope vit encore !
Il n'eſt plus ! Quelles mains ont déchiré ſon flanc ?
Quel monſtre a répandu les reſtes de mon ſang ?

EURICLES.

Hélas ! cet étranger ; ce ſéducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu pourſuivie,
Pour qui tant de pitié naiſſait dans votre ſein,
Lui que vous protégiez !

MEROPE.

Ce monſtre eſt l'aſſaſſin !

EURICLES.

Oui, Madame : on en a des preuves trop certaines ;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ſes compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui ſur Egiſte a mis ſes mains hardies,
A pris de votre fils les dépouilles chéries,

(*On apporte cette armure dans le fond du théâtre.*)

L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
Le traître avait jetté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques ſanglantes.

MEROPE.

Ah ! que me dites-vous ? Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Cresfonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère, en quelles mains livrée !
Quoi ! ce monſtre avait pris cette armure ſacrée ?

EURICLES.

Celle qu'Egiſte même apportait en ces lieux.

MEROPE.

Et teinte de ſon ſang on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vû dans le temple d'Alcide...

EURICLES.

C'était Narbas, c'était ſon déplorable guide ;
Poliſonte l'avouë.

MEROPE.

Affreuſe vérité !

Hélas ! de l'aſſaſſin le bras enſanglanté,
Pour dérober aux yeux ſon crime & ſon parjure,

Donne à mon fils ſanglant les flots pour ſépulture.
Je vois tout. O mon fils, quel horrible deſtin !

EURICLES.

Voulez-vous tout ſavoir de ce lâche aſſaſſin ?

SCENE VI.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE, EROX, Gardes de Polifonte.

EROX.

MAdame, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre ſon ſecours.
Il a ſu que d'Egiſte on a tranché les jours ;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la Reine....

MEROPE.

Il y prend part, Erox, & je le crois ſans peine ;
Il en jouït du moins, & les deſtins l'ont mis
Au trône de Creſfonte, au trône de mon fils.

EROX.

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'eſt plus, le ſanglant héritage,
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous ;
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable :
Le droit de le punir eſt un droit reſpectable,
C'eſt le devoir des Rois, le glaive de Thémis,
Ce grand ſoutien du trône, à lui ſeul eſt commis :
A vous, comme à ſon peuple, il veut rendre juſtice.

Digitized by Google

Le ſang des aſſaſſins eſt le vrai ſacrifice
Qui doit de votre hymen enſanglanter l'autel.

MEROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Poliſonte eſt Roi, je veux que ſa puiſſance
Laiſſe à mon deſeſpoir le ſoin de ma vengeance.
Qu'il règne, qu'il poſſède & mes biens & mon rang;
Tout l'honneur que je veux, c'eſt de venger mon ſang.
Ma main eſt à ce prix; allez, qu'il s'y prépare:
Je la retirerai du ſein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos Dieux.

EROX.

Le Roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets ſon cœur ſera ſenſible.

SCENE VII.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

MEROPE.

NOn, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
Au ſein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras à l'inſtant m'arrachera la vie.

EURICLES.

Madame, au nom des Dieux...

MEROPE.

Ils m'ont trop pourſuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur couroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,

Digitized by Google

Joindre un ſceptre étranger au ſceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
Moi vivre, moi lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un maître odieux, dévorant ma triſteſſe,
Attendre dans les pleurs une affreuſe vieilleſſe!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre, & la mort un devoir.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NARBAS.

O Douleur ! ô regrets ! ô vieilleſſe peſante !
Je n'ai pû retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de ſon obſcurité.
Je l'ai perdu ; la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître ?
Quels maux ſont en ces lieux accumulés ſur moi !
Je reviens ſans Egiſte ; & Poliſonte eſt Roi !
Cet heureux artiſan de fraudes & de crimes,
Cet aſſaſſin farouche, entouré de victimes,
Qui nous perſécutant de climats en climats,
Sema partout la mort, attachée à nos pas :
Il règne, il affermit le trône qu'il profane !
Il y jouït en paix du ciel qui le condamne.
Dieux ! cachez mon retour à ſes yeux pénétrans.
Dieux ! dérobez Egiſte au fer de ſes tyrans.
Guidez-moi vers ſa mère, & qu'à ſes pieds je meure.
Je vois, je reconnais cette triſte demeure,
Où le meilleur des Rois a reçu le trépas,
Où ſon fils tout ſanglant fut ſauvé dans mes bras.
Hélas ! après quinze ans d'exil & de miſère,
Je viens coûter encor des larmes à ſa mère.

Digitized by Google

A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami dont la main me conduife à fes yeux ;
Aucun ne fe préfente à ma débile vuë.
Je vois près d'une tombe une foule éperduë :
J'entens des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
Un Dieu perfécuteur habite pour jamais.

SCENE II.

NARBAS, ISMENIE, *dans le fond du théâtre, où l'on découvre le tombeau de Cresfonte.*

ISMENIE.

QUel eft cet inconnu, dont la vuë indifcrète
Ofe troubler la Reine, & percer fa retraite ?
Eft-ce de nos tyrans quelque miniftre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.

Oh ! qui que vous foyez, excufez mon audace :
C'eft un infortuné qui demande une grace.
Il peut fervir Mérope ; il voudrait lui parler.

ISMENIE.

Ah ! quel tems prenez-vous pour ofer la troubler ?
Refpectez la douleur d'une mère éperduë ;
Malheureux étranger, n'offenfez point fa vuë ;
Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! au nom des Dieux vengeurs,
Accordez cette grace à mon âge, à mes pleurs.
Je ne fuis point, Madame, étranger dans Meffène.

Croyez,

Digitized by Google

Croyez, ſi vous ſervez, ſi vous aimez la Reine,
Que mon cœur à ſon ſort attaché comme vous,
De ſa longue infortune a ſenti tous les coups.
Quelle eſt donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMENIE.

C'eſt la tombe d'un Roi, des Dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresfonte.

NARBAS *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

ISMENIE.

L'épouſe de Cresfonte eſt plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé ſes malheurs inouïs ?

ISMENIE.

Le coup le plus terrible ; on a tué ſon fils.

NARBAS.

Son fils Egiſte, ô Dieux ! le malheureux Egiſte !

ISMENIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un ſort ſi triſte.

NARBAS.

Son fils ne ſerait plus ?

ISMENIE.

Un barbare aſſaſſin
Aux portes de Meſſène a déchiré ſon ſein.

NARBAS.

O deſeſpoir ! ô mort, que ma crainte a prédite !
Il eſt aſſaſſiné ? Mérope en eſt inſtruite ?
Ne vous trompez-vous pas ?

Digitized by Google

ISMENIE.

Des signes trop certains
Ont éclairé nos yeux sur ces affreux destins.
C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de soins !

ISMENIE.

Au desespoir livrée,
Mérope va mourir ; son courage est vaincu :
Pour son fils seulement Mérope avait vécu :
Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagée :
Mais avant de mourir elle sera vengée ;
Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;
Au tombeau de Cresfonte elle va l'immoler.
Le Roi qui l'a permis cherche à flatter sa peine ;
Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la Reine
Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
Mérope cependant, dans sa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

NARBAS *s'en allant.*

Hélas ! s'il est ainsi, pourquoi me découvrir ?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

ISMENIE *seule.*

CE vieillard est sans doute un citoyen fidèle ;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle :
Il pleure : & tout le reste, esclave des tyrans,

1·3·28 VOLTAIRE VOL III

58a

Digitized by Google



H. Gravelot inv. | J. Massard Sculp.

MEROPE.

.... Meurs traître.

NARBAS.

Arrêtez. ....

Merope, Act III Sc. 4

Digitized by Google

Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel si grand intérêt prend-il à nos allarmes ?
La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
Il montrait pour Egiste un cœur trop paternel !
Hélas ! courons à lui.... Mais quel objet cruel !

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES, EGISTE *enchainé*, Gardes, Sacrificateurs.

MEROPE *auprès du tombeau.*

QU'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui soient égaux au crime ;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands Dieux, à l'innocent propices.

EURICLES.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MEROPE *avançant.*

Oui, sans doute, il le faut. Monstre ! qui t'a porté
A ce comble du crime, à tant de cruauté ?
Que t'ai-je fait ?

EGISTE.

Les Dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité ;
J'avais déja fléchi votre cœur irrité ;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice ;

Qui peut avoir ſi-tôt laſſé votre juſtice ?
Et quel eſt donc ce ſang qu'a verſé mon erreur ?
Quel nouvel intérêt vous parle en ſa faveur ?

MEROPE.

Quel intérêt ? barbare !

EGISTE.

Hélas ! ſur ſon viſage
J'entrevois de la mort la douloureuſe image :
Que j'en ſuis attendri ! J'aurais voulu cent fois
Racheter de mon ſang l'état où je la vois.

MEROPE.

Le cruel ! à quel point on l'inſtruiſit à feindre !
Il m'arrache la vie, & ſemble encor me plaindre.
(*Elle ſe rejette dans les bras d'Iſménie.*)

EURICLES.

Madame, vengez-vous, & vengez à la fois
Les loix, & la nature, & le ſang de nos Rois.

EGISTE.

A la cour de ces Rois telle eſt donc la juſtice ?
On m'accueille, on me flatte, on réſout mon ſupplice.
Quel deſtin m'arrachait à mes triſtes forêts ?
Vieillard infortuné, quels ſeront vos regrets ?
Mère trop malheureuſe, & dont la voix ſi chère
M'avait prédit....

MEROPE.

Barbare ! Il te reſte une mère.
Je ſerais mère encor ſans toi, ſans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

EGISTE.

Si tel eſt mon malheur,
S'il était votre fils, je ſuis trop condamnable.

Mon cœur eſt innocent, mais ma main eſt coupable.
Que je ſuis malheureux ! Le ciel ſait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie, & pour vous, & pour lui.

MEROPE.

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure....

EGISTE.

Elle eſt à moi.

MEROPE.

Comment ? que dis-tu ?

EGISTE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins ayeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MEROPE.

Qui ? ton père ? en Elide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? parle : réponds.

EGISTE.

Son nom eſt Policlète :
Je vous l'ai déja dit.

MEROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié ſuſpendait ma fureur ?
C'en eſt trop ; ſecondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monſtre, ce perfide.

(*Levant le poignard.*)

Mânes de mon cher fils, mes bras enſanglantés.......

NARBAS *paraiſſant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire ? ô Dieux !

MEROPE.

Qui m'appelle ?

NARBAS.

Arrêtez.

Digitized by Google

Hélas ! il eſt perdu, ſi je nomme ſa mère,
S'il eſt connu.

MEROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

EGISTE *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père !

MEROPE.

Son père !

EGISTE *à Narbas.*

Hélas ! que vois-je ? où portez-vous vos pas ?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

NARBAS.

Ah ! Madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euricles, écoutez, écartez la victime ;
Que je vous parle.

EURICLES *emmène Egiſte, & ferme le fond du théâtre.*

O ciel !

MEROPE *s'avançant.*

Vous me faites trembler :
J'allais venger mon fils.

NARBAS *ſe jettant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.
Egiſte....

MEROPE *laiſſant tomber le poignard.*

Eh bien ! Egiſte ?

NARBAS.

O Reine infortunée !
Celui dont votre main tranchait la deſtinée,
C'eſt Egiſte...

Digitized by Google

MEROPE.

Il vivrait ?

NARBAS.

C'eſt lui, c'eſt votre fils.

MEROPE *tombant dans les bras d'Iſménie.*

Je me meurs !

ISMENIE.

Dieux puiſſans !

NARBAS *à Iſménie.*

Rappellez ſes eſprits.
Hélas ! ce juſte excès de joye & de tendreſſe,
Ce trouble ſi ſoudain, ce remors qui la preſſe,
Vont conſumer ſes jours uſés par la douleur.

MEROPE *revenant à elle.*

Ah, Narbas ! eſt-ce vous ? eſt-ce un ſonge trompeur ?
Quoi ! c'eſt vous ? c'eſt mon fils ? qu'il vienne, qu'il paraiſſe.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juſte tendreſſe.
(*à Iſménie.*)
Vous, cachez à jamais ce ſecret important ;
Le ſalut de la Reine & d'Egiſte en dépend.

MEROPE.

Ah ! quel nouveau danger empoiſonne ma joye ?
Cher Egiſte ! quel Dieu défend que je te voye ?
Ne m'eſt-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS.

Ne le connaiſſant pas, vous alliez l'égorger ;
Et ſi ſon arrivée eſt ici découverte,
En le reconnaiſſant vous aſſurez ſa perte.
Malgré la voix du ſang, feignez, diſſimulez ;
Le crime eſt ſur le trône, on vous pourſuit, tremblez.

Digitized by Google

SCENE V.

MEROPE, EURICLES, NARBAS, ISMENIE.

EURICLES.

AH ! Madame, le Roi commande qu'on faififfe.....

MEROPE.

Qui ?

EURICLES.

Ce jeune étranger qu'on deftine au fupplice.

MEROPE *avec tranfport.*

Eh bien ! cet étranger, c'eft mon fils, c'eft mon fang.
Narbas, on va plonger le couteau dans fon flanc !
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MEROPE.

C'eft mon fils qu'on entraine.
Pourquoi ? quelle entreprife exécrable & foudaine !
Pourquoi m'ôter Egifte ?

EURICLES.

Avant de vous venger,
Polifonte, dit-il, prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger ! qui ? lui ? fait-il quelle eft fa mère ?

EURICLES.

Nul ne foupçonne encor ce terrible myftère.

MEROPE.

Courons à Polifonte, implorons fon appui.

NAR-

Digitized by Google

NARBAS.

N'implorez que les Dieux, & ne craignez que lui.

EURICLES.

Si les droits de ce fils font au Roi quelque ombrage,
De son salut au moins votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien.
Et dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Egiste alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse ! lui ? quel coup de foudre ! ô ciel !

MEROPE.

C'est mourir trop longtems dans ce trouble cruel.
Je vais.

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable !
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURICLES.

Narbas, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresfonte.

NARBAS.

Il en est l'assassin.

MEROPE.

Lui ? ce traître !

NARBAS.

Oui, lui-même : oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Egiste & le père, & les frères :
Je l'ai vû sur mon Roi, j'ai vû porter les coups,
Je l'ai vû tout couvert du sang de votre époux.

MEROPE.

Ah Dieux !

Digitized by Google

NARBAS.

J'ai vû ce monſtre entouré de victimes :
Je l'ai vû contre vous accumuler les crimes.
Il déguiſa ſa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais ;
Il y porta la flamme ; & parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du ſang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Aſſaſſin de ſon Prince, il parut ſon vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée :
Et moi perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languiſſans.
Les Dieux ont pris pitié de ſes jours innocens :
Je l'ai conduit ſeize ans de retraite en retraite :
J'ai pris pour me cacher le nom de Policlète ;
Et lorſqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polifonte eſt ſon maître, & devient votre époux !

MEROPE.

Ah ! tout mon ſang ſe glace à ce récit horrible.

EURICLES.

On vient : c'eſt Polifonte.

MEROPE.

O Dieux ! eſt-il poſſible ?
(*à Narbas.*)
Va, dérobe ſurtout ta vuë à ſa fureur.

NARBAS.

Hélas ! ſi votre fils eſt cher à votre cœur,
Avec ſon aſſaſſin diſſimulez, Madame.

EURICLES.

Renfermons ce ſecret dans le fond de notre ame.
Un ſeul mot peut le perdre.

MEROPE *à Euricles.*

Ah ! cours ; & que tes yeux
Veillent ſur ce dépot ſi cher, ſi précieux.

EURICLES.

N'en doutez point.

MEROPE.

Hélas ! j'eſpère en ta prudence :
C'eſt mon fils, c'eſt ton Roi. Dieux ! ce monſtre s'avance.

SCENE VI.

MEROPE, POLIFONTE, EROX, ISMENIE, Suite.

POLIFONTE.

Le trône vous attend, & les autels ſont prêts ;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme Roi, comme époux, le devoir me commande,
Que je venge le meurtre, & que je vous défende.
Deux complices déja par mon ordre ſaiſis,
Vont payer de leur ſang, le ſang de votre fils.
Mais malgré tous mes ſoins, votre lente vengeance
A bien mal ſecondé ma promte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet aſſaſſin ;
Vous-même, diſiez-vous, deviez percer ſon ſein.

MEROPE.

Plût aux Dieux que mon bras fût le vengeur du crime !

POLIFONTE.

C'eſt le devoir des Rois, c'eſt le ſoin qui m'anime.

MEROPE.

Vous ?

Digitized by Google

POLIFONTE.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé ?
Votre amour pour un fils ferait-il altéré ?

MEROPE.

Puiffent fes ennemis périr dans les fupplices !
Mais fi ce meurtrier, Seigneur, a des complices,
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas....
Ceux dont la race impie a maffacré le père,
Pourfuivront à jamais, & le fils, & la mère.
Si l'on pouvait....

POLIFONTE.

C'eft là ce que je veux favoir ;
Et déja le coupable eft mis en mon pouvoir.

MEROPE.

Il eft entre vos mains ?

POLIFONTE.

Oui, Madame, & j'efpère
Percer en lui parlant ce ténébreux myftère.

MEROPE.

Ah ! barbare !... A moi feule il faut qu'il foit remis.
Rendez-moi... Vous favez que vous l'avez promis.
à part.
O mon fang ! ô mon fils ! quel fort on vous prépare !
(*à Polifonte.*)
Seigneur, ayez pitié.

POLIFONTE.

Quel tranfport vous égare ?
Il mourra.

MEROPE.

Lui ?

Digitized by Google

POLIFONTE.

Sa mort pourra vous consoler.

MEROPE.

Ah ! je veux à l'instant le voir & lui parler.

POLIFONTE.

Ce mélange inouï d'horreur & de tendresse,
Ces transports dont votre ame à peine est la maîtresse,
Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pourraient de quelque ombrage allarmer mon esprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaisir nouveau votre ame semble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en soupçonner ?
Quel est-il ?

MEROPE.

Eh ! Seigneur, à peine sur le trône,
La crainte, le soupçon déja vous environne ?

POLIFONTE.

Partagez donc ce trône : & sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déja Mérope & Polifonte.

MEROPE *en pleurant.*

Les Dieux vous ont donné le trône de Cresfonte ;
Il y manquait sa femme, & ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable.

ISMENIE.

Eh, Madame !

MEROPE.

Ah ! Seigneur,
Pardonnez... Vous voyez une mère éperduë.
Les Dieux m'ont tout ravi, les Dieux m'ont confonduë.

Digitized by Google

Pardonnez . . . De mon fils rendez - moi l'aſſaſſin.

POLIFONTE.

Tout ſon ſang, s'il le faut, va couler ſous ma main.
Venez, Madame.

MEROPE.

O Dieux ! dans l'horreur qui me preſſe,
Secourez une mère, & cachez ſa faibleſſe.

Fin du troiſiéme acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

A Ses emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de ſon époux reconnu l'aſſaſſin;
Je croirais que ſes yeux ont éclairé l'abîme,
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi ſe refuſe à mes vœux;
Mais ce n'eſt pas ſon cœur, c'eſt ſa main que je veux.
Telle eſt la loi du peuple; il le faut ſatisfaire.
Cet hymen m'aſſervit & le fils & la mère;
Et par ce nœud ſacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une eſclave utile à mes deſſeins.
Qu'elle écoute à ſon gré ſon impuiſſante haine:
Au char de ma fortune il eſt tems qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler?
Que penſez-vous de lui?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ſes diſcours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en ſuis frappé, Seigneur, & je n'attendais pas
Un courage auſſi grand dans un rang auſſi bas.

Digitized by Google

J'avoûrai qu'en ſecret moi-même je l'admire.

POLIFONTE.

Quel eſt-il, en un mot?

EROX.

Ce que j'oſe vous dire,
C'eſt qu'il n'eſt point ſans doute un de ces aſſaſſins
Diſpoſés en ſecret pour ſervir vos deſſeins.

POLIFONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'aſſurance?
Leur conducteur n'eſt plus. Ma juſte défiance
A pris ſoin d'effacer, dans ſon ſang dangereux,
De ce ſecret d'état les veſtiges honteux;
Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'attriſte.
Me répondrez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiſte?
Croirai-je que toûjours ſoigneux de m'obéir,
Le ſort juſqu'à ce point m'ait voulu prévenir?

EROX.

Mérope dans les pleurs mourant deſeſpérée,
Eſt de votre bonheur une preuve aſſurée;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos ſoins, le hazard a tout fait.

POLIFONTE.

Le hazard va ſouvent plus loin que la prudence;
Mais j'ai trop d'ennemis, & trop d'expérience,
Pour laiſſer le hazard arbitre de mon ſort.
Quel que ſoit l'étranger, il faut hâter ſa mort.
Sa mort ſera le prix de cet hymen auguſte;
Elle affermit mon trône: il ſuffit, elle eſt juſte.
Le peuple ſous mes loix pour jamais engagé,
Croira ſon Prince mort, & le croira vengé.
Mais répondez: Quel eſt ce vieillard téméraire,

Qu'on

Digitized by Google

Qu'on dérobe à ma vuë avec tant de myſtère?
Mérope allait verſer le ſang de l'aſſaſſin:
Ce vieillard, dites-vous, a retenu ſa main.
Que voulait-il?

EROX.

Seigneur, chargé de ſa miſère,
De ce jeune étranger ce vieillard eſt le père:
Il venait implorer la grace de ſon fils.

POLIFONTE.

Sa grace? Devant moi je veux qu'il ſoit admis.
Ce vieillard me trahit, croi moi, puiſqu'il ſe cache.
Ce ſecret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier ſurtout excite mes ſoupçons.
Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raiſons,
La Reine qui tantôt preſſait tant ſon ſupplice,
N'oſe-t-elle achever ce juſte ſacrifice?
La pitié paraiſſait adoucir ſes fureurs;
Sa joie éclatait même à travers ſes douleurs.

EROX.

Qu'importe ſa pitié, ſa joie & ſa vengeance?

POLIFONTE.

Tout m'importe: & de tout je ſuis en défiance.
Elle vient: qu'on m'amène ici cet étranger.

Digitized by Google

SCENE II.

POLIFONTE, EROX, EGISTE, EURICLES, MEROPE, ISMENIE, Gardes.

MEROPE.

REmpliſſez vos ſermens, ſongez à me venger;
Qu'à mes mains, à moi ſeule, on laiſſe la victime.

POLIFONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous; baignez-vous au ſang du criminel;
Et ſur ſon corps ſanglant je vous mène à l'autel.

MEROPE.

Ah Dieux!

EGISTE *à Poliſonte.*

Tu vends mon ſang à l'hymen de la Reine;
Ma vie eſt peu de choſe, & je mourrai ſans peine:
Mais je ſuis malheureux, innocent, étranger.
Si le ciel t'a fait Roi, c'eſt pour me protéger.
J'ai tué juſtement un injuſte adverſaire.
Mérope veut ma mort; je l'excuſe, elle eſt mère.
Je bénirai ſes coups prêts à tomber ſur moi:
Et je n'accuſe ici qu'un tyran tel que toi.

POLIFONTE.

Malheureux, oſes-tu, dans ta rage inſolente?.....

MEROPE.

Eh! Seigneur, excuſez ſa jeuneſſe imprudente.
Elevé loin des cours, & nourri dans les bois,
Il ne ſait pas encor ce qu'on doit à des Rois.

Digitized by Google

POLIFONTE.

Qu'entens-je ! quel difcours ! quelle furprife extrême !
Vous le juftifier !

MEROPE.

Qui moi, Seigneur ?

POLIFONTE.

Vous-même.
De cet égarement fortirez-vous enfin ?
De votre fils, Madame, eft-ce ici l'affaffin ?

MEROPE.

Mon fils de tant de Rois le déplorable refte,
Mon fils envelopé dans un piége funefte,
Sous les coups d'un barbare....

ISMENIE.

O Ciel ! que faites-vous ?

POLIFONTE.

Quoi ! vos regards fur lui fe tournent fans couroux ?
Vous tremblez à fa vuë, & vos yeux s'attendriffent ?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les rempliffent ?

MEROPE.

Je ne les cache point ; ils paraiffent affez :
La caufe en eft trop jufte, & vous la connaiffez.

POLIFONTE.

Pour en tarir la fource il eft tems qu'il expire.
Qu'on l'immole, foldats.

MEROPE *s'avançant.*

Cruel ! qu'ofez-vous dire ?

EGISTE.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos fens font faifis !

POLIFONTE.

Qu'il meure.

Digitized by Google

MEROPE.

Il eſt...

POLIFONTE.

Frappez.

MEROPE *ſe jettant entre Egiſte & les ſoldats.*

Barbare ! il eſt mon fils.

EGISTE.

Moi ! votre fils ?

MEROPE *en l'embraſſant.*

Tu l'ès ; & ce ciel que j'atteſte,
Ce ciel qui t'a formé dans un ſein ſi funeſte,
Et qui trop tard, hélas ! a décillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTE.

Quel miracle, grands Dieux ! que je ne puis comprendre !

POLIFONTE.

Une telle impoſture a de quoi me ſurprendre.
Vous, ſa mère ? Qui ? vous, qui demandiez ſa mort ?

EGISTE.

Ah ! ſi je meurs ſon fils, je rens grace à mon ſort.

MEROPE.

Je ſuis ſa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le ſecret de ma vie :
Tu tiens le fils des Dieux enchainé devant toi,
L'héritier de Cresfonte, & ton maître, & ton Roi.
Tu peux, ſi tu le veux, m'accuſer d'impoſture :
Ce n'eſt pas aux tyrans à ſentir la nature.
Ton cœur nourri de ſang n'en peut être frappé.
Oui, c'eſt mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLIFONTE.

Que prétendez-vous dire, & ſur quelles allarmes ?

EGISTE.

Va, je me crois son fils; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentimens, mon cœur, par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLIFONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MEROPE *se jettant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie:
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds:
Mérope les embrasse, & craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère:
Jugez de mes tourmens; ma détestable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, & vous l'assassinez.
Son père est mort, hélas! par un crime funeste;
Sauvez le fils: je puis oublier tout le reste:
Sauvez le sang des Dieux, & de vos Souverains;
Il est seul sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, & c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux, & ses frères.
Vous voyez avec moi ses ayeux à genoux,
Votre Roi dans les fers.

EGISTE.

O Reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresfonte est mon père,
En cessant d'avilir & sa veuve, & ma mère.

Digitized by Google

Je ſais peu de mes droits quelle eſt la dignité ;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaiſſe.
De mon premier état j'ai bravé la baſſeſſe,
Et mes yeux du préſent ne ſont point éblouïs.
Je me ſens né des Rois, je me ſens votre fils.
Hercule, ainſi que moi, commença ſa carrière ;
Il ſentit l'infortune en ouvrant la paupière ;
Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir comme moi vaincu l'adverſité.
S'il m'a tranſmis ſon ſang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Ceſſez de le prier, ceſſez de démentir
Le ſang des demi-dieux dont on me fait ſortir.

POLIFONTE *à Mérope.*

Eh bien, il faut ici nous expliquer ſans feinte.
Je prens part aux douleurs dont vous êtes atteinte :
Son courage me plait ; je l'eſtime, & je crois
Qu'il mérite en effet d'être du ſang des Rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'eſt pas de ces ſecrets qu'on croit ſans évidence.
Je le prens ſous ma garde, il m'eſt déja remis ;
Et s'il eſt né de vous, je l'adopte pour fils.

EGISTE.

Vous m'adopter ?

MEROPE.

Hélas !

POLIFONTE.

Réglez ſa deſtinée.
Vous achetiez ſa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pû vous captiver.

L'amour fera-t-il moins, quand il faut le ſauver?

MEROPE.

Quoi, barbare!

POLIFONTE.

Madame, il y va de ſa vie.
Votre ame en ſa faveur parait trop attendrie,
Pour vouloir expoſer à mes juſtes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MEROPE.

Seigneur, que de ſon ſort il ſoit du moins le maître.
Daignez...

POLIFONTE.

C'eſt votre fils, Madame, ou c'eſt un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui ſervir d'appui,
Ou je dois me venger, & de vous, & de lui.
C'eſt à vous d'ordonner ſa grace ou ſon ſupplice.
Vous êtes en un mot ſa mère ou ſa complice.
Choiſiſſez; mais ſachez qu'au ſortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en préſence des Dieux.
Vous, ſoldats, qu'on le garde; & vous, que l'on me ſuive.
(*à Mérope.*)
Je vous attens; voyez ſi vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon eſprit incertain;
Confirmez ſa naiſſance en me donnant la main.
Votre ſeule réponſe, ou le ſauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MEROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
Rendez-le à mon amour, à mon vain deſeſpoir.

POLIFONTE.

Vous le verrez au temple.

Digitized by Google

EGISTE, *que les soldats emmènent.*

O Reine auguste & chère !
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère,
Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi :
Si je suis votre fils, je sais mourir en Roi.

SCENE III.

MEROPE *seule.*

CRuels, vous l'enlevez ; en vain je vous implore :
Je ne l'ai donc revû que pour le perdre encore ?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré ?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré ?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père.
Ah ! privez-moi de lui ; cachez ses pas errans,
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

SCENE IV.

MEROPE, NARBAS, EURICLES.

MEROPE.

SAis-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

NARBAS.

Je sais que de mon Roi la perte est assurée,
Que déja dans les fers Egiste est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MEROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NAR-

NARBAS.

Vous !

MEROPE.

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre ſon fils, peut le voir & ſe taire ?
J'ai parlé, c'en eſt fait : & je dois déſormais
Réparer ma faibleſſe à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous ?

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURICLES, ISMENIE.

ISMENIE.

Voici l'heure, Madame,
Qu'il vous faut raſſembler les forces de votre ame.
Un vain peuple qui vole après la nouveauté,
Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout ; il ſemble qu'il apprête
L'appareil du carnage, & non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran, le grand-prêtre inſpiré,
A fait parler le Dieu dans ſon temple adoré.
Au nom de vos ayeux, & du Dieu qu'il atteſte,
Il vient de déclarer cette union funeſte.
Polifonte, dit-il, a reçu vos ſermens ;
Meſſène en eſt témoin, les Dieux en ſont garans.
Le peuple a répondu par des cris d'allégreſſe ;
Et ne ſoupçonnant pas le chagrin qui vous preſſe,
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :

Digitized by Google

Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MEROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie ?

NARBAS.

Pour fauver votre fils quelle funefte voie !

MEROPE.

C'eft un crime effroyable, & déja tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en eft un plus grand de perdre votre fils.

MEROPE.

Eh bien, le defefpoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, & plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel & moi, fous la garde des Dieux.
Il eft né de leur fang, ils prendront fa défenfe;
Ils ont affez longtems trahi fon innocence.
De fon lâche affaffin je peindrai les fureurs;
L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris & les pleurs d'une mère.
On vient. Ah! je friffonne. Ah! tout me defefpère.
On m'appelle, & mon fils eft au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(*aux Sacrificateurs.*)

Miniftres rigoureux du monftre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance! ô tendreffe! ô nature! ô devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au defefpoir?

Fin du quatriéme acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

NARBAS.

Le tyran nous retient au palais de la Reine,
Et notre deſtinée eſt encor incertaine.
Je tremble pour vous ſeul. Ah, mon Prince ! ah, mon fils !
Souffrez qu'un nom ſi doux me ſoit encor permis.
Ah ! vivez. D'un tyran déſarmez la colère ;
Conſervez une tête, hélas ! ſi néceſſaire,
Si longtems menacée, & qui m'a tant coûté.

EURICLES.

Songez que pour vous ſeul abaiſſant ſa fierté,
Mérope de ſes pleurs daigne arroſer encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

EGISTE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau ſang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope ? & Cresfonte eſt mon père !
Son aſſaſſin triomphe ; il commande, & je ſers !
Je ſuis le ſang d'Hercule, & je ſuis dans les fers !

NARBAS.

Plût aux Dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encor inconnu dans les champs de l'Elide !

Digitized by Google

EGISTE.

Et quoi ! Tous les malheurs aux humains réſervés,
Faut-il ſi jeune encor les avoir éprouvés ?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont aſſiégé ma vie.
De déſerts en déſerts, errant, perſécuté,
J'ai langui dans l'opprobre & dans l'obſcurité.
Le ciel ſait cependant, ſi parmi tant d'injures
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embraſſai les vertus qu'exigeait mon malheur.
Je reſpectai, j'aimai juſqu'à votre miſère ;
Je n'aurais point aux Dieux demandé d'autre père.
Ils m'en donnent un autre, & c'eſt pour m'outrager.
Je ſuis fils de Cresfonte, & ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache :
Un déteſtable hymen à ce monſtre l'attache :
Je maudis dans vos bras le jour où je ſuis né :
Je maudis le ſecours que vous m'avez donné.
Ah ! mon père ! ah ! pourquoi, d'une mère égarée,
Reteniez-vous tantôt la main deſeſpérée ?
Mes malheurs finiſſaient, mon ſort était rempli.

NARBAS.

Ah ! vous êtes perdu : le tyran vient ici.

SCENE II.

POLIFONTE, EGISTE, NARBAS, EURICLES, Gardes.

POLIFONTE.

Retirez-vous *a*) ; & toi dont l'aveugle jeuneſſe

a) Narbas & Euriclès s'éloignent un peu.

Inſpire une pitié qu'on doit à la faibleſſe,
Ton Roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes deſtins de changer à ton choix.
Le préſent, l'avenir, & juſqu'à ta naiſſance,
Tout ton être, en un mot, eſt dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un ſeul mot t'élever,
Te laiſſer dans les fers, te perdre ou te ſauver.
Elevé loin des cours, & ſans expérience,
Laiſſe-moi gouverner ta farouche imprudence.
Croi-moi, n'affecte point, dans ton ſort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prens pour vertu.
Si dans un rang obſcur le deſtin t'a fait naître,
Conforme à ton état, ſois humble avec ton maître.
Si le hazard heureux t'a fait naître d'un Roi,
Ren-toi digne de l'être, en ſervant près de moi.
Une Reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a ſubi mes loix, & marche vers le temple.
Sui ſes pas & les miens, vien aux pieds de l'autel,
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puiſque tu crains les Dieux, atteſte leur puiſſance;
Pren-les tous à témoin de ton obéiſſance.
La porte des grandeurs eſt ouverte pour toi.
Un refus te perdra, choiſis, & répon-moi.

EGISTE.

Tu me vois déſarmé, comment puis-je répondre?
Tes diſcours, je l'avoüe, ont de quoi me confondre;
Mais ren-moi ſeulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains:
Je répondrai pour lors, & tu pourras connaître,
Qui de nous deux, perfide, eſt l'eſclave ou le maître;
Si c'eſt à Poliſonte à régler mes deſtins,

Digitized by Google

Et ſi le fils des Rois punit les aſſaſſins.

POLIFONTE.

Faible & fier ennemi, ma bonté t'encourage :
Tu me crois aſſez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas juſqu'à punir en toi
Un eſclave inconnu qui s'attaque à ſon Roi.
Eh bien ! cette bonté, qui s'indigne & ſe laſſe,
Te donne un ſeul moment pour obtenir ta grace.
Je t'attens aux autels, & tu peux y venir.
Vien recevoir la mort, ou jurer d'obéïr.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire ;
Qu'aucun autre ne ſorte, & n'oſe le conduire.
Vous, Narbas, Euricles, je le laiſſe en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ſes caprices vains.
Je connais votre haine, & j'en ſais l'impuiſſance ;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il ſoit né de Mérope, ou qu'il ſoit votre fils,
D'un conſeil imprudent ſa mort ſera le prix.

SCENE III.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

EGISTE.

AH ! je n'en recevrai que du ſang qui m'anime.
Hercule, inſtrui mon bras à me venger du crime :
Eclaire mon eſprit du ſein des immortels !
Polifonte m'appelle aux pieds de tes autels ;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah ! mon Prince, êtes-vous las de vivre ?

EURICLES.

Dans ce péril, du moins, si nous pouvions vous suivre !
Mais laissez-nous le tems d'éveiller un parti,
Qui tout faible qu'il est, n'est point anéanti.
Souffrez....

EGISTE.

En d'autre tems mon courage tranquile,
Au frein de vos leçons serait souple & docile.
Je vous croirais tous deux ; mais dans un tel malheur,
Il ne faut consulter que le ciel & son cœur.
Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne ;
Mais le sang des héros ne croit ici personne.
Le sort en est jetté... Ciel ! qu'est-ce que je vois ?
Mérope !

SCENE IV.

MEROPE, EGISTE, NARBAS, EURICLES, Suite.

MÉROPE.

LE tyran m'ose envoyer vers toi ;
Ne croi pas que je vive après cet hyménée :
Mais cette honte horrible, où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort ;
Fai-toi celui de vivre, & commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte,
Toi pour qui je connais & la honte & la crainte,
Fils des Rois & des Dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger, il faut savoir souffrir.
Je sens que ma faiblesse & t'indigne & t'outrage ;
Je t'en aime encor plus, & je crains davantage.
Mon fils....

Digitized by Google

EGISTE.

Osez me suivre.

MEROPE.

Arrête. Que fais-tu ?
Dieux ! je me plains à vous de son trop de vertu.

EGISTE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
Entendez-vous sa voix ? Etes-vous Reine & mère ?
Si vous l'êtes, venez.

MEROPE.

Il semble que le ciel
T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang, je vois le sang d'Alcide.
Ah ! parle : rempli-moi de ce Dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. O mon fils ! mon cher fils !
Achève, & ren la force à mes faibles esprits.

EGISTE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste ?

MEROPE.

J'en eus quand j'étais Reine, & le peu qui m'en reste,
Sous un joug étranger baisse un front abattu ;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Polifonte est haï ; mais c'est lui qu'on couronne :
On m'aime, & l'on me fuit.

EGISTE.

Quoi ! tout vous abandonne !
Ce monstre est à l'autel ?

MEROPE.

Il m'attend.

EGISTE.

Ses soldats

A

Digitized by Google

A cet autel horrible accompagnent ſes pas ?

MEROPE.

Non : la porte eſt livrée à leur troupe cruelle ;
Il eſt environné de la foule infidelle
Des mêmes courtiſans que j'ai vûs autrefois
S'empreſſer à ma ſuite, & ramper ſous mes loix.
Et moi de tous les ſiens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi ſeul je peux ouvrir l'entrée.

EGISTE.

Seul je vous y ſuivrai ; j'y trouverai des Dieux,
Qui puniſſent le meurtre, & qui ſont mes ayeux.

MEROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

EGISTE.

Ils m'éprouvaient ſans doute.

MEROPE.

Eh ! quel eſt ton deſſein ?

EGISTE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, triſtes amis, vous connaîtrez du moins,
Que le fils de Mérope a mérité vos ſoins.
(*à Narbas en l'embraſſant.*)
Tu ne rougiras point, croi-moi, de ton ouvrage ;
Au ſang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCENE V.

NARBAS, EURICLES.

NARBAS.

Que va-t-il faire ? Hélas ! tous mes ſoins ſont trahis ;
Les habiles tyrans ne ſont jamais punis.

Digitized by Google

J'efpérais que du tems la main tardive & fûre
Juftifirait les Dieux en vengeant leur injure,
Qu'Egifte reprendrait fon Empire ufurpé;
Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Egifte va fe perdre à force de courage:
Il défobéira, la mort eft fon partage.

EURICLES.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés?

NARBAS.

C'eft le fignal du crime.

EURICLES.

Ecoutons.

NARBAS.

Frémiffez.

EURICLES.

Sans doute qu'au moment d'époufer Polifonte,
La Reine en expirant a prévenu fa honte.
Tel était fon deffein dans fon mortel ennui.

NARBAS.

Ah! fon fils n'eft donc plus. Elle eût vécu pour lui.

EURICLES.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre,
Qui s'approche en grondant, & qui fond fur la terre.

NARBAS.

J'entens de tous côtés les cris des combattans,
Les fons de la trompette, & les voix des mourans.
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURICLES.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle efcorte,
Qui court, qui fe diffipe, & qui va loin de nous?

Digitized by Google

NARBAS.

Va-t-elle du tyran ſervir l'affreux couroux ?

EURICLES.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On ſe mêle, on combat.

NARBAS.

Quel ſang va-t-on répandre ?
De Mérope & du Roi le nom remplit les airs.

EURICLES.

Graces aux immortels ! les chemins ſont ouverts.
Allons voir à l'inſtant s'il faut mourir ou vivre.

(*Il ſort.*)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous ſuivre ?
O Dieux ! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le ſang de mes Rois autrefois éprouvés :
Que je donne du moins les reſtes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCENE VI.

NARBAS, ISMENIE, Peuple.

NARBAS.

Quel ſpectacle ! Eſt-ce vous, Iſménie ?
Sanglante, inanimée, eſt-ce vous que je vois ?

ISMENIE.

Ah ! laiſſez-moi reprendre & la vie & la voix.

NARBAS.

Mon fils eſt-il vivant ? Que devient notre Reine ?

Digitized by Google

ISMENIE.

De mon ſaiſiſſement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux ...

NARBAS.

Que fait Egiſte ?

ISMENIE.

Il eſt ... le digne fils des Dieux ;
Egiſte ! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit ſi rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils ! ô mon Roi, qu'ont élevé mes mains !

ISMENIE.

La victime était prête, & de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Polifonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain,
Préſentait à Mérope une odieuſe main ;
Le prêtre prononçait les paroles ſacrées ;
Et la Reine au milieu des femmes éplorées,
S'avançant triſtement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas :
Le peuple obſervait tout dans un profond ſilence.
Dans l'enceinte ſacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros ſemblable aux immortels :
Il court, c'était Egiſte ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y ſaiſit, d'une main aſſurée,
Pour les fêtes des Dieux la hache préparée.
Les éclairs ſont moins promts ; je l'ai vû de mes yeux ;
Je l'ai vû qui frappait ce monſtre audacieux.
Meurs, tyran, diſait-il ; Dieux, prenez vos victimes.
Erox, qui de ſon maître a ſervi tous les crimes,

Digitized by Google

Erox, qui dans ſon ſang voit ce monſtre nager,
Lève une main hardie, & penſe le venger.
Egiſte ſe retourne, enflammé de furie;
A côté de ſon maître il le jette ſans vie.
Le tyran ſe relève, il bleſſe le héros;
De leur ſang confondu j'ai vû couler les flots.
Déja la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère.... Ah! que l'amour inſpire de courage!
Quel tranſport animait ſes efforts & ſes pas!
Sa mère.... Elle s'élance au milieu des ſoldats.
C'eſt mon fils, arrêtez, ceſſez, troupe inhumaine;
C'eſt mon fils; déchirez ſa mère, & votre Reine,
Ce ſein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple eſt agité.
Un gros de nos amis, que ſon danger excite,
Entre elle & ces ſoldats vole & ſe précipite.
Vous euſſiez vû ſoudain les autels renverſés,
Dans des ruiſſeaux de ſang leurs débris diſperſés;
Les enfans écraſés dans les bras de leurs mères;
Les frères méconnus, immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un ſur l'autre expirans;
On marche, on eſt porté ſur les corps des mourans;
On veut fuir; on revient, & la foule preſſée,
D'un bout du temple à l'autre eſt vingt fois repouſſée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, & dérobe Egiſte & la Reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole enſanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie: il eſt mort, il tombe, il eſt vainqueur.
Je cours, je me conſume, & le peuple m'entraîne,

Digitized by Google

Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts & des débris.
Venez, ſuivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
Venez : j'ignore encor, ſi la Reine eſt ſauvée,
Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée,
Si le tyran n'eſt plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce déſordre horrible eſt encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine providence,
Achève ton ouvrage, & ſoutien l'innocence :
A nos malheurs paſſés meſure tes bienfaits.
O ciel! conſerve Egiſte, & que je meure en paix.
Ah! parmi ces ſoldats ne vois-je point la Reine?

SCENE VII.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS, peuple, ſoldats.

(*On voit dans le fond du théâtre le corps de Poliſonte couvert d'une robe ſanglante.*)

MEROPE.

GUerriers, prêtres, amis, citoyens de Meſſène,
Au nom des Dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encor, Egiſte eſt votre Roi :
Il a puni le crime, il a vengé ſon père.
Celui que vous voyez traîné ſur la pouſſière,
C'eſt un monſtre ennemi des Dieux & des humains :
Dans le ſein de Cresfonte il enfonça ſes mains.
Cresfonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils ſont tombés ſous les coups de ce traître.

Il opprimait Meſſène : il uſurpait mon rang ;
Il m'offrait une main fumante de mon ſang.
(*En courant vers Egiſte qui arrive la hache à la main.*)
Celui que vous voyez, vainqueur de Poliſonte,
C'eſt le fils de vos Rois, c'eſt le ſang de Creſfonte ;
C'eſt le mien, c'eſt le ſeul qui reſte à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur ?
Regardez ce vieillard, c'eſt lui dont la prudence
Aux mains de Poliſonte arracha ſon enfance.
Les Dieux ont fait le reſte.

NARBAS.

Oui, j'atteſte ces Dieux,
Que c'eſt là votre Roi qui combattait pour eux.

EGISTE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaitre une mère ?
Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
Un Roi vengeur du crime ?

MEROPE.

Et ſi vous en doutez,
Reconnaiſſez mon fils aux coups qu'il a portés ;
A votre délivrance, à ſon ame intrépide.
Eh ! quel autre jamais qu'un deſcendant d'Alcide,
Nourri dans la miſère, à peine en ſon printems,
Eût pû venger Meſſène, & punir les tyrans ?
Il ſoutiendra ſon peuple, il vengera la terre.
Ecoutez : le ciel parle ; entendez ſon tonnerre :
Sa voix qui ſe déclare & ſe joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, & dit qu'il eſt mon fils.

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

MEROPE, EGISTE, ISMENIE, NARBAS, EURICLES, Peuple.

EURICLES.

AH ! montrez-vous, Madame, à la ville calmée.
Du retour de ſon Roi la nouvelle ſemée,
Volant de bouche en bouche, a changé les eſprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs ſont attendris :
Le peuple impatient verſe des pleurs de joye ;
Il adore le Roi que le ciel lui renvoye ;
Il bénit votre fils, il bénit votre amour ;
Il conſacre à jamais ce redoutable jour..
Chacun veut contempler ſon auguſte viſage ;
On veut revoir Narbas ; on veut vous rendre hommage.
Le nom de Poliſonte eſt partout abhorré ;
Celui de votre fils, le vôtre eſt adoré.
O Roi ! venez jouïr du prix de la victoire ;
Ce prix eſt notre amour, il vaut mieux que la gloire.

EGISTE.

Elle n'eſt point à moi : cette gloire eſt aux Dieux.
Ainſi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère ;
Et vous, mon cher Narbas, ſoyez toûjours mon père.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

LE

LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHÊTE,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

AVIS DE L'EDITEUR.

J'Ai crû rendre service aux amateurs des belles-lettres, de publier une tragédie du Fanatisme, *si défigurée en France par deux éditions subreptices. Je sais très-certainement qu'elle fut composée par l'auteur en 1736. & que dès-lors il en envoya une copie au Prince Royal, depuis Roi de Prusse, qui cultivait les lettres avec des succès surprenans, & qui en fait encor son délassement principal.*

J'étais à Lille en 1741. quand Monsieur de Voltaire *y vint passer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle représenta cet ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très-nombreuse assemblée; le Gouverneur de la province & l'Intendant y assistèrent plusieurs fois. On trouva que cette piéce était d'un goût si nouveau, & ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse, que plusieurs Prélats voulurent en voir une représentation par les mêmes acteurs dans une maison particulière. Ils en jugèrent comme le public.*

L'auteur fut encor assez heureux pour faire parvenir son manuscrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe & de l'Eglise a)*, qui soutenait le poids des affaires avec fermeté, & qui jugeait des ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement, & où l'on conserve encor plus rarement son esprit & sa délicatesse. Il dit, que la piéce était écrite avec toute la circonspection convenable, & qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais que pour ce qui regardait la poësie, il y avait encor des choses à corriger. Je sais en effet, que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, & qui n'a pas moins de lumières.*

Enfin, l'ouvrage approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris le 9. d'Août 1742. Il y

a) Le Cardinal de Fleury.

Digitized by Google

avait une loge entière remplie des premiers Magiſtrats de cette ville ; des Miniſtres y furent préſens. Ils penſèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déja cités.

Il ſe trouva b) *à cette première repréſentation quelques perſonnes qui ne furent pas de ce ſentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la repréſentation ils n'euſſent pas ſuivi aſſez le fil de l'ouvrage, ſoit qu'ils fuſſent peu accoûtumés au théâtre, ils furent bleſſés que* Mahomet *ordonnât un meurtre, & ſe ſervit de ſa Religion pour encourager à l'aſſaſſinat un jeune homme qu'il fait l'inſtrument de ſon crime. Ces perſonnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas aſſez réflexion, qu'elle eſt donnée dans la piéce comme le plus horrible de tous les crimes, & que même il eſt moralement impoſſible qu'elle puiſſe être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté ; ce qui eſt la manière la plus ordinaire de ſe tromper. Ils avaient raiſon aſſûrément d'être ſcandaliſés, en ne conſidérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aiſément ramenés. Mais dans la première chaleur de leur zèle ils dirent, que la piéce était un ouvrage très-dangereux, fait pour former des* Ravaillacs & *des* Jacques Cléments.

*On eſt bien ſurpris d'un tel jugement : & ces Meſſieurs l'ont deſavoué ſans doute. Ce ſerait dire, qu'*Hermione *enſeigne à aſſaſſiner un Roi, qu'*Electre *apprend à tuer ſa mère, que* Cléopatre & Médée *montrent à tuer leurs enfans. Ce ſerait dire qu'*Harpagon *forme des avares, le* Joueur *des joueurs,* Tartuffe *des hypocrites. L'injuſtice même contre* Mahomet *ſerait bien plus grande que contre toutes ces piéces ; car le crime du faux prophéte y eſt mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'eſt aucun des vices & des déréglemens que toutes ces piéces repréſentent. C'eſt préciſément contre les* Ravaillacs *& les* Jacques Cléments *que la piéce eſt compoſée ; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'eſprit, que ſi* Mahomet *avait été écrit du tems de* Henri III. *& de* Henri IV. *cet ouvrage leur aurait*

b) Le fait eſt que l'Abbé *des Fontaines*, & quelques hommes auſſi méchans que lui, dénoncèrent cet ouvrage comme ſcandaleux & impie ; & cela fit tant de bruit, que le Cardinal de *Fleury* premier Miniſtre, qui avait lu & approuvé la piéce, fut obligé de conſeiller à l'auteur de la retirer.

ſauvé la vie. Eſt-il poſſible, qu'on ait pû faire un tel reproche à l'auteur de la HENRIADE; *lui qui a élevé ſa voix ſi ſouvent dans ce poëme & ailleurs, je ne dis pas ſeulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire ?*

J'avoue, que plus j'ai lû les ouvrages de cet écrivain, plus je les ai trouvé caractériſés par l'amour du bien public; il inſpire partout l'horreur contre les emportemens de la rébellion, de la perſécution & du fanatiſme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la Henriade? *Ce poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu?* Mahomet *me parait écrit entiérement dans le même eſprit, & je ſuis perſuadé que ſes plus grands ennemis en conviendront.*

Il vit bientôt, qu'il ſe formait contre lui une cabale dangereuſe; les plus ardens avaient parlé à des hommes en place, qui ne pouvant voir la repréſentation de la piéce, devaient les en croire. L'illuſtre Molière, *la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à peu près dans le même cas, lorſqu'on joua le* Tartuffe; *il eut recours directement à* Louïs le Grand, *dont il était connu & aimé. L'autorité de ce Monarque diſſipa bientôt les interprétations ſiniſtres qu'on donnait au* Tartuffe. *Mais les tems ſont différens; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux, ne peut pas être toûjours la même, après que ces arts ont été longtems cultivés. D'ailleurs, tel artiſte n'eſt pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aiſément. Il eût falu des mouvemens, des diſcuſſions, un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer ſa piéce lui-même, après la troiſiéme repréſentation, attendant que le tems adoucit quelques eſprits prévenus; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation auſſi ſpirituelle & auſſi éclairée que la Françaiſe* c). *On mit dans les nouvelles publiques que la tragédie de* Mahomet *avait été défendue par le gouvernement. Je puis aſſurer, qu'il n'y a rien de plus faux. Non-ſeulement il n'y a pas eu le moindre ordre*

c) Ce que l'éditeur ſemblait eſpérer en 1742. eſt arrivé en 1751. La piéce fut repréſentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales & les perſécutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à ſentir quelque honte d'avoir forcé à quitter ſa patrie un homme qui travaillait pour elle.

Digitized by Google

donné à ce ſujet, mais il s'en faut beaucoup que les premières têtes de l'Etat, qui virent la repréſentation, ayent varié un moment ſur la ſageſſe qui règne dans cet ouvrage.

Quelques perſonnes ayant tranſcrit à la hâte pluſieurs ſcènes aux repréſentations, & ayant eu un ou deux rôles des acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandeſtinement. Il eſt aiſé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie eſt précédée de pluſieurs piéces intéreſſantes, dont une des plus curieuſes, à mon gré, eſt la lettre que l'auteur écrivit à ſa Majeſté le Roi de Pruſſe, lorſqu'il repaſſa par la Hollande, après être allé rendre ſes reſpects à ce Monarque. C'eſt dans de telles lettres, qui ne ſont pas d'abord deſtinées à être publiques, qu'on voit les véritables ſentimens des hommes. J'eſpère qu'elles feront aux véritables philoſophes le même plaiſir qu'elles m'ont fait.

Digitized by Google

A SA MAJESTÉ

LE ROI DE PRUSSE.

A Rotterdam 20. Janvier 1742.

Sire,

Je reſſemble à préſent aux pélerins de la *Mecque*, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de Votre Majesté, ne connait que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prens la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette *tragédie de Mahomet*, dont elle a bien voulu, il y a déja longtems, voir les premières eſquiſſes. C'eſt un tribut que je paye à l'amateur des arts, au juge éclairé, ſurtout au philoſophe, beaucoup plus qu'au Souverain.

Votre Majesté ſait quel eſprit m'animait en compoſant cet ouvrage. L'amour du genre humain & l'horreur du fanatiſme, deux vertus qui ſont faites pour être toûjours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toûjours penſé que la *tragédie* ne doit pas être un ſimple ſpectacle, qui touche le cœur ſans le corriger. Qu'importent au genre humain les paſſions & les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne ſervent pas à nous inſtruire ? On avoue que la *comédie de Tartuffe*, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocriſie dans toute ſa laideur. Ne peut-on pas eſſayer d'attaquer dans une tragédie, cette eſpèce d'impoſture qui met en œuvre à la fois l'hypocriſie des uns & la fureur des autres? Ne peut-on pas remonter juſqu'à ces anciens ſcélerats, fondateurs illuſtres de la ſuperſtition & du fanatiſme, qui les

premiers ont pris le couteau ſur l'autel pour faire des victimes de ceux qui refuſaient d'être leurs diſciples ?

Ceux qui diront, que les tems de ces crimes ſont paſſés, qu'on ne verra plus de *Barcochebas*, de *Mahomets*, de *Jeans de Leyde*, &c. que les flammes des guerres de religion ſont éteintes, font, ce me ſemble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poiſon ſubſiſte encore, quoique moins dévelopé : cette peſte, qui ſemble étouffée, reproduit de tems en tems des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vû de nos jours les prophêtes des Cevennes tuer au nom de DIEU ceux de leur ſecte qui n'étaient pas aſſez ſoumis ?

L'action, que j'ai peinte, eſt atroce ; & je ne ſais, ſi l'horreur a été plus loin ſur aucun théâtre. C'eſt un jeune homme né avec de la vertu, qui ſéduit par ſon fanatiſme, aſſaſſine un vieillard qui l'aime, & qui dans l'idée de ſervir DIEU, ſe rend coupable, ſans le ſavoir, d'un parricide ; c'eſt un impoſteur qui ordonne ce meurtre, & qui promet à l'aſſaſſin un inceſte pour récompenſe. J'avouë, que c'eſt mettre l'horreur ſur le théâtre ; & VOTRE MAJESTÉ eſt bien perſuadée, qu'il ne faut pas que la tragédie conſiſte uniquement dans une déclaration d'amour, une jalouſie & un mariage.

Nos hiſtoriens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. *Seïde* ne ſait pas du moins que celui qu'il aſſaſſine eſt ſon père ; & quand il a porté le coup, il éprouve un repentir auſſi grand que ſon crime. Mais *Mézerai* rapporte, qu'à Melun un père tua ſon fils de ſa main pour ſa Religion, & n'en eut aucun repentir. On connait l'avanture des deux frères *Diaz*, dont l'un était à Rome & l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par *Luther. Barthelemi Diaz* apprenant à *Rome*, que ſon frére donnait dans les opinions de *Luther* à *Francfort*, part de Rome dans le deſſein de l'aſſaſſiner, arrive & l'aſſaſſine. J'ai lû dans *Herrera*, auteur Eſpagnol, que ce *Barthelemi Diaz riſquait beaucoup par cette action ; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit. Herrera*, dans une Religion toute ſainte & toute ennemie de la cruauté, dans une Religion qui enſeigne à ſouffrir & non à ſe venger, était donc perſuadé que la probité peut

Digitized by Google

conduire à l'assassinat & au parricide! Et on ne s'élévera pas de tous côtés contre ces maximes infernales?

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monstre qui priva la *France* de *Henri le Grand*: voilà ce qui plaça le portrait de *Jacques Clément* sur l'autel, & son nom parmi les bienheureux; c'est ce qui coûta la vie à *Guillaume* Prince d'*Orange*, fondateur de la liberté & de la grandeur des Hollandais. D'abord *Salcede* le blessa au front d'un coup de pistolet: & *Strada* raconte que *Salcede* (ce sont ses propres mots) n'osa entreprendre cette action qu'après avoir purifié son ame par la confession aux pieds d'un Dominicain, & l'avoir fortifiée par le pain céleste. *Herrera* dit quelque chose de plus insensé & de plus atroce: *Estando firme con el exemplo de nuestro Salvador Jesu Christo y de sus Sanctos. Balthazar Girard*, qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en usa de même que *Salcede*.

Je remarque, que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient de jeunes gens comme *Seïde*. *Balthazar Girard* avait environ vingt ans. Quatre Espagnols, qui avaient fait avec lui serment de tuer le Prince, étaient de même âge. Le monstre qui tua *Henri III.* n'avait que vingt-quatre ans. *Poltrot*, qui assassina le grand Duc de *Guise*, en avait vingt-cinq; c'est le tems de la séduction & de la fureur. J'ai été presque témoin en Angleterre de ce que peut sur une imagination jeune & faible la force du fanatisme. Un enfant de seize ans, nommé *Shepherd*, se chargea d'assassiner le Roi *George I.* votre ayeul maternel. Quelle était la cause qui le portait à cette phrénésie? C'était uniquement que *Shepherd* n'était pas de la même Religion que le Roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grace, on le sollicita longtems au repentir; il persista toûjours à dire, qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que s'il était libre, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer son Prince. Ainsi on fut obligé de l'envoyer au supplice comme un monstre qu'on desespérait d'apprivoiser.

J'ose dire, que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pû voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de pères ont détesté

&

Digitized by Google

& deshérité leurs enfans ! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe ! J'en ai vû des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toûjours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la societé tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis, elle divise les parens ; elle persécute le sage, qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou qui est entousiaste. Elle ne donne pas toûjours de la ciguë à *Socrate*, mais elle bannit *Descartes* d'une ville qui devait être l'asyle de la liberté ; elle donne à *Jurieu*, qui faisait le prophête, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant & le philosophe *Bayle.* Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons, le successeur du grand *Leibnitz* ; & il faut pour le rétablir que le ciel fasse naître un Roi philosophe ; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie qui fait tant de progrès en Europe. En vain, vous surtout, GRAND PRINCE, vous efforcez-vous de pratiquer & d'inspirer cette philosophie si humaine ; on voit dans ce même siécle, où la raison élève son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encor ses autels de l'autre.

On pourra me reprocher, que donnant trop à mon zèle je fais commettre dans cette piéce un crime à *Mahomet*, dont en effet il ne fut point coupable.

Mr. le Comte de *Boulainvilliers* écrivit, il y a quelque années, là vie de ce prophête. Il essaya de le faire passer pour un grand homme, que la Providence avait choisi pour punir les Chrétiens, & pour changer la face d'une partie du monde. Mr. *Sale*, qui nous a donné une excellente version de l'Alcoran en Anglais, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* & comme un *Théſée.* J'avoue, qu'il faudrait le respecter, si né prince légitime, ou appellé au gouvernement par le suffrage des siens, il avait donné des loix paisibles comme *Numa*, ou défendu ses compatriotes, comme on le dit de *Théſée.* Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade ; qu'associé à quelques malheu-

reux Coratites, il leur perſuade, qu'il s'entretient avec l'ange *Gabriel*; qu'il ſe vante d'avoir été ravi au ciel, & d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible, qui fait frémir le ſens-commun à chaque page; que pour faire reſpecter ce livre il porte dans ſa patrie le fer & la flamme; qu'il égorge les pères; qu'il raviſſe les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de ſa Religion ou de la mort; c'eſt aſſurément ce que nul homme ne peut excuſer, à moins qu'il ne ſoit né Turc, & que la ſuperſtition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je ſais que *Mahomet* n'a pas tramé préciſément l'eſpèce de trahiſon qui fait le ſujet de cette tragédie. L'hiſtoire dit ſeulement qu'il enleva la femme de *Seïde*, l'un de ſes diſciples, & qu'il perſécuta *Abuſofian*, que je nomme *Zopire*; mais quiconque fait la guerre à ſon pays, & oſe la faire au nom de DIEU, n'eſt-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre ſeulement une action vraye ſur la ſcène, mais des mœurs vrayes, faire penſer les hommes comme ils penſent dans les circonſtances où ils ſe trouvent, & repréſenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, & ce que le fanatiſme peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'eſt ici autre choſe que *Tartuffe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompenſé de mon travail, ſi quelqu'une de ces ames faibles, toûjours prêtes à recevoir les impreſſions d'une fureur étrangère qui n'eſt pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funeſtes ſéductions par la lecture de cet ouvrage; ſi après avoir eu en horreur la malheureuſe obéiſſance de *Seïde*, elle ſe dit à elle-même: Pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient: Haïſſez, perſécutez, perdez celui qui eſt aſſez téméraire pour n'être pas de notre avis ſur des choſes même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je ſervir à déraciner de tels ſentimens chez les hommes! L'eſprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monſtres.

C'eſt ainſi que penſe VOTRE MAJESTÉ. Ce ferait pour moi la plus grande des conſolations de vivre auprès de ce Roi philoſophe. Mon attachement eſt égal à mes regrets; &

Digitized by Google

ſi d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les ſentimens que je dois à ce Prince, qui penſe & qui parle en homme ; qui fuit cette fauſſe gravité ſous laquelle ſe cachent toûjours la petiteſſe & l'ignorance ; qui ſe communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré ; qui veut toûjours s'inſtruire, & qui peut inſtruire les plus éclairés.

Je ſerai toute ma vie avec le plus profond reſpect & la plus vive reconnaiſſance, &c.

Digitized by Google

LETTRE
DE Mr. DE VOLTAIRE
AU
PAPE BENOIT XIV.

Bmo. Padre,

La Santità Voſtra perdonera l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de' maggiori ammiratori della virtù, di ſottomettere al capo della vera Religione queſta opera contro il fondatore d'una falſa e barbara ſetta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la ſatira della crudeltà e degli errori d'un falſo profeta, che al Vicario ed imitatore d'un DIO *di verità e di manſuetudine?*

Voſtra Santità mi conceda dunque di poter mettere a i ſuoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la ſua protezzione per l'uno, e le ſue benedizioni per l'altro. In tanto profundiſſimamente m'inchino, e le baccio i ſacri piedi.

Parigi, 17. Agoſto 1745.

Digitized by Google

REPONSE

DU

SOUVERAIN PONTIFE BENOIT XIV.

A Mr. DE VOLTAIRE.

BENEDICTUS P. P. XIV. dilecto filio Salutem & Apostolicam benedictionem.

Settimane sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima tragedia di Mahomet, *la quale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il Cardinal* Passionei *in di lei nome il suo eccellente poëma di* Fontenoy ... *Monsignor* Leprotti *ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto. Ieri mattina il Cardinal* Valenti *ci presentò la di lei lettera del 17. Agosto. In questa serie d'azzioni si contengono molti capi per ciascheduno de' quali ci riconosciamo in obligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per così singolare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto aplaudito merito.*

Publicato in Roma il di lei distico a) *sopradetto, ci fu riferito esservi stato un suo paesano letterato che in una publica conversazione aveva detto peccare in una sillaba, avendo fatta la parola* hic *breve, quando sempre deve esser longa.*

Rispondemmo che sbagliava, potendo essere la parola e breve e

a) Voici le Distique :

Lambertinus hic est Romæ decus & pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

Digitized by Google

longa, conforme vuole il poëta, avendola Virgilio *fatta breve in quel verso :*

Solus hic inflexit sensus animumque labantem :

Avendola fatta longa in un altro :

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

Ci sembra d'aver risposto ben expresso ancor che siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto Virgilio. *Benche la causa sia propria della sua persona, abbiamo tanta buona idea della sua sincerità e probità che facciamo la stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista, se a noi o al suo oppositore, ed in tanto restiamo col dare a lei l'apostolica benedizione.*

Datum Romæ apud Sanctam Mariam majorem die 19. Sept. 1745.
Pontificatus nostri anno sexto.

Digitized by Google

L E T T R E

DE REMERCIMENT

DE MR. DE VOLTAIRE

AU PAPE.

NOn vengono tanto meglio figurate le fatezze di Vostra Beatitudine su i medaglioni che ho ricevuti dalla sua singolare benignità, di quello che si vedono expressi l'ingegno e l'animo suo nella lettera della quale s'è degnata d'honorarmi; ne pongo a i suoi piedi le più vive ed umilissime grazie.

Veramente sono in obligo di riconoscere la sua infallibilità nelle decisioni di letteratura, si come nelle altre cose più riverende: V. S. è più prattica del Latino che quel Francese il di cui sbaglio s'è degnata di corregere: mi maraviglio come si ricordi così appuntino del suo Virgilio. *Tra i più letterati Monarchi furono sempre segnalati i summi Pontifici; ma tra loro, credo che non se ne trovasse mai uno che adornasse tanta dottrina di tanti fregi di bella letteratura;*

Agnosco rerum dominos gentemque togatam.

Se il Francese che sbagliò nel reprehendere questo hic, *avesse tenuto a mente* Virgilio *come sa Vostra Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adatto verso dove* hic *è breve e longo insieme. Questo bel verso mi pareva un presagio de i favori à me conferiti dalla sua beneficenza. Eccolo.*

Hic vir hic est tibi quem promitti sæpius audis.

Così Roma doveva gridare quando Bened. XIV. *fù esaltato. In tanto baccio con somma riverenza e gratitudine i suoi sacri piedi; &c.*

ACTEURS.

MAHOMET.

ZOPIRE, Sheich ou Shérif de la Mecque.

OMAR, Lieutenant de Mahomet.

SEIDE, }
PALMIRE, } Esclaves de Mahomet.

PHANOR, Sénateur de la Mecque.

Troupe de Mecquois.

Troupe de Musulmans.

La scène est à la Mecque.

LE

Digitized by Google

LE FANATISME,

OU

MAHOMET LE PROPHÊTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Qui moi, baiſſer les yeux devant ſes faux prodiges ?
Moi de ce fanatique encenſer les preſtiges ?
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni ?
Non. Que des juſtes Dieux Zopire ſoit puni,
Si tu vois cette main, juſqu'ici libre & pure,
Careſſer la révolte & flatter l'impoſture !

PHANOR.

Nous chériſſons en vous ce zèle paternel
Du chef auguſte & ſaint du Sénat d'Iſmaël ;
Mais ce zèle eſt funeſte ; & tant de réſiſtance,
Sans laſſer Mahomet, irrite ſa vengeance.

Contre ſes attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer ſacré des loix,
Et des embraſemens d'une guerre immortelle
Etouffer ſous vos pieds la première étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obſcur, un vil ſéditieux :
Aujourd'hui c'eſt un Prince : il triomphe, il domine ;
Impoſteur à la Mecque, & prophête à Médine,
Il ſait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous déteſtons.
Que dis-je ? en ces murs même une troupe égarée,
Des poiſons de l'erreur avec zèle enyvrée,
De ſes miracles faux ſoutient l'illuſion,
Répand le fanatiſme & la ſédition,
Appelle ſon armée, & croit qu'un Dieu terrible
L'inſpire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous ſont unis ;
Mais les meilleurs conſeils ſont-ils toûjours ſuivis ?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque allarmée ont déſolé l'enceinte ;
Et ce peuple, en tout tems chargé de vos bienfaits,
Crie encor à ſon père, & demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître ? Ah ! peuple ſans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible eſclavage.
Allez, portez en pompe, & ſervez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraſer tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle ;
De mon cœur ulcéré la playe eſt trop cruelle ;
Lui-même a contre moi trop de reſſentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans ;

Et moi jusqu'en son camp j'ai porté le carnage;
La mort de son fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine entre nous allumés,
Jamais des mains du tems ne seront consumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point : mais cachez-en la flamme:
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés,
Vos malheureux enfans seront-ils mieux vengés?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouse, fille:
Ne perdez point l'Etat; c'est là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les Etats que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périssons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah! quel triste courage,
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage?
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet appaiser le couroux.
Déja par ses hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée?
Tu veux que d'un si cher & si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor?

Digitized by Google

Quoi ! lorsqu'il nous apporte & la fraude & la guerre,
Lorsque son bras enchaîne & ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur ?
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie;
Ce cœur triste & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un désir insensé;
Mais soit qu'en tous les tems un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire;
Soit que privé d'enfans je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'enveloper;
Je ne sais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée.
Soit faiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre, artisan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en secret pût chérir cet asyle;
Je voudrais que son cœur, sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos Dieux domestiques;
Elle vient, & son front, siége de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

Digitized by Google

SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

JEune & charmant objet, dont le ſort de la guerre,
Propice à ma vieilleſſe, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains ;
Tout reſpecte avec moi vos malheureux deſtins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence :
Parlez ; & s'il me reſte encor quelque puiſſance,
De vos juſtes déſirs ſi je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours ſeront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois ſous vos loix priſonnière,
Je dus à mes deſtins pardonner ma miſère :
Vos généreuſes mains s'empreſſent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verſer.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'eſt de vous que j'attens le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'oſe ajoûter les miens.
Il vous a demandé de briſer mes liens ;
Puiſſiez-vous l'écouter, & puiſſai-je lui dire,
Qu'après le ciel & lui je dois tout à Zopire !

ZOPIRE.

Ainſi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déſerts,
Cette patrie errante au trouble abandonnée.

PALMIRE.

La patrie eſt aux lieux où l'ame eſt enchainée.

Digitized by Google

Mahomet a formé mes premiers ſentimens,
Et ſes femmes en paix guidaient mes faibles ans;
Leur demeure eſt un temple, où ces femmes ſacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas, fut le ſeul jour,
Où le ſort des combats a troublé leur ſéjour.
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toûjours préſente aux lieux dont je ſuis ſéparée.

ZOPIRE.

J'entens: vous eſpérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux & la main & l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le révère, & mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un Dieu qui m'épouvante.
Non, d'un ſi grand hymen mon cœur n'eſt point flatté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obſcurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous ſoyez, il n'eſt point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître;
Et vous ſemblez d'un ſang fait pour donner des loix
A l'Arabe inſolent qui marche égal aux Rois.

PALMIRE.

Nous ne connaiſſons point l'orgueil de la naiſſance.
Sans parens, ſans patrie, eſclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chériſſons nos fers;
Tout nous eſt étranger, hors le Dieu que je ſers.

ZOPIRE.

Tout vous eſt étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous ſervez un maître, & n'avez point de père?
Dans mon triſte palais, ſeul & privé d'enfans,
J'aurais pû voir en vous l'appui de mes vieux ans.

Digitized by Google

Le ſoin de vous former des deſtins plus propices
Eût adouci des miens les longues injuſtices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie & ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous ? je ne ſuis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'eſt chère.
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père ! juſtes Dieux ! lui ? ce monſtre impoſteur ?

PALMIRE.

Ah, quels noms inouïs lui donnez-vous, Seigneur ?
Lui dans qui tant d'Etats adorent leur prophête ?
Lui, l'envoyé du ciel, & ſon ſeul interprête ?

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici, pour dreſſer des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma juſtice,
Et qui courut au trône échapé du ſupplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles diſcours.
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnaiſſance,
Vous donnaient ſur mon cœur une juſte puiſſance ;
Vos blaſphêmes affreux contre mon protecteur,
A ce penchant ſi doux font ſuccéder l'horreur.

ZOPIRE.

O ſuperſtition ! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles.
Que je vous plains, Palmire, & que ſur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verſer de pleurs !

Digitized by Google

PALMIRE.

Et vous me refusez !

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre.
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUe voulez-vous, Phanor ?

PHANOR.

Aux portes de la ville
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar est arrivé.

ZOPIRE.

Qui ? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char,
Qui combattit longtems le tyran qu'il adore,
Qui vengea son pays ?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier,
Portant entre ses mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos chefs a présenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un otage.
Seïde est avec lui.

PAL-

Digitized by Google

PALMIRE.

Grand Dieu ! deſtin plus doux !

Quoi ? Seïde ?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

(*Palmire ſort.*)

Omar devant mes yeux ! qu'oſera-t-il me dire ?
O Dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Iſmaël les généreux enfans ;
Soleil, ſacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces Dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez & ſoutenez la juſte fermeté
Que j'oppoſai toûjours contre l'iniquité.

SCENE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, Suite.

ZOPIRE.

EH bien, après ſix ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs ſont encor pleins de tes premiers exploits.
Déſerteur de nos Dieux, déſerteur de nos loix,
Perſécuteur nouveau de cette cité ſainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
Miniſtre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle ; que me veux-tu ?

OMAR.

Je veux te pardonner.

Le prophête d'un Dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs paffés, furtout pour ton courage,
Te préfente une main qui pourrait t'écrafer,
Et j'apporte la paix qu'il daigne propofer.

ZOPIRE.

Un vil féditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, & non demander grace!
Souffrirez-vous, grands Dieux, qu'au gré de fes forfaits
Mahomet nous raviffe ou nous rende la paix?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougiffez-vous point de fervir un tel maître?
Ne l'avez-vous pas vû, fans honneur & fans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens?
Qu'alors il était loin de tant de renommée!

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainfi du mérite, & pèfe les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne fais-tu pas encor, homme faible & fuperbe,
Que l'infecte infenfible, enfeveli fous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel?
Les mortels font égaux; ce n'eft point la naiffance,
C'eft la feule vertu qui fait leur différence.
Il eft de ces efprits favorifés des cieux,
Qui font tout par eux-même, & rien par leurs ayeux.
Tel eft l'homme en un mot que j'ai choifi pour maître;
Lui feul dans l'univers a mérité de l'être.
Tout mortel à fa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux fiécles à venir.

Digitized by Google

ZOPIRE.

Je te connais, Omar; en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
En vain tu peux ailleurs éblouïr les esprits,
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Banni toute imposture, & d'un coup d'œil plus sage
Regarde ce prophête à qui tu rens hommage.
Voi l'homme en Mahomet, conçoi par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Entousiaste ou fourbe, il faut cesser de l'être;
Sers-toi de ta raison, juge avec moi ton maître.
Tu verras de chameaux un grossier conducteur,
Chez sa première épouse insolent imposteur,
Qui sous le vain appas d'un songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule,
Comme un séditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné;
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses disciples errans de cités en déserts,
Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur qu'ils appellent divine.
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison.
Je te vis plus heureux, & plus juste, & plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.
S'il est un vrai prophête, osas-tu le punir?
S'il est un imposteur, oses-tu le servir?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumière

Digitized by Google

Méconnut ce grand homme entré dans la carrière.
Mais enfin quand j'ai vû, que Mahomet est né
Pour changer l'univers à ses pieds consterné;
Quand mes yeux éclairés du feu de son génie,
Le virent s'élever dans sa course infinie,
Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en Dieu,
J'associai ma vie à ses travaux immenses;
Des trônes, des autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avouë, aveugle comme toi.
Ouvre les yeux, Zopire, & change ainsi que moi:
Et sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta persécution, si vaine & si cruelle,
Nos frères gémissans, notre Dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
Vien baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre;
Le poste qui te reste est encor assez beau,
Pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.
Voi ce que nous étions, & voi ce que nous sommes.
Le peuple aveugle & faible est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir.
Vien régner avec nous, si tu crains de servir;
Partage nos grandeurs, au lieu de t'y soustraire,
Et las de l'imiter, fai trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétens, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du Sénat le Shérif infidelle
Encense un imposteur, & couronne un rebelle!
Je ne te nierai point que ce fier séducteur

Digitized by Google

N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur.
Je connais comme toi les talens de ton maître ;
S'il était vertueux, c'eſt un héros peut-être :
Mais ce héros, Omar, eſt un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'eſt le plus criminel.
Ceſſe de m'annoncer ſa trompeuſe clémence ;
Le grand art qu'il poſſède eſt l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeſte deſtin
Le priva de ſon fils, que fit périr ma main ;
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père ;
Ma haine eſt inflexible, ainſi que ſa colère ;
Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer,
Et le juſte aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embraſſer l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes tribus
Les dépouilles des Rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire ;
Nos tréſors ſont à toi.

ZOPIRE.

Tu penſes me ſéduire,
Me vendre ici ma honte & marchander la paix,
Par ſes tréſors honteux, le prix de ſes forfaits ?
Tu veux que ſous ſes loix Palmire ſe remette ?
Elle a trop de vertu pour être ſa ſujette ;
Et je veux l'arracher aux tyrans impoſteurs,
Qui renverſent les loix, & corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toûjours comme un juge implacable,
Qui ſur ſon tribunal intimide un coupable.

Penſe & parle en miniſtre, agi, traite avec moi,
Comme avec l'envoyé d'un grand homme & d'un Roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait Roi ? qui l'a couronné ?

OMAR.

La victoire.
Ménage ſa puiſſance & reſpecte ſa gloire.
Aux noms de conquérant & de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée eſt encor aux bords du Saibare;
Des murs où je ſuis né le ſiége ſe prépare.
Sauvons, ſi tu m'en crois, le ſang qui va couler;
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui! Mahomet ?

OMAR.

Lui-même, il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!
Si de ces lieux ſacrés j'étais l'unique maître,
C'eſt en te puniſſant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fauſſe vertu.
Mais puiſqu'un vil Sénat inſolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puiſqu'il règne avec toi, je cours m'y préſenter.

ZOPIRE.

Je t'y ſuis : nous verrons, qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes loix, mes Dieux & ma patrie;
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu perſécuteur, effroi du genre humain,

Digitized by Google

Qu'un fourbe ose annoncer les armes à la main.
(*A Phanor.*)
Toi, vien m'aider, Phanor, à repousser un traître;
Le souffrir parmi nous, & l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil,
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil.
Je vais, si le Sénat m'écoute & me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie & le monde.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DAns ma prifon cruelle eft-ce un Dieu qui te guide?
Mes maux font-ils finis? te revois-je, Seïde?

SEÏDE.

O charme de ma vie, & de tous mes malheurs!
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs;
Depuis ce jour de fang, qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophête, aux bords du Saïbare,
Vint arracher fa proie à mes bras tout fanglans,
Qu'étendu loin de toi fur des corps expirans,
Mes cris mal-entendus fur cette infame rive,
Invoquèrent la mort fourde à ma voix plaintive!
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls & ma perte ont abîmé mon cœur!
Que mes feux, que ma crainte, & mon impatience,
Accufaient la lenteur des jours de la vengeance!
Que je hâtais l'affaut fi longtems différé,
Cette heure de carnage, où de fang enyvré
Je devais de mes mains brûler la ville impie,
Où Palmire a pleuré fa liberté ravie!
Enfin de Mahomet les fublimes deffeins,
Que n'ofe approfondir l'humble efprit des humains,

Ont

Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage ;
Je l'apprens, & j'y vole. On demande un otage ;
J'entre, je me présente, on accepte ma foi ;
Et je me rens captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Seïde, au moment même, avant que ta présence
Vint de mon desespoir calmer la violence,
Je me jettais aux pieds de mon fier ravisseur.
Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur :
Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée ;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrosé ses pieds ;
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.
J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie ;
Mon cœur sans mouvement, sans chaleur & sans vie,
D'aucune ombre d'espoir n'était plus secouru ;
Tout finissait pour moi quand Seïde a paru.

SEÏDE.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

PALMIRE.

C'est Zopire ; il semblait touché de mes allarmes ;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer,
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

SEÏDE.

Le barbare se trompe, & Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, & ton amant peut-être,
(Car j'ose me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux)
Nous briserons ta chaine, & tarirons tes larmes.
Le Dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le Dieu dont j'ai porté les sacrés étendarts,

Le Dieu, qui de Médine a détruit les remparts,
Renverſera la Mecque à nos pieds abattuë.
Omar eſt dans la ville, & le peuple à ſa vuë
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur
Qu'inſpire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand deſſein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit; il briſerait ma chaîne;
Il unirait nos cœurs; nos cœurs lui ſont offerts;
Mais il eſt loin de nous, & nous ſommes aux fers.

SCENE II.

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

OMAR.

VOs fers ſeront briſés, ſoyez pleins d'eſpérance.
Le ciel vous favoriſe, & Mahomet s'avance.

SEÏDE.

Lui!

PALMIRE.

Notre auguſte père!

OMAR.

Au conſeil aſſemblé
L'eſprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
» Ce favori du Dieu, qui préſide aux batailles,
» Ce grand homme, ai-je dit, eſt né dans vos murailles.
» Il s'eſt rendu des Rois le maître & le ſoutien,
» Et vous lui refuſez le rang de citoyen!
» Vient-il vous enchainer, vous perdre, vous détruire?

Digitized by Google

» Il vient vous protéger, mais furtout vous inftruire.
» Il vient dans vos cœurs même établir fon pouvoir.
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir;
Les efprits s'ébranlaient; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raifon l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, & s'en faire un appui.
On l'affemble, j'y cours, & j'arrive avec lui.
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit fes foyers;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Hammon, d'Hercide, & de fa noble élite;
Il entre, & fur fes pas chacun fe précipite.
Chacun porte un regard comme un cœur différent;
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blafphême, & le menace encore;
Cet autre eft à fes pieds, les embraffe & l'adore.
Nous faifons retentir à ce peuple agité
Les noms facrés de Dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuiffante
Vomit en vain les feux de fa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme & ferein,
Mahomet marche en maitre, & l'olive à la main:
La trêve eft publiée; & le voici lui-même.

Digitized by Google

SCENE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, &c. SEIDE, PALMIRE, ſuite.

MAHOMET.

INvincibles ſoutiens de mon pouvoir ſuprême,
Noble & ſublime Ali, Morad, Hercide, Hammon,
Retournez vers ce peuple, inſtruiſez-le en mon nom.
Promettez, menacez, que la vérité règne;
Qu'on adore mon Dieu, mais ſurtout qu'on le craigne.
Vous, Seïde, en ces lieux!

SEÏDE.

O mon père! ô mon Roi!
Le Dieu qui vous inſpire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût falu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne ſait point me ſervir.
J'obéis à mon Dieu; vous, ſachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à ſon impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes ſentimens nous animent tous deux.
Hélas! mes triſtes jours ſont aſſez malheureux.
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui priſonnière;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière.
Empoiſonneriez-vous l'inſtant de mon bonheur?

Digitized by Google

MAHOMET.

Palmire, c'eſt aſſez ; je lis dans votre cœur ;
Que rien ne vous allarme, & rien ne vous étonne.
Allez ; malgré les ſoins de l'autel & du trône,
Mes yeux ſur vos deſtins ſeront toûjours ouverts ;
Je veillerai ſur vous comme ſur l'univers.

à Seïde.

Vous, ſuivez mes guerriers ; & vous, jeune Palmire,
En ſervant votre Dieu ne craignez que Zopire.

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

TOi, reſte, brave Omar ; il eſt tems que mon cœur
De ſes derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un ſiége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma courſe, & borner ma carrière.
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés,
De raſſurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, ſont les Rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle, & quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un Dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, & vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre ;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre :
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconſtant font mouvoir les reſſorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Seïde ?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés ſous ton joug, & nourris dans ta loi,
N'ont de Dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te ſervit avec moins de ſcrupule,
N'eut un cœur plus docile, un eſprit plus crédule;
De tous tes Muſulmans ce ſont les plus ſoumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'eſt aſſez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendreſſes?

MAHOMET.

Ah! connai mes fureurs, & toutes mes faibleſſes.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu ſais aſſez quel ſentiment vainqueur
Parmi mes paſſions règne au fond de mon cœur.
Chargé du ſoin du monde, environné d'allarmes,
Je porte l'encenſoir, & le ſceptre, & les armes:
Ma vie eſt un combat, & ma frugalité
Aſſervit la nature à mon auſtérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe
Qui nourrit des humains la brutale molleſſe:
Dans des ſables brûlans, ſur des rochers déſerts,
Je ſupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole; il eſt ma récompenſe,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encenſe,
Le Dieu de Mahomet; & cette paſſion
Eſt égale aux fureurs de mon ambition.

Digitized by Google

Je préfère en ſecret Palmire à mes épouſes.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouſes,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Inſulte à Mahomet, & lui donne un rival?

OMAR.

Et tu n'ès pas vengé?

MAHOMET.

Juge, ſi je dois l'être.
Pour le mieux déteſter apprens à le connaître.
De mes deux ennemis appren tous les forfaits:
Tous deux ſont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi! Zopire...

MAHOMET.

Eſt leur père. Hercide en ma puiſſance
Remit depuis quinze ans leur malheureuſe enfance.
J'ai nourri dans mon ſein ces ſerpens dangereux;
Déja ſans ſe connaître ils m'outragent tous deux.
J'attiſai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici raſſembler tous les crimes.
Je veux... Leur père vient, ſes yeux lancent vers nous
Les regards de la haine & les traits du couroux.
Obſerve tout, Omar, & qu'avec ſon eſcorte
Le vigilant Hercide aſſiége cette porte.
Revien me rendre compte, & voir s'il faut hâter,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

Digitized by Google

SCENE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

AH ! quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde !

MAHOMET.

Approche, & puisqu'enfin le ciel veut nous unir,
Voi Mahomet sans crainte, & parle sans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice ;
Pour toi, de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parens, les mères & les filles
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est partout sur ta trace ;
Assemblage inouï de mensonge & d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un Dieu ?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inspire.
Le glaive & l'Alcoran dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains.
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre :

Mais

Mais je te parle en homme, & fans rien déguifer :
Je me fens affez grand pour ne pas t'abufer.
Voi quel eft Mahomet ; nous fommes feuls, écoute :
Je fuis ambitieux ; tout homme l'eft fans doute ;
Mais jamais Roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet auffi grand que le mien.
Chaque peuple à fon tour a brillé fur la terre,
Par les loix, par les arts, & furtout par la guerre.
Le tems de l'Arabie eft à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtems inconnu,
Laiffait dans fes déferts enfevelir fa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Voi du Nord au Midi l'univers défolé,
La Perfe encor fanglante, & fon trône ébranlé,
L'Inde efclave & timide, & l'Egypte abaiffée,
Des murs de Conftantin la fplendeur eclipfée ;
Voi l'empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languiffent difperfés fans honneur & fans vie ;
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Ofiris, Zoroaftre en Afie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples fans mœurs, & fans culte & fans Rois,
Donnèrent aifément d'infuffifantes loix.
Je viens après mille ans changer ces loix groffières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux Dieux, & mon culte épuré
De ma grandeur naiffante eft le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie ;

Je détruis sa faiblesse & son idolatrie.
Sous un Roi, sous un Dieu, je viens la réunir;
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins! c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face!
Tu veux, en apportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi?
Tu ravages le monde, & tu prétens l'instruire?
Ah! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pû nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, & d'affecter l'empire?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste, & ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi! tout factieux, qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur?

MAHOMET.

Oui; je connais ton peuple, il a besoin d'erreur;
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes Dieux? Quel bien t'ont-ils pû faire?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels?
Ta secte obscure & basse avilit les mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme stupide;
La mienne élève l'ame, & la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

Digitized by Google

ZOPIRE.

Di plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans.
Va vanter l'impoſture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres ſéduits marchent ſous tes enſeignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux, dès longtems Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, & je règne à Médine;
Croi-moi, reçoi la paix, ſi tu crains ta ruïne.

ZOPIRE.

La paix eſt dans ta bouche, & ton cœur en eſt loin:
Penſes-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas beſoin.
C'eſt le faible qui trompe, & le puiſſant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;
Demain je peux te voir à mon joug aſſervi:
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous? cruel! ah quel nouveau preſtige!
Connais-tu quelque Dieu qui faſſe un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connais un puiſſant, & toûjours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La néceſſité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous raſſemble,
Les enfers & les cieux ſeront unis enſemble.
L'intérêt eſt ton Dieu, le mien eſt l'équité;
Entre ces ennemis il n'eſt point de traité.
Quel ſerait le ciment, répon-moi, ſi tu l'oſes,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propoſes?
Répon; eſt-ce ton fils que mon bras te ravit?
Eſt-ce le ſang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce ſont tes fils même. Oui, connais un myſtère,
Dont ſeul dans l'univers je ſuis dépoſitaire:
Tu pleures tes enfans, ils reſpirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient! qu'as-tu dit? ô ciel! ô jour heureux!
Ils vivraient! c'eſt de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

Elevés dans mon camp tous deux ſont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers! ils pourraient te ſervir!

MAHOMET.

Mes bienfaiſantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi! tu n'as point ſur eux étendu ta colère?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclairci-moi, parle, quel eſt leur ſort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort;
Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

Digitized by Google

ZOPIRE.

Moi, je puis les ſauver! à quel prix? à quel titre?
Faut-il donner mon ſang? faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

Non. Mais il faut m'aider à domter l'univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,
Me ſervir en prophête, & tomber à mes pieds:
Je te rendrai ton fils, & je ſerai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je ſuis père, & je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis retrouver mes enfans,
Les revoir, & mourir dans leurs embraſſemens,
C'eſt le premier des biens pour mon ame attendrie:
Mais s'il faut à ton culte aſſervir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connai-moi, Mahomet, mon choix n'eſt pas douteux.
Adieu.

MAHOMET *ſeul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je ſerai plus que toi, cruel, impitoyable.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

MAhomet, il faut l'être, ou nous ſommes perdus.
Les ſecrets des tyrans me ſont déja vendus.

Digitized by Google

Demain la trêve expire, & demain l'on t'arrête;
Demain Zopire est maître, & fait tomber ta tête.
La moitié du sénat vient de te condamner;
N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment supplice,
Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.

MAHOMET.

Ils sentiront la mienne. Ils verront ma fureur.
La persécution fit toûjours ma grandeur.
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeste,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reste.
Mais ne perds point de tems.

MAHOMET.

Mais, malgré mon couroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop méprisable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire:
Et j'ai besoin d'un bras, qui par ma voix conduit,
Soit seul chargé du meurtre, & m'en laisse le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je répons de Seïde.

MAHOMET.

De lui?

OMAR.

C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui

Digitized by Google

L'aborder en ſecret, & te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'expoſer à tout ont trop d'expérience;
Ils ſont tous dans cet âge, où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus ſimple, aveugle avec courage,
Un eſprit amoureux de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe eſt le tems de ces illuſions;
Seïde eſt tout en proye aux ſuperſtitions;
C'eſt un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire?

OMAR.

Oui, lui-même. Oui, Seïde,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De ſon maître offenſé rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteſte Seïde, & ſon nom ſeul m'offenſe.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour;
Tu connais dans quel ſang elle a puiſé le jour.
Tu vois, que dans ces lieux environnés d'abîmes,
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les eſprits,
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encor ſon fils.
Allons, conſultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraine,
Et la Religion, à qui tout eſt ſoumis,
Et la néceſſité, par qui tout eſt permis.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DEmeure. Quel eſt donc ce ſecret ſacrifice ?
Quel ſang a demandé l'éternelle juſtice ?
Ne m'abandonne pas.

SEÏDE.

Dieu daigne m'appeller.
Mon bras doit le ſervir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'inſtant, par un ferment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour ſa loi,
Et mes ſeconds fermens ne feront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce ferment je ne ſuis point préſente ?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me conſoler,
Parle de trahiſon, de ſang prêt à couler,
Des fureurs du Sénat, des complots de Zopire.
Les feux ſont allumés, bientôt la trêve expire.
Le fer cruel eſt prêt, on s'arme, on va frapper;
Le prophête l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, & je crains pour Seïde.

SEÏDE.

Digitized by Google

SEÏDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur ſi perfide ?
Ce matin comme ôtage à ſes yeux préſenté,
J'admirais ſa nobleſſe & ſon humanité.
Je ſentais qu'en ſecret une force inconnuë
Enlevait juſqu'à lui mon ame prévenuë.
Soit reſpect pour ſon nom, ſoit qu'un dehors heureux
Me cachât de ſon cœur les replis dangereux ;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entière à ſon bonheur livrée,
Oubliant ſes douleurs, & chaſſant tout effroi,
Ne connût, n'entendit, ne vît plus rien que toi.
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus, qu'il m'avait ſû ſéduire ;
Mais, malgré le couroux dont je dois m'animer,
Qu'il eſt dur de haïr ceux qu'on voulait aimer !

PALMIRE.

Ah ! que le ciel en tout a joint nos deſtinées !
Qu'il a pris ſoin d'unir nos ames enchaînées !
Hélas ! ſans mon amour, ſans ce tendre lien,
Sans cet inſtinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la Religion que Mahomet m'inſpire,
J'aurais eu des remors en accuſant Zopire.

SEÏDE.

Laiſſons ces vains remors, & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu qu'à l'envi nous ſervons.
Je ſors. Il faut prêter ce ferment redoutable ;
Le Dieu qui m'entendra nous ſera favorable ;
Et le pontiſe Roi, qui veille ſur nos jours,
Bénira de ſes mains de ſi chaſtes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCENE II.

PALMIRE *seule.*

D'Un noir pressentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant souhaité n'est qu'un jour de terreur.
Quel est donc ce serment qu'on attend de Seïde?
Tout m'est suspect ici; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Eprouve à son nom même une secrette horreur.
Dans les profonds respects que ce héros m'inspire,
Je sens que je le crains presqu'autant que Zopire.
Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je suis.
Craintive je te sers, aveugle je te suis;
Hélas! daigne essuyer les pleurs où je me noye.

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'Est vous qu'à mon secours un Dieu propice envoye,
Seigneur. Seïde...

MAHOMET.

Eh bien, d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui quand on est près de moi?

PALMIRE.

O ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.

Digitized by Google

Quel prodige inouï ! votre ame eſt interdite ;
Mahomet eſt troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Eſt-ce ainſi qu'à mes yeux votre ſimple innocence
Oſe avouer un feu qui peut-être m'offenſe ?
Votre cœur a-t-il pû, ſans être épouvanté,
Avoir un ſentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé n'eſt-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes loix infidelle ?

PALMIRE.

Que dites-vous ? ſurpriſe & tremblante à vos pieds,
Je baiſſe en frémiſſant mes regards effrayés.
Et quoi, n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos ſouhaits, & conſentir qu'il m'aime ?
Ces nœuds, ces chaſtes nœuds, que Dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois ſuit de près l'innocence.
Le cœur peut ſe tromper ; l'amour & ſes douceurs
Pourront coûter, Palmire, & du ſang & des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon ſang coulerait pour Seïde.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point ?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous ſoumit l'un & l'autre à votre joug ſacré,
Cet inſtinct tout-puiſſant, de nous-même ignoré,
Devançant la raiſon, croiſſant avec notre âge,

Digitized by Google

Du ciel, qui conduit tout, fut le fecret ouvrage.
Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne faurait changer; pourrait-il aujourd'hui
Reprouver un amour, que lui-même il fit naître ?
Ce qui fut innocent peut-il ceffer de l'être ?
Pourrai-je être coupable ?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler.
Attendez les fecrets que je dois reveler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit fe défendre.
Ne croyez que moi feul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous ?
Efclave de vos loix, foumife à vos genoux,
Mon cœur d'un faint refpect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de refpect fouvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, fi de vos bienfaits je perds le fouvenir,
Que Seïde à vos yeux s'empreffe à m'en punir !

MAHOMET.

Seïde !

PALMIRE.

Ah ! quel couroux arme votre œil févère ?

MAHOMET.

Allez, raffurez-vous, je n'ai point de colère.
C'eft éprouver affez vos fentimens fecrets;
Repofez-vous fur moi de vos vrais intérêts.
Je fuis digne du moins de votre confiance;
Vos deftins dépendront de votre obéiffance.

Digitized by Google

Si j'eus foin de vos jours, fi vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous font deftinés.
Quoique la voix du ciel ordonne de Seïde,
Affermiffez fes pas où fon devoir le guide :
Qu'il garde fes fermens, qu'il foit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon père, il les remplira tous.
Je réponds de fon cœur, ainfi que de moi-même.
Seïde vous adore encor plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous fon Roi, fon père, fon appui ;
J'en attéfte à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous fervir encourager fon ame.

SCENE IV.

MAHOMET *feul.*

Quoi ! je fuis malgré moi confident de fa flamme ?
Quoi ! fa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur ?
Père, enfans, deftinés au malheur de ma vie,
Race toûjours funefte, & toûjours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

Digitized by Google

SCENE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

ENfin, voici le tems, & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire.
Sa mort ſeule à tes pieds mettra nos citoyens ;
Tout eſt deſeſpéré, ſi tu ne le préviens.
Le ſeul Seïde ici te peut ſervir ſans doute ;
Il voit ſouvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, & cet obſcur détour,
Qui peut de ton palais conduire à ſon ſéjour.
Là, cette nuit Zopire à ſes Dieux fantaſtiques
Offre un encens frivole, & des vœux chimériques.
Là, Seïde enyvré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut, il eſt né pour le crime.
Qu'il en ſoit l'inſtrument, qu'il en ſoit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma ſûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut : mais crois-tu que ſon jeune courage,
Nourri du fanatiſme, en ait toute la rage ?

OMAR.

Lui ſeul était formé pour remplir ton deſſein.
Palmire à te ſervir excite encor ſa main.
L'amour, le fanatiſme, aveuglent ſa jeuneſſe ;
Il ſera furieux par excès de faibleſſe.

Digitized by Google

MAHOMET.

Par les nœuds des fermens as-tu lié fon cœur?

OMAR.

Du plus faint appareil la ténébreufe horreur,
Les autels, les fermens, tout enchaîne Seïde.
J'ai mis un fer facré dans fa main parricide,
Et la Religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENfant d'un Dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix fa volonté fuprême;
Il faut venger fon culte, il faut venger Dieu même.

SEÏDE.

Roi, pontife & prophête, à qui je fuis voué,
Maître des nations par le ciel avoué,
Vous avez fur mon être une entière puiffance;
Eclairez feulement ma docile ignorance.
Un mortel venger Dieu!

MAHOMET.

C'eft par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEÏDE.

Ah! fans doute ce Dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illuftre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'eft point d'autre honneur.

Digitized by Google

De ſes décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, & frappez; vos mains ſeront armées
Par l'ange de la mort, & le Dieu des armées.

SEÏDE.

Parlez: quels ennemis vous faut-il immoler?
Quel tyran faut-il perdre, & quel ſang doit couler?

MAHOMET.

Le ſang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous perſécuta, qui nous pourſuit encore,
Qui combattit mon Dieu, qui maſſacra mon fils;
Le ſang du plus cruel de tous nos ennemis,
De Zopire.

SEÏDE.

De lui! quoi mon bras!

MAHOMET.

Téméraire,
On devient ſacrilège alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels aſſez audacieux
Pour juger par eux-même, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque oſe penſer n'eſt pas né pour me croire.
Obéir en ſilence eſt votre ſeule gloire.
Savez-vous qui je ſuis? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux?
Si, malgré ſes erreurs & ſon idolatrie,
Des peuples d'Orient la Mecque eſt la patrie;
Si ce temple du monde eſt promis à ma loi,
Si Dieu m'en a créé le pontife & le Roi;
Si la Mecque eſt ſacrée, en ſavez-vous la cauſe?
Ibrahim y nâquit, & ſa cendre y repoſe a):

Ibrahim,

a) Les Muſulmans croyent avoir à la Mecque le tombeau d'*Abraham*.

Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel
Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Etouffant pour son Dieu les cris de la nature.
Et quand ce Dieu par vous veut venger son injure,
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand Dieu vous a choisi, vous avez balancé!
Allez, vil idolâtre, & né pour toûjours l'être,
Indigne Musulman, cherchez un autre maître.
Le prix était tout prêt, Palmire était à vous;
Mais vous bravez Palmire, & le ciel en couroux.
Lâche & faible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes;
Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

SEÏDE.

Je crois entendre Dieu; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéissez, frappez: teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.
(*A Omar.*)
Ne l'abandonne pas; &, non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvemens ouvre toûjours les yeux.

SCENE VII.

SEIDE *seul.*

IMmoler un vieillard, de qui je suis l'ôtage,
Sans armes, sans défense, apesanti par l'âge!
N'importe; une victime amenée à l'autel,
Y tombe sans défense, & son sang plait au ciel.
Enfin, Dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice;

J'en ai fait le ferment, il faut qu'il s'accompliffe.
Venez à mon fecours, ô vous, de qui les bras
Aux tyrans de la terre ont donné le trépas;
Ajoûtez vos fureurs à mon zèle intrépide,
Affermiffez ma main faintement homicide.
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah ! que vois-je ?

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A Mes yeux tu te troubles, Seïde !
Voi d'un œil plus content le deffein qui me guide;
Otage infortuné, que le fort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trêve a fufpendu le moment du carnage;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un paffage:
Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur malgré moi,
A frémi des dangers affemblés près de toi.
Cher Seïde, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maifon foit ton afyle unique.
Je réponds de tes jours, ils me font précieux;
Ne me refufe pas.

SEÏDE.

O mon devoir ! ô cieux !
Ah ! Zopire, eft-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller fur ma vie ?

Digitized by Google

Prêt à verser son sang, qu'ai-je ouï ? qu'ai-je vû ?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je suis homme, & c'est assez de l'être,
Pour aimer à donner ses soins compatissans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes !

SEÏDE.

Que ce langage est cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon Dieu connaît donc la vertu !

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puisque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur hélas tu t'abandonnes !
Ton esprit fasciné par les loix d'un tyran,
Pense que tout est crime hors d'être Musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne.
Mais peux-tu croire un Dieu qui commande la haine ?

SEÏDE.

Ah ! je sens qu'à ce Dieu je vais désobéïr ;
Non, Seigneur, non, mon cœur ne saurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas, plus je lui parle, & plus il m'intéresse ;
Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?

Digitized by Google

Quel es-tu ? de quel ſang les Dieux t'ont-ils fait naître ?

SEÏDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que juſqu'à ce moment j'avais toûjours ſervi,
Mais qu'en vous écoutant ma faibleſſe a trahi.

ZOPIRE.

Quoi, tu ne connais point de qui tu tiens la vie ?

SEÏDE.

Son camp fut mon berceau, ſon temple eſt ma patrie;
Je n'en connais point d'autre; & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Seïde éprouvé ſa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de ſa reconnaiſſance.
Oui, les bienfaits, Seïde, ont des droits ſur un cœur.
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il ſon bienfaiteur ?
Il t'a ſervi de père, auſſi-bien qu'à Palmire;
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur ſoupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré;
De quelque grand remords tu ſembles déchiré.

SEÏDE.

Eh, qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable!

ZOPIRE.

Si tes remords ſont vrais, ton cœur n'eſt plus coupable.
Vien, le ſang va couler, je veux ſauver le tien.

SEÏDE.

Juſte ciel! & c'eſt moi qui répandrais le ſien!
O ſermens! ô Palmire! ô vous, Dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble, ſi tu balances;
Pour la dernière fois, vien, ton ſort en dépend.

Digitized by Google

SCENE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, Suite.

OMAR *entrant avec précipitation.*

Traître, que faites-vous, Mahomet vous attend.

SEÏDE.

Où fuis-je ! ô ciel ! où fuis-je ? & que dois-je réfoudre ?
D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir ? où porter un trouble fi cruel ?
Où fuir ?

OMAR.

Aux pieds du Roi qu'a choifi l'Eternel.

SEÏDE.

Oui, j'y cours abjurer un ferment que j'abhorre.

SCENE X.

ZOPIRE *feul.*

Ah ! Seïde, où vas-tu ? Mais il me fuit encore.
Il fort defefpéré, frappé d'un fombre effroi,
Et mon cœur qui le fuit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, fon afpect, fon abfence,
A mes fens déchirés font trop de violence.
Suivons fes pas.

Digitized by Google

SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

Lifez ce billet important,
Qu'un Arabe en fecret m'a donné dans l'inftant.

ZOPIRE.

Hercide ! qu'ai-je lû ? Grands Dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin foixante ans de fouffrance ?
Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce fein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient fous fa puiffance,
Et Seïde & Palmire ignorent leur naiffance ?
Mes enfans ! tendre efpoir, que je n'ofe écouter ;
Je fuis trop malheureux, je crains de me flatter.
Preffentimens confus, faut-il que je vous croye ?
O mon fang, où porter mes larmes & ma joye ?
Mon cœur ne peut fuffire à tant de mouvemens ;
Je cours, & je fuis prêt d'embraffer mes enfans.
Je m'arrête, j'héfite, & ma douleur craintive
Prête à la voix du fang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
Qu'il foit fous cette voute en fecret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué des Dieux qui s'appaifent peut-être.
Dieux, rendez-moi mes fils ; Dieux, rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne font point à moi, fi telle eft ma mifère,
Je les veux adopter ; je veux être leur père.

Fin du troifiéme acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Oui, de ce grand ſecret la trame eſt découverte;
Ta gloire eſt en danger, ta tombe eſt entr'ouverte.
Seïde obéira : mais avant que ſon cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris ſa fureur,
Seïde a révélé cet horrible myſtère.

MAHOMET.

O ciel !

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien, que penſe Hercide ?

OMAR.

Il parait effrayé;
Il ſemble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide eſt faible; ami, le faible eſt bientôt traître.
Qu'il tremble, il eſt chargé du ſecret de ſon maître.
Je ſais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

Digitized by Google

MAHOMET.

Préparons donc le reſte. Il faut que dans une heure
On nous traine au ſupplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en eſt aſſez; tout ce peuple éperdu
Adorera mon Dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais ſi-tôt que Seïde
Aura rougi ſes mains de ce grand homicide,
Répons-tu qu'au trépas Seïde ſoit livré?
Répons-tu du poiſon qui lui fut préparé?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos myſtères ſombres
Soient cachés dans la mort, & couverts de ſes ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc,
Dont Palmire a tiré la ſource de ſon ſang,
Pren ſoin de redoubler ſon heureuſe ignorance:
Epaiſſiſſons la nuit qui voile ſa naiſſance,
Pour ſon propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout tems eſt fondé ſur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce ſang que j'abhorre.
On n'a point de parens, alors qu'on les ignore.
Les cris du ſang, ſa force & ſes impreſſions,
Des cœurs toûjours trompés ſont les illuſions.
La nature à mes yeux n'eſt rien que l'habitude;
Celle de m'obéir fit ſon unique étude:
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle paſſe en mes bras,
Sur la cendre des ſiens qu'elle ne connait pas.
Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver ſon maître.
Mais déja l'heure approche où Seïde en ces lieux

Doit

Digitized by Google

Doit m'immoler ſon père à l'aſpect de ſes Dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois ſa démarche égarée :
De l'ardeur d'obéïr ſon ame eſt dévorée.

SCENE II.

MAHOMET & OMAR *ſur le devant, mais retirés de côté ;* SEIDE *dans le fond.*

SEÏDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir ?

MAHOMET.

Viens, & par d'autres coups aſſurons mon pouvoir.
Il ſort avec Omar.

SEÏDE *ſeul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet ſuffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette ſainte horreur,
La perſuaſion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéirai ſans doute.
Mais quelle obéiſſance ! ô ciel ! & qu'il en coute !

SCENE III.

SEIDE, PALMIRE.

SEÏDE.

PAlmire, que veux-tu ? Quel funeſte tranſport !

Digitized by Google

Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort?

PALMIRE.

Seïde, la frayeur & l'amour sont mes guides;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible hélas! faut-il offrir?
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir?

SEÏDE.

O de mes sentimens souveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée!
Eclairez mon esprit, & conduisez mon bras;
Tenez-moi lieu d'un Dieu, que je ne comprens pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi? Ce terrible prophête
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprête?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même.
C'est tout ce que je sais, le doute est un blasphême;
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seïde, est le vrai Dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

SEÏDE.

Il l'est, puisque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore,
Comment ce Dieu si bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
Je ne le sais que trop, que mon doute est un crime,
Qu'un prêtre sans remords égorge sa victime,
Que par la voix du ciel Zopire est condamné,
Qu'à soutenir ma loi j'étais prédestiné.
Mahomet s'expliquait, il a falu me taire;
Et tout fier de servir la céleste colère,

Sur l'ennemi de Dieu je portais le trépas :
Un autre Dieu peut-être a retenu mon bras.
Du moins lorſque j'ai vû ce malheureux Zopire,
De ma Religion j'ai ſenti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appellait ;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel couroux, avec quelle tendreſſe,
Mahomet de mes ſens accuſe la faibleſſe !
Avec quelle grandeur, & quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité !
Que la Religion eſt terrible & puiſſante !
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante ;
Palmire, je ſuis faible, & du meurtre effrayé :
De ces ſaintes fureurs je paſſe à la pitié ;
De ſentimens confus une foule m'aſſiège ;
Je crains d'être barbare ou d'être ſacrilège.
Je ne me ſens point fait pour être un aſſaſſin.
Mais quoi ! Dieu me l'ordonne, & j'ai promis ma main ;
J'en verſe encor des pleurs de douleur & de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proye à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pouſſe & qui retient mes faibles volontés.
C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines ;
Nos cœurs ſont réunis par les plus fortes chaines :
Mais ſans ce ſacrifice, à mes mains impoſé,
Le nœud qui nous unit eſt à jamais briſé.
Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je ſuis le prix du ſang du malheureux Zopire !

SEÏDE.

Le ciel & Mahomet ainſi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour eſt-il donc fait pour tant de cruauté ?

SEÏDE.

Ce n'eſt qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot !

SEÏDE.

Mais ſi le ciel l'ordonne,
Si je ſers & l'amour & la Religion ?

PALMIRE.

Hélas !

SEÏDE.

Vous connaiſſez la malédiction
Qui punit à jamais la déſobéiſſance.

PALMIRE.

Si Dieu même en tes mains a remis ſa vengeance,
S'il exige le ſang que ta bouche a promis ?

SEÏDE.

Eh bien, pour être à toi que faut-il ?

PALMIRE.

Je frémis.

SEÏDE.

Je t'entens, ſon arrêt eſt parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui moi ?

SEÏDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu, quel arrêt farouche !
Que t'ai-je dit ?

Digitized by Google

SEÏDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix ;
C'eſt ſon dernier oracle, & j'accomplis ſes loix.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeſte
Doit prier en ſecret des Dieux que je déteſte.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEÏDE.

Ne voi point l'attentat qui va s'exécuter :
Ces momens ſont affreux. Va, fui, cette retraite
Eſt voiſine des lieux qu'habite le prophête.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé !

SEÏDE.

De ce grand ſacrifice ainſi l'ordre eſt réglé.
Il le faut de ma main traîner ſur la pouſſière,
De trois coups dans le ſein lui ravir la lumière,
Renverſer dans ſon ſang cet autel diſperſé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains ! tout mon ſang s'eſt glacé.
Le voici. Juſte ciel....

(Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.)

Digitized by Google

SCENE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE *fur le devant.*

ZOPIRE *près de l'autel.*

O Dieux de ma patrie!
Dieux prêts à fuccomber fous une fecte impie,
C'eft pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, & fes mains meurtrières
De cette faible paix vont brifer les barrières.
Dieux! fi d'un fcélérat vous refpectez le fort...

SEÏDE *à Palmire.*

Tu l'entens qui blafphême?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière;
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas! fi j'en croyais mes fecrets fentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans...

PALMIRE *à Seïde.*

Que dit-il? fes enfans?

ZOPIRE.

O mes Dieux que j'adore!
Je mourrais du plaifir de les revoir encore.
Arbitre des deftins, daignez veiller fur eux;
Qu'ils penfent comme moi, mais qu'ils foient plus heureux!

SEÏDE.

Il court à fes faux Dieux! frappons.

Il tire fon poignard.

Digitized by Google

1.3.28 VOLTAIRE
vol III

Digitized by Google



Palmire, quel objet vient Effrayer ma vue?

Le Fanatisme. A. 4. Sc. 4.

Digitized by Google

PALMIRE.

Que vas-tu faire ?

Hélas !

SEÏDE.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre Dieu vient d'être consacré.
Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré !
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce spectre, & ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SEÏDE.

Je vous suis, ministre du trépas ;
Vous me montrez l'autel, vous conduisez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

SEÏDE.

Il n'est plus tems, avançons ; l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SEÏDE.

Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter ?
Du prophête de Dieu la voix se fait entendre ;
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre.
Palmire !

PALMIRE.

Eh bien ?

SEÏDE.

Au ciel adressez tous vos vœux.

Digitized by Google

Je vais frapper.

Il sort, & va derrière l'autel où est Zopire.

P A L M I R E.

Je meurs. O moment douloureux !
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève ?
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève ?
Si le ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger ?
Est-ce à moi de m'en plaindre, & de l'interroger ?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable ?
Ah ! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois ;
J'entens les cris plaintifs d'une mourante voix.
Seide.... hélas !...

S E Ï D E *revient d'un air égaré.*

Où suis-je ? & quelle voix m'appelle ?
Je ne vois point Palmire ; un Dieu m'a privé d'elle.

P A L M I R E.

Eh quoi ? méconnais-tu celle qui vit pour toi ?

S E Ï D E.

Où sommes-nous ?

P A L M I R E.

Eh bien, cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie ?

S E Ï D E.

Que me dis-tu ?

P A L M I R E.

Zopire a-t-il perdu la vie ?

S E Ï D E.

Qui ? Zopire ?

P A L M I R E.

Ah grand Dieu ! Dieu de sang alteré,

Ne

Digitized by Google

Ne perfécutez point fon efprit égaré.
Fuyons d'ici.

SEÏDE.

Je fens que mes genoux s'affaiffent.

Il s'affied.

Ah ! je revois le jour, & mes forces renaiffent.
Quoi ! c'eft vous ?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait ?

SEÏDE.

Il fe relève.

Moi ! je viens d'obéir....
D'un bras defefpéré je viens de le faifir.
Par fes cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O ciel ! tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime ?
Tremblant, faifi d'effroi, j'ai plongé dans fon flanc
Ce glaive confacré, qui dut verfer fon fang.
J'ai voulu redoubler : ce vieillard vénérable
A jetté dans mes bras un cri fi lamentable ;
La nature a tracé dans fes regards mourans,
Un fi grand caractère, & des traits fi touchans !...
De tendreffe & d'effroi mon ame s'eft remplie,
Et plus mourant que lui je détefte ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet, qui doit nous protéger :
Près de ce corps fanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SEÏDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah ! Palmire !

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire ?

SEÏDE *en pleurant.*

Ah! ſi tu l'avais vû, le poignard dans le ſein,
S'attendrir à l'aſpect de ſon lâche aſſaſſin!
Je fuyais. Croirais-tu que ſa voix affaiblie,
Pour m'appeller encor a ranimé ſa vie?
Il retirait ce fer de ſes flancs malheureux.
Hélas! il m'obſervait d'un regard douloureux.
Cher Seïde, a-t-il dit, infortuné Seïde!
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout ſanglant à mes pieds,
Pourſuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait?

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

SEÏDE.

Va, laiſſe-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pû commander ce ſacrifice affreux?
Non, cruelle, ſans toi, ſans ton ordre ſuprême,
Je n'aurais pû jamais obéir au ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oſes-tu m'accabler?
Hélas! plus que le tien mon cœur ſe ſent troubler.
Cher amant, pren pitié de Palmire éperduë.

SEÏDE.

Palmire! quel objet vient effrayer ma vuë?

Zopire paraît appuyé ſur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.

PALMIRE.

C'eſt cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout ſanglant ſe traîne avec effort.

Digitized by Google

SEÏDE.

Eh quoi ! tu vas à lui ?

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je ſuis déchirée.
Je n'y puis réſiſter, elle entraîne mes ſens.

ZOPIRE *avançant & ſoutenu par elle.*

Hélas ! ſervez de guide à mes pas languiſſans.

Il s'aſſied.

Seïde, ingrat ! c'eſt toi qui m'arrache la vie !
Tu pleures ! ta pitié ſuccède à ta furie !

SCENE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

CIel ! quels affreux objets ſe préſentent à moi !

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide !... Ah, Phanor, eſt-ce toi ?
Voilà mon aſſaſſin.

PHANOR.

O crime ! affreux myſtère !
Aſſaſſin malheureux, connaiſſez votre père.

SEÏDE.

Qui ?

PALMIRE.

Lui ?

SEÏDE.

Mon père ?

ZOPIRE.

O ciel !

PHANOR.

Hercide eſt expirant,
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant :
S'il en eſt encor tems, préviens un parricide :
Cours arracher ce fer à la main de Seide :
Malheureux confident d'un horrible ſecret,
Je ſuis puni, je meurs des mains de Mahomet :
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire,
Que Seide eſt ſon fils, & frère de Palmire.

SEÏDE.

Vous !

PALMIRE.

Mon frère ?

ZOPIRE.

O mes fils ! ô nature ! ô mes Dieux !
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez ſans doute. Ah ! malheureux Seïde !
Qui t'a pû commander cet affreux homicide ?

SEÏDE *ſe jettant à genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma nation,
Et ma reconnaiſſance, & ma Religion,
Tout ce que les humains ont de plus reſpectable
M'inſpira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE *à genoux arrêtant le bras de Seïde.*

Ah ! mon père, ah ! Seigneur, plongez-le dans mon ſein.
J'ai ſeule à ce grand crime encouragé Seide ;
L'inceſte était pour nous le prix du parricide.

Digitized by Google

SEÏDE.

Le ciel n'a point pour nous d'affez grands châtimens.
Frappez vos affaffins.

ZOPIRE, *en les embraffant.*

J'embraffe mes enfans.
Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoye,
Le comble des horreurs au comble de la joye.
Je bénis mon deftin, je meurs; mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Seïde, & vous Palmire, au nom de la nature,
Par ce refte de fang qui fort de ma bleffure,
Par ce fang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi, mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trêve rompuë
Laiffait à mes deffeins une libre étenduë;
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié;
Le crime de tes mains n'eft commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître;
Mon fang va les conduire; ils vont punir un traître.
Attendons ces momens.

SEÏDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monftre, & hâter mon trépas;
Me punir, vous venger.

Digitized by Google

SCENE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, OMAR, Suite.

OMAR.

QU'on arrête Seide.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'eſt venu que pour venger les loix.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime! & qu'eſt-ce que je vois?

SEÏDE.

Mahomet me punir?

PALMIRE.

Eh quoi! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEÏDE.

Va; j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéiſſez.

PALMIRE.

Non. Arrêtez. Perfide.

OMAR.

Madame, obéiſſez, ſi vous aimez Seïde.
Mahomet vous protège, & ſon juſte couroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.

Digitized by Google

Auprès de votre Roi, Madame, il faut me ſuivre.

PALMIRE.

Grand Dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre!

(*On emmène Palmire & Seïde.*)

ZOPIRE *à Phanor.*

On les enlève? O ciel! ô père malheureux!
Le coup qui m'aſſaſſine eſt cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déja le jour renait, tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défenſe.

ZOPIRE.

Quoi! Seïde eſt mon fils!

PHANOR.

N'en doutez point.

ZOPIRE.

Hélas!
O forfaits! ô nature!... allons, ſoutien mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands Dieux, de tant de barbarie,
Mes deux enfans que j'aime & qui m'ôtent la vie.

Fin du quatrième acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR, Suite *dans le fond.*

OMAR.

Zopire eſt expirant, & ce peuple éperdu
Levait déja ſon front dans la poudre abattu.
Tes prophêtes & moi, que ton eſprit inſpire,
Nous déſavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémiſſons, nous promettons vengeance;
Nous vantons ta juſtice, ainſi que ta clémence.
Partout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reſte importun de la ſédition
N'eſt qu'un bruit paſſager de flots après l'orage,
Dont le couroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la ſérénité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Impoſons à ces flots un ſilence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville allarmée:
Oſman la conduiſait par des ſecrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toûjours combattre, ou tromper les humains?

Seïde

Seïde ne ſait point qu'aveugle en ſa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie ?

OMAR.

Qui pourrait l'en inſtruire ? un éternel oubli
Tient avec ce ſecret Hercide enſeveli :
Seïde va le ſuivre, & ſon trépas commence.
J'ai détruit l'inſtrument qu'employa ta vengeance.
Tu ſais que dans ſon ſang ſes mains ont fait couler
Le poiſon qu'en ſa coupe on avait ſû mêler.
Le châtiment ſur lui tombait avant le crime ;
Et tandis qu'à l'autel il traînait ſa victime,
Tandis qu'au ſein d'un père il enfonçait ſon bras,
Dans ſes veines lui-même il portait ſon trépas.
Il eſt dans la priſon, & bientôt il expire :
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes deſſeins va même encor ſervir ;
Croyant ſauver Seïde, elle va t'obéir.
Je lui fais eſpérer la grace de Seïde.
Le ſilence eſt encor ſur ſa bouche timide :
Son cœur toûjours docile, & fait pour t'adorer,
En ſecret ſeulement n'oſera murmurer.
Légiſlateur, prophête, & Roi dans ta patrie,
Palmire achévera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va raſſembler mes chefs, & revole en ces lieux.

Digitized by Google

SCENE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de Palmire & de Mahomet.

PALMIRE.

Ciel ! où suis-je ? ah grand Dieu !

MAHOMET.

Soyez moins consternée ;
J'ai du peuple & de vous pesé la destinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi
Palmire, est un mystère entre le ciel & moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuse & vengée.
Ne pleurez point Seïde ; & laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au votre : & si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jetta des yeux de père,
Sachez, qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire ;
De Seïde & du reste étouffez la mémoire ;
Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer,
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes loix, lorsque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entens-je ? quelles loix, ô ciel, & quels bienfaits !
Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va ; ce dernier outrage

Manquait à ma misère, & manquait à ta rage.
Le voilà donc, grand Dieu! ce prophête sacré,
Ce Roi que je servis, ce Dieu que j'adorai?
Monstre, dont les fureurs & les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides:
De ma faible jeunesse infame séducteur,
Tout souillé de mon sang tu prétends à mon cœur!
Mais tu n'as pas encor assuré ta conquête;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats?
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève, on s'arme en ma défense;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur sang!
Puissent la Mecque ensemble, & Médine, & l'Asie,
Punir tant de fureur & tant d'hypocrisie!
Que le monde par toi séduit & ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise & soit vengé!
Que ta Religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'enfer, dont tes cris menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes loix,
Que l'enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage!
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, & les vœux que je fais.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Apprenez que mon cœur....

Digitized by Google

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, Suite.

OMAR.

ON fait tout, Mahomet ;
Hercide en expirant revéla ton fecret.
Le peuple en eft inftruit, la prifon eft forcée ;
Tout s'arme, tout s'émeut ; une foule infenfée,
Elevant contre toi fes hurlemens affreux,
Porte le corps fanglant de fon chef malheureux.
Seide eft à leur tête, & d'une voix funefte
Les excite à venger ce déplorable refte.
Ce corps fouillé de fang eft l'horrible fignal,
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant, Je fuis un parricide ;
La douleur le ranime, & la rage le guide.
Il femble refpirer pour fe venger de toi ;
On détefte ton Dieu, tes prophêtes, ta loi.
Ceux même qui devaient dans la Mecque allarmée
Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enyvrés,
Viennent lever fur toi leurs bras defefpérés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Achève, jufte ciel ! & foutien l'innocence.
Frappe.

MAHOMET *à Omar.*

Eh bien, que crains-tu ?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaiſſez enfin qui vous avez pour Roi.

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR, ſa ſuite *d'un côté*, SEIDE, & le Peuple *de l'autre*, PALMIRE *au milieu*.

SEÏDE *un poignard à la main, mais déja affaibli par le poiſon.*

PEuple, vengez mon père, & courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me ſuivre, écoutez votre maître.

SEÏDE.

N'écoutez point ce monſtre, & ſuivez-moi... Grands Dieux!
Quel nuage épaiſſi ſe répand ſur mes yeux!

Il avance, il chancelle.

Frappons... Ciel! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui.*

Ah! mon frère;
N'auras-tu pû verſer que le ſang de ton père?

SEÏDE.

Avançons. Je ne puis... Quel Dieu vient m'accabler !

Il tombe entre les bras des ſiens.

MAHOMET.

Ainſi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules eſprits, qu'un zèle aveugle inſpire,
Qui m'oſez blaſphémer, & qui vengez Zopire,
Ce ſeul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir oſé douter.
Dieu, qui m'a confié ſa parole & ſa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux ! connaiſſez ſon prophête & ſa loi ;
Et que ce Dieu ſoit juge entre Seïde & moi.
De nous deux à l'inſtant que le coupable expire !

PALMIRE.

Mon frère ! eh, quoi ! ſur eux ce monſtre a tant d'empire !
Ils demeurent glacés, ils tremblent à ſa voix.
Mahomet, comme un Dieu, leur dicte encor ſes loix.
Et toi, Seïde, auſſi !

SEÏDE *entre les bras des ſiens.*

Le ciel punit ton frère.
Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, ſcélérat, ſi Dieu punit l'erreur.
Voi quel foudre il prépare aux artiſans des crimes :
Tremble ; ſon bras s'eſſaye à frapper ſes victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me ſuit !

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'eſt point un Dieu qui le pourſuit.
Non ; le poiſon ſans doute....

MAHOMET *en l'interrompant, & s'adressant au peuple.*

Apprenez, infidelles,
A former contre moi des trames criminelles;
Aux vengeances des cieux reconnaissez mes droits.
La nature & la mort ont entendu ma voix.
La mort, qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlissant a tracé ma vengeance,
La mort est à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon couroux;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, & les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grace au pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple appaiser ma colère.

Le peuple se retire.

PALMIRE *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié;
A force de forfaits tu t'ès déifié.
Malheureux assassin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce reste de lumière.
O frère! ô triste objet d'un amour plein d'horreurs!
Que je te suive au moins.

Elle se jette sur le poignard de son frère.

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je cesse de te voir, imposteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un Dieu plus équitable
Réserve un avenir pour les cœurs innocens.

Tu dois régner ; le monde eſt fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Elle m'eſt enlevée.... Ah ! trop chère victime !
Je me vois arracher le ſeul prix de mon crime.
De ſes jours pleins d'appas déteſtable ennemi,
Vainqueur & tout-puiſſant, c'eſt moi qui ſuis puni.
Il eſt donc des remords ! ô fureur ! ô juſtice !
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon ſupplice !
Dieu que j'ai fait ſervir au malheur des humains,
Adorable inſtrument de mes affreux deſſeins,
Toi, que j'ai blaſphémé, mais que je crains encore,
Je me ſens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me ſens frapper.
J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
Père, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre & vous, & le ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire ;
Cache au moins ma faibleſſe, & ſauve encor ma gloire ;
Je dois régir en Dieu l'univers prévenu :
Mon empire eſt détruit, ſi l'homme eſt reconnu.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

DISSER-

Digitized by Google

DISSERTATION
SUR
LA TRAGÉDIE
ANCIENNE ET MODERNE.

A SON EMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL QUERINI,

NOBLE VÉNITIEN, EVÊQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHÉCAIRE DU VATICAN.

MONSEIGNEUR,

IL était digne d'un génie tel que le votre, & d'un homme qui eſt à la tête de la plus ancienne bibliothèque du monde, de vous donner tout entier aux lettres. On doit voir de tels Princes de l'Egliſe ſous un Pontife qui a éclairé le monde Chrétien avant de le gouverner. Mais ſi tous les lettrés vous doivent de la reconnaiſſance, je vous en dois plus que perſonne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en ſi beaux vers *la Henriade* & *le Poëme de Fontenoy*. Les deux héros vertueux que j'ai célébrés ſont devenus

les votres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encor plus respectables aux nations les noms de *Henri IV.* & de *Louïs XV.* & pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des arts.

Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, & surtout aux premiers Pontifes & à leurs Ministres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces & grossières de nos peuples septentrionaux, & auxquelles nous devons aujourd'hui notre politesse, nos délices & notre gloire.

C'est sous le grand *Léon X.* que le théâtre Grec renâquit, ainsi que l'éloquence. La *Sophonisbe* du célèbre Prélat *Trissino*, nonce du Pape, est la première tragédie régulière que l'Europe ait vûe après tant de siécles de barbarie, comme la *Calandra* du Cardinal *Bibiena* avait été auparavant la première comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres, & qui donnâtes au monde quelque idée de cette splendeur de l'ancienne Grèce, qui attirait les nations étrangères à ses solemnités, & qui fut le modèle des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toûjours égalé les anciens dans le tragique, ce n'est pas que votre langue harmonieuse, féconde & flexible, ne soit propre à tous les sujets ; mais il y a grande apparence que les progrès que vous avez faits dans la musique, ont nui enfin à ceux de la véritable tragédie. C'est un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre Eminence dans une discussion littéraire. Quelques personnes, accoutumées au style des épitres dédicatoires, s'étonneronr que je me borne ici à comparer les usages des Grecs avec les modernes, au lieu de comparer les grands hommes de l'antiquité avec ceux de votre maison ; mais je parle à un savant, à un sage, à celui dont les lumières doivent m'éclairer, & dont j'ai l'honneur d'être le confrère dans la plus ancienne académie de l'Europe, dont les membres s'occupent souvent de semblables recherches ; je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des instructions que de recevoir des éloges.

Digitized by Google

PREMIERE PARTIE.

Des tragédies Grecques imitées par quelques opéra Italiens & Français.

UN célèbre auteur de votre nation dit, que depuis les beaux jours d'Athènes, la tragédie errante & abandonnée, cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main, & qui lui rende ses premiers honneurs, mais qu'elle n'a pû le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théâtres, où des chœurs occupent presque toûjours la scène, & chantent des strophes, des épodes & des antistrophes accompagnées d'une danse grave; qu'aucune nation ne fait paraitre ses acteurs sur des espèces d'échasses, le visage couvert d'un masque qui exprime la douleur d'un côté & la joie de l'autre; que la déclamation de nos tragédies n'est point notée & soutenue par des flûtes; il a sans doute raison: & je ne sais si c'est à notre desavantage. J'ignore si la forme de nos tragédies, plus rapprochée de la nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avait un appareil plus imposant.

Si cet auteur veut dire qu'en général ce grand art n'est pas aussi considéré, depuis la renaissance des lettres, qu'il l'était autrefois; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois usé d'ingratitude envers les successeurs des *Sophocles* & des *Euripides*; que nos théâtres ne sont point de ces édifices superbes dans lesquels les Athéniens mettaient leur gloire; que nous ne prenons pas les mêmes soins qu'eux de ces spectacles devenus si nécessaires dans nos villes immenses: on doit être entiérement de son opinion. *Et sapit, & mecum facit, & Jove judicat æquo.*

Où trouver un spectacle qui nous donne une image de la scène Grecque? c'est peut-être dans vos tragédies nommées opéra, que cette image subsiste. Quoi, me dira-t-on, un

Digitized by Google

opéra Italien aurait quelque reſſemblance avec le théâtre d'Athènes ? Oui. Le récitatif Italien eſt préciſément la mélopée des anciens ; c'eſt cette déclamation notée & ſoutenue par des inſtrumens de muſique. Cette mélopée, qui n'eſt ennuyeuſe que dans vos mauvaiſes *tragédies opéra*, eſt admirable dans vos bonnes piéces. Les chœurs, que vous y avez ajoûtés depuis quelques années, & qui ſont liés eſſentiellement au ſujet, approchent d'autant plus des chœurs des anciens, qu'ils ſont exprimés avec une muſique différente du récitatif, comme la ſtrophe, l'épode & l'antiſtrophe étaient chantées chez les Grecs tout autrement que la mélopée des ſcènes. Ajoûtez à ces reſſemblances, que dans pluſieurs *tragédies opera* du célèbre abbé *Metaſtaſio*, l'unité de lieu, d'action & de tems, ſont obſervées : ajoûtez que ces piéces ſont pleines de cette poëſie d'expreſſion, & de cette élégance continue, qui embelliſſent le naturel ſans jamais le charger, talent que depuis les Grecs le ſeul *Racine* a poſſédé parmi nous, & le ſeul *Addiſſon* chez les Anglais.

Je ſais que ces tragédies ſi impoſantes par les charmes de la muſique, & par la magnificence du ſpectacle, ont un défaut que les Grecs ont toûjours évité ; je ſais que ce défaut a fait des monſtres des piéces les plus belles, & d'ailleurs les plus régulières : Il conſiſte à mettre dans toutes les ſcènes de ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées, qui interrompent l'action, & qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt & du bon ſens. Le grand auteur que j'ai déja cité, & qui a tiré beaucoup de ſes piéces de notre théâtre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défaut qui eſt devenu une néceſſité. Les paroles de ſes airs détachés ſont ſouvent des embelliſſemens du ſujet même ; elles ſont paſſionnées ; elles ſont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d'*Horace* ; j'en apporterai pour preuve cette ſtrophe touchante que chante *Arbace* accuſé & innocent.

Vo ſolcando un mar crudele
Senza vele
E ſenza ſarte.

Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Cresce il vento, e manca l'arte :
E il voler della fortuna
Son costretto à seguitar.
Infelice in questo stato,
Son da tutti abbandonato ;
Meco sola è l'innocenza
Che mi porta à naufragar.

J'y ajouterai encor cette autre ariette sublime que débite le Roi des Parthes vaincu par *Adrien*, quand il veut faire servir sa défaite même à sa vengeance.

Sprezza il furor del vento
Robusta quercia avvezza
Di cento venti è cento
L'injurie a tolerar.
E se pur cade al suolo,
Spiega per l'onde il volo ;
E con quel vento istesso
Va contrastando il mar.

Il y en a beaucoup de cette espèce ; mais que sont des beautés hors de place ? & qu'aurait-on dit dans Athènes, si *Œdipe* & *Oreste* avaient, au moment de la reconnaissance, chanté des petits airs fredonnés, & débité des comparaisons à *Jocaste* & à *Electre ?* Il faut donc avouer que l'opéra, en séduisant les Italiens par les agrémens de la musique, a détruit d'un côté la véritable tragédie Grecque qu'il faisait renaître de l'autre.

Notre opéra Français nous devait faire encor plus de tort ; notre mélopée rentre bien moins que la vôtre dans la déclamation naturelle ; elle est plus languissante ; elle ne permet jamais que les scènes ayent leur juste étendue ; elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacune produit une espèce de chanson.

Que ceux qui sont au fait de la vraie littérature des autres nations, & qui ne bornent pas leur science aux airs de

Digitized by Google

nos ballets, ſongent à cette admirable ſcène dans *la Clemenza di Tito*, entre *Titus* & ſon favori, qui a conſpiré contre lui; je veux parler de cette ſcène où *Titus* dit à *Seſtus* ces paroles :

Siam ſoli, il tuo Sovrano
Non è preſente; apri il tuo core à Tito,
Confida ti all' amico; io ti prometto
Qu'Auguſto uo'l ſaprà.

Qu'ils reliſent le monologue ſuivant, où *Titus* dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternelle leçon de tous les Rois, & le charme de tous les hommes.

. . . . *Il torre' altrui la vita*
E facoltà commune
Al più vil della terra; il darla è ſolo
De' numi, & de' regnanti.

Ces deux ſcènes comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, ſi elles ne ſont pas ſupérieures; ces deux ſcènes dignes de *Corneille*, quand il n'eſt pas déclamateur, & de *Racine*, quand il n'eſt pas faible; ces deux ſcènes, qui ne ſont pas fondées ſur un amour d'opéra, mais ſur les nobles ſentimens du cœur humain, ont une durée trois fois plus longue au moins que les ſcènes les plus étendues de nos tragédies en muſique. De pareils morceaux ne feraient pas ſupportés ſur notre théâtre lyrique, qui ne ſe ſoutient guères que par des maximes de galanterie, & par des paſſions manquées, à l'exception d'*Armide*, & des belles ſcènes d'*Iphigénie*, ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts nous avons, comme vous, dans nos opéra les plus tragiques une infinité d'airs détachés, mais qui ſont plus défectueux que les votres, parce qu'ils ſont moins liés au ſujet. Les paroles y ſont preſque toûjours aſſervies aux muſiciens, qui ne pouvant exprimer dans leurs petites chanſons les termes mâles & énergiques de notre langue, exigent des paroles efféminées, oiſives, vagues, étrangères à l'action, & ajuſtées comme on peut à de petits airs meſu-

rés, ſemblables à ceux qu'on appelle à Veniſe *Barcarole.* Quel rapport, par exemple, entre *Théſée*, reconnu par ſon père, ſur le point d'être empoiſonné par lui, & ces ridicules paroles :

Le plus ſage
S'enflamme & s'engage,
Sans ſavoir comment.

Malgré ces défauts, j'oſe encor penſer que nos bonnes tragédies opéra, telles qu'*Atis*, *Armide*, *Théſée*, étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du théâtre d'Athènes, parce que ces tragédies ſont chantées comme celles des Grecs ; parce que le chœur, tout vicieux qu'on l'a rendu, tout fade panégyriſte qu'on l'a fait de la morale amoureuſe, reſſemble pourtant à celui des Grecs, en ce qu'il occupe ſouvent la ſcène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire, il n'enſeigne pas la vertu, *& regat iratos, & amet peccare timentes* ; mais enfin il faut avouer que la forme des tragédies opéra nous retrace la forme de la tragédie Grecque à quelques égards. Il m'a donc paru en général, en conſultant les gens de lettres qui connaiſſent l'antiquité, que ces tragédies opéra ſont la copie & la ruine de la tragédie d'Athènes. Elles en ſont la copie, en ce qu'elles admettent la mélopée, les chœurs, les machines, les divinités : elles en ſont la deſtruction, parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à ſe connaître en ſons plus qu'en eſprit, à préférer leurs oreilles à leur ame, les roulades à des penſées ſublimes, à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus inſipides & les plus mal écrits, quand ils ſont ſoutenus par quelques airs qui nous plaiſent. Mais, malgré tous ces défauts, l'enchantement qui réſulte de ce mêlange heureux de ſcènes, de chœurs, de danſes, de ſymphonie, & de cette variété de décorations, ſubjugue juſqu'au critique même ; & la meilleure comédie, la meilleure tragédie, n'eſt jamais fréquentée par les mêmes perſonnes auſſi aſſidûment qu'un opéra médiocre. Les beautés régulières, nobles, ſévères, ne ſont pas les plus recherchées par le vulgaire ; ſi on repréſente une ou deux fois *Cinna*, on joue trois mois *les Fêtes Vénitiennes* : un

poëme épique eſt moins lû que des épigrammes licentieuſes ; un petit roman ſera mieux débité que l'hiſtoire du préſident *de Thou*. Peu de particuliers font travailler de grands peintres ; mais on ſe diſpute des figures eſtropiées qui viennent de la Chine, & des ornemens fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture ; enfin dans tous les genres, les petits agrémens l'emportent ſur le vrai mérite.

SECONDE PARTIE.

De la tragédie Françaiſe comparée à la tragédie Grecque.

HEureuſement la bonne & vraie tragédie parut en France avant que nous euſſions ces opéra, qui auraient pû l'étouffer. Un auteur nommé *Mairet* fut le premier qui en imitant la *Sophonisbe* du *Triſſino*, introduiſit la règle des trois unités, que vous aviez priſe des Grecs. Peu à peu notre ſcène s'épura, & ſe défit de l'indécence & de la barbarie qui deshonoraient alors tant de théâtres, & qui ſervaient d'excuſe à ceux dont la ſévérité peu éclairée condamnait tous les ſpectacles.

Les acteurs ne parurent pas élevés, comme dans Athènes, ſur des cothurnes qui étaient de véritables échaſſes ; leur viſage ne fut pas caché ſous de grands maſques, dans leſquels des tuyaux d'airain rendaient les ſons de la voix plus frappans & plus terribles. Nous ne pumes avoir la mélopée des Grecs. Nous nous réduiſimes à la ſimple déclamation harmonieuſe, ainſi que vous en aviez d'abord uſé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous ſubſtituames l'hiſtoire à la fable Grecque. La politique, l'ambition, la jalouſie, les fureurs de l'amour régnèrent ſur nos théâtres. *Auguſte*, *Cinna*, *Céſar*, *Cornélie*, plus reſpectables que des héros fabuleux, parlèrent ſouvent ſur notre ſcène, comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je

Je ne prétens pas que la ſcène Françaiſe l'ait emporté en tout ſur celle des Grecs, & doive la faire oublier. Les inventeurs ont toûjours la première place dans la mémoire des hommes; mais quelque reſpect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empêche pas que ceux qui les ont ſuivis ne faſſent ſouvent beaucoup plus de plaiſir. On reſpecte *Homère*, mais on lit le *Taſſe*; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'*Homère* n'a point connues. On admire *Sophocle*; mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que *Sophocle* eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux? Les Grecs auraient apris de nos grands modernes à faire des expoſitions plus adroites, à lier les ſcènes les unes aux autres, par cet art imperceptible qui ne laiſſe jamais le théâtre vuide, & qui fait venir & ſortir avec raiſon les perſonnages. C'eſt à quoi les anciens ont ſouvent manqué, & c'eſt en quoi le *Triſſino* les a malheureuſement imités. Je maintiens, par exemple, que *Sophocle* & *Euripide* euſſent regardé la première ſcène de *Bajazet* comme une école où ils auraient profité, en voyant un vieux Général d'armée annoncer, par les queſtions qu'il fait, qu'il médite une grande entrepriſe.

> Que faiſaient cependant nos braves janiſſaires?
> Rendent-ils au Sultan des hommages ſincères?
> Dans le ſecret des cœurs, Oſmin, n'as-tu rien lû?

Et le moment d'après:

> Crois-tu qu'ils me ſuivraient encor avec plaiſir,
> Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur viſir?

Ils auraient admiré comme ce conjuré dévelope enſuite ſes deſſeins, & rend compte de ſes actions. Ce grand mérite de l'art n'était point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des paſſions, ces combats de ſentimens opoſés, ces diſcours animés de rivaux & de rivales, ces conteſtations intéreſſantes, où l'on dit ce que l'on doit dire, ces ſituations ſi bien ménagées les auraient étonnés. Ils euſſent trouvé mauvais peut-être qu'*Hippolite* ſoit amoureux aſſez froidement d'*Aricie*, & que ſon gouverneur lui faſſe des leçons de galanterie, qu'il diſe:

Digitized by Google

Vous-même où feriez-vous,
Si toûjours votre mère, à l'amour opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Théfée ?

Paroles tirées du *Paftor fido*, & bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un Prince : mais ils euffent été ravis en admiration en entendant *Phèdre* s'écrier :

Oenone, qui l'eût cru ? j'avais une rivale.
..... Hippolite aime, & je n'en peux douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvait domter,
Qu'offenfait le refpect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai fans crainte,
Soumis, aprivoifé, reconnait un vainqueur.

Ce defefpoir de *Phèdre* en découvrant fa rivale, vaut certainement un peu mieux que la fatyre des femmes favantes, que fait fi longuement & fi mal-à-propos l'*Hippolite* d'*Euripide*, qui devient là un mauvais perfonnage de comédie. Les Grecs auraient furtout été furpris de cette foule de traits fublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point fur eux ce vers :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? Qu'il mourût.

Et cette réponfe, peut-être encor plus belle & plus paffionnée, que fait *Hermione* à *Orefte*, lorfqu'après avoir exigé de lui la mort de *Pyrrhus* qu'elle aime, elle aprend malheureufement qu'elle eft obéie, elle s'écrie alors :

Pourquoi l'affaffiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?
Qui te l'a dit ?

ORESTE.

O Dieux, quoi, ne m'avez-vous pas
Vous-même ici tantôt ordonné fon trépas ?

HERMIONE.

Ah ! falait-il en croire une amante infenfée ?

Digitized by Google

Je citerai encor ici ce que dit *César*, quand on lui présente l'urne qui renferme les cendres de *Pompée.*

> Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
> Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Les Grecs ont d'autres beautés ; mais je m'en rapporte à vous, Monseigneur, ils n'en ont aucune de ce caractère.

Je vais plus loin, & je dis, que ces hommes, qui étaient si passionnés pour la liberté, & qui ont dit si souvent qu'on ne peut penser avec hauteur que dans les républiques, apprendraient à parler dignement de la liberté même, dans quelques-unes de nos piéces, tout écrites qu'elles sont dans le sein d'une monarchie.

Les modernes ont encor, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention. Nous eumes beaucoup de ces ouvrages du tems du Cardinal *de Richelieu* ; c'était son goût, ainsi que celui des Espagnols : il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs & à arranger une intrigue, & qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la comédie ; c'est ainsi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait se délasser du poids du ministère. Le *Venceslas* de *Rotrou* est entiérement dans ce goût, & toute cette histoire est fabuleuse. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans ses passions, avec un mêlange de bonnes & de mauvaises qualités ; un père tendre & faible ; & il a réussi dans quelques parties de son ouvrage. Le *Cid* & *Héraclius*, tirés des Espagnols, sont encor des sujets feints ; il est bien vrai qu'il y a eu un Empereur nommé *Héraclius*, un Capitaine Espagnol qui eut le nom de *Cid*, mais presqu'aucune des avantures qu'on leur attribue n'est véritable. Dans *Zayre* & dans *Alzire*, (si j'ose en parler, & je n'en parle que pour donner des exemples connus,) tout est feint jusqu'aux noms. Je ne conçois pas après cela, comment le père *Brumoy* a pû dire dans son *Théâtre des Grecs*, que la tragédie ne peut souffrir de sujets feints, & que jamais on ne prit cette liberté dans Athènes. Il s'épuise à chercher la raison d'une chose qui n'est pas ; » Je crois en

Digitized by Google

» trouver une raiſon, dit-il, dans la nature de l'eſprit humain : il n'y a que la vraiſemblance dont il puiſſe être touché. Or il n'eſt pas vraiſemblable que des faits auſſi grands que ceux de la tragédie ſoient abſolument inconnus ; ſi donc le poëte invente tout le ſujet juſqu'aux noms, le ſpectateur ſe révolte, tout lui paraît incroyable, & la piéce manque ſon effet, faute de vraiſemblance. «

Premiérement, il eſt faux que les Grecs ſe ſoient interdit cette eſpèce de tragédie. *Ariſtote* dit expreſſément qu'*Agathon* s'était rendu très-célèbre dans ce genre. Secondement, il eſt faux que ces ſujets ne réuſſiſſent point ; l'expérience du contraire dépoſe contre le père *Brumoy*. En troiſiéme lieu, la raiſon qu'il donne du peu d'effet que ce genre de tragédie peut faire, eſt encor très-fauſſe ; c'eſt aſſurément ne pas connaître le cœur humain, que de penſer qu'on ne peut le remuer par des fictions. En quatriéme lieu, un ſujet de pure invention, & un ſujet vrai, mais ignoré, ſont abſolument la même choſe pour les ſpectateurs ; & comme notre ſcène embraſſe des ſujets de tous les tems & de tous les pays, il faudrait qu'un ſpectateur allât conſulter tous les livres, avant qu'il ſût ſi ce qu'on lui repréſente eſt fabuleux ou hiſtorique : il ne prend pas aſſurément cette peine ; il ſe laiſſe attendrir quand la piéce eſt touchante, & il ne s'aviſe pas de dire, en voyant *Polyeucte*, Je n'ai jamais entendu parler de *Sévère* & de *Pauline*, ces gens-là ne doivent pas me toucher. Le père *Brumoy* devait ſeulement remarquer que les piéces de ce genre ſont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractère de *Phèdre* était déja dans *Euripide*, ſa déclaration d'amour dans *Senèque* le tragique, toute la ſcène d'*Auguſte* & de *Cinna* dans *Sénèque* le philoſophe ; mais il falait tirer *Sévère* & *Pauline* de ſon propre fonds. Au reſte, ſi le père *Brumoy* s'eſt trompé dans cet endroit & dans quelques autres, ſon livre eſt d'ailleurs un des meilleurs & des plus utiles que nous ayons ; & je ne combats ſon erreur qu'en eſtimant ſon travail & ſon goût.

Je reviens, & je dis, que ce ſerait manquer d'ame & de jugement, que de ne pas avouer combien la ſcène Françaiſe eſt au-deſſus de la ſcène Grecque, par l'art de la condui-

te, par l'invention, par les beautés de détail, qui sont sans nombre. Mais aussi on serait bien partial & bien injuste, de ne pas tomber d'accord que la galanterie a presque partout affaibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir que, d'environ quatre cent tragédies qu'on a données au théâtre, depuis qu'il est en possession de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne soient fondées sur une intrigue d'amour, plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'est presque toûjours la même piéce, le même nœud, formé par une jalousie & une rupture, & dénoué par un mariage; c'est une coquetterie continuelle, une simple comédie, où des Princes sont acteurs, & dans laquelle il y a quelquefois du sang répandu pour la forme.

La plupart de ces piéces ressemblent si fort à des comédies, que les acteurs étaient parvenus, depuis quelque tems, à les réciter du ton dont ils jouent les piéces qu'on appelle du haut comique; ils ont par-là contribué à dégrader encor la tragédie : la pompe & la magnificence de la déclamation ont été mises en oubli. On s'est piqué de réciter des vers comme de la prose : on n'a pas considéré qu'un langage au-dessus du langage ordinaire, doit être débité d'un ton au-dessus du ton familier. Et si quelques acteurs ne s'étaient heureusement corrigés de ces défauts, la tragédie ne serait bientôt, parmi nous, qu'une suite de conversations galantes, froidement récitées : aussi n'y a-t-il pas encor longtems que parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la tragédie n'étaient connus que sous le nom de *l'Amoureux* & de *l'Amoureuse*. Si un étranger avait demandé dans Athènes : Quel est votre meilleur acteur pour les amoureux dans *Iphigénie*, dans *Hécube*, dans les *Héraclides*, dans *Œdipe*, & dans *Electre ?* on n'aurait pas même compris le sens d'une telle demande. La scène Française s'est lavée de ce reproche par quelques tragédies, où l'amour est une passion furieuse & terrible, & vraiment digne du théâtre; & par d'autres, où le nom d'amour n'est pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verser tant de larmes que la nature. Le cœur n'est qu'effleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante; mais il est profondément attendri de la douloureuse situation

d'une mère, prête de perdre son fils ; c'est donc assurément par condescendance pour son ami, que *Despréaux* disait :

> ...... De l'amour la sensible peinture
> Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

La route de la nature est cent fois plus sûre, comme plus noble ; les morceaux les plus frappans d'*Iphigénie*, sont ceux où *Clytemnestre* défend sa fille, & non pas ceux où *Achille* défend son amante.

On a voulu donner dans *Sémiramis* un spectacle encor plus pathétique que dans *Mérope* ; on y a déployé tout l'apareil de l'ancien théâtre Grec. Il serait triste, après que nos grands maîtres ont surpassé les Grecs en tant de choses dans la tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs représentations. Un des plus grands obstacles qui s'oposent, sur notre théâtre, à toute action grande & pathétique, est la foule des spectateurs, confondue sur la scène avec les acteurs ; cette indécence se fit sentir particuliérement à la première représentation de *Sémiramis*. La principale actrice de Londres, qui était présente à ce spectacle, ne revenait point de son étonnement : elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes assez ennemis de leurs plaisirs, pour gâter ainsi le spectacle sans en jouir. Cet abus a été corrigé dans la suite aux représentations de *Sémiramis*, & il pourrait aisément être suprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre ; un inconvénient, tel que celui-là seul, a suffi pour priver la France de beaucoup de chefs-d'œuvres qu'on aurait sans doute hazardés, si on avait eu un théâtre libre, propre pour l'action, & tel qu'il est chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'est pas assurément le seul qui doive être corrigé. Je ne peux assez m'étonner ni me plaindre du peu de soin qu'on a en France de rendre les théâtres dignes des excellens ouvrages qu'on y représente, & de la nation qui en fait ses délices. *Cinna*, *Athalie*, méritaient d'être représentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais goût, & dans

Digitized by Google

lequel les ſpectateurs ſont placés, contre tout ordre & contre toute raiſon, les uns debout ſur le théâtre même, les autres debout dans ce qu'on appelle *parterre*, où ils ſont gênés & preſſés indécemment, & où [illegible], comme [illegible] quelquefois en tumulte les [illegible] les a[illegible] du Nor[illegible] une ſédition pop[illegible]laire. On repréſente au [illegible] nos ouvrages [illegible]ramatiques dans des ſalles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, & avec beaucoup plus de décence.

[illegible] nous [illegible]ommes loin, ſurtout, de l'intelligence & du bon goût qui règne en ce genre dans preſque toutes vos villes d'Italie ! Il eſt honteux de laiſſer ſubſiſter encor ces reſtes de barbarie dans une ville ſi grande, ſi peuplée, ſi opulente & ſi polie. La dixiéme partie de ce que nous dépenſons tous les jours en bagatelles, auſſi magnifiques qu'inutiles & peu durables, ſuffirait pour élever des monumens publics en tous les genres, pour rendre Paris auſſi magnifique qu'il eſt riche & peuplé, & pour l'égaler un jour à Rome, qui eſt notre modèle en tant de choſes. C'était un des projets de l'immortel *Colbert.* J'oſe me flatter qu'on pardonnera cette petite digreſſion à mon amour pour les arts & pour ma patrie ; & que peut-être même un jour elle inſpirera aux magiſtrats qui ſont à la tête de cette ville, la noble envie d'imiter les magiſtrats d'Athènes & de Rome, & ceux de l'Italie moderne.

Un théâtre conſtruit ſelon les règles doit être très-vaſte ; il doit repréſenter une partie d'une place publique, le périſtyle d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de ſorte qu'un perſonnage, vû par les ſpectateurs, puiſſe ne l'être point par les autres perſonnages ſelon le beſoin. Il doit en impoſer aux yeux, qu'il faut toûjours ſéduire les premiers. Il doit être ſuſceptible de la pompe la plus majeſtueuſe. Tous les ſpectateurs doivent voir & entendre également, en quelqu'endroit qu'ils ſoient placés. Comment cela peut-il s'exécuter ſur une ſcène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laiſſent à peine dix pieds de place aux acteurs ? De-là vient que la plûpart des piéces ne ſont que de longues converſations ; toute action théatrale eſt ſouvent manquée & ridicule. Cet abus ſubſiſte, comme tant d'autres, par la rai-

Digitized by Google

ſon qu'il eſt établi, & parce qu'on jette rarement ſa maiſon par [illegible], quoiqu'on ſache qu'elle eſt mal tournée. Un abus pu[illegible] corrigé qu'à la dernière extrémité. Au reſ- [illegible] parle d'une action théatrale, je parle d'un ap- [illegible]nie, d'une aſſemblée, d'un événement néceſſaire [illegible] pas de ces vains ſpectacles, plus puérils que pompeux, de ces reſſources du décorateur qui ſuppléent à la ſtérilité du poëte, & qui amuſent les yeux, quand on ne ſait pas parler aux oreilles [illegible] l'ame. J'ai vû à Londres une piéce où l'on repréſentait le couronnement du Roi d'Angleterre, dans toute l'exactitude poſſible. Un chevalier armé de toutes piéces entrait à cheval ſur le théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers : *Ah ! le bel opéra que nous avons eu ! on y voyait paſſer au galop plus de deux cent gardes.* Ces gens-là ne ſavaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une piéce qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une troupe comique étrangère, qui ayant rarement de bons ouvrages à repréſenter, donne ſur le théâtre des feux d'artifice. Il y a longtems qu'*Horace*, l'homme de l'antiquité qui avait le plus de goût, a condamné ces ſotiſes qui leurrent le peuple.

Eſſeda feſtinant, pilenta, petorrita, naves ;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus ;
Spectaret populum ludis attentius ipſis.

TROISIEME PARTIE.

De Sémiramis.

PAr tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, Monſeigneur, vous voyez que c'était une entrepriſe aſſez hardie de repréſenter *Sémiramis* aſſemblant les ordres de l'Etat pour leur annoncer ſon mariage ; l'ombre de *Ninus*, for-

ſortant de ſon tombeau, pour prévenir un inceſte, & pour venger ſa mort ; *Sémiramis* entrant dans ce mauſolée, & en ſortant expirante, & percée de la [illegible] Il était à craindre que ce ſpectacle ne révolta[illegible], en effet, la plûpart de ceux qui fréque[illegible] accoûtumés à des élégies amou[illegible] contre ce nouveau genre de tragédie. [illegible] autrefois dans une ville de la grande Grèce, on propoſait des prix pour ceux qui inventeraient des plaiſirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait faits pour faire tomber cette eſpèce de drame, vraiment terrible & tragique, on n'a pû y réuſſir ; on diſait & on écrivait de tous côtés, que l'on ne croit plus aux revenans, & que les apparitions des morts ne peuvent être que puériles aux yeux d'une nation éclairée. Quoi ! toute l'antiquité aura cru ces prodiges, & il ne ſera pas permis de ſe conformer à l'antiquité ? Quoi ! notre Religion aura conſacré ces coups extraordinaires de la Providence, & il ſerait ridicule de les renouveller ?

Les Romains philoſophes ne croyaient pas aux revenans du tems des Empereurs, & cependant le jeune *Pompée* évoque une ombre dans la *Pharſale*. Les Anglais ne croyent pas aſſurément plus que les Romains aux revenans ; cependant ils voyent tous les jours avec plaiſir dans la tragédie d'*Hamlet*, l'ombre d'un Roi qui paraît ſur le théâtre dans une occaſion à peu près ſemblable à celle où l'on a vû à Paris le ſpectre de *Ninus*. Je ſuis bien loin aſſurément de juſtifier en tout la tragédie d'*Hamlet* ; c'eſt une piéce groſſière & barbare, qui ne ſerait pas ſuportée par la plus vile populace de France & d'Italie. *Hamlet* y devient fou au ſecond acte, & ſa maîtreſſe devient folle au troiſiéme ; le Prince tue le père de ſa maîtreſſe feignant de tuer un rat, & l'héroïne ſe jette dans la rivière. On fait ſa foſſe ſur le théâtre ; des foſſoyeurs diſent des quolibets dignes d'eux, en tenant dans leurs mains des têtes de morts ; le Prince *Hamlet* répond à leurs groſſiéretés abominables par des folies non moins dégoutantes. Pendant ce tems-là un des acteurs fait la conquête de la Pologne. *Hamlet*, ſa mère, & ſon

beau-père boivent enſemble ſur le théâtre ; on chante à table, on s'y querelle, on ſe bat, on ſe tue ; on croirait que cet ouvrage eſt le fruit de l'imagination d'un ſauvage yvre. Mais parmi ces irrégularités groſſières, qui rendent encor aujourd'hui le théâtre Anglais ſi abſurde & ſi barbare, on trouve dans *Hamlet*, par une bizarrerie encor plus grande, des traits ſublimes, dignes des plus grands génies. Il ſemble que la nature ſe ſoit plûe à raſſembler dans la tête de *Shakeſpear*, ce qu'on peut imaginer de plus fort & de plus grand, avec ce que la groſſiéreté ſans eſprit peut avoir de plus bas & de plus déteſtable.

Il faut avouer que parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces horribles extravagances, l'ombre du père d'*Hamlet* eſt un des coups de théâtre des plus frappans. Il fait toûjours un grand effet ſur les Anglais, je dis ſur ceux qui ſont les plus inſtruits, & qui ſentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre. Cette ombre inſpire plus de terreur à la ſeule lecture, que n'en fait naître l'apparition de *Darius* dans la tragédie d'*Eſchyle*, intitulée *les Perſes*. Pourquoi ? Parce que *Darius*, dans *Eſchyle*, ne paraît que pour annoncer les malheurs de ſa famille, au lieu que dans *Shakeſpear*, l'ombre du père d'*Hamlet* vient demander vengeance, vient révéler des crimes ſecrets ; elle n'eſt ni inutile, ni amenée par force ; elle ſert à convaincre qu'il y a un pouvoir inviſible, qui eſt le maître de la nature. Les hommes, qui ont tous un fonds de juſtice dans le cœur, ſouhaitent naturellement que le ciel s'intéreſſe à venger l'innocence : on verra avec plaiſir en tout tems & en tout pays, qu'un Etre ſuprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent apeller en jugement ; c'eſt une conſolation pour le faible, c'eſt un frein pour le pervers qui eſt puiſſant.

> Du ciel, quand il le faut, la juſtice ſuprême
> Suſpend l'ordre éternel, établi par lui-même :
> Il permet à la mort d'interrompre ſes loix,
> Pour l'effroi de la terre, & l'exemple des Rois.

Voilà ce que dit à *Sémiramis* le Pontife de Babylone, & ce

que le fucceffeur de *Samuël* aurait pû dire à *Saül*, quand l'ombre de *Samuël* vint lui annoncer fa condamnation.

Je vais plus avant, & j'ofe affirmer, que lorfqu'un tel prodige eft annoncé dans le commencement d'une tragédie, quand il eft préparé, quand on eft parvenu enfin jufqu'au point de le rendre néceffaire, de le faire défirer même par les fpectateurs, il fe place alors au rang des chofes naturelles.

On fait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués. *Nec Deus interfit, nifi dignus vindice nodus.* Je ne voudrais pas affurément, à l'imitation d'*Euripide*, faire defcendre *Diane* à la fin de la tragédie de *Phèdre*, ni *Minerve* dans l'*Iphigénie* en Tauride. Je ne voudrais pas, comme *Shakefpear*, faire aparaître à *Brutus* fon mauvais génie. Je voudrais que de telles hardieffes ne fuffent employées que quand elles fervent à la fois à mettre dans la piéce de l'intrigue & de la terreur : & je voudrais, furtout, que l'intervention de ces êtres furnaturels ne parût pas abfolument néceffaire. Je m'explique : fi le nœud d'un poëme tragique eft tellement embrouillé, qu'on ne puiffe fe tirer d'embarras que par le fecours d'un prodige, le fpectateur fent la gêne où l'auteur s'eft mis, & la faibleffe de la reffource. Il ne voit qu'un écrivain qui fe tire mal-adroitement d'un mauvais pas. Plus d'illufion, plus d'intérêt. *Quodcunque oftendis mihi, fic incredulus odi.* Mais je fuppofe que l'auteur d'une tragédie fe fût propofé pour but d'avertir les hommes, que DIEU punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires ; je fuppofe que fa piéce fût conduite avec un tel art, que le fpectateur attendit à tout moment l'ombre d'un Prince affaffiné, qui demande vengeance, fans que cette aparition fût une reffource abfolument néceffaire à une intrigue embarraffée : je dis qu'alors ce prodige, bien ménagé, ferait un très-grand effet en toute langue, en tout tems & en tout pays.

Tel eft, à peu près, l'artifice de la tragédie de *Sémiramis*, (aux beautés près, dont je n'ai pû l'orner.) On voit dès la première fcène, que tout doit fe faire par le miniftère célefte ; tout roule, d'acte en acte, fur cette idée. C'eft un Dieu vengeur, qui infpire à *Sémiramis* des remords qu'elle

n'eût point eus dans ses prospérités, si les cris de *Ninus* même ne fussent venus l'épouvanter au milieu de sa gloire. C'est ce Dieu qui se sert de ces remords mêmes qu'il lui donne, pour préparer son châtiment; & c'est de-là même que résulte l'instruction qu'on peut tirer de la piéce. Les anciens avaient souvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime; ainsi *Sophocle* finit son *Œdipe*, en disant, qu'il ne faut jamais apeller un homme heureux avant sa mort: ici toute la morale de la piéce est renfermée dans ces vers:

> - - - - - - Il est donc des forfaits,
> Que le couroux des Dieux ne pardonne jamais.

Maxime bien autrement importante que celle de *Sophocle.* Mais quelle instruction, dira-t-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime si rare, & d'une punition plus rare encore? J'avouë que la catastrophe de *Sémiramis* n'arrivera pas souvent; mais ce qui arrive tous les jours se trouve dans les derniers vers de la piéce:

> - - - - - - Apprenez tous du moins,
> Que les crimes secrets ont les Dieux pour témoins.

Il y a peu de familles sur la terre où l'on ne puisse quelquefois s'apliquer ces vers; c'est par-là que les sujets tragiques, les plus au-dessus des fortunes communes, ont les raports les plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourrais, sur-tout, apliquer à la tragédie de *Sémiramis* la morale par laquelle *Euripide* finit son *Alceste*, piéce dans laquelle le merveilleux règne bien davantage: *Que les Dieux employent des moyens étonnans pour exécuter leurs éternels décrets! Que les grands événemens qu'ils ménagent surpassent les idées des mortels!*

Enfin, Monseigneur, c'est uniquement parce que cet ouvrage respire la morale la plus pure, & même la plus sévère, que je le présente à votre Eminence. La véritable tragédie est l'école de la vertu; & la seule différence qui soit en-

tre le théâtre épuré & les livres de morale, c'eſt que l'inſtruction ſe trouve dans la tragédie toute en action ; c'eſt qu'elle y eſt intéreſſante, & qu'elle ſe montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour inſtruire la terre, & pour bénir le ciel, & qui, par cette raiſon, fut appellé le langage des Dieux. Vous qui joignez ce grand art à tant d'autres, vous me pardonnez, ſans doute, le long détail où je ſuis entré, ſur des choſes qui n'avaient pas peut-être été encor tout-à-fait éclaircies, & qui le ſeraient, ſi votre Eminence daignait me communiquer ſes lumières ſur l'antiquité, dont elle a une ſi profonde connaiſſance.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

CEtte tragédie d'une eſpèce particulière, & qui demande un apareil peu commun ſur le théâtre de Paris, avait été demandée par l'Infante d'Eſpagne Dauphine de France, qui, remplie de la lecture des anciens, aimait les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu, elle eût protégé les arts, & donné au théâtre plus de pompe & de dignité.

Digitized by Google

SEMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

ACTEURS.

SEMIRAMIS, Reine de Babylone.

ARZACE, ou NINIAS, fils de Sémiramis.

AZEMA, Princeſſe du ſang de Bélus.

ASSUR, Prince du ſang de Bélus.

OROES, Grand-Prêtre.

OTANE, Miniſtre attaché à Sémiramis.

MITRANE, ami d'Arzace.

CEDAR, attaché à Aſſur.

Gardes, Mages, Eſclaves, Suite.

SEMI-

Digitized by Google

SEMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente un vaſte periſtile, au fond duquel eſt le palais de Sémiramis. *Les jardins en terraſſe ſont élevés au-deſſus du palais ; le temple des mages eſt à droite, & un mauſolée à gauche orné d'obéliſques.*

SCENE PREMIERE.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE. *Deux eſclaves portent une caſſette dans le lointain.*

Oui, Mitrane, en ſecret l'ordre émané du trône,
Remet, entre tes bras, Arzace à Babylone.
Que la Reine en ces lieux brillans de ſa ſplendeur,
De ſon puiſſant génie imprime la grandeur !
Quel art a pû former ces enceintes profondes,
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ſes ondes,
Ce temple, ces jardins dans les airs ſoutenus,
Ce vaſte mauſolée où repoſe Ninus ?
Eternels monumens moins admirables qu'elle !

Digitized by Google

C'eſt ici qu'à ſes pieds Sémiramis m'appelle.
Les Rois de l'Orient, loin d'elle proſternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me ſont deſtinés :
Je vais dans ſon éclat voir cette Reine heureuſe.

MITRANE.

La renommée, Arzace, eſt ſouvent bien trompeuſe ;
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez,
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE.

Comment ?

MITRANE.

Sémiramis à ſes douleurs livrée,
Sème ici les chagrins dont elle eſt dévorée :
L'horreur qui l'épouvante eſt dans tous les eſprits.
Tantôt rempliſſant l'air de ſes lugubres cris,
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,
De quelque Dieu vengeur évitant la pourſuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au ſilence, à la mort conſacrés ;
Séjour où nul mortel n'oſa jamais deſcendre,
Où de Ninus, mon maître, on conſerve la cendre.
Elle approche à pas lents, l'air ſombre, intimidé,
Et ſe frappant le ſein de ſes pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un ſilence farouche,
Les noms de fils, d'époux échapent de ſa bouche.
Elle invoque les Dieux ; mais les Dieux irrités
Ont corrompu le cours de ſes proſpérités.

ARZACE.

Quelle eſt d'un tel état l'origine imprévuë ?

MITRANE.

L'effet en eſt affreux ; la cauſe eſt inconnuë.

Digitized by Google

ARZACE.

Et depuis quand les Dieux l'accablent-ils ainſi?

MITRANE.

Du tems qu'elle ordonna que vous vinſſiez ici.

ARZACE.

Moi?

MITRANE.

Vous; ce fut, Seigneur, au milieu de ces fêtes,
Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes;
Lorſqu'on vit déployer ces drapeaux ſuſpendus,
Monumens des Etats à vos armes rendus:
Lorſqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
Cette jeune Azéma, la niéce de mon maître,
Ce pur ſang de Bélus, & de nos Souverains,
Qu'aux Scythes raviſſeurs ont arraché vos mains;
Ce trône a vû flétrir ſa majeſté ſuprême,
Dans des jours de triomphe, au ſein du bonheur même.

ARZACE.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux:
Un ſeul de ſes regards adoucirait les Dieux.
Azéma d'un malheur ne peut être la cauſe;
Mais de tout, cependant, Sémiramis diſpoſe;
Son cœur en ces horreurs n'eſt pas toûjours plongé?

MITRANE.

De ces chagrins mortels ſon eſprit dégagé,
Souvent reprend ſa force & ſa ſplendeur première.
J'y revois tous les traits de cette ame ſi fière,
A qui les plus grands Rois ſur la terre adorés,
Même par leurs flatteurs ne ſont pas comparés;
Mais lorſque ſuccombant au mal qui la déchire,
Ses mains laiſſent flotter les rênes de l'Empire,

Alors le fier Affur, ce fatrape infolent,
Fait gémir le palais fous fon joug accablant.
Ce fecret de l'Etat, cette honte du trône,
N'ont point encor percé les murs de Babylone.
Ailleurs on nous envie, ici nous gémiffons.

ARZACE.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons!
Que partout le bonheur eft mêlé d'amertume!
Qu'un trouble auffi cruel m'agite & me confume!
Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés
Auraient conduit mes pas à la cour égarés,
Accufant le deftin qui m'a ravi mon père,
En proye aux paffions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux fans guide abandonné,
De quels écueils nouveaux je marche environné!

MITRANE.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable;
Phradate m'était cher, & fa perte m'accable:
Hélas! Ninus l'aimait; il lui donna fon fils;
Ninias notre efpoir à fes mains fut remis.
Un même jour ravit & le fils & le père;
Il s'impofa dès-lors un exil volontaire;
Mais enfin fon exil a fait votre grandeur.
Elevé près de lui dans les champs de l'honneur,
Vous avez à l'Empire ajoûté des provinces;
Et placé par la gloire au rang des plus grands Princes,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

ARZACE.

Je ne fais en ces lieux quels feront mes deftins.
Aux plaines d'Arbazan quelques fuccès peut-être,
Quelques travaux heureux, m'ont affez fait connaître;

Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,
Vint imposer des loix à cent peuples vaincus,
Elle laissa tomber, de son char de victoire,
Sur mon front jeune encor, un rayon de sa gloire :
Mais souvent dans les camps un soldat honoré
Rampe à la cour des Rois, & languit ignoré.
Mon père en expirant me dit que ma fortune
Dépendait en ces lieux de la cause commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conserva toûjours loin des profanes yeux;
Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre;
Lui seul doit en juger, lui seul doit les connaître;
Sur mon sort en secret je dois le consulter;
A Sémiramis même il peut me présenter.

MITRANE.

Rarement il l'approche; obscur & solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministère,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple, & jamais à la cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa thiare auprès du diadême.
Moins il veut être grand, plus il est révéré.
Quelqu'accès m'est ouvert en ce séjour sacré;
Je puis même en secret lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici, non loin de sa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

Digitized by Google

SCENE II.

ARZACE *seul.*

EH ! quelle eſt donc ſur moi la volonté des Dieux !
Que me réſervent-ils ? & d'où vient que mon père
M'envoye en expirant aux pieds du ſanctuaire ?
Moi ſoldat, moi nourri dans l'horreur des combats,
Moi, qu'enfin l'amour ſeul entraîne ſur ſes pas !
Aux Dieux des Caldéens quel ſervice ai-je à rendre ?
Mais quelle voix plaintive ici ſe fait entendre ?
(On entend des gémiſſemens ſortir du fond du tombeau, ou l'on ſuppoſe qu'ils ſont entendus.)
Du fond de cette tombe, un cri lugubre, affreux,
Sur mon front pâliſſant fait dreſſer mes cheveux ;
De Ninus, m'a-t-on dit, l'ombre en ces lieux habite....
Les cris ont redoublé, mon ame eſt interdite.
Séjour ſombre & ſacré, mânes de ce grand Roi,
Voix puiſſante des Dieux, que voulez-vous de moi ?

SCENE III.

ARZACE, le grand Mage OROES, ſuite de Mages, MITRANE.

MITRANE *au Mage Oroès.*

OUi, Seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monumens ſecrets que vous ſemblez attendre.

ARZACE.

Du Dieu des Caldéens pontife redouté,

Permettez qu'un guerrier à vos yeux préſenté,
Apporte à vos genoux la volonté dernière
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.
Vous daignâtes l'aimer.

OROES.

Jeune & brave mortel,
D'un Dieu qui conduit tout, le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.
De Phradate, à jamais, la mémoire m'eſt chère;
Son fils me l'eſt encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par ſon ordre envoyés,
Où ſont-ils?

ARZACE.

Les voici.

Les eſclaves donnent le coffre aux deux mages, qui le poſent ſur un autel.

OROES, *ouvrant le coffre, & ſe panchant avec reſpect & avec douleur.*

C'eſt donc vous que je touche,
Reſtes chers & ſacrés, je vous vois, & ma bouche
Preſſe avec des ſanglots ces triſtes monumens,
Qui m'arrachant des pleurs atteſtent mes ſermens:
Que l'on nous laiſſe ſeuls; allez: & vous, Mitrane,
De ce ſecret myſtère écartez tout profane.

Les mages ſe retirent.

Voici ce même ſceau, dont Ninus autrefois
Tranſmit aux nations l'empreinte de ſes loix:
Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,
Que prette à ſe glacer traça ſa main mourante.
Adorez ce bandeau, dont il fut couronné;
A venger ſon trépas ce fer eſt deſtiné,

Digitized by Google

Ce fer qui ſubjuga la Perſe & la Médie,
Inutile inſtrument contre la perfidie,
Contre un poiſon trop ſûr, dont les mortels apprêts....

ARZACE.

Ciel! que m'apprenez-vous?

OROES.

Ces horribles ſecrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du ſein de ce ſépulcre inacceſſible au monde,
Les mânes de Ninus, & les Dieux outragés,
Ont élevé leurs voix, & ne ſont point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû ſentir l'atteinte.
Ici même, & du fond de cette auguſte enceinte,
D'affreux gémiſſemens ſont vers moi parvenus.

OROES.

Ces accens de la mort ſont la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils ſe ſont fait entendre.

OROES.

Ils demandent vengeance.

ARZACE.

Il a droit de l'attendre;
Mais de qui?

OROES.

Les cruels, dont les coupables mains
Du plus juſte des Rois ont privé les humains,
Ont de leur trahiſon caché la trame impie;
Dans la nuit de la tombe elle eſt enſevelie.
Aiſément des mortels ils ont ſéduit les yeux;
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des Dieux,

Des

Digitized by Google

Des plus obſcurs complots il perce les abîmes.

ARZACE.

Ah ! ſi ma faible main pouvait punir ces crimes !
Je ne ſais ; mais l'aſpect de ce fatal tombeau,
Dans mes ſens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y conſulter ce Roi qu'on y révère ?

OROES.

Non, le ciel le défend ; un oracle ſévère
Nous interdit l'accès de ce ſéjour de pleurs,
Habité par la mort, & par des Dieux vengeurs.
Attendez avec moi le jour de la juſtice ;
Il eſt tems qu'il arrive, & que tout s'accompliſſe.
Je n'en peux dire plus ; des pervers éloigné,
Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.
Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,
Ce ciel, quand il lui plait, ouvre & ferme ma bouche.
J'ai dit ce que j'ai dû ; tremblez qu'en ces remparts,
Une parole, un geſte, un ſeul de vos regards,
Ne trahiſſe un ſecret que mon Dieu vous confie.
Il y va de ſa gloire, & du ſort de l'Aſie,
Il y va de vos jours. Vous, mages, approchez ;
Que ces chers monumens ſous l'autel ſoient cachés.

La grande porte du palais s'ouvre, & ſe remplit de gardes. Aſſur parait avec ſa ſuite d'un autre côté.

Déja le palais s'ouvre, on entre chez la Reine ;
Vous voyez cet Aſſur, dont la grandeur hautaine
Traîne ici ſur ſes pas un peuple de flatteurs.
A qui, Dieu tout-puiſſant, donnez-vous les grandeurs ?
O monſtre !

ARZACE.

Quoi, Seigneur !

OROES.

Adieu. Quand la nuit ſombre
Sur ces coupables murs viendra jetter ſon ombre,
Je pourrai vous parler en préſence des Dieux.
Redoutez-les, Arzace: ils ont ſur vous les yeux.

SCENE IV.

ARZACE *ſur le devant du théâtre, avec* MITRANE, *qui reſte auprès de lui.* ASSUR *vers un des côtés, avec* CEDAR *& ſa ſuite.*

ARZACE.

De tout ce qu'il m'a dit, que mon ame eſt émue!
Quels crimes! quelle cour! & qu'elle eſt peu connue!
Quoi! Ninus, quoi! mon maître eſt mort empoiſonné!
Et je ne vois que trop qu'Aſſur eſt ſoupçonné.

MITRANE, *approchant d'Arzace.*

Des Rois de Babylone Aſſur tient ſa naiſſance;
Sa fière autorité veut de la déférence;
La Reine le ménage, on craint de l'offenſer,
Et l'on peut ſans rougir devant lui s'abaiſſer.

ARZACE.

Devant-lui?

ASSUR, *dans l'enfoncement, à Cédar.*

Me trompai-je, Arzace à Babylone?
Sans mon ordre! qui? lui! tant d'audace m'étonne.

ARZACE.

Quel orgueil!

Digitized by Google

ASSUR.

Approchez ; quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps & vos drapeaux ?
Des rives de l'Oxus quel ſujet vous amène ?

ARZACE.

Mes ſervices, Seigneur, & l'ordre de la Reine.

ASSUR.

Quoi ! la Reine vous mande ?

ARZACE.

Oui.

ASSUR.

Mais ſavez-vous bien
Que pour avoir ſon ordre on demande le mien ?

ARZACE.

Je l'ignorais, Seigneur, & j'aurais penſé même
Bleſſer, en le croyant, l'honneur du diadême.
Pardonnez, un ſoldat eſt mauvais courtiſan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pû ſervir la cour, & non pas la connaître.

ASSUR.

L'âge, le tems, les lieux vous l'apprendront peut-être ;
Mais ici par moi ſeul aux pieds du trône admis,
Que venez-vous chercher près de Sémiramis ?

ARZACE.

J'oſe lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la ſervir.

ASSUR.

Vous oſez davantage.
Vous ne m'expliquez pas vos vœux préſomptueux ;
Je ſais pour Azéma vos deſſeins & vos feux.

Digitized by Google

ARZACE.

Je l'adore, ſans doute, & ſon cœur où j'aſpire,
Eſt d'un prix à mes yeux au-deſſus de l'Empire:
Et mes profonds reſpects, mon amour....

ASSUR.

Arrêtez.
Vous ne connaiſſez pas à qui vous inſultez.
Qui? vous, aſſocier la race d'un Sarmate
Au ſang des demi-dieux du Tigre & de l'Euphrate?
Je veux bien par pitié vous donner un avis;
Si vous oſez porter juſqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous oſez me faire,
Vous m'avez entendu, frémiſſez, téméraire:
Mes droits impunément ne ſont pas offenſés.

ARZACE.

J'y cours de ce pas même, & vous m'enhardiſſez:
C'eſt l'effet que ſur moi fit toûjours la menace.
Quels que ſoient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un ſoldat,
Qui ſervit & la Reine, & vous-même, & l'Etat.
Je vous parais hardi, mon feu peut vous déplaire;
Mais vous me paraiſſez cent fois plus téméraire,
Vous, qui ſous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez aſſez grand pour m'avoir fait trembler.

ASSUR.

Pour vous punir peut-être: & je vais vous apprendre,
Quel prix de tant d'audace un ſujet doit attendre.

ARZACE.

Tous deux nous l'apprendrons.

Digitized by Google

SCENE V.

SEMIRAMIS *parait dans le fond, appuyée sur ses femmes:* OTANE *son confident va au-devant d'Assur.* ASSUR, ARZACE, MITRANE.

OTANE.

Seigneur, quittez ces lieux;
La Reine en ce moment se cache à tous les yeux.
Respectez les douleurs de son ame éperdue.
Dieux, retirez la main sur sa tête étendue.

ARZACE.

Que je la plains!

ASSUR, *à l'un des siens.*

Sortons; & sans plus consulter,
De ce trouble inouï songeons à profiter.

SEMIRAMIS *avance sur la scène.*

OTANE, *revenant à Sémiramis.*

O Reine, rappellez votre force première;
Que vos yeux sans horreur s'ouvrent à la lumière.

SEMIRAMIS.

O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, & lassés de s'ouvrir?
(*Elle marche éperdue sur la scène, croyant voir l'ombre de Ninus.*)
Abîmes, fermez-vous, fantôme horrible, arrête:
Frappe, ou cesse à la fin de menacer ma tête.
Arzace est-il venu?

OTANE.

Madame, en cette cour,

Arzace auprès du temple a devancé le jour.

SEMIRAMIS.

Cette voix formidable, infernale, ou céleste,
Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste,
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir,
Mes douloureux tourmens seront prêts à finir.

OTANE.

Au sein de ces horreurs goûtez donc quelque joye;
Espérez dans ces Dieux, dont le bras se déploye.

SEMIRAMIS.

Arzace est dans ma cour!.. Ah! je sens qu'à son nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raison.

OTANE.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire
Effacent ce moment heureux ou malheureux,
Qui d'un fatal hymen brisa le joug affreux.
Ninus en vous chassant de son lit & du trône,
En vous perdant, Madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévintes ses coups;
Babylone & la Terre avaient besoin de vous;
Et quinze ans de vertus & de travaux utiles,
Les arides déserts par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des loix,
Les arts dans nos cités naissans à votre voix,
Ces hardis monumens, que l'univers admire,
Les acclamations de ce puissant Empire,
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des Dieux.
Enfin, si leur justice emportait la balance,
Si la mort de Ninus excitait leur vengeance,

Digitized by Google

D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur couroux ?
Assur fut en effet plus coupable que vous ;
Sa main, qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremble point pourtant, & rien ne l'intimide.

SEMIRAMIS.

Nos destins, nos devoirs étaient trop différens ;
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étais épouse, Otane, & je suis sans excuse ;
Devant les Dieux vengeurs mon desespoir m'accuse.
J'avais cru que ces Dieux justement offensés,
En m'arrachant mon fils, m'avaient punie assez ;
Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadême,
Ainsi qu'au monde entier, respectable au ciel même.
Mais depuis quelques mois, ce spectre furieux
Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux ;
Je me traine à la tombe, où je ne puis descendre ;
J'y révère de loin cette fatale cendre ;
Je l'invoque en tremblant : des sons, des cris affreux,
De longs gémissemens répondent à mes vœux.
D'un grand événement je me vois avertie,
Et peut-être il est tems que le crime s'expie.

OTANE.

Mais est-il assuré que ce spectre fatal
Soit en effet sorti du séjour infernal ?
Souvent de ses erreurs notre ame est obsédée ;
De son ouvrage même elle est intimidée,
Croit voir ce qu'elle craint, & dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SEMIRAMIS.

Je l'ai vû ; ce n'est point une erreur passagère,
Qu'enfante du sommeil la vapeur mensongère ;

Le fommeil à mes yeux refufant fes douceurs,
N'a point fur mes efprits répandu fes erreurs.
Je veillais, je penfais au fort qui me menace,
Lorfqu'au bord de mon lit j'entens nommer Arzace.
Ce nom me raffurait : tu fais quel eft mon cœur.
Affur depuis un tems l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice :
Rougir devant fes yeux eft mon premier fupplice ;
Et je détefte en lui cet avantage affreux,
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrais... mais faut-il, dans l'état qui m'opprime,
Par un crime nouveau punir fur lui mon crime ?
Je demandais Arzace, afin de l'oppofer
Au complice odieux qui penfe m'impofer ;
Je m'occupais d'Arzace, & j'étais moins troublée.
Dans ces momens de paix, qui m'avaient confolée,
Ce miniftre de mort a reparu foudain,
Tout dégoutant de fang, & le glaive à la main :
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir, vient-il pour me défendre ?
Arzace au moment même arrivait dans ma cour ;
Le ciel à mon repos a réfervé ce jour :
Cependant toute en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon ame abattue.
Je paffe à tout moment de l'efpoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie eft trop pefant pour moi.
Mon trône m'importune, & ma gloire paffée
N'eft qu'un nouveau tourment de ma trifte penfée.
J'ai nourri mes chagrins, fans les manifefter ;
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de confulter
Ce Mage révéré, que chérit Babylone,

D'avilir

D'avilir devant lui la majesté du trône,
De montrer une fois, en présence du ciel,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en secret, moins fière ou plus hardie,
Consulter Jupiter aux sables de Libie,
Comme si loin de nous le Dieu de l'univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.
Le Dieu qui s'est caché dans cette sombre enceinte,
A reçu dès longtems mon hommage & ma crainte.
J'ai comblé ses autels & de dons & d'encens.
Répare-t-on le crime, hélas, par des présens?
De Memphis aujourd'hui j'attens une réponse.

SCENE VI.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

AUx portes du palais, en secret on annonce
Un prêtre de l'Egypte, arrivé de Memphis.

SEMIRAMIS.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
Allons, cachons, surtout, au reste de l'Empire,
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire;
Et qu'Arzace à l'instant à mon ordre rendu,
Puisse apporter le calme à ce cœur éperdu.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, AZEMA.

AZEMA.

ARzace, écoutez-moi ; cet Empire indomté
Vous doit ſon nouveau luſtre, & moi ma liberté.
Quand les Scythes vaincus réparant leurs défaites,
S'élancèrent ſur nous de leurs vaſtes retraites,
Quand mon père en tombant me laiſſa dans leurs fers,
Vous ſeul portant la foudre au fond de leurs déſerts,
Briſâtes mes liens, remplîtes ma vengeance.
Je vous dois tout ; mon cœur en eſt la récompenſe :
Je ne ſerai qu'à vous ; mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux, trop ſimple & trop ouvert,
A cru qu'en cette cour, ainſi qu'en votre armée,
Suivi de vos exploits, & de la renommée,
Vous pouviez déployer, ſincère impunément,
La fierté d'un héros, & le cœur d'un amant.
Vous outragez Aſſur, vous devez le connaître ;
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il eſt maître ;
Il abuſe en ces lieux de ſon pouvoir fatal ;
Il eſt inexorable,.. il eſt votre rival.

ARZACE.

Il vous aime ! qui ? lui ?

AZEMA.

Ce cœur ſombre & farouche,

Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,
Ambitieux efclave, & tyran tour à tour,
S'eft-il flatté de plaire, & connait-il l'amour?
Des Rois Affyriens comme lui defcenduë,
Et plus près de ce trône, où je fuis attenduë,
Il penfe en m'immolant à fes fecrets deffeins,
Appuyer de mes droits fes droits trop incertains.
Pour moi fi Ninias, à qui, dès fa naiffance,
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance,
Si l'héritier du fceptre à moi feule promis,
Voyait encor le jour près de Sémiramis,
S'il me donnait fon cœur, avec le rang fuprême,
J'en attefte l'amour, j'en jure par vous-même,
Ninias me verrait préférer aujourd'hui
Un exil avec vous, à ce trône avec lui.
Les campagnes du Scythe, & fes climats ftériles,
Pleins de votre grand nom, font d'affez doux afyles.
Le fein de ces deferts, où nâquit notre amour,
Eft pour moi Babylone, & deviendra ma cour.
Peut-être l'ennemi, que cet amour outrage,
A ce doux châtiment ne borne point fa rage.
J'ai démêlé fon ame, & j'en vois la noirceur;
Le crime, ou je me trompe, étonne peu fon cœur.
Votre gloire déja lui fait affez d'ombrage;
Il vous craint, il vous hait.

ARZACE.

Je le hais davantage;
Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.
Confervez vos bontés, je brave fon couroux.
La Reine entre nous deux tient au moins la balance.
Je me fuis vû d'abord admis en fa préfence;

Elle m'a fait sentir, à ce premier accueil,
Autant d'humanité, qu'Assur avait d'orgueil;
Et relevant mon front, prosterné vers son trône,
M'a vingt fois appellé l'appui de Babylone.
Je m'entendais flatter, de cette auguste voix,
Dont tant de Souverains ont adoré les loix;
Je la voyais franchir cet immense intervalle,
Qu'a mis entre elle & moi la majesté royale:
Que j'en étais touché! qu'elle était à mes yeux
La mortelle, après vous, la plus semblable aux Dieux!

AZEMA.

Si la Reine est pour nous, Assur en vain menace;
Je ne crains rien.

ARZACE.

J'allais plein d'une noble audace,
Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous élevés,
Qui révoltent Assur, & que vous approuvez.
Un prêtre de l'Egypte approche au moment même,
Des oracles d'Ammon portant l'ordre suprême.
Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
Fixe les yeux sur moi, les détourne soudain,
Laisse couler des pleurs, interdite, éperduë,
Me regarde, soupire, & s'échappe à ma vuë.
On dit qu'au desespoir son grand cœur est réduit,
Que la terreur l'accable, & qu'un Dieu la poursuit.
Je m'attendris sur elle; & je ne puis comprendre,
Qu'après plus de quinze ans, soigneux de la défendre,
Le ciel la perfécute, & paraisse outragé.
Qu'a-t-elle fait aux Dieux? d'où vient qu'ils ont changé?

AZEMA.

On ne parle en effet que d'augures funestes,

Digitized by Google

De mânes en couroux, de vengeances céleftes.
Sémiramis troublée a femblé, quelques jours,
Des foins de fon Empire abandonner le cours:
Et j'ai tremblé qu'Affur, en ces jours de trifteffe,
Du palais effrayé n'accablât la faibleffe.
Mais la Reine a paru, tout s'eft calmé foudain,
Tout a fenti le poids du pouvoir fouverain.
Si déja de la cour mes yeux ont quelque ufage,
La Reine hait Affur, l'obferve, le ménage:
Ils fe craignent l'un l'autre, & tout prêts d'éclater,
Quelque intérêt fecret femble les arrêter.
J'ai vû Sémiramis à fon nom couroucée:
La rougeur de fon front trahiffait fa penfée;
Son cœur paraiffait plein d'un long reffentiment;
Mais fouvent à la cour tout change en un moment.
Retournez, & parlez.

ARZACE.

J'obéis; mais j'ignore
Si je puis à fon trône être introduit encore.

AZEMA.

Ma voix fecondera mes vœux & votre efpoir;
Je fais de vous aimer ma gloire & mon devoir.
Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la refpecte & l'admire,
Dans mon triomphe heureux j'envîrai peu les fiens.
Le monde eft à fes pieds, mais Arzace eft aux miens.
Allez. Affur paraît.

ARZACE.

Qui? ce traître? à fa vuë,
D'une invincible horreur je fens mon ame émuë.

SCENE II.

ASSUR, CEDAR, ARZACE, AZEMA.

ASSUR *à Cédar.*

VA, dis-je, & vois enfin ſi les tems ſont venus
De lui porter des coups trop longtems retenus.
(*Cédar ſort.*)
Quoi, je le vois encor, il brave encor ma haine?

ARZACE.

Vous voyez un ſujet protégé par ſa Reine.

ASSUR.

Elle a daigné vous voir; mais vous a-t-elle appris
De l'orgueil d'un ſujet quel eſt le digne prix?
Savez-vous qu'Azema, la fille de vos maîtres,
Ne doit unir ſon ſang qu'au ſang de ſes ancêtres?
Et que de Ninias épouſe en ſon berceau...

ARZACE.

Je ſais que Ninias, Seigneur, eſt au tombeau,
Que ſon père avec lui mourut d'un coup funeſte;
Il me ſuffit.

ASSUR.

Eh bien, apprenez donc le reſte.
Sachez que de Ninus le droit m'eſt aſſuré,
Qu'entre ſon trône & moi je ne vois qu'un degré,
Que la Reine m'écoute, & ſouvent ſacrifie
A mes juſtes conſeils un ſujet qui s'oublie;
Et que tous vos reſpects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'oſaient offenſer.

Digitized by Google

ARZACE.

Inſtruit à reſpecter le ſang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,
Je ſais ce qu'on vous doit, ſurtout en ces climats,
Et je m'en ſouviendrais, ſi vous n'en parliez pas.
Vos ayeux, dont Bélus a fondé la nobleſſe,
Sont votre premier droit au cœur de la Princeſſe.
Vos intérêts préſens, le ſoin de l'avenir,
Le beſoin de l'Etat, tout ſemble vous unir.
Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnaître,
J'oſe en oppoſer un qui les vaut tous peut-être:
J'aime: & j'ajouterais, Seigneur, que mon ſecours
A vengé ſes malheurs, a défendu ſes jours,
A ſoutenu ce trône où ſon deſtin l'appelle,
Si j'oſais, comme vous, me vanter devant elle.
Je vais remplir ſon ordre à mon zèle commis;
Je n'en reçois que d'elle, & de Sémiramis.
L'Etat peut quelque jour être en votre puiſſance;
Le ciel donne ſouvent des Rois dans ſa vengeance.
Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos ſujets.

ASSUR.

Tu combles la meſure, & tu cours à ta perte.

SCENE III.

ASSUR, AZEMA.

ASSUR.

MAdame, ſon audace eſt trop longtems ſoufferte.
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous,

Sur un ſujet plus noble & plus digne de nous ?

AZEMA.

En eſt - il ? mais parlez.

ASSUR.

Bientôt l'Aſie entière
Sous vos pas & les miens ouvre une autre carrière :
Les faibles intérêts doivent peu nous frapper ;
L'univers nous appelle, & va nous occuper.
Sémiramis n'eſt plus que l'ombre d'elle - même ;
Le ciel ſemble abaiſſer cette grandeur ſuprême :
Cet aſtre ſi brillant, ſi longtems reſpecté,
Panche vers ſon déclin, ſans force & ſans clarté.
On le voit, on murmure, & déja Babylone
Demande à haute voix un héritier du trône.
Ce mot en dit aſſez ; vous connaiſſez mes droits ;
Ce n'eſt point à l'amour à nous donner des Rois.
Non qu'à tant de beautés mon ame inacceſſible,
Se faſſe une vertu de paraître inſenſible ;
Mais pour vous & pour moi, j'aurais trop à rougir,
Si le ſort de l'Etat dépendait d'un ſoupir.
Un ſentiment plus digne, & de l'un & de l'autre,
Doit gouverner mon ſort, & commander au vôtre.
Vos ayeux ſont les miens, & nous les trahiſſons ;
Nous perdons l'univers, ſi nous nous diviſons.
Je peux vous étonner ; cet auſtère langage
Effarouche aiſément les graces de votre âge ;
Mais je parle aux héros, aux Rois dont vous ſortez,
A tous ces demi-dieux que vous repréſentez.
Longtems foulant aux pieds leur grandeur & leur cendre,
Uſurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations, ou des loix, ou des fers,

Une

Digitized by Google

Une femme impoſa ſilence à l'univers.
De ſa grandeur qui tombe affermiſſez l'ouvrage ;
Elle eut votre beauté, poſſédez ſon courage.
L'amour à vos genoux ne doit ſe préſenter,
Que pour vous rendre un ſceptre, & non pour vous l'ôter.
C'eſt ma main qui vous l'offre ; & du moins je me flatte,
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate,
La majeſté d'un nom qu'il vous faut reſpecter,
Et le trône du monde où vous devez monter.

AZEMA.

Repoſez-vous ſur moi, ſans inſulter Arzace,
Du ſoin de maintenir la ſplendeur de ma race.
Je défendrai, ſurtout, quand il en ſera tems,
Les droits que m'ont tranſmis les Rois dont je deſcens.
Je connais nos ayeux : mais après tout j'ignore,
Si parmi ces héros, que l'Aſſyrie adore,
Il en eſt un plus grand, plus chéri des humains,
Que ce même Sarmate, objèt de vos dédains.
Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de juſtice :
Pour moi quand il faudra que l'hymen m'aſſerviſſe,
C'eſt à Sémiramis à faire mes deſtins ;
Et j'attendrai, Seigneur, un maître de ſes mains.
J'écoute peu ces bruits, que le peuple répète,
Echos tumultueux d'une voix plus ſecrète.
J'ignore ſi vos chefs, aux révoltes pouſſés,
De ſervir une femme en ſecret ſont laſſés.
Je les vois à ſes pieds baiſſer leur tête altière ;
Ils peuvent murmurer, mais c'eſt dans la pouſſière.
Les Dieux, dit-on, ſur elle ont étendu leurs bras :
J'ignore ſon offenſe, & je ne penſe pas,
Si le ciel a parlé, Seigneur, qu'il vous choiſiſſe,

Pour annoncer ſon ordre, & ſervir ſa juſtice.
Elle règne en un mot. Et vous qui gouvernez,
Vous prenez à ſes pieds les loix que vous donnez ;
Je ne connais ici que ſon pouvoir ſuprême ;
Ma gloire eſt d'obéir ; obéiſſez de même.

SCENE IV.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

OBéir ! ah ! ce mot fait trop rougir mon front ;
J'en ai trop dévoré l'inſupportable affront.
Parle, as-tu réuſſi ? Ces ſemences de haine,
Que nos ſoins en ſecret cultivaient avec peine,
Pourront-elles porter, au gré de ma fureur,
Les fruits que j'en attens de diſcorde & d'horreur ?

CEDAR.

J'oſe eſpérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A ſortir du reſpect, & de ce long ſilence,
Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,
Ont enchaîné les cœurs étonnés & ſoumis.
On veut un ſucceſſeur au trône d'Aſſyrie ;
Et quiconque, Seigneur, aime encor la patrie,
Ou qui gagné par moi ſe vante de l'aimer,
Dit qu'il nous faut un maître, & qu'il faut vous nommer.

ASSUR.

Chagrins toûjours cuiſans ! honte toûjours nouvelle !
Quoi ! ma gloire, mon rang, mon deſtin dépend d'elle !
Quoi ! j'aurai fait mourir & Ninus & ſon fils,

Pour ramper le premier devant Sémiramis,
Pour languir dans l'éclat d'une illuftre difgrace,
Près du trône du monde à la feconde place!
La Reine fe bornait à la mort d'un époux;
Mais j'étendis plus loin ma fureur & mes coups.
Ninias en fecret privé de la lumière,
Du trône où j'afpirais m'entr'ouvrait la barrière,
Quand fa puiffante main la ferma fous mes pas.
C'eft en vain que flattant l'orgueil de fes appas,
J'avais cru chaque jour prendre fur fa jeuneffe
Cet heureux afcendant, que les foins, la foupleffe,
L'attention, le tems, favent fi bien donner
Sur un cœur fans deffein, facile à gouverner.
Je connus mal cette ame inflexible & profonde;
Rien ne la put toucher que l'Empire du monde.
Elle en parut trop digne, il le faut avouer:
Je fuis dans mes fureurs contraint à la loüer.
Je la vis retenir, dans fes mains affurées,
De l'Etat chancelant les rênes égarées,
Appaifer le murmure, étouffer les complots,
Gouverner en Monarque, & combattre en héros.
Je la vis captiver & le peuple & l'armée.
Ce grand art d'impofer même à la renommée,
Fut l'art qui fous fon joug enchaîna les efprits;
L'univers à fes pieds demeure encor furpris.
Que dis-je? fa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les loix qu'impofa fon courage;
Et quand dans mon dépit j'ai voulu confpirer,
Mes amis confternés n'ont fû que l'admirer.

CEDAR.

Ce charme fe diffipe, & ce pouvoir chancelle.

Son génie égaré femble s'éloigner d'elle.
Un vain remords la trouble ; & fa crédulité
A depuis quelque tems en fecret confulté
Ces oracles menteurs d'un temple méprifable,
Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable.
Son encens & fes vœux fatiguent les autels :
Elle devient femblable au refte des mortels :
Elle a connu la crainte.

ASSUR.

Accablons fa faibleffe.
Je ne puis m'élever, qu'autant qu'elle s'abaiffe.
De Babylone, au moins, j'ai fait parler la voix.
Sémiramis, enfin, va céder une fois.
Ce premier coup porté, fa ruïne eft certaine.
Me donner Azéma, c'eft ceffer d'être Reine;
Ofer me refufer, foulève fes Etats;
Et de tous les côtés le piége eft fous fes pas.
Mais peut-être, après tout, quand je crois la furprendre,
J'ai laffé ma fortune à force de l'attendre.

CEDAR.

Si la Reine vous cède, & nomme un héritier,
Affur de fon deftin peut-il fe défier?
De vous, & d'Azéma, l'union défirée
Rejoindra de nos Rois la tige féparée.
Tout vous porte à l'Empire, & tout parle pour vous.

ASSUR.

Pour Azéma, fans doute, il n'eft point d'autre époux.
Mais pourquoi de fi loin faire venir Arzace?
Elle a favorifé fon infolente audace.
Tout prêt à le punir, je me vois retenu
Par cette même main dont il eft foutenu.

Prince, mais ſans ſujets, miniſtre & ſans puiſſance,
Environné d'honneurs, & dans la dépendance,
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres conſultés, qui font parler leurs Dieux;
Sémiramis enfin toûjours en défiance,
Qui me ménage à peine, & qui craint ma préſence!
Nous verrons ſi l'ingrate, avec impunité,
Oſe pouſſer à bout un complice irrité.

Il veut ſortir.

SCENE V.

ASSUR, OTANE, CEDAR.

OTANE.

SEigneur, Sémiramis vous ordonne d'attendre;
Elle veut en ſecret vous voir & vous entendre,
Et de cet entretien qu'aucun ne ſoit témoin.

ASSUR.

A ſes ordres ſacrés j'obéis avec ſoin,
Otane, & j'attendrai ſa volonté ſuprême.

SCENE VI.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

EH! d'où peut donc venir ce changement extrême?
Depuis près de trois mois, je lui ſemble odieux;
Mon aſpect importun lui fait baiſſer les yeux;

Toûjours quelque témoin nous voit & nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui pèsent sans doute,
Ses soudaines frayeurs interrompent le cours;
Son silence souvent répond à mes discours.
Que veut-elle me dire? ou que veut-elle apprendre?
Elle avance vers nous; c'est elle. Va m'attendre.

SCENE VII.

SEMIRAMIS, ASSUR.

SEMIRAMIS.

Seigneur, il faut enfin que je vous ouvre un cœur,
Qui longtems devant vous dévora sa douleur.
J'ai gouverné l'Asie, & peut-être avec gloire;
Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,
Mettra Sémiramis à côté des grands Rois.
Vos mains de mon Empire ont soutenu le poids.
Partout victorieuse, absolue, adorée,
De l'encens des humains je vivais enyvrée:
Tranquille, j'oubliai, sans crainte & sans ennuis,
Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.
Des Dieux, dans mon bonheur, j'oubliai la justice;
Elle parle, je cède; & ce grand édifice,
Que je crus à l'abri des outrages du tems,
Veut être raffermi jusqu'en ses fondemens.

ASSUR.

Madame, c'est à vous d'achever votre ouvrage,
De commander au tems, de prévoir son outrage.
Qui pourrait obscurcir des jours si glorieux?
Quand la terre obéit, que craignez-vous des Dieux?

Digitized by Google

SEMIRAMIS.

La cendre de Ninus repofe en cette enceinte,
Et vous me demandez le fujet de ma crainte ?
Vous !

ASSUR.

Je vous avoûrai que je fuis indigné,
Qu'on fe fouvienne encor, fi Ninus a régné.
Craint-on, après quinze ans, fes mânes en colère ?
Ils fe feraient vengés, s'ils avaient pû le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je fuis épouvanté, mais c'eft de vos remords.
Ah ! ne confultez point d'oracles inutiles :
C'eft par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.
Ce fantôme inouï, qui paraît en ce jour,
Qui nâquit de la crainte, & l'enfante à fon tour,
Peut-il vous effrayer par tous fes vains preftiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'eft point de prodiges :
Ils font l'appas groffier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.
Mais fi quelque intérêt, plus noble & plus folide,
Eclaire votre efprit, qu'un vain trouble intimide,
S'il vous faut de Bélus éternifer le fang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang....

SEMIRAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon & Babylone
Demandent fans détour un héritier du trône.
Il faut que de mon fceptre on partage le faix ;
Et le peuple & les Dieux vont être fatisfaits.
Vous le favez affez, mon fuperbe courage
S'était fait une loi de régner fans partage :
Je tins fur mon hymen l'univers en fufpens ;

Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,
Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même feconde,
Me preſſait de donner des Souverains au monde,
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,
Cet honneur, je le ſais, n'appartenait qu'à vous.
Vous deviez l'eſpérer; mais vous pûtes connaître
Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.
Je vous fis, ſans former un lien ſi fatal,
Le ſecond de la terre, & non pas mon égal.
C'était aſſez, Seigneur, & j'ai l'orgueil de croire,
Que ce rang aurait pû ſuffire à votre gloire.
Le ciel me parle enfin, j'obéis à ſa voix;
Ecoutez ſon oracle, & recevez mes loix.
Babylone doit prendre une face nouvelle,
Quand d'un ſecond hymen allumant le flambeau,
Mère trop malheureuſe, épouſe trop cruelle,
Tu calmeras Ninus au fond de ſon tombeau.
C'eſt ainſi que des Dieux l'ordre éternel s'explique.
Je connais vos deſſeins, & votre politique;
Vous voulez dans l'Etat vous former un parti;
Vous m'oppoſez le ſang dont vous êtes ſorti.
De vous & d'Azéma mon ſucceſſeur peut naître;
Vous briguez cet hymen, elle y prétend peut-être.
Mais moi, je ne veux pas que vos droits & les ſiens,
Enſemble confondus, s'arment contre les miens:
Telle eſt ma volonté, conſtante, irrévocable.
C'eſt à vous de juger ſi le Dieu qui m'accable
A laiſſé quelque force à mes ſens interdits,
Si vous reconnaiſſez encor Sémiramis,
Si je peux ſoutenir la Majeſté du trône.
Je vais donner, Seigneur, un maître à Babylone.

Mais

Digitized by Google

Mais ſoit qu'un ſi grand choix honore un autre ou vous,
Je ſerai ſouveraine, en prenant un époux.
Aſſemblez ſeulement les Princes & les mages;
Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs ſuffrages;
Le don de mon Empire, & de ma liberté,
Eſt l'acte le plus grand de mon autorité.
Loin de le prévenir, qu'on l'attende en ſilence.
Le ciel à ce grand jour attache ſa clémence.
Tout m'annonce des Dieux qui daignent ſe calmer;
Mais c'eſt le repentir qui doit les déſarmer:
Croyez-moi; les remords, à vos yeux mépriſables,
Sont la ſeule vertu qui reſte à des coupables.
Je vous parais timide & faible; déſormais
Connaiſſez la faibleſſe, elle eſt dans les forfaits.
Cette crainte n'eſt pas honteuſe au diadême;
Elle convient aux Rois, & ſurtout à vous-même;
Et je vous apprendrai qu'on peut, ſans s'avilir,
S'abaiſſer ſous les Dieux, les craindre & les ſervir.

SCENE VIII.

ASSUR *ſeul.*

QUels diſcours étonnans! quels projets! quel langage!
Eſt-ce crainte, artifice, ou faibleſſe, ou courage?
Prétend-elle en cédant raffermir ſes deſtins?
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes deſſeins?
A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre!
C'eſt m'aſſurer du ſien que je dois ſeul attendre.
Ce que n'ont pû mes ſoins, & nos communs forfaits,

L'hommage dont jadis je flattai ſes attraits,
Mes brigues, mon dépit, la crainte de ſa chute,
Un oracle d'Egypte, un ſonge l'exécute ?
Quel pouvoir inconnu gouverne les humains !
Que de faibles reſſorts font d'illuſtres deſtins !
Doutons encor de tout ; voyons encor la Reine.
Sa réſolution me paraît trop ſoudaine ;
Trop de ſoins, à mes yeux, paraiſſent l'occuper ;
Et qui change aiſément, eſt faible, ou veut tromper.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS, OTANE.

Le théâtre représente un cabinet du palais.

SEMIRAMIS.

OTane, qui l'eût crû, que les Dieux en colère
Me tendaient en effet une main falutaire ?
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour fe défarmer ?
Ils ont ouvert l'abîme, & l'ont daigné fermer :
C'eft la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grace ;
Ils ont changé mon fort ; ils ont conduit Arzace ;
Ils veulent mon hymen ; ils veulent expier,
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils difpofent :
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'impofent.
Arzace, c'en eft fait, je me rens, & je voi,
Que tu devais régner fur le monde & fur moi.

OTANE.

Arzace ! Lui ?

SEMIRAMIS.

Tu fais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeais la Perfe, & fubjuguais l'Afie,
Ce héros, (fous fon père il combattait alors)
Ce héros entouré de captifs & de morts,
M'offrit, en rougiffant, de fes mains triomphantes,

Des ennemis vaincus les dépouilles ſanglantes :
A ſon premier aſpect tout mon cœur étonné,
Par un pouvoir ſecret ſe ſentit entraîné ;
Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable ;
Le reſte des mortels me ſembla mépriſable.
Aſſur qui m'obſervait, ne fut que trop jaloux.
Dès lors le nom d'Arzace aigriſſait ſon couroux.
Mais l'image d'Arzace occupa ma penſée,
Avant que de nos Dieux la main me l'eût tracée,
Avant que cette voix qui commande à mon cœur,
Me déſignât Arzace, & nommât mon vainqueur.

OTANE.

C'eſt beaucoup abaiſſer ce ſuperbe courage,
Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage,
Qui n'écoutant jamais de faibles ſentimens,
Veut des Rois pour ſujets, & non pas pour amans.
Vous avez mépriſé juſqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroiſſait votre empire ſuprême :
Et vos yeux ſur la terre exerçaient leur pouvoir,
Sans que vous daignaſſiez vous en appercevoir.
Quoi ! de l'amour enfin connaiſſez-vous les charmes ?
Et pouvez-vous paſſer, de ces ſombres allarmes,
Au tendre ſentiment qui vous parle aujourd'hui ?

SEMIRAMIS.

Non, ce n'eſt point l'amour qui m'entraîne vers lui :
Mon ame par les yeux ne peut être vaincuë.
Ne croi pas qu'à ce point de mon rang deſcenduë,
Ecoutant dans mon trouble un charme ſuborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur.
Je crois ſentir du moins de plus nobles tendreſſes.
Malheureuſe ! eſt-ce à moi d'éprouver des faibleſſes !

De connaître l'amour & ses fatales loix ?
Otane, que veux-tu ? je fus mère autrefois.
Mes malheureuses mains à peine cultivèrent
Ce fruit d'un triste hymen, que les Dieux m'enlevèrent.
Seule, en proie aux chagrins, qui venaient m'allarmer,
N'ayant autour de moi rien que je pusse aimer,
Sentant ce vuide affreux de ma grandeur suprême,
M'arrachant à ma cour, & m'évitant moi-même,
J'ai cherché le repos dans ces grands monumens,
D'une ame qui se fuit trompeurs amusemens.
Le repos m'échappait ; je sens que je le trouve :
Je m'étonne en secret du charme que j'éprouve.
Arzace me tient lieu d'un époux & d'un fils,
Et de tous mes travaux, & du monde soumis.
Que je vous dois d'encens, ô puissance céleste !
Qui me forçant de prendre un joug jadis funeste,
Me préparez au nœud que j'avais abhorré,
En m'embrasant d'un feu par vous-même inspiré !

OTANE.

Mais vous avez prévû la douleur & la rage,
Dont va frémir Assur à ce nouvel outrage.
Car enfin il se flatte, & la commune voix
A fait tomber sur lui l'honneur de votre choix :
Il ne bornera pas son dépit à se plaindre.

SEMIRAMIS.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
J'ai sû quinze ans entiers, quel que fût son projet,
Le tenir dans le rang de mon premier sujet :
A son ambition, pour moi toûjours suspecte,
Je prescrivis quinze ans les bornes qu'il respecte.
Je régnais seule alors ; & si ma faible main

Mit à ſes vœux hardis ce redoutable frein,
Que pourront déſormais ſa brigue & ſon audace,
Contre Sémiramis unie avec Arzace ?
Oui, je crois que Ninus content de mes remords,
Pour preſſer cet hymen quitte le ſein des morts.
Sa grande ombre, en effet, déja trop offenſée,
Contre Sémiramis ſerait trop couroucée ;
Elle verrait donner, avec trop de douleur,
Sa couronne & ſon lit à ſon empoiſonneur.
Du ſein de ſon tombeau voilà ce qui l'appelle ;
Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle ;
La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler :
Pour entendre mes loix je l'ai fait appeller,
Je l'attens.

OTANE.

Son crédit, ſon ſacré caractère,
Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

SEMIRAMIS.

Sa voix achévera de raſſurer mon cœur.

OTANE.

Il vient.

SCENE II.

SEMIRAMIS, OROES.

SEMIRAMIS.

De Zoroaſtre auguſte ſucceſſeur,
Je vais nommer un Roi, vous couronnez ſa tête :
Tout eſt-il préparé pour cette auguſte fête ?

OROES.

Les mages & les grands attendent votre choix ;

Je remplis mon devoir, & j'obéis aux Rois ;
Le soin de les juger n'est point notre partage :
C'est celui des Dieux seuls.

SEMIRAMIS.

A ce sombre langage,
On dirait qu'en secret vous condamnez mes vœux.

OROES.

Je ne les connais pas ; puissent-ils être heureux !

SEMIRAMIS.

Mais vous interprétez les volontés célestes.
Ces signes que j'ai vûs me seraient-ils funestes ?
Une ombre, un Dieu peut-être, à mes yeux s'est montré ;
Dans le sein de la terre il est soudain rentré.
Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière,
Dont le ciel sépara l'enfer & la lumière ?
D'où vient que les humains, malgré l'arrêt du sort,
Reviennent à mes yeux du séjour de la mort ?

OROES.

Du ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même :
Il permet à la mort d'interrompre ses loix,
Pour l'effroi de la terre, & l'exemple des Rois.

SEMIRAMIS.

Les oracles d'Ammon veulent un sacrifice.

OROES.

Il se fera, Madame.

SEMIRAMIS.

Eternelle justice,
Qui lisez dans mon ame avec des yeux vengeurs,
Ne la remplissez plus de nouvelles horreurs ;
De mon premier hymen oubliez l'infortune.

Digitized by Google

à Oroès qui s'éloignait.

Revenez.

OROES, *revenant.*

Je croyais ma préfence importune.

SEMIRAMIS.

Répondez : ce matin aux pieds de vos autels
Arzace a préfenté des dons aux immortels ?

OROES.

Oui, ces dons leur font chers ; Arzace a fû leur plaire.

SEMIRAMIS.

Je le crois, & ce mot me raffure & m'éclaire.
Puis-je d'un fort heureux me repofer fur lui ?

OROES.

Arzace de l'Empire eft le plus digne appui ;
Les Dieux l'ont amené : fa gloire eft leur ouvrage.

SEMIRAMIS.

J'accepte avec tranfport ce fortuné préfage ;
L'efpérance & la paix reviennent me calmer.
Allez ; qu'un pur encens recommence à fumer.
De vos mages, de vous, que la préfence augufte,
Sur l'hymen le plus grand, fur le choix le plus jufte,
Attirent de nos Dieux les regards fouverains.
Puiffent de cet Etat les éternels deftins
Reprendre avec les miens une fplendeur nouvelle !
Hâtez de ce beau jour la pompe folemnelle.
Allez.

SCENE

Digitized by Google

SCENE III.

SEMIRAMIS, OTANE.

SEMIRAMIS.

Ainsi le ciel est d'accord avec moi ;
Je suis son interprète, en choisissant un Roi.
Que je vais l'étonner, par le don d'un Empire !
Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire !
Qu'Assur & tous les siens vont être humiliés !
Quand j'aurai dit un mot, la terre est à ses pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !
Je l'épouse, & pour dot, je lui donne le monde.
Enfin ma gloire est pure, & je puis la goûter.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE, un Officier du palais.

OTANE.

Arzace à vos genoux demande à se jetter ;
Daignez à ses douleurs accorder cette grace.

SEMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace !
De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur :
Qu'il vienne ; il ne sait pas ce qu'il peut sur mon cœur.
Vous dont le sang s'appaise, & dont la voix m'inspire,
O mânes redoutés, & vous Dieux de l'Empire,

Dieux des Aſſyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriſer, ſoyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a ſoudain pénétrée !

SCENE V.

SEMIRAMIS, ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

O Reine, à vous ſervir ma vie eſt conſacrée ;
Je vous devais mon ſang, & quand je l'ai verſé,
Puiſqu'il coula pour vous, je fus récompenſé.
Mon père avait joui de quelque renommée ;
Mes yeux l'ont vû mourir, commandant votre armée ;
Il a laiſſé, Madame, à ſon malheureux fils
Des exemples frappans peut-être mal ſuivis.
Je n'oſe devant vous rappeller la mémoire
Des ſervices d'un père & de ſa faible gloire,
Qu'afin d'obtenir grace à vos ſacrés genoux,
Pour un fils téméraire, & coupable envers vous,
Qui de ſes vœux hardis écoutant l'imprudence,
Craint même en vous ſervant de vous faire une offenſe.

SEMIRAMIS.

Vous m'offenſer ? qui, vous ? ah ! ne le craignez pas.

ARZACE.

Vous donnez votre main, vous donnez vos Etats.
Sur ces grands intérêts, ſur ce choix que vous faites,
Mon cœur doit renfermer ſes plaintes indiſcrètes.
Je dois dans le ſilence, & le front proſterné,
Attendre, avec cent Rois, qu'un Roi nous ſoit donné.

Digitized by Google

Mais d'Affur hautement le triomphe s'apprête ;
D'un pas audacieux il marche à fa conquête ;
Le peuple nomme Affur, il eft de votre fang :
Puiffe-t-il mériter & fon nom, & fon rang !
Mais enfin je me fens l'ame trop élevée,
Pour adorer ici la main que j'ai bravée,
Pour me voir écrafé de fon orgueil jaloux.
Souffrez que loin de lui, malgré moi loin de vous,
Je retourne aux climats où je vous ai fervie.
J'y fuis affez puiffant contre fa tyrannie,
Si des bienfaits nouveaux dont j'ofe me flatter...

SEMIRAMIS.

Ah ! que m'avez-vous dit ? vous, fuir ? vous me quitter ?
Vous pourriez craindre Affur ?

ARZACE.

Non. Ce cœur téméraire
Craint dans le monde entier votre feule colère.
Peut-être avez-vous fû mes defirs orgueilleux :
Votre indignation peut confondre mes vœux.
Je tremble.

SEMIRAMIS.

Efpérez tout ; je vous ferai connaître,
Qu'Affur en aucun tems ne fera votre maître.

ARZACE.

Eh bien ! je l'avoûrai ; mes yeux avec horreur,
De votre époux en lui verraient le fucceffeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hyménée,
Verra-t-on à fes loix Azéma deftinée ?
Pardonnez à l'excès de ma préfomption ;
Ne redoutez-vous point fa fourde ambition ?
Jadis à Ninias Azéma fut unie ;

Digitized by Google

C'est dans le même sang qu'Assur puisa la vie ;
Je ne suis qu'un sujet, mais j'ose contre lui....

SEMIRAMIS.

Des sujets tels que vous sont mon plus noble appui.
Je sais vos sentimens : votre ame peu commune
Chérit Sémiramis, & non pas ma fortune.
Sur mes vrais intérêts vos yeux sont éclairés :
Je vous en fais l'arbitre, & vous les soutiendrez.
D'Assur & d'Azéma je romps l'intelligence ;
J'ai prévû les dangers d'une telle alliance ;
Je sais tous ses projets, ils seront confondus.

ARZACE.

Ah ! puisqu'ainsi mes vœux sont par vous entendus,
Puisque vous avez lû dans le fond de mon ame...

AZEMA *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ose à vos pieds...

SEMIRAMIS, *relevant Azéma.*

Rassurez-vous, Madame :
Quel que soit mon époux, je vous garde en ces lieux
Un sort & des honneurs dignes de vos ayeux.
Destinée à mon fils, vous m'êtes toûjours chère ;
Et je vous vois encor avec des yeux de mère.
Placez-vous l'un & l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon auguste choix.

à Arzace.

Que l'appui de l'Etat se range auprès du trône.

SCENE VI.

Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand fallon magnifiquement orné. Plufieurs Officiers, avec les marques de leurs dignités, font fur des gradins. Un trône eft placé au milieu du fallon. Les Satrapes font auprès du trône. Le grand-Prêtre entre avec les Mages. Il fe place debout entre Affur & Arzace. La Reine eft au milieu avec Azéma & fes femmes. Des gardes occupent le fond du fallon.

OROES.

PRinces, mages, guerriers, foutiens de Babylone,
Par l'ordre de la Reine en ces lieux raffemblés,
Les decrets de nos Dieux vous feront révélés :
Ils veillent fur l'Empire, & voici la journée
Qu'à de grands changemens ils avaient deftinée.
Quel que foit le Monarque, & quel que foit l'époux,
Que la Reine ait choifi pour l'élever fur nous,
C'eft à nous d'obéir... J'apporte au nom des mages
Ce que je dois aux Rois, des vœux & des hommages,
Des fouhaits pour leur gloire, & furtout pour l'Etat.
Puiffent ces jours nouveaux de grandeur & d'éclat
N'être jamais changés en des jours de ténèbres,
Ni ces chants d'allégreffe en des plaintes funèbres !

AZEMA.

Pontife, & vous, Seigneurs, on va nommer un Roi :
Ce grand choix, tel qu'il foit, peut n'offenfer que moi.
Mais je nâquis fujette, & je le fuis encore ;
Je m'abandonne aux foins dont la Reine m'honore ;
Et fans ofer prévoir un finiftre avenir,
Je donne à fes fujets l'exemple d'obéir.

Digitized by Google

ASSUR.

Quoi qu'il puiſſe arriver, quoi que le ciel décide,
Que le bien de l'Etat à ce grand jour préſide.
Jurons tous par ce trône, & par Sémiramis,
D'être à ce choix auguſte aveuglément ſoumis,
D'obéir ſans murmure au gré de ſa juſtice.

ARZACE.

Je le jure; & ce bras armé pour ſon ſervice,
Ce cœur à qui ſa voix commande après les Dieux,
Ce ſang dans les combats répandu ſous ſes yeux,
Sont à mon nouveau maître, avec le même zèle
Qui ſans ſe démentir les anima pour elle.

LE GRAND-PRÊTRE.

De la Reine & des Dieux j'attens les volontés.

SEMIRAMIS.

Il ſuffit; prenez place; & vous, peuple, écoutez.
(Elle s'aſſied ſur le trône.)
Azéma, Aſſur, le grand-Prêtre, Arzace prennent leurs places: elle continue:

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le ſceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un uſage jaloux
Deſtinait au fuſeau ſous les loix d'un époux;
Si j'ai, de mes ſujets ſurpaſſant l'eſpérance,
De cet Empire heureux porté le poids immenſe,
Je vais le partager, pour le mieux maintenir,
Pour étendre ſa gloire aux ſiécles à venir,
Pour obéir aux Dieux, dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier ſi longtems indomtable.
Ils m'ont ôté mon fils, puiſſent-ils m'en donner
Qui, dignes de me ſuivre, & de vous gouverner,

Marchant dans les fentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éternifent l'ouvrage !
J'ai pû choifir, fans doute, entre des Souverains ;
Mais ceux dont les Etats entourent mes confins,
Ou font mes ennemis, ou font mes tributaires.
Mon fceptre n'eft point fait pour leurs mains étrangères ;
Et mes premiers fujets font plus grands à mes yeux,
Que tous ces Rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus nâquit fujet ; s'il eut le diadême,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le fceptre que je tiens.
Maîtreffe d'un Etat plus vafte que les fiens,
J'ai rangé fous vos loix vingt peuples de l'Aurore,
Qu'au fiécle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le fus achever.
Ce qui fonde un Etat le peut feul conferver.
Il vous faut un héros digne d'un tel Empire,
Digne de tels fujets, & fi j'ofe le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indomté que je vais lui donner.
J'ai confulté les loix, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'Etat, l'intérêt de la terre ;
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner fur vous ;
Voyez revivre en lui les Princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce Monarque, eft ARZACE.

Elle defcend du trône, & tout le monde fe lève.

AZEMA.

Arzace ! ô perfidie !

ASSUR.

O vengeance ! ô fureurs !

Digitized by Google

ARZACE *à Azéma.*

Ah ! croyez ...

OROES.

Juste ciel ! écartez ces horreurs !

SEMIRAMIS *avançant sur la scène, & s'adressant aux mages.*

Vous qui sanctifiez de si pures tendresses,
Venez sur les autels garantir nos promesses ;
Ninus & Ninias vous sont rendus en lui.

Le tonnerre gronde, & le tombeau paraît s'ébranler.

Ciel ! qu'est-ce que j'entens ?

OROES.

Dieux ! soyez notre appui.

SEMIRAMIS.

Le ciel tonne sur nous : est-ce faveur ou haine ?
Grace, Dieux tout-puissans ! qu'Arzace me l'obtienne.
Quels funèbres accens redoublent mes terreurs !
La tombe s'est ouverte ; il paraît... Ciel !... je meurs...

L'ombre de Ninus sort de son tombeau.

ASSUR.

L'ombre de Ninus même ! ô Dieux ! est-il possible ?

ARZACE.

Eh bien ! qu'ordonnes-tu ? parle nous, Dieu terrible.

ASSUR.

Parle.

SEMIRAMIS.

Veux-tu me perdre, ou veux-tu pardonner ?
C'est ton sceptre & ton lit que je viens de donner ;
Juge si ce héros est digne de ta place...
Prononce. J'y consens.

L'OMBRE *à Arzace.*

Tu régneras, Arzace ;

Mais

Digitized by Google

Mais il eſt des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre, il faut ſacrifier.
Sers & mon fils & moi ; ſouvien-toi de ton père :
Ecoute le Pontife.

ARZACE.

Ombre que je révère,
Demi-Dieu dont l'eſprit anime ces climats,
Ton aſpect m'encourage, & ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève, que veux-tu que ma main ſacrifie ?

L'ombre retourne de ſon eſtrade à la porte du tombeau.

Il s'éloigne, il nous fuit.

SEMIRAMIS.

Ombre de mon époux,
Permets qu'en ce tombeau j'embraſſe tes genoux,
Que mes regrets....

L'OMBRE *à la porte du tombeau.*

Arrête, & reſpecte ma cendre ;
Quand il en ſera tems, je t'y ferai deſcendre.

Le ſpectre rentre, & le mauſolée ſe referme.

ASSUR.

Quel horrible prodige !

SEMIRAMIS.

O peuples, ſuivez-moi,
Venez tous dans ce temple, & calmez votre effroi.
Les mânes de Ninus ne ſont point implacables :
S'ils protégent Arzace, ils me ſont favorables :
C'eſt le ciel qui m'inſpire, & qui vous donne un Roi :
Venez tous l'implorer pour Arzace & pour moi.

Fin du troiſiéme acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

Le théâtre repréſente le veſtibule du temple.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

N'Irritez point mes maux ; ils m'accablent aſſez.
Cet oracle eſt affreux, plus que vous ne penſez.
Des prodiges ſans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi ; je vous perds.

AZEMA.

Ah ! parjure !
Va, ceſſe d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne ſouvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,
Ta barbare inconſtance eſt le plus grand pour moi.
Achève, rend Ninus à ton crime propice :
Commence ici par moi ton affreux ſacrifice :
Frappe, ingrat.

ARZACE.

C'en eſt trop : mon cœur deſeſpéré
Contre ces derniers traits n'était point préparé.
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,

Digitized by Google

Si ce cœur vous préfère à l'Empire du monde.
Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,
Vous en étiez l'objet; j'avais tout fait pour vous;
Et mon ambition au comble parvenue,
Jusqu'à vous mériter avait porté sa vuë.
Sémiramis m'est chère; oui, je dois l'avouer;
Votre bouche avec moi conspire à la louer.
Nos yeux la regardaient comme un Dieu tutélaire,
Qui de nos chastes feux protégeait le mystère.
C'est avec cette ardeur, & ces vœux épurés,
Que peut-être les Dieux veulent être adorés.
Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la Reine:
Jugez du précipice où ce choix nous entraine:
Apprenez tout mon sort.

AZEMA.

Je le sais.

ARZACE.

Apprenez,
Que l'Empire ni vous ne me sont destinés.
Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même,
Cet unique héritier de la grandeur suprême...

AZEMA.

Eh bien?

ARZACE.

Ce Ninias, qui presque en son berceau,
De l'hymen avec vous alluma le flambeau,
Qui nâquit à la fois mon rival & mon maître....

AZEMA.

Ninias!

ARZACE.

Il respire, il vient, il va paraître.

AZEMA.

Ninias, juſte ciel ! Eh quoi, Sémiramis....

ARZACE.

Juſqu'à ce jour trompée elle a pleuré ſon fils.

AZEMA.

Ninias eſt vivant !

ARZACE.

C'eſt un ſecret encore,
Renfermé dans le temple, & que la Reine ignore.

AZEMA.

Mais Ninus te couronne, & ſa veuve eſt à toi.

ARZACE.

Mais ſon fils eſt à vous : mais ſon fils eſt mon Roi ;
Mais je dois le ſervir. Quel oracle funeſte !

AZEMA.

L'amour parle, il ſuffit ; que m'importe le reſte ?
Ses ordres plus certains n'ont point d'obſcurité ;
Voilà mon ſeul oracle, il doit être écouté.
Ninias eſt vivant ! eh bien, qu'il reparaiſſe ;
Que ſa mère à mes yeux atteſtant ſa promeſſe,
Que ſon père avec lui rappellé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau ;
Que Ninias mon Roi, ton rival & ton maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être ;
Vien voir tout cet amour devant toi confondu,
Voi fouler à mes pieds le ſceptre qui m'eſt dû.
Où donc eſt Ninias ? quel ſecret, quel myſtère
Le dérobe à ma vuë, & le cache à ſa mère ?
Qu'il revienne, en un mot ; lui, ni Sémiramis,
Ni ces mânes ſacrés que l'enfer a vomis,
Ni le renverſement de toute la nature,

Digitized by Google

Ne pourront de mon ame arracher un parjure.
Arzace, c'eſt à toi de te bien conſulter ;
Voi ſi ton cœur m'égale, & s'il m'oſe imiter.
Quels ſont donc ces forfaits, que l'enfer en furie,
Que l'ombre de Ninus ordonnent qu'on expie ?
Cruel, ſi tu trahis un ſi ſacré lien,
Je ne connais ici de crime que le tien.
Je vois de tes deſtins le fatal interprète,
Pour te dicter leurs loix ſortir de ſa retraite ;
Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,
N'eſt point fait pour paraître entre les Dieux & toi.
Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace ;
Ton ſort dépend des Dieux, le mien dépend d'Arzace.

Elle ſort.

ARZACE.

Arzace eſt à vous ſeule. Ah ! cruelle, arrêtez.
Quel mélange d'horreurs & de félicités !
Quels étonnans deſtins l'un à l'autre contraires ! . . .

SCENE II.

ARZACE, OROES *ſuivi des mages.*

OROES *à Arzace.*

VEnez, retirons-nous vers ces lieux ſolitaires ;
Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer :
A de plus grands aſſauts il faut vous préparer.

aux mages.

Apportez ce bandeau d'un Roi que je révère,
Prenez ce fer ſacré, cette lettre.

Digitized by Google

Les mages vont chercher ce que le grand-prêtre demande.

ARZACE.

O mon père !
Tirez-moi de l'abîme où mes pas ſont plongés,
Levez le voile affreux dont mes yeux ſont chargés.

OROES.

Le voile va tomber, mon fils ; & voici l'heure
Où dans ſa redoutable & profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour appaiſer ſes cris,
L'offrande réſervée à ſes mânes trahis.

ARZACE.

Quel ordre, quelle offrande ! & qu'eſt-ce qu'il déſire ?
Qui moi ! venger Ninus, & Ninias reſpire ?
Qu'il vienne, il eſt mon Roi, mon bras va le ſervir.

OROES.

Son père a commandé, ne ſachez qu'obéir.
Dans une heure à ſa tombe, Arzace, il faut vous rendre,
(*Il donne le diadême & l'épée à Ninias.*)
Armé du fer ſacré que vos mains doivent prendre,
Ceint du même bandeau que ſon front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez préſenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus !

OROES.

Ses mânes le commandent :
C'eſt dans cet appareil, c'eſt ainſi qu'ils attendent
Ce ſang qui devant eux doit être offert par vous.
Ne ſongez qu'à frapper, qu'à ſervir leur couroux :
La victime y ſera ; c'eſt aſſez vous inſtruire.
Repoſez-vous ſur eux du ſoin de la conduire.

Digitized by Google

ARZACE.

S'il demande mon ſang, diſpoſez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, Seigneur, de Ninias :
Vous ne me dites point comment ſon père même
Me donnerait ſa femme avec ſon diadême ?

OROES.

Sa femme, vous ! la Reine ! ô ciel ! Sémiramis !
Eh bien, voici l'inſtant que je vous ai promis.
Connaiſſez vos deſtins, & cette femme impie.

ARZACE.

Grands Dieux !

OROES.

De ſon époux elle a tranché la vie.

ARZACE.

Elle ! la Reine !

OROES.

Aſſur, l'oprobre de ſon nom,
Le déteſtable Aſſur a donné le poiſon.

ARZACE, *après un peu de ſilence.*

Ce crime dans Aſſur n'a rien qui me ſurprenne :
Mais croirai-je en effet qu'une épouſe, une Reine,
L'amour des nations, l'honneur des Souverains,
D'un attentat ſi noir ait pû ſouiller ſes mains ?
A-t-on tant de vertus, après un ſi grand crime ?

OROES.

Ce doute, cher Arzace, eſt d'un cœur magnanime ;
Mais ce n'eſt plus le tems de rien diſſimuler :
Chaque inſtant de ce jour eſt fait pour révéler
Les effrayans ſecrets dont frémit la nature ;
Elle vous parle ici ; vous ſentez ſon murmure ;
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.

Digitized by Google

Ne ſoyez plus ſurpris ſi Ninus irrité
Eſt monté de la terre à ces voûtes impies:
Il vient briſer des nœuds tiſſus par les furies ;
Il vient montrer au jour des crimes impunis ;
Des horreurs. de l'inceſte il vient ſauver ſon fils ;
Il parle, il vous attend ; Ninus eſt votre père ;
Vous êtes Ninias ; la Reine eſt votre mère.

ARZACE.

De tous ces coups mortels en un moment frappé,
Dans la nuit du trépas je reſte envelopé :
Moi, ſon fils ? moi ?

OROES.

Vous-même : en doutez-vous encore ?
Apprenez que Ninus, à ſa dernière aurore,
Sut qu'un poiſon mortel en terminait le cours,
Et que le même crime attentait ſur vos jours,
Qu'il attaquait en vous les ſources de la vie,
Vous arracha mourant à cette cour impie.
Aſſur comblant ſur vous ſes crimes inouïs,
Pour épouſer la mère empoiſonna le fils.
Il crut que de ſes Rois exterminant la race,
Le trône était ouvert à ſa perfide audace :
Et lorſque le palais déplorait votre mort,
Le fidèle Phradate eut ſoin de votre ſort.
Ces végétaux puiſſans, qu'en Perſe on voit éclorre,
Bienfaits nés dans ſes champs de l'aſtre qu'elle adore,
Par les ſoins de Phradate avec art préparés,
Firent ſortir la mort de vos flancs déchirés ;
De ſon fils qu'il perdit il vous donna la place ;
Vous ne futes connu que ſous le nom d'Arzace ;
Il attendait le jour d'un heureux changement.

Dieu

Digitized by Google

Dieu qui juge les Rois en ordonne autrement.
La vérité terrible eſt du ciel deſcenduë,
Et du ſein des tombeaux la vengeance eſt venuë.

ARZACE.

Dieu, maître des deſtins, ſuis-je aſſez éprouvé ?
Vous me rendez la mort, dont vous m'avez ſauvé.
Eh bien ! Sémiramis ... òui, je reçus la vie
Dans le ſein des grandeurs & de l'ignominie.
Ma mère ... ô ciel ! Ninus ! ah ! quel aveu cruel !
Mais ſi le traître Aſſur était ſeul criminel,
S'il ſe pouvait....

OROES *prenant la lettre & la lui donnant.*

Voici ces ſacrés caractères,
Ces garans trop certains de ces cruels myſtères ;
Le monument du crime eſt ici ſous vos yeux :
Douterez-vous encor ?

ARZACE.

Que ne le puis-je, ô Dieux !
Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte ;
Donnez.

(*Il lit.*)

Ninus mourant, au fidèle Phradate.
Je meurs empoiſonné, prenez ſoin de mon fils :
Arrachez Ninias à des bras ennemis ;
Ma criminelle épouſe....

OROES.

En faut-il davantage ?
C'eſt de vous que je tiens cet affreux témoignage.
Ninus n'acheva point : l'approche de la mort
Glaça ſa faible main qui traçait votre ſort :
Phradate en cet écrit vous apprend tout le reſte ;

Lifez, il vous confirme un fecret fi funefte.
Il fuffit, Ninus parle, il arme votre bras,
De fa tombe à fon trône il va guider vos pas;
Il veut du fang.

ARZACE *après avoir lû.*

O jour trop fécond en miracles!
Enfer, qui m'as parlé, tes funeftes oracles
Sont plus obfcurs encor à mon efprit troublé,
Que le fein de la tombe où je fuis appellé.
Au facrificateur on cache la victime;
Je tremble fur le choix.

OROES.

Tremblez, mais fur le crime.
Allez, dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira, comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire;
Des éternels décrets facré dépofitaire,
Marqué du fceau des Dieux, féparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos deftins.
Mortel, faible inftrument des Dieux de vos ancêtres,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échappé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grace, & ne murmurez pas.

SCENE III.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

NOn, je ne reviens point de cet état horrible;

Digitized by Google

Sémiramis ma mère ! ô ciel eſt-il poſſible !

MITRANE *arrivant.*

Babylone, Seigneur, en ce commun effroi,
Ne peut ſe raſſurer qu'en revoyant ſon Roi.
Souffrez que le premier je vienne reconnaître,
Et l'époux de la Reine, & mon auguſte maître.
Sémiramis vous cherche, elle vient ſur mes pas;
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.
Vous ne répondez point. Un deſeſpoir farouche
Fixe vos yeux troublés, & vous ferme la bouche;
Vous pâliſſez d'effroi, tout votre corps frémit.
Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé ? qu'eſt-ce qu'on vous a dit ?

ARZACE.

Fuyons vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage !
Seigneur, eſt-ce bien vous ? faites-vous cet outrage
Aux bontés de la Reine, à ſes feux, à ſon choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de Rois ?
Son eſpérance en vous eſt-elle confonduë ?

ARZACE.

Dieux ! c'eſt Sémiramis, qui ſe montre à ma vuë !
O tombe de Ninus ! ô ſéjour des enfers !
Cachez ſon crime & moi dans vos gouffres ouverts.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SEMIRAMIS.

On n'attend plus que vous; venez, maître du monde;

Son ſort, comme le mien, ſur mon hymen ſe fonde.
Je vois avec tranſport ce ſigne révéré,
Qu'a mis ſur votre front un pontiſe inſpiré,
Ce ſacré diadême, aſſuré témoignage,
Que l'enfer & le ciel confirment mon ſuffrage.
Tout le parti d'Aſſur frappé d'un ſaint reſpect,
Tombe à la voix des Dieux, & tremble à mon aſpect;
Ninus veut une offrande, il en eſt plus propice:
Pour hâter mon bonheur, hâtez ce ſacrifice.
Tous les cœurs ſont à nous, tout le peuple applaudit:
Vous régnez, je vous aime; Aſſur en vain frémit.

ARZACE *hors de lui.*

Aſſur! allons... il faut dans le ſang du perfide...
Dans cet infame ſang lavons ſon parricide;
Allons venger Ninus....

SEMIRAMIS.

Qu'entens-je? juſte ciel!
Ninus!

ARZACE, *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que ſon bras criminel

Revenant à lui.

Avait... que l'inſolent s'arme contre ſa Reine,
Et n'eſt-ce pas aſſez pour mériter ma haine?

SEMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon père!

SEMIRAMIS.

Ah! quels regards vos yeux lancent ſur moi!
Arzace, eſt-ce donc là ce cœur ſoumis & tendre,
Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre?

Digitized by Google

Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,
Que les morts déchaînés du féjour ténébreux,
De la terreur en vous laiffent encor la trace;
Mais j'en fuis moins troublée en revoyant Arzace.
Ah! ne répandez pas cette funefte nuit
Sur ces premiers momens du beau jour qui me luit.
Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vû paraître,
Lorfque vous redoutiez d'avoir Affur pour maître.
Ne craignez point Ninus, & fon ombre en couroux.
Arzace, mon appui, mon fecours, mon époux;
Cher Prince....

ARZACE, *fe détournant.*

C'en eft trop: le crime m'environne....
Arrêtez.

SEMIRAMIS.

A quel trouble, hélas! il s'abandonne,
Quand lui feul à la paix a pû me rappeller!

ARZACE.

Sémiramis....

SEMIRAMIS.

Eh bien?

ARZACE.

Je ne puis lui parler.
Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SEMIRAMIS.

Quels tranfports! quels difcours! qui, moi, que je vous fuie?
Eclairciffez ce trouble infupportable, affreux,
Qui paffe dans mon ame, & fait deux malheureux.
Les traits du defefpoir font fur votre vifage;
De moment en moment vous glacez mon courage;
Et vos yeux allarmés me caufent plus d'effroi
Que le ciel & les morts foulevés contre moi.

Digitized by Google

Je tremble en vous offrant ce ſacré diadème ;
Ma bouche en frémiſſant prononce, Je vous aime ;
D'un pouvoir inconnu l'invincible aſcendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repouſſe à l'inſtant,
Et par un ſentiment, que je ne peux comprendre,
Mêle une horreur affreuſe à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïſſez-moi.

SEMIRAMIS.

Cruel, non tu ne le veux pas ;
Mon cœur ſuivra ton cœur, mes pas ſuivront tes pas.
Quel eſt donc ce billet, que tes yeux pleins d'allarmes
Liſent avec horreur, & trempent de leurs larmes ?
Contient-il les raiſons de tes refus affreux ?

ARZACE.

Oui.

SEMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah ! je ne puis.... oſez-vous ?...

SEMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laiſſez-moi cet écrit horrible & néceſſaire....

SEMIRAMIS.

D'où le tiens-tu ?

ARZACE.

Des Dieux.

SEMIRAMIS.

Qui l'écrivit ?

ARZACE.

Mon père....

Digitized by Google

SEMIRAMIS.

Que me dis-tu ?

ARZACE.

Tremblez.

SEMIRAMIS.

Donne : appren-moi mon ſort.

ARZACE.

Ceſſez... A chaque mot vous trouveriez la mort.

SEMIRAMIS.

N'importe ; éclairciſſez ce doute qui m'accable :
Ne me réſiſtez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE.

Dieux qui conduiſez tout, c'eſt vous qui m'y forcez !

SEMIRAMIS *prenant le billet.*

Pour la dernière fois, Arzace, obéiſſez.

ARZACE.

Eh bien, que ce billet ſoit donc le ſeul ſupplice
Qu'à ſon crime, grand Dieu, réſerve ta juſtice !

Sémiramis lit.

Vous allez trop ſavoir, c'en eſt fait.

SEMIRAMIS *à Otane.*

Qu'ai-je lû ?

Soutien-moi, je me meurs....

ARZACE.

Hélas ! tout eſt connu !...

SEMIRAMIS *revenant à elle après un long ſilence.*

Eh bien ! ne tarde plus, rempli ta deſtinée ;
Puni cette coupable & cette infortunée ;
Etouffe dans mon ſang mes déteſtables feux.
La nature trompée eſt horrible à tous deux ;
Venge tous mes forfaits, venge la mort d'un père,

Digitized by Google

Reconnai-moi, mon fils, frappe, & puni ta mère.

ARZACE.

Que ce glaive plutôt épuiſe ici mon flanc
De ce ſang malheureux formé de votre ſang!
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère,
Et qui porte d'un fils le ſacré caractère!

SEMIRAMIS *ſe jettant à genoux.*

Ah! je fus ſans pitié; ſois barbare à ton tour;
Sois le fils de Ninus, en m'arrachant le jour;
Frappe. Mais quoi! tes pleurs ſe mêlent à mes larmes!
O Ninias! ô jour plein d'horreur & de charmes!...
Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la nature encor laiſſe parler la voix;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
Arroſent une main ſi fatale & ſi chère.

ARZACE NINIAS.

Ah! je ſuis votre fils, & ce n'eſt pas à vous,
Quoi que vous ayez fait, d'embraſſer mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds reſpects, & l'amour la plus pure.
C'eſt un nouveau ſujet, plus cher & plus ſoumis;
Le ciel eſt apaiſé, puiſqu'il vous rend un fils:
Livrez l'infâme Aſſur au Dieu qui vous pardonne.

SEMIRAMIS.

Reçoi pour te venger mon ſceptre & ma couronne;
Je les ai trop ſouillés.

ARZACE.

Je veux tout ignorer;
Je veux avec l'Aſie encor vous admirer.

SEMIRAMIS.

Non, mon crime eſt trop grand.

ARZACE.

Digitized by Google

ARZACE.

Le repentir l'efface.

SEMIRAMIS.

Ninus t'a commandé de régner en ma place;
Crain ſes mânes vengeurs.

ARZACE

Ils ſeront attendris
Des remords d'une mère & des larmes d'un fils.
Otane, au nom des Dieux, ayez ſoin de ma mère,
Et cachez comme moi cet horrible myſtère.

Fin du quatriéme acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

SOngez qu'un Dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.
La nature étonnée à ce danger funeste,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste.
Des oracles d'Ammon les ordres absolus,
Les infernales voix, les mânes de Ninus,
Vous disaient que le jour d'un nouvel hyménée
Finirait les horreurs de votre destinée :
Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli ;
L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli ;
Ninias vous révère. Un secret sacrifice
Va contenter des Dieux la facile justice :
Ce jour si redouté fera votre bonheur.

SEMIRAMIS.

Ah ! le bonheur, Otane, est-il fait pour mon cœur ?
Mon fils s'est attendri ; je me flatte, j'espère,
Qu'en ces premiers momens la douleur d'une mère
Parle plus hautement à ses sens oppressés,
Que le sang de Ninus, & mes crimes passés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre & plus sévère,
Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.

OTANE.

Que craignez-vous d'un fils ? quel noir preſſentiment !

SEMIRAMIS.

La crainte ſuit le crime, & c'eſt ſon châtiment.
Le déteſtable Aſſur ſait-il ce qui ſe paſſe ?
N'a-t-on rien attenté ? Sait-on quel eſt Arzace ?

OTANE.

Non ; ce ſecret terrible eſt de tous ignoré.
De l'ombre de Ninus l'oracle eſt adoré ;
Les eſprits conſternés ne peuvent le comprendre.
Comment ſervir ſon fils ? pourquoi venger ſa cendre ?
On l'ignore, on ſe tait. On attend ces momens,
Où fermé ſans réſerve au reſte des vivans,
Ce lieu ſaint doit s'ouvrir pour finir tant d'allarmes.
Le peuple eſt aux autels ; vos ſoldats ſont en armes.
Azéma, pâle, errante, & la mort dans les yeux,
Veille autour du tombeau, lève les mains aux cieux.
Ninias eſt au temple, & d'une ame éperdue,
Se prépare à frapper ſa victime inconnue.
Dans ſes ſombres fureurs Aſſur enveloppé,
Raſſemble les débris d'un parti diſſipé ;
Je ne ſais quels projets il peut former encore.

SEMIRAMIS.

Ah, c'eſt trop ménager un traître que j'abhorre ;
Qu'Aſſur chargé de fers en vos mains ſoit remis ;
Otane, allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils appaiſera l'éternelle juſtice,
En répandant, du moins, le ſang de mon complice ;
Qu'il meure ; qu'Azéma rendue à Ninias,
Du crime de mon règne épure ces climats.
Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te ſatisfaire :

Digitized by Google

Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.
Ah ! qui vient dans ces lieux à pas précipités ?
Que tout rend la terreur à mes ſens agités !

SCENE II.

SEMIRAMIS, AZEMA.

AZEMA.

MAdame, pardonnez, ſi ſans être appellée,
De mortelles frayeurs trop juſtement troublée,
Je viens avec tranſport embraſſer vos genoux.

SEMIRAMIS.

Ah ! princeſſe, parlez, que me demandez-vous ?

AZEMA.

D'arracher un héros au coup qui le menace,
De prévenir le crime, & de ſauver Arzace.

SEMIRAMIS.

Arzace ? lui ! quel crime ?

AZEMA.

Il devient votre époux ;
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

SEMIRAMIS.

Lui mon époux ? grands Dieux !

AZEMA.

Quoi l'hymen qui vous lie...

SEMIRAMIS.

Cet hymen eſt affreux, abominable, impie.
Arzace ? il eſt... parlez ; je friſſonne, achevez :
Quels dangers ! hâtez-vous....

Digitized by Google

AZEMA.

Madame, vous ſavez
Que peut-être au moment que ma voix vous implore....

SEMIRAMIS.

Eh bien?

AZEMA.

Ce demi-Dieu, que je redoute encore,
D'un ſecret ſacrifice en doit être honoré,
Au fond du labyrinthe à Ninus conſacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

SEMIRAMIS.

Quels forfaits, juſtes Dieux!

AZEMA.

Cet Aſſur, cet impie,
Va violer la tombe où nul n'eſt introduit.

SEMIRAMIS.

Qui? lui?

AZEMA.

Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des ſouterrains ſecrets, où ſa fureur habile
A tout événement ſe creuſait un aſyle,
Ont ſervi les deſſeins de ce monſtre odieux;
Il vient braver les morts, il vient braver les Dieux:
D'une main ſacrilège aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

SEMIRAMIS.

O ciel! qui vous l'a dit? comment, par quel détour?

AZEMA.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour;
J'ai vû du traître Aſſur la haine envenimée,
Sa faction tremblante, & par lui ranimée,

Ses amis rassemblés, qu'a séduits sa fureur :
De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur.
J'ai feint de réunir nos causes mutuelles ;
Je l'ai fait épier par des regards fidelles :
Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté ;
Il marche au sacrilège avec impunité :
Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paraître,
Que l'accès en est même interdit au grand-prêtre,
Il y vole : & le bruit par ses soins se répand,
Qu'Arzace est la victime, & que la mort l'attend ;
Que Ninus dans son sang doit laver son injure.
On parle au peuple, aux grands, on s'assemble, on murmure.
Je crains Ninus, Assur, & le ciel en couroux.

SEMIRAMIS.

Eh bien, chère Azéma, ce ciel parle par vous ;
Il me suffit. Je vois ce qui me reste à faire.
On peut s'en reposer sur le cœur d'une mère.
Ma fille, nos destins à la fois sont remplis :
Défendez votre époux : je vais sauver mon fils.

AZEMA.

Ciel !

SEMIRAMIS.

Prête à l'épouser, les Dieux m'ont éclairée ;
Ils inspirent encor une mère éplorée ;
Mais les momens sont chers. Laissez-moi dans ces lieux :
Ordonnez en mon nom que les prêtres des Dieux,
Que les chefs de l'Etat viennent ici se rendre.

Azéma passe dans le vestibule du temple ; Sémiramis, de l'autre côté, s'avance vers le mausolée.

Ombre de mon époux ! je vais venger ta cendre.
Voici l'instant fatal, où ta voix m'a promis,

Que l'accès de ta tombe allait m'être permis :
J'obéirai ; mes mains qui guidaient des armées,
Pour fecourir mon fils à ta voix font armées.
Venez, gardes du trône, accourez à ma voix ;
D'Arzace déformais reconnaiffez les loix :
Arzace eft votre Roi, vous n'avez plus de Reine ;
Je dépofe en fes mains la grandeur fouveraine.
Soyez fes défenfeurs, ainfi que fes fujets.
Allez.

Les gardes fe rangent au fond de la fcène.

Dieux tout-puiffans, fecondez mes projets.

Elle entre dans le tombeau.

SCÈNE III.

AZEMA, *revenant de la porte du temple fur le devant de la fcène.*

QUe méditait la Reine, & quel deffein l'anime ?
A-t-elle encor le tems de prévenir le crime ?
O prodige, ô deftin, que je ne conçois pas !
Moment cher & terrible, Arzace, Ninias !
Arbitres des humains, puiffances que j'adore,
Me l'avez-vous rendu, pour lè ravir encore ?

Digitized by Google

SCENE IV.

AZEMA, ARZACE, ou NINIAS.

AZEMA.

Ah! cher Prince, arrêtez. Ninias, eſt-ce vous?
Vous le fils de Ninus, mon maître & mon époux?

NINIAS.

Ah! vous me revoyez confus de me connaître.
Je ſuis du ſang des Dieux, & je frémis d'en être.
Ecartez ces horreurs, qui m'ont environné;
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné;
Encouragez ce bras prêt à venger un père.

AZEMA.

Gardez-vous de remplir cet affreux miniſtère.

NINIAS.

Je dois un ſacrifice, il le faut, j'obéis.

AZEMA.

Non. Ninus ne veut pas qu'on immole ſon fils.

NINIAS.

Comment?

AZEMA.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable;
Un traître y tend pour vous un piége inévitable.

NINIAS.

Qui peut me retenir, & qui peut m'effrayer?

AZEMA.

C'eſt vous que dans la tombe on va ſacrifier;
Aſſur, l'indigne Aſſur, a, d'un pas ſacrilège,
Violé du tombeau le divin privilège:

Digitized by Google

Il vous attend.

NINIAS.

Grands Dieux ! tout eſt donc éclairci.
Mon cœur eſt raſſuré, la victime eſt ici.
Mon père empoiſonné par ce monſtre perſide,
Demande à haute voix le ſang du parricide.
Inſtruit par le grand-prêtre, & conduit par le ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,
Je n'aurai qu'à frapper la victime funeſte,
Qu'amène à mon couroux la juſtice céleſte.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,
D'un pouvoir invincible eſt l'aveugle inſtrument.
Les Dieux ſeuls ont tout fait, & mon ame étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma deſtinée.
Je vois que malgré nous tous nos pas ſont marqués;
Je vois que des enfers ces mânes évoqués,
Sur le chemin du trône ont ſemé les miracles:
J'obéis ſans rien craindre, & j'en crois les oracles.

AZEMA.

Tout ce qu'ont fait les Dieux ne m'apprend qu'à frémir;
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laiſſé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin: étouffez ce murmure.

AZEMA.

Ils choiſiſſent ſouvent une victime pure;
Le ſang de l'innocence a coulé ſous leurs coups.

NINIAS.

Puiſqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.
Ce ſont eux qui parlaient par la voix de mon père:
Ils me rendent un trône, une épouſe, une mère:
Et couvert à vos yeux du ſang du criminel,

Digitized by Google

Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
J'obéis, c'eſt aſſez, le ciel fera le reſte.

SCENE V.

AZEMA *ſeule.*

DIeux! veillez ſur ſes pas, dans ce tombeau funeſte.
Que voulez-vous? quel ſang doit aujourd'hui couler?
Impénétrables Dieux, vous me faites trembler.
Je crains Aſſur, je crains cette main ſanguinaire;
Il peut percer le fils ſur la cendre du père.
Abîmes redoutés, dont Ninus eſt ſorti,
Dans vos antres profonds, que ce monſtre englouti
Porte au ſein des enfers la fureur qui le preſſe.
Cieux, tonnez, cieux, lancez la foudre vengereſſe.
O ſon père! ô Ninus, quoi tu n'as pas permis
Qu'une épouſe éplorée accompagnât ton fils!
Ninus, combats pour lui, dans ce lieu de ténèbres.
N'entens-je pas ſa voix parmi des cris funèbres?
Dût ce ſacré tombeau, profané par mes pas,
Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas,
J'y deſcendrai, j'y vole... Ah! quels coups de tonnerre
Ont enflammé le ciel, & font trembler la terre!
Je crains, j'eſpère.... il vient.

Digitized by Google

SCENE VI.

NINIAS *une épée sanglante à la main*, AZEMA.

NINIAS.

Ciel ! où suis-je ?

AZEMA.

Ah ! Seigneur,
Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du sang du parricide.
Au fond de ce tombeau, mon père était mon guide.
J'errais dans les détours de ce grand monument,
Plein de respect, d'horreur & de saisissement ;
Il marchait devant moi : j'ai reconnu la place,
Que son ombre en couroux marquait à mon audace.
Auprès d'une colonne, & loin de la clarté,
Qui suffisait à peine à ce lieu redouté,
J'ai vû briller le fer dans la main du perfide ;
J'ai cru le voir trembler : tout coupable est timide :
J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur ;
Et d'un bras tout sanglant, qu'animait ma fureur,
Déja je le trainais, roulant sur la poussière,
Vers les lieux d'où partait cette faible lumière :
Mais je vous l'avoûrai, ses sanglots redoublés,
Ses cris plaintifs & sourds, & mal articulés,
Les Dieux qu'il invoquait, & le repentir même,
Qui semblait le saisir à son heure suprême ;
La sainteté du lieu ; la pitié dont la voix,

Digitized by Google

Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix;
Un sentiment confus, qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime sanglante.
Azéma, quel est donc ce trouble, cet effroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi?
Mon cœur est pur, ô Dieux! mes mains sont innocentes:
D'un sang proscrit par vous vous les voyez fumantes;
Quoi, j'ai servi le ciel, & je sens des remords!

AZEMA.

Vous avez satisfait la nature & les morts.
Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère;
Calmez à ses genoux ce trouble involontaire;
Et puisqu'Assur n'est plus...

SCENE VII.

NINIAS, AZEMA, ASSUR.

Assur paraît dans l'enfoncement avec Otane & les gardes de la Reine.

AZEMA.

Ciel! Assur à mes yeux!

NINIAS.

Assur?

AZEMA.

Accourez tous, ministres de nos Dieux,
Ministres de nos Rois, défendez votre maître.

Digitized by Google

.1.3.28 VOLTAIRE VOL. III
284a
Digitized by Google



H. Gravelot inv. J. Massard Sculp.

Quelle victime, ô Ciel, a donc frapé ma rage!

Sémiramis Act. V. Sc. 8.

Digitized by Google

SCENE VIII.

Le grand-prêtre OROES, les mages & le peuple, NINIAS, AZEMA, ASSUR *défarmé*, MITRANE, OTANE.

OTANE.

IL n'en eſt pas beſoin; j'ai fait ſaiſir le traître,
Lorſque dans ce lieu ſaint il allait pénétrer.
La Reine l'ordonna, je viens vous le livrer.

NINIAS.

Qu'ai-je fait? & quelle eſt la victime immolée?

OROES.

Le ciel eſt ſatisfait; la vengeance eſt comblée.
En montrant Aſſur.
Peuples, de votre Roi voilà l'empoiſonneur:
En montrant Ninias.
Peuples, de votre Roi voilà le ſucceſſeur.
Je viens vous l'annoncer, je viens le reconnaître;
Revoyez Ninias, & ſervez votre maître.

ASSUR.

Toi Ninias?

OROES.

Lui-même; un Dieu qui l'a conduit
Le ſauva de ta rage, & ce Dieu te pourſuit.

ASSUR.

Toi de Sémiramis tu reçus la naiſſance!

NINIAS.

Oui; mais pour te punir j'ai reçu ſa puiſſance.

Digitized by Google

Allez, délivrez-moi de ce monſtre inhumain.
Il ne méritait pas de tomber ſous ma main.
Qu'il meure dans l'opprobre, & non de mon épée;
Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.

Sémiramis paraît au pied du tombeau mourante; un mage qui eſt à cette porte la relève.

ASSUR.

Va: mon plus grand ſupplice eſt de te voir mon Roi;
Apercevant Sémiramis.
Mais je te laiſſe encor plus malheureux que moi;
Regarde ce tombeau; contemple ton ouvrage.

NINIAS.

Quelle victime, ô ciel, a donc frappé ma rage!

AZEMA.

Ah! fuyez, cher époux!

MITRANE.

Qu'avez-vous fait?

OROES *ſe mettant entre le tombeau & Ninias.*

Sortez,
Venez purifier vos bras enſanglantés;
Remettez dans mes mains ce glaive trop funeſte,
Cet aveugle inſtrument de la fureur céleſte.

NINIAS, *courant vers Sémiramis.*

Ah! cruels, laiſſez-moi le plonger dans mon cœur.

OROES, *tandis qu'on le déſarme.*

Gardez de le laiſſer à ſa propre fureur.

SEMIRAMIS, *qu'on fait avancer, & qu'on place ſur un fauteuil.*

Vien me venger, mon fils: un monſtre ſanguinaire,

Digitized by Google

Un traître, un facrilège, affaffine ta mère.

NINIAS.

O jour de la terreur ! ô crimes inouïs !
Ce facrilège affreux, ce monftre eft votre fils.
Au fein qui m'a nourri cette main s'eft plongée :
Je vous fuis dans la tombe, & vous ferez vengée.

SEMIRAMIS.

Hélas ! j'y defcendis pour défendre tes jours.
Ta malheureufe mère allait à ton fecours...
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était düe.

NINIAS.

Ah ! c'eft le dernier trait à mon ame éperdue.
J'attefte ici les Dieux qui conduifaient mon bras,
Ces Dieux qui m'égaraient...

SEMIRAMIS.

Mon fils, n'achève pas :
Je te pardonne tout, fi pour grace dernière,
Une fi chère main ferme au moins ma paupière.

Il fe jette à genoux.

Vien, je te le demande, au nom du même fang,
Qui t'a donné la vie, & qui fort de mon flanc.
Ton cœur n'a pas fur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira, j'étais plus criminelle.
J'en fuis affez punie. Il eft donc des forfaits,
Que le couroux des Dieux ne pardonne jamais !
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'opprobre dont mon crime a fouillé votre race ;
D'une mère expirante approchez vous tous deux ;
Donnez-moi votre main ; vivez, régnez heureux,

Digitized by Google

Cet efpoir me confole... il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon ame eft en proie.
Je la fens... elle vient... fonge à Sémiramis,
Ne hai point fa mémoire : ô mon fils, mon cher fils...
C'en eft fait....

OROES.

La lumière à fes yeux eft ravie.
Secourez Ninias, prenez foin de fa vie.
Par ce terrible exemple, apprenez tous, du moins,
Que les crimes fecrets ont les Dieux pour témoins.
Plus le coupable eft grand, plus grand eft le fupplice.
Rois, tremblez fur le trône, & craignez leur juftice.

Fin du cinquième & dernier acte.

ORESTE,

Digitized by Google

ORESTE,

TRAGÉDIE.

Telle qu'on la joue aujourd'hui ſur le théâtre du Roi à Paris.

Digitized by Google

EPITRE

A SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE.

Madame,

VOus avez vû passer ce siécle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût & par vos exemples; ce siécle qui sert de modèle au notre en tant de choses, & peut-être de reproche, comme il en servira à tous les âges. C'est dans ces tems illustres que les *Condés* vos ayeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient & encourageaient les arts; où un *Bossuet* immortalisait les héros, & instruisait les Rois; où un *Fénélon*, le second des hommes dans l'éloquence, & le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enseignait avec tant de charmes la justice & l'humanité; où les *Racines*, les *Despréaux* présidaient aux belles-lettres, *Lully* à la musique, *le Brun* à la peinture. Tous ces arts, Madame, furent accueillis surtout dans votre palais. Je me souviendrai toûjours que presque au sortir de l'enfance j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme, dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, & qui cultiva l'esprit de Monseigneur le Duc de Bourgogne, ainsi que le votre & celui de Mr. le Duc du Maine; travaux heureux, dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un *Sophocle*, un *Euripide*; il traduisait sur le champ en Français une de leurs tragédies. L'admiration, l'entousiasme dont il était saisi, lui inspirait des expressions qui répondaient à la mâle & harmonieuse énergie des vers Grecs, autant qu'il est possible

Digitized by Google

d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, & qui polie par tant de grands auteurs, manque encor pourtant de précision, de force & d'abondance. On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne la valeur des expressions Grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un seul terme y suffit, pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un Dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets des rochers frapés souvent de la foudre. Non-seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination; mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée, & charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte Grec est toûjours faible, séche & indigente. C'est du caillou & de la brique, avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant Mr. *de Maléfieu*, par des efforts que produisait un entousiasme subit, & par un récit véhément, semblait suppléer à la pauvreté de la langue, & mettre dans sa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, Madame, de rappeller ici ce qu'il pensait de ce peuple inventeur, ingénieux & sensible, qui enseigna tout aux Romains ses vainqueurs, & qui longtems après sa ruine & celle de l'Empire Romain, a servi encor à tirer l'Europe moderne de sa grossière ignorance.

Il connaissait Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connaissent Rome après l'avoir vûe. Ce nombre prodigieux de statues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monumens de génie & de grandeur, ce théâtre superbe & immense, bâti dans une grande place, entre la ville & la citadelle, où les ouvrages des *Sophocles* & des *Euripides* étaient écoutés par les *Périclès* & par les *Socrates*, & où de jeunes gens n'assistaient pas debout & en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres, était présent à son esprit. Il était bien loin de penser comme ces hommes ridiculement austères, & ces faux politiques, qui blâment encor les Athéniens d'avoir été trop somptueux dans leurs

Digitized by Google

jeux publics, & qui ne favent pas que cette magnificence même enrichiffait Athènes, en attirant dans fon fein une foule d'étrangers, qui venaient l'admirer & prendre chez elle des leçons de vertu & d'éloquence.

Vous engageâtes, Madame, cet homme d'un efprit prefque univerfel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance & de force l'*Iphigénie en Tauride* d'*Euripide*. On la repréfenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S., fête digne de celle qui la recevait, & de celui qui en faifait les honneurs; vous y repréfentiez *Iphigénie*. Je fus témoin de ce fpectacle; je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre Français; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce fujet tragique; je me livrai aux mœurs & aux coutumes de la Grèce, d'autant plus aifément, qu'à peine j'en connaiffais d'autres; j'admirai l'antique dans toute fa noble fimplicité. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'*Œdipe*, fans même avoir lû celle de *Corneille*. Je commençai par m'effayer, en traduifant la fameufe fcène de *Sophocle*, qui contient la double confidence de *Jocafte* & d'*Œdipe*. Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentaient les fpectacles, & à quelques acteurs; ils m'afsurèrent que ce morceau ne pourrait jamais réuffir en France; ils m'exhortèrent à lire *Corneille*, qui l'avait foigneufement évité; & me dirent tous, que fi je ne mettais, à fon exemple, une intrigue amoureufe dans *Œdipe*, les comédiens même ne pourraient pas fe charger de mon ouvrage. Je lus donc l'*Œdipe* de *Corneille*, qui fans être mis au rang de *Cinna* & de *Polyeucte*, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus revolté d'un bout à l'autre: mais il falut céder à l'exemple & à la mauvaife coutume. J'introduifis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraiffait trop choquante, mais au moins le reffouvenir d'une paffion éteinte: je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs fur ce fujet.

V. A. S. fe fouvient que j'eus l'honneur de lire *Œdipe* devant elle; la fcène de *Sophocle* ne fut affurément pas condamnée à ce tribunal; mais vous, & Mr. le Cardinal de *Polignac*, & Mr. de *Maléfieu*, & tout ce qui compofait votre

Digitized by Google

cour, vous me blâmâtes univerſellement, & avec très-grande raiſon, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où *Sophocle* avait ſi bien réuſſi ſans ce malheureux ornement étranger ; & ce qui ſeul avait fait recevoir ma piéce, fut préciſément le ſeul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'*Œdipe*, dont ils n'eſpéraient rien. Le public fut entiérement de votre avis ; tout ce qui était dans le goût de *Sophocle* fut applaudi généralement ; & ce qui reſſentait un peu la paſſion de l'amour, fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, Madame, quelle place pour la galanterie que le parricide & l'inceſte qui déſolent une famille, & la contagion qui ravage un pays ! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre & du pouvoir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Théſée :*

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
> L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte :

& moi, qui ſoixante ans après lui, viens faire parler une vieille *Jocaſte* d'un vieil amour ; & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature ?

Qu'une *Phèdre*, dont le caractère eſt le plus théatral qu'on ait jamais vû, & qui eſt preſque la ſeule que l'antiquité ait repréſentée amoureuſe ; qu'une *Phèdre*, dis-je, étale les fureurs de cette paſſion funeſte ; qu'une *Roxane* dans l'oiſiveté du ſerrail, s'abandonne à l'amour & à la jalouſie ; qu'*Ariane* ſe plaigne au ciel & à la terre d'une infidélité cruelle ; qu'*Oroſmane* tue ce qu'il adore : tout cela eſt vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, ſuivi de remors, arrache de nobles larmes. Point de milieu : il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraiſſe pas ; il n'eſt point fait pour la ſeconde place. Mais que *Néron* ſe cache derrière une tapiſſerie pour entendre les diſcours de ſa maitreſſe & de ſon rival ; mais que le vieux *Mithridate* ſe ſerve d'une ruſe comique, pour ſavoir le ſecret d'une jeune perſonne aimée par ſes deux enfans ; mais que *Maxime*, même dans la piéce

Digitized by Google

de *Cinna*, ſi remplie de beautés mâles & vrayes, ne découvre en lâche une conſpiration ſi importante, que parce qu'il eſt imbécillement amoureux d'une femme dont il devait connaître la paſſion pour *Cinna*, & qu'on diſe pour raiſon,

L'amour rend tout permis,
Un véritable amant ne connait point d'amis;

mais qu'un vieux *Sertorius* aime je ne ſais quelle *Viriate*, & qu'il ſoit aſſaſſiné par *Perpenna*, amoureux de cette Eſpagnole; tout cela eſt petit & puéril, il le faut dire hardiment; & ces petiteſſes nous mettraient prodigieuſement au-deſſous des Athéniens, ſi nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts, qui ſont de notre nation, par les ſublimes beautés qui ſont uniquement de leur génie.

Une choſe à mon ſens aſſez étrange, c'eſt que les grands poëtes tragiques d'Athènes ayent ſi ſouvent traité des ſujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une *Electre*, une *Iphigénie*, une *Mérope*, un *Alcméon*, & que nos grands modernes négligeant de tels ſujets, n'ayent preſque traité que l'amour, qui eſt ſouvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois annoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'eſt pas furieux eſt froid, & une politique qui n'eſt pas une ambition forcenée eſt plus froide encore. Des raiſonnemens politiques ſont bons dans *Polybe*, dans *Machiavel*; la galanterie eſt à ſa place dans la comédie & dans des contes: mais rien de tout cela n'eſt digne du pathétique & de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait dans la tragédie prévalu au point, qu'une grande Princeſſe, qui par ſon eſprit, & par ſon rang, ſemblait en quelque ſorte excuſable de croire que tout le monde devait penſer comme elle, imagina qu'un adieu de *Titus* & de *Bérénice* était un ſujet tragique: elle le donna à traiter aux deux maîtres de la ſcène. Aucun des deux n'avait jamais fait de piéce, dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un ſecond rôle; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les ſeules ſcènes du *Cid*, qu'il avait imitées de l'Eſpagnol; l'autre, toûjours élégant & tendre, était élo-

Digitized by Google

quent dans tous les genres, & ſavant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite ſituation les ſentimens les plus délicats : auſſi le premier fit de *Titus* & de *Bérénice* un des plus mauvais ouvrages qu'on connaiſſe au théâtre ; l'autre trouva le ſecret d'intéreſſer pendant cinq actes, ſans autre fond que ces paroles : *Je vous aime, & je vous quitte.* C'était, à la vérité, une paſtorale entre un Empereur, une Reine & un Roi, & une paſtorale cent fois moins tragique que les ſcènes intéreſſantes du *Paſtor fido.* Ce ſuccès avait perſuadé tout le public, & tous les auteurs, que l'amour ſeul devait être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, & qu'il ſe repentit d'avoir affaibli la ſcène par tant de déclarations d'amour, par tant de ſentimens de jalouſie & de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déja oſé le dire, de *Ménandre* que de *Sophocle* & d'*Euripide.* Il compoſa ſon chef-d'œuvre d'*Athalie*; mais quand il ſe fut ainſi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant & un prêtre, puſſent former une tragédie intéreſſante : l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui ſoit jamais ſorti de la main des hommes, reſta longtems mépriſé, & ſon illuſtre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vû ſon ſiécle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre juſtice à ſon chef-d'œuvre.

Il eſt certain que ſi ce grand homme avait vécu, & s'il avait cultivé un talent, qui ſeul avait fait ſa fortune & ſa gloire, & qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théâtre ſon ancienne pureté, il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands ſujets de l'antiquité. Il avait commencé l'*Iphigénie en Tauride*, & la galanterie n'entrait point dans ſon plan : il n'eût jamais rendu amoureux ni *Agamemnon*, ni *Oreſte*, ni *Electre*, ni *Téléphonte*, ni *Ajax ;* mais ayant malheureuſement quitté le théâtre avant de l'épurer, tous ceux qui le ſuivirent imitèrent & outrèrent ſes défauts ſans atteindre à aucune de ſes beautés. La morale des opéra de *Quinault* entra dans preſque toutes les ſcènes tragiques : tantôt c'eſt un *Alcibiade*, qui avoue que *dans ces tendres mo-*

mens il a toûjours éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé. Tantôt c'eſt une *Ameſtris*, qui dit que

La fille d'un grand Roi
Brule d'un feu ſecret, ſans honte & ſans effroi.

Ici un *Agnonide*

De la belle Chryſis en tout lieu ſuit les pas,
Adorateur conſtant de ſes divins appas.

Le féroce *Arminius*, ce défenſeur de la Germanie, proteſte *qu'il vient lire ſon ſort dans les yeux d'Iſménie*, & vient dans le camp de *Varus* pour voir *ſi les beaux yeux de cette Iſménie daignent lui montrer leur tendreſſe ordinaire.* Dans *Amaſis*, qui n'eſt autre choſe que la *Mérope* chargée d'épiſodes romaneſques, une jeune héroïne, qui depuis trois jours a vû un moment dans une maiſon de campagne un jeune inconnu dont elle eſt épriſe, s'écrie avec bienſéance :

C'eſt ce même inconnu, pour mon repos, hélas !
Autant qu'il le devait, il ne ſe cacha pas ;
Et pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vuë,
Je le vis, j'en rougis ; mon ame en fut émuë.

Dans *Athénaïs*, un Prince de Perſe ſe déguiſe pour aller voir ſa maîtreſſe à la cour d'un Empereur Romain. On croit lire enfin les romans de Mademoiſelle *Scudéri*, qui peignait des bourgeois de Paris ſous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût déteſtable, & qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers ſenſés, il arriva, par malheur, que Monſieur de *Longepierre*, très - zélé pour l'antiquité, mais qui ne connaiſſait pas aſſez notre théâtre, & qui ne travaillait pas aſſez ſes vers, fit repréſenter ſon *Electre.* Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique ; une froide & malheureuſe intrigue ne défigurait pas ce ſujet terrible ; la piéce était ſimple & ſans épiſode : voila ce qui lui valait, avec raiſon, la faveur déclarée

Digitized by Google

rée de tant de perſonnes de la première conſidération, qui eſpéraient qu'enfin cette ſimplicité précieuſe, qui avait fait le mérite des grands génies d'Athènes, pourrait être bien reçue à Paris, où elle avait été ſi négligée.

Vous étiez, Madame, auſſi-bien que feue Madame la Princeſſe de *Conty*, à la tête de ceux qui ſe flattaient de cette eſpérance; mais malheureuſement les défauts de la piéce Françaiſe l'emportèrent ſi fort ſur les beautés qu'il avait empruntées de la Grèce, que vous avouâtes à la repréſentation, que c'était une ſtatue de *Praxitèle* défigurée par un moderne. Vous eutes le courage d'abandonner ce qui en effet n'était pas digne d'être ſoutenu, ſachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages, eſt auſſi contraire aux progrès de l'eſprit, que le déchaînement contre les bons. Mais la chute de cette *Electre* fit en même tems grand tort aux partiſans de l'antiquité: on ſe prévalut très-mal-à-propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original; & pour achever de corrompre le goût de la nation, on ſe perſuada qu'il était impoſſible de ſoutenir, ſans une intrigue amoureuſe, & ſans des avantures romaneſques, ces ſujets que les Grecs n'avaient jamais deshonorés par de telles épiſodes; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impoſſible de les imiter ſans être condamné par ſon ſiécle: étrange contradiction! car ſi en effet la lecture en plaît, comment la repréſentation en peut-elle déplaire?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux & de faible. Il eſt même très vraiſemblable, que les défauts où ils tombèrent furent relevés de leur tems. Je ſuis perſuadé, Madame, que les bons eſprits d'Athènes condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont *Sophocle* avait chargé ſon *Electre*: ils dûrent remarquer, qu'il ne fouillait pas aſſez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non-ſeulement à la langue Grecque, mais aux mœurs, au climat, au tems, qu'il ſerait ridicule de vouloir tranſplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'*Electre* de *Sophocle*, il s'en faut beaucoup; j'en ai pris, autant que je l'ai

pû, tout l'efprit & toute la fubftance. Les fêtes que célébraient *Egifte* & *Clytemneftre*, & qu'ils appellaient les feftins d'*Agamemnon*, l'arrivée d'*Orefte* & de *Pylade*, l'urne dans laquelle on croit que font renfermées les cendres d'*Orefte*, l'anneau d'*Agamemnon*, le caractère d'*Electre*, celui d'*Iphife* qui eft précifément *la Chryfothemis* de *Sophocle*, & furtout les remors de *Clytemneftre*, tout eft puifé dans la tragédie Grecque ; car lorfque celui qui fait à *Clytemneftre* le récit de la prétendue mort d'*Orefte*, lui dit : *Eh quoi, Madame, cette mort vous afflige ?* *Clytemneftre* répond ; *Je fuis mère, & par-là malheureufe ; une mère, quoiqu'outragée, ne peut haïr fon fang* : elle cherche même à fe juftifier devant *Electre* du meurtre d'*Agamemnon :* elle plaint fa fille ; & *Euripide* a pouffé encor plus loin que *Sophocle* l'attendriffement & les larmes de *Clytemneftre :* voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux & le plus fenfible de la terre : voilà ce que j'ai vû fenti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'eft en effet plus dans la nature qu'une femme, criminelle envers fon époux, & qui fe laiffe attendrir par fes enfans, qui reçoit la pitié dans fon cœur altier & farouche, qui s'irrite, qui reprend la dureré de fon caractère quand on lui fait des reproches trop violens, & qui s'appaife enfuite par les foumiffions & par les larmes : le germe de ce perfonnage était dans *Sophocle* & dans *Euripide*, & je l'ai dévelopé. Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la préfomption, qui en eft la fuite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens : il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les femences.

Je me fuis impofé, furtout, la loi de ne pas m'écarter de cette fimplicité, tant recommandée par les Grecs, & fi difficile à faifir ; c'était là le vrai caractère de l'invention & du génie ; c'était l'effence du théâtre. Un perfonnage étranger, qui dans l'*Œdipe* ou dans *Electre* ferait un grand rôle, qui détournerait fur lui l'attention, ferait un monftre aux yeux de quiconque connaît les anciens & la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art & le génie confiftent à trouver tout dans fon fujet, & non pas à chercher hors de fon fujet. Mais comment imiter cette pompe & cette magnifi-

Digitized by Google

cence vraiment tragique des vers de *Sophocle*, cette élégance, cette pureté, ce naturel, ſans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) ſerait un mauvais ouvrage ?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une tragédie ſans amour, ſans confidens, ſans épiſodes ; le petit nombre des partiſans du bon goût m'en ſait gré, les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injuſtice de la perſécution & les ténèbres de l'ignorance ſont diſſipées. C'eſt à vous, Madame, à conſerver les étincelles qui reſtent encor parmi nous de cette lumière précieuſe que les anciens nous ont tranſmiſe. Nous leur devons tout : aucun art n'eſt né parmi nous, tout y a été tranſplanté : mais la terre, qui porte ces fruits étrangers, s'épuiſe & ſe laſſe ; & l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encor quelquefois malgré la culture ; les diſciples d'Athènes & de Rome deviendraient des Goths & des Vandales amollis par les mœurs des Sibarites, ſans cette protection éclairée & attentive des perſonnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui eſt plus faite pour imiter que pour inventer, & qui cherche toûjours dans le ſang de ſes maîtres les leçons & les exemples dont elle a beſoin. Tout ce que je déſire, Madame, c'eſt qu'il ſe trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette molleſſe & de cette afféterie où il eſt plongé, qui le rende reſpectable aux eſprits les plus auſtères, digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvre que nous avons, & enfin du ſuffrage d'un eſprit tel que le votre, & de ceux qui peuvent vous reſſembler.

Digitized by Google

ACTEURS.

ORESTE, fils de Clytemneſtre & d'Agamemnon.

ELECTRE, } ſœurs d'Oreſte.
IPHISE, }

CLYTEMNESTRE, épouſe d'Egiſte.

EGISTE, Tyran d'Argos.

PILADE, ami d'Oreſte.

PAMMENE, vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.

DIMAS, Officier des gardes.

Suite.

Le théâtre doit repréſenter le rivage de la mer ; un bois, un temple, un palais, & un tombeau, d'un côté ; & de l'autre, Argos dans le lointain.

Digitized by Google

ORESTE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

Est-il vrai, cher Pammène ! & ce lieu solitaire,
Ce palais exécrable où languit ma misère,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur ?
La malheureuse Electre, à mes douleurs si chère,
Vient-elle avec Egiste au tombeau de mon père ?
Egiste ordonne-t-il qu'en ces solemnités
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés ?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine,
Qui célèbre le crime, & que ce jour amène ?

PAMMENE.

Ministre malheureux d'un temple abandonné,
Du fond de ces déserts où je suis confiné,
J'adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste ;
Je pleure Agamemnon, j'ignore tout le reste.

Digitized by Google

O respectable Iphise ! ô pur sang de mon Roi !
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.
Les desseins d'une cour en horreurs si fertile,
Pénètrent rarement dans mon obscur asyle.
Mais on dit qu'en effet Egiste soupçonneux,
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux ;
Qu'il ne souffrira plus qu'Electre en son absence
Appelle par ses cris Argos à la vengeance.
Il redoute sa plainte ; il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs ;
Et d'un œil vigilant épiant sa conduite,
Il la traite en esclave, & la traîne à sa suite.

IPHISE.

Ma sœur esclave ! ô ciel ! ô sang d'Agamemnon !
Un barbare à ce point outrage encor ton nom !
Et Clytemnestre, hélas ! cette mère cruelle,
A permis cet affront qui rejaillit sur elle !

PAMMENE.

Peut-être votre sœur, avec moins de fierté,
Devait de son tyran braver l'autorité ;
Et n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,
Mêler moins de reproche & d'orgueil à ses larmes.
Qu'a produit sa fierté ? que servent ses éclats ?
Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laissé du moins, dans ce funeste asyle,
Un destin sans opprobre, un malheur plus tranquile.
Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis, & loin de son bourreau :
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egiste.

Digitized by Google

Je ne ſuis condamnée à l'horreur de le voir,
Que lorſque rappellant le tems du deſeſpoir,
Le ſoleil à regret ramène la journée,
Où le ciel a permis ce barbare hyménée,
Où ce monſtre enyvré du ſang du Roi des Rois,
Où Clytemneſtre....

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

Helas! eſt-ce vous que je vois,
Ma ſœur?...

ELECTRE.

Il eſt venu ce jour où l'on apprête
Les déteſtables jeux de leur coupable fête.
Electre leur eſclave, Electre votre ſœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un deſtin moins affreux permet que je vous voye;
A ma douleur profonde il mêle un peu de joye;
Et vos pleurs & les miens enſemble confondus...

ELECTRE.

Des pleurs? Ah ma faibleſſe en a trop répandus.
Des pleurs! Ombre ſacrée, ombre chère & ſanglante,
Eſt-ce-là le tribut qu'il faut qu'on te préſente?
C'eſt du ſang que je dois; c'eſt du ſang que tu veux;
C'eſt parmi les apprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe, où mon tyran m'entraîne,

Digitized by Google

Que ranimant ma force & foulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras ofera l'égorger,
Au tombeau que fa rage ofe encor outrager.
Quoi ! j'ai vû Clytemneftre avec lui conjurée,
Lever fur fon époux fa main trop affurée !
Et nous fur le tyran nous fufpendons des coups,
Que ma mère à mes yeux porta fur fon époux !
O douleur ! ô vengeance ! ô vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pû les crimes ?
Nous feules déformais devons nous fecourir :
Craignez-vous de frapper ? craignez-vous de mourir ?
Secondez de vos mains ma main defefpérée ;
Fille de Clytemneftre, & rejetton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah ! modérez ces tranfports impuiffans ;
Commandez, chère Electre, au trouble de vos fens ;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes :
Qui peut nous feconder ? comment trouver des armes ?
Comment frapper un Roi de gardes entouré,
Vigilant, foupçonneux, par le crime éclairé ?
Hélas ! à nos regrets n'ajoutons point de craintes ;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ELECTRE.

Je veux qu'il les écoute ; oui, je veux dans fon cœur
Empoifonner fa joie, y porter ma douleur ;
Que mes cris jufqu'au ciel puiffent fe faire entendre ;
Qu'ils appellent la foudre, & la faffent defcendre ;
Qu'ils réveillent cent Rois indignes de ce nom,
Qui n'ont ofé venger le fang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas ! cette douleur captive,

Ces

Digitized by Google

Ces faibles ſentimens de votre ame craintive ;
Il vous ménage au moins. De ſon indigne loi
Le joug appeſanti n'eſt tombé que ſur moi.
Vous n'êtes point eſclave, & d'opprobres nourrie.
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces apprêts, ce feſtin,
Ce feſtin déteſtable, où le fer à la main,
Clytemneſtre ! ma mère ! ah ! cette horrible image
Eſt préſente à mes yeux, préſente à mon courage.
C'eſt là, c'eſt en ces lieux, où vous n'oſez pleurer,
Où vos reſſentimens n'oſent ſe déclarer,
Que j'ai vû votre père attiré dans le piége,
Se débattre & tomber ſous leur main ſacrilége.
Pammène, aux derniers cris, aux ſanglots de ton Roi,
Je crois te voir encor accourir avec moi ;
J'arrive. Quel objet ! une femme en furie
Recherchait dans ſon flanc les reſtes de ſa vie.
Tu vis mon cher Oreſte enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaiſſait pas,
Près du corps tout ſanglant de ſon malheureux père,
A ſon ſecours encor il appellait ſa mère.
Clytemneſtre appuyant mes ſoins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux ;
Et s'arrêtant du moins au milieu de ſon crime,
Nous laiſſa loin d'Egiſte emporter la victime.
Oreſte, dans ton ſang conſommant ſa fureur,
Egiſte a-t-il détruit l'objet de ſa terreur ?
Es-tu vivant encor ? as-tu ſuivi ton père ?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers ; & mes yeux pleins de pleurs,
N'ont vû que des forfaits & des perſécuteurs.

Digitized by Google

PAMMENE.

Filles d'Agamemnon, race divine & chère,
Dont j'ai vû la ſplendeur & l'horrible miſère,
Permettez que ma voix puiſſe encor en vous deux
Réveiller cet eſpoir qui reſte aux malheureux.
Avez-vous donc des Dieux oublié les promeſſes?
Avez-vous oublié que leurs mains vengereſſes
Doivent conduire Oreſte en cet affreux ſéjour,
Où ſa ſœur avec moi lui conſerva le jour?
Qu'il doit punir Egiſte au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où ſon lâche aſſaſſin
Inſulte encor au Roi, dont il perça le ſein?
La parole des Dieux n'eſt point vaine & trompeuſe;
Leurs deſſeins ſont couverts d'une nuit ténébreuſe;
La peine ſuit le crime: elle arrive à pas lents.

ELECTRE.

Dieux qui la préparez, que vous tardez longtems!

IPHISE.

Vous le voyez, Pammène; Egiſte renouvelle
De ſon hymen ſanglant la pompe criminelle.

ELECTRE.

Et mon frère exilé de déſerts en déſerts,
Semble oublier ſon père, & négliger mes fers.

PAMMENE.

Comptez les tems: voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à ſe joindre au courage:
Eſpérez ſon retour, eſpérez dans les Dieux.

ELECTRE.

Sage & prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience;

Digitized by Google

Hélas ! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourrait de ces Dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent, dans son heureuse yvresse,
Ecrasait à loisir l'innocente faiblesse ?
Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur ;
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.
Oreste, enten ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle & qui crie :
Vien du fond des déserts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre ?
C'est au monstre d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des Rois, que tu dois t'adresser :
Vien, qu'Electre te guide au sein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, & cette plainte amère ;
Votre mère paraît.

ELECTRE.

Ai-je encor une mère ?

SCENE III.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

ALlez ; que l'on me laisse en ces lieux retirés ;
Pammène, éloignez-vous ; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas ! ce nom sacré dissipe mes allarmes.

Digitized by Google

ELECTRE.

Ce nom, jadis si saint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu sur mon sort, & sur vos intérêts,
Vous dévoiler enfin mes sentimens secrets.
Je rens grace au destin, dont la rigueur utile,
De mon second époux rendit l'hymen stérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeste flanc,
Un sang que j'aurais vû l'ennemi de mon sang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie;
Et les chagrins secrets dont je fus poursuivie,
Dont toûjours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne sont point étrangères:
Même en dépit d'Egiste elles m'ont été chères:
Je n'ai point étouffé mes premiers sentimens;
Et malgré la fureur de ses emportemens,
Electre, dont l'enfance a consolé sa mère
Du sort d'Iphigénie, & des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage, & qui brave mes loix,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ELECTRE.

Qui! vous, Madame, ô ciel! vous m'aimeriez encore?
Quoi, vous n'oubliez point ce sang qu'on deshonore?
Ah, si vous conservez des sentimens si chers,
Observez cette tombe, ... & regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir; votre esprit inflexible
Se plait à m'accabler d'un souvenir horrible:
Vous portez le poignard dans ce cœur agité;
Vous frappez une mère, & je l'ai mérité.

Digitized by Google

ELECTRE.

Eh bien, vous désarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur est toûjours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos piés
Ces reproches sanglans trop longtems essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egiste dans mon cœur je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir ;
J'ai pleuré sur ma mère, & n'ai pû vous haïr.
Ah! si le ciel enfin vous parle & vous éclaire,
S'il vous donne en secret un remords salutaire,
Ne le repoussez pas : laissez-vous pénétrer
A la secrette voix qui vous daigne inspirer.
Détachez vos destins des destins d'un perfide :
Livrez-vous toute entière à ce Dieu qui vous guide.
Appellez votre fils, qu'il revienne en ces lieux,
Reprendre de vos mains le rang de ses ayeux ;
Qu'il punisse un tyran ; qu'il régne ; qu'il vous aime ;
Qu'il venge Agamemnon, ses filles, & vous-même.
Faites venir Oreste.

CLYTEMNESTRE.

Electre, levez-vous ;
Ne parlez point d'Oreste, & craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée ;
Mais d'un maître absolu la puissance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas :
Et vous l'avez forcé d'appesantir son bras.
Moi-même qui me vois sa première sujette,
Moi qu'offensa toûjours votre plainte indiscrette,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encor, au lieu de l'adoucir.

Digitized by Google

N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage :
Pliez à votre état ce superbe courage ;
Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger,
Comme on cède au destin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le sein de ma famille entière,
Finir un jour en paix ma fatale carrière.
Mais si vous vous hâtez, si vos soins imprudens
Appellent en ces lieux Oreste avant le tems,
Si d'Egiste jamais il affronte la vûë,
Vous hazardez sa vie, & vous êtes perdue ;
Et malgré la pitié dont mes sens sont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ELECTRE.

Lui, votre époux ? O ciel ! lui, ce monstre ?... Ah, ma mère,
Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misère ?
A quoi vous sert, hélas ! ce remords passager ?
Ce sentiment si tendre était-il étranger ?
Vous menacez Electre, & votre fils lui-même !

A Iphise.

Ma sœur ! & c'est ainsi qu'une mère nous aime ?

A Clytemnestre.

Vous menacez Oreste ! ... Hélas, loin d'espérer
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le ciel a conservé sa vie ;
J'ignore si ce maître abominable, impie,
Votre époux, puisqu'ainsi vous l'osez appeller,
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous ; je jure, j'en atteste
Les Dieux dont nous sortons, & la mère d'Oreste,
Que loin de l'appeller dans ce séjour de mort,

Digitized by Google

Nos yeux, nos triſtes yeux ſont fermés ſur ſon ſort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ſes ſœurs gémiſſantes:
N'affligez plus Electre: on peut à ſes douleurs
Pardonner le reproche, & permettre les pleurs.

ELECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Oreſte, on redouble ma crainte.
Je connais trop Egiſte, & ſa férocité;
Et mon frère eſt perdu, puiſqu'il eſt redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frère eſt vivant: reprenez l'eſpérance.
Mais s'il eſt en danger, c'eſt par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, & ſachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, reſpecter mon ennui.
Vous penſez que je viens, heureuſe & triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante.
Electre, cette fête eſt un jour de douleur;
Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur.
Je ſais quels vœux forma votre haine inſenſée.
N'implorez plus les Dieux; ils vous ont exaucée.
Laiſſez-moi reſpirer.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE *ſeule.*

L'Aſpect de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime longtems proſpère,

Nœuds ſanglans qu'ont formés le meurtre & l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel eſt donc cet effroi dont vous me pénétrez ?
Mon bonheur eſt détruit, l'yvreſſe eſt diſſipée :
Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.
Qu'Egiſte eſt aveuglé, puiſqu'il ſe croit heureux !
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux ;
Il triomphe, & je ſens ſuccomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un préſage ;
Je crains Argos, Electre, & ſes lugubres cris,
La Grèce, mes ſujets, mon fils, mon propre fils.
Ah, quelle deſtinée, & quel affreux ſupplice,
De former de ſon ſang ce qu'il faut qu'on haïſſe !
De n'oſer prononcer, ſans des troubles cruels,
Les noms les plus ſacrés, les plus chers aux mortels !
Je chaſſai de mon cœur la nature outragée ;
Je tremble au nom d'un fils ; la nature eſt vengée.

SCENE V.

EGISTE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

AH ! trop cruel Egiſte, où guidiez-vous mes pas ?
Pourquoi revoir ces lieux conſacrés au trépas ?

EGISTE.

Quoi, ces ſolemnités qui vous étaient ſi chères,
Ces gages renaiſſans de nos deſtins proſpères,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur !
Ce jour de notre hymen eſt-il un jour d'horreur ?

CLY-

Digitized by Google

CLYTEMNESTRE.

Non ; mais ce lieu, peut-être, eſt pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourmens nouveaux tous mes ſens ſont ouverts.
Iphiſe dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du ſang verſé par nous cette demeure empreinte,
Oreſte, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

EGISTE.

Laiſſez gémir Iphiſe, & vous reſſouvenez,
Qu'après tous nos affronts trop longtems pardonnés,
L'impétueuſe Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, & je ne prétens pas
Que de ſes cris plaintifs allarmant mes Etats,
Dans Argos déſormais ſa dangereuſe audace
Oſe des Dieux ſur nous rappeller la menace,
D'Oreſte aux mécontens promettre le retour.
On n'en parle que trop : & depuis plus d'un jour,
Partout le nom d'Oreſte a bleſſé mon oreille ;
Et ma juſte colère à ce bruit ſe réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous ? tout mon cœur en frémit.
On prétend qu'en ſecret un oracle a prédit,
Qu'un jour en ce lieu même, où mon deſtin me guide,
Il porterait ſur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les Dieux ? Pourquoi vous préſenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, & qu'on peut éviter ?

EGISTE.

Ne craignez rien d'Oreſte. Il eſt vrai qu'il reſpire :
Mais loin que dans le piége Oreſte nous attire,
Lui-même à ma pourſuite il ne peut échapper.

Déja de toutes parts j'ai ſû l'enveloper.
Errant & pourſuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant ſon impuiſſante rage;
Aux forêts d'Epidaure il s'eſt enfin caché.
D'Epidaure en ſecret le Roi m'eſt attaché.
Plus que vous ne penſez on prend notre défenſe.

CLYTEMNESTRE.

Mais, quoi, mon fils!

EGISTE.

Je ſais quelle eſt ſa violence:
Il eſt fier, implacable, aigri par ſon malheur;
Digne du ſang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur! elle eſt juſte.

EGISTE.

Il faut la rendre vaine.
Vous ſavez qu'en ſecret j'ai fait partir Pliſtène:
Il eſt dans Epidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel deſſein? pourquoi?

EGISTE.

Pour aſſurer mon trône, & calmer votre effroi.
Oui, Pliſtène mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom, & de mon diadême,
Eſt trop intéreſſé, Madame, à détourner
Des périls que toûjours vous voulez ſoupçonner.
Il vous tient lieu de fils, n'en connaiſſez plus d'autre.
Vous ſavez, pour unir ma famille & la vôtre,
Qu'Electre eût pû prétendre à l'hymen de mon fils,
Si ſon cœur à vos loix eût été plus ſoumis,
Si vos ſoins avaient pû fléchir ſon caractère;

Digitized by Google

Mais je punis la sœur, & je cherche le frère;
Pliſtène me ſeconde; en un mot, il vous ſert:
Notre ennemi commun ſans doute eſt découvert.
Vous frémiſſez, Madame?

CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes!
Ne puis-je reſpirer qu'à force de grands crimes?
Egiſte, vous ſavez qui j'ai privé du jour.....
Le fils que j'ai nourri périrait à ſon tour!
Ah! de mes jours uſés le déplorable reſte
Doit-il être acheté par un prix ſi funeſte?

EGISTE.

Songez....

CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel dont ſi longtems j'ai mépriſé les loix.

EGISTE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obſtacles?
Qu'attendez-vous ici du ciel, & des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappellez des tems dont ils ſont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les Dieux, la crainte les conſulte.
N'inſultez point, Seigneur, à mes ſens affaiblis.
Le tems qui change tout, a changé mes eſprits;
Et peut-être des Dieux la main appeſantie
Se plait à ſubjuguer ma fierté démentie.
Je ne ſens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais ſanglant j'avais trop écouté.
Ce n'eſt pas que pour vous mon amitié s'altère:

Digitized by Google

Il n'eſt point d'intérêt que mon cœur vous préfère ;
Mais une fille eſclave, un fils abandonné,
Un fils, mon ennemi, peut-être aſſaſſiné,
Et qui, s'il eſt vivant, me condamne & m'abhorre ;
L'idée en eſt horrible, & je ſuis mère encore.

EGISTE.

Vous êtes mon épouſe, & ſurtout vous régnez.
Rappellez Clytemneſtre à mes yeux indignés.
Ecoutez-vous du ſang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature ?
Venez ; votre repos doit ſur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime ! ah, qui peut s'en flatter ?

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

Pilade, où ſommes-nous ? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obſtiné du deſtin qui me ſuit ?
L'infortune d'Oreſte environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Tréſors, armes, ſoldats, a péri dans les mers.
Sans ſecours avec toi jetté dans ces déſerts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le deſtin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'eſpoir qui m'anime.
A peine as-tu caché, ſous ces rocs eſcarpés,
Quelques triſtes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête ?

PILADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête ;
Mais de notre deſtin pourquoi deſeſpérer ?
Tu vis, il me ſuffit ; tout doit me raſſurer.
Un Dieu dans Epidaure a conſervé ta vie,
Que le barbare Egiſte a toûjours pourſuivie.
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Pliſtène ſous tes coups a fini ſes deſtins.
Marchons ſous la faveur de ce Dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

Digitized by Google

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran ſur le trône affermi,
Dans ces lieux inconnus, qu'Oreſte & mon ami.

PILADE.

C'eſt aſſez ; & du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage :
Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins :
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente Rois il arme la vengeance ;
Tantôt trompant la terre, & frappant en ſilence,
Il veut en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature, & la ſeule amitié.

ORESTE.

Avec un tel ſecours banniſſons nos allarmes ;
Je n'aurai pas beſoin de plus puiſſantes armes.
As-tu dans ces rochers, qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché, du moins, ces cendres de Pliſtène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haine,
Cette urne qui d'Egiſte a dû tromper les yeux ?

PILADE.

Echappée au naufrage, elle eſt près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée,
Qui dans le ſang Troyen fut autrefois trempée,
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger ſa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand par un coup du ſort,
Des mains des aſſaſſins ton enfance ſauvée
Fut, loin des yeux d'Egiſte, en Phocide élevée.
L'anneau qui lui ſervait eſt encor en tes mains.

ORESTE.

Comment des Dieux vengeurs accomplir les deſſeins ?

Digitized by Google

Comment porter encor aux mânes de mon père,
(*en montrant l'épée qu'il porte.*)
Ce glaive qui frappa mon indigne adverſaire?
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel;
Lui-même a tout détruit; un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jette à l'avanture.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure?
A ce ſéjour de crime, où j'ai reçu le jour?

PILADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois ſombre & ſauvage;
De deuil & de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triſte, levant au ciel des yeux deſeſpérés;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience;
Sur ton malheureux ſort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

Il gémit: tout mortel eſt donc né pour ſouffrir!

SCENE II.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

PILADE.

O Qui que vous ſoyez, tournez vers nous la vûe.
La terre où je vous parle eſt pour nous inconnue.
Vous voyez deux amis, & deux infortunés,
A la fureur des flots longtems abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeſte ou propice?

Digitized by Google

PAMMENE.

Je fers ici les Dieux, j'implore leur juftice ;
J'exerce en leur préfence, en ma fimplicité,
Les refpectables droits de l'hofpitalité.
Daignez fous l'humble toit qu'habite ma vieilleffe,
Méprifer des grands Rois la fuperbe richeffe :
Venez ; les malheureux me font toûjours facrés.

ORESTE.

Sage & jufte habitant de ces bords ignorés,
Que des Dieux par nos mains la puiffance immortelle,
De vôtre piété récompenfe le zèle !
Quel afyle eft le votre, & quelles font vos loix ?
Quel Souverain commande aux lieux où je vous vois ?

PAMMENE.

Egifte régne ici, je fuis fous fa puiffance.

ORESTE.

Egifte ? ciel ! ô crime ! ô terreur ! ô vengeance !

PILADE.

Dans ce péril nouveau, gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egifte ? juftes Dieux ! celui qui fit périr....

PAMMENE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemneftre après ce coup funefte ?

PAMMENE.

Elle règne avec lui : l'univers fait le refte.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau ?...

PAMMENE.

Ce palais redouté

Eft

Digitized by Google

Eſt par Egiſte même en ce jour habité.
Mes yeux ont vû jadis élever cet ouvrage,
Par une main plus digne, & pour un autre uſage.
Ce tombeau (pardonnez ſi je pleure à ce nom)
Eſt celui de mon Roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah! c'en eſt trop : le ciel épuiſe mon courage.

PILADE *à Oreſte.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton viſage.

PAMMENE *à Oreſte qui ſe détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendriſſez.
Vous voulez retenir les pleurs que vous verſez.
Hélas! qu'en liberté votre cœur ſe déploye;
Plaignez le fils des Dieux, & le vainqueur de Troye;
Que des yeux étrangers pleurent au moins ſon ſort,
Tandis que dans ces lieux on inſulte à ſa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les deſcendans d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir ſur le ſort des héros.
Je dois ſurtout.... Electre eſt-elle dans Argos?

PAMMENE.

Seigneur, elle eſt ici....

ORESTE.

Je veux, je cours.

PILADE.

Arrête.

Tu vas braver les Dieux, tu hazardes ta tête.
Que je te plains!

(*à Pammène.*)

Daignez, reſpectable mortel,

Dans le temple voifin nous conduire à l'autel ;
C'eft le premier devoir. Il eft tems que j'adore
Le Dieu qui nous fauva fur la mer d'Epidaure.

ORESTE.

Menez nous à ce temple, à ce tombeau facré,
Où repofe un héros lâchement maffacré :
Je dois à fa grande ombre un fecret facrifice.

PAMMENE.

Vous, Seigneur ? ô deftins ! ô célefte juftice !
Eh quoi ! deux étrangers ont un deffein fi beau !
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau !
Hélas, le citoyen timidement fidèle
N'oferait en ces lieux imiter ce faint zèle.
Dès qu'Egifte parait, la piété, Seigneur,
Tremble de fe montrer, & rentre au fond du cœur.
Egifte apporte ici le frein de l'efclavage.
Trop de danger vous fuit.

ORESTE.

C'eft ce qui m'encourage.

PAMMENE.

De tout ce que j'entens que mes fens font faifis !
Je me tais.... mais, Seigneur, mon maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre.... Egifte ici s'avance :
Clytemneftre le fuit, ... évitez leur préfence.

ORESTE.

Quoi ! c'eft Egifte ?

PILADE.

Il faut vous cacher à fes yeux.

Digitized by Google

SCENE III.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, *plus loin* PAMMENE, Suite.

EGISTE *à Pammène.*

A Qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux ?
L'un de ces deux mortels porte ſur ſon viſage
L'empreinte des grandeurs, & les traits du courage ;
Sa démarche, ſon air, ſon maintien m'ont frappé ;
Dans une douleur ſombre il ſemble envelopé ;
Quel eſt-il ? eſt-il né ſous mon obéiſſance ?

PAMMENE.

Je connais ſon malheur, & non pas ſa naiſſance.
Je devais des ſecours à ces deux étrangers,
Pouſſés par la tempête à travers ces rochers ;
S'ils ne me trompent point, la Grèce eſt leur patrie.

EGISTE.

Répondez d'eux, Pammène : il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi ! deux malheureux en ces lieux abordés,
D'un œil ſi ſoupçonneux ſeraient-ils regardés ?

EGISTE.

On murmure, on m'allarme, & tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! depuis quinze ans, c'eſt là notre partage :
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint :
Et c'eſt un des poiſons dont mon cœur eſt atteint.

EGISTE *à Pammène.*

Allez, dis-je, & ſachez quel lieu les a vû naître ;

Digitized by Google

Pourquoi près du palais ils ont osé paraître ;
De quel port ils partaient ; & surtout quel dessein
Les guida sur ces mers dont je suis Souverain.

SCENE IV.

EGISTE, CLYTEMNESTRE.

EGISTE.

Clytemnestre, vos Dieux ont gardé le silence :
En moi seul désormais mettez vôtre espérance.
Fiez-vous à mes soins ; vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Electre, il est tems que j'y pense.
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance :
Sans doute elle est à craindre : & je sais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon :
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens,
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens ;
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale ?
Parlez-lui, mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus, qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous, qu'un si triste esclavage
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage,
Que ce passage heureux, & si peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raison qu'une mère autorise,

Digitized by Google

L'ambition furtout la rendra plus foumife.
Gardez qu'elle réfifte à fa félicité :
Il refte un châtiment pour fa témérité.
Ici vôtre indulgence, & le nom de fon père,
Nourriffent fon orgueil au fein de la mifère.
Qu'elle craigne, Madame, un fort plus rigoureux,
Un exil fans retour, & des fers plus honteux.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

MA fille, approchez-vous : & d'un œil moins auftère,
Envifagez ces lieux, & furtout une mère.
Je gémis en fecret, comme vous foupirez,
De l'aviliffement où vos jours font livrés ;
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injufte haine,
Je m'en afflige en mère, & m'en indigne en Reine.
J'obtiens grace pour vous ; vos droits vous font rendus.

ELECTRE.

Ah, Madame ! à vos piés....

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ELECTRE.

Eh quoi ?

CLYTEMNESTRE.

De votre fang foutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine,
Réunir fes enfans trop longtems divifés.

ELECTRE.

Ah, parlez-vous d'Oreste ? achevez, disposez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même : & votre ame obstinée
A son propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer :
Electre, au trône un jour il vous faut aspirer.
Vous pouvez, si ce cœur connait le vrai courage,
De Micène & d'Argos espérer l'héritage :
C'est à vous de passer, des fers que vous portez,
A ce suprême rang des Rois dont vous sortez.
D'Egiste contre vous j'ai sû fléchir la haine.
Il veut vous voir en fille, il vous donne Plistène.
Plistène est d'Epidaure attendu chaque jour :
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déja la gloire ;
Le passé n'est plus rien, perdez-en la mémoire.

ELECTRE.

A quel oubli, grands Dieux ! ose-t-on m'inviter ?
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter ?
O sort ! ô derniers coups tombés sur ma famille !
Songez-vous au héros dont Electre est la fille ?
Madame, osez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de son bourreau ?
Le sang d'Agamemnon ! qui ? moi ? la sœur d'Oreste,
Electre, au fils d'Egiste, au neveu de Thieste !
Ah ! rendez-moi mes fers ; rendez-moi tout l'affront,
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front ;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude,
Dont j'ai fait une épreuve & si longue & si rude.
L'opprobre est mon partage ; il convient à mon sort.

J'ai ſupporté la honte, & vû de près la mort.
Votre Egiſte cent fois m'en avait menacée;
Mais enfin c'eſt par vous qu'elle m'eſt annoncée.
Cette mort à mes ſens inſpire moins d'effroi,
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront je vois trop bien la cauſe;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propoſe.
Vous n'avez plus de fils; ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſœurs au trône paternel:
Il veut forcer mes mains à ſeconder ſa rage,
Aſſurer à Pliſtène un ſanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des aſſaſſins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus ſaints.
Ah! ſi j'ai quelques droits, s'il eſt vrai qu'il les craigne,
Dans ce ſang malheureux que ſa main les éteigne;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon ſein:
Et ſi ce n'eſt aſſez, prêtez-lui votre main:
Frappez, joignez Electre à ſon malheureux frère;
Frappez, dis-je; à vos coups je connaîtrai ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en eſt trop, & toute ma pitié
Cède enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briſer ton cruel caractère?
Tendreſſe, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches ſanglans ſouvent même écoutés,
Raiſon, menace, amour, tout, juſqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné ſans fruit:
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la ſuit:
Va, je ſuis Clytemneſtre, & ſurtout je ſuis Reine.

Digitized by Google

Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, & de ma faible main
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémi, j'y suis indifférente.
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte & la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimais malgré toi; l'aveu m'en est bien triste;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egiste;
Je ne suis plus ta mère, & toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, & qu'il faut que j'abjure.

SCENE VI.

ELECTRE *seule.*

ET c'est ma mère, ô ciel! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi?
Hélas, j'en ai trop dit: ce cœur plein d'amertume
Répandait malgré lui le fiel qui le consume.
Je m'emporte, il est vrai; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée!
De ces lieux tout sanglans la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait pour lui toute entière en mon cœur.
S'il n'est plus, si ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?
Pourquoi? pour obtenir de ses tristes faveurs

De

Digitized by Google

De ramper dans la cour de mes persécuteurs ?
Pour lever en tremblant, aux Dieux qui me trahissent,
Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent ?
Pour voir avec des yeux de larmes obscurcis,
Dans le lit de mon père, & sur son trône assis,
Ce monstre, ce tyran, ce ravisseur funeste,
Qui m'ôte encor ma mère, & me prive d'Oreste ?

SCENE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

CHère Electre, appaisez ces cris de la douleur.

ELECTRE.

Moi !

IPHISE.

Partagez ma joye.

ELECTRE.

O comble du malheur !
Quelle funeste joye à nos cœurs étrangère !

IPHISE.

Espérons.

ELECTRE.

Non, pleurez ; si j'en crois une mère,
Oreste est mort, Iphise.

IPHISE.

Ah ! si j'en crois mes yeux,
Oreste vit encor, Oreste est en ces lieux.

Digitized by Google

ELECTRE.

Grands Dieux ! Oreste ? lui ? ferait-il bien possible ?
Ah ! gardez d'abuser une ame trop sensible.
Oreste, dites-vous ?

IPHISE.

Oui.

ELECTRE.

D'un songe flatteur
Ne me présentez pas la dangereuse erreur.
Oreste !... Poursuivez ; je succombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'espérance & de crainte.

IPHISE.

Ma sœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts,
La main d'un Dieu, sans doute, a jettés sur ces bords,
Recueillis par les soins du fidèle Pammène ;
L'un des deux....

ELECTRE.

Je me meurs, & me soutiens à peine.
L'un des deux ?

IPHISE.

Je l'ai vû ; quel feu brille en ses yeux !
Il avait l'air, le port, le front des demi-Dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troye ;
La même majesté sur son front se déploye.
A mes avides yeux, soigneux de s'arracher,
Chez Pammène en secret il semble se cacher.
Interdite, & le cœur tout plein de son image,
J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage,
Sous ces sombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vû, ce tombeau, couronné de guirlandes,

Digitized by Google

De l'eau fainte arrofé, couvert encor d'offrandes ;
Des cheveux, fi mes yeux ne fe font pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes fens font frappés ;
Une épée, & c'eft là ma plus ferme efpérance,
C'eft le figne éclatant du jour de la vengeance :
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Sufcité par les Dieux pour le falut d'Argos,
Aurait ofé braver ce tyran redoutable ?
C'eft Orefte, fans doute, il en eft feul capable ;
C'eft lui, le ciel l'envoye ; il m'en daigne avertir.
C'eft l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ELECTRE.

Je vous crois ; j'attens tout : mais n'eft-ce point un piége
Que tend de mon tyran la fourbe facrilége ?
Allons. De mon bonheur il me faut affurer.
Ces étrangers.... Courons, mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de fa retraite obfcure.
Il y va de fes jours.

ELECTRE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Non, vous êtes trompée, & le ciel nous trahit.
Mon frère, après feize ans, rendu dans fa patrie,
Eût volé dans les bras qui fauvèrent fa vie ;
Il eût porté la joye à ce cœur défolé ;
Loin de vous fuir, Iphife, il vous aurait parlé.
Ce fer vous raffurait, & j'en fuis allarmée.
Une mère cruelle eft trop bien informée.
J'ai cru voir, & j'ai vû dans fes yeux interdits
Le barbare plaifir d'avoir perdu fon fils.

N'importe, je conſerve un reſte d'eſpérance;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance!
Pammène à mes tranſports pourra-t-il réſiſter?
Il faut qu'il parle, allons; rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez, ſongez qu'un maître impitoyable
Nous obſéde, nous ſuit d'un œil inévitable.
Si mon frère eſt venu, nous l'allons découvrir;
Ma ſœur, en lui parlant, nous le faiſons périr:
Et ſi ce n'eſt pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène.
Je revole au tombeau que je peux honorer:
Clytemneſtre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma ſœur, y peut paraître encore;
C'eſt un aſyle ſûr: & ce ciel que j'implore,
Ce ciel dont votre audace accuſe les rigueurs,
Pourra le rendre encor à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

ELECTRE.

De quel eſpoir ma douleur eſt ſuivie!
Ah! ſi vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

(*Un esclave porte une urne, & un autre une épée.*)

PILADE.

QUoi, verrai-je toûjours ta grande ame égarée
Souffrir tous les tourmens des descendans d'Atrée ?
De l'attendrissement passer à la fureur ?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste, il est né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle.
J'appellais en secret ces mânes indignés,
Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme vers moi courant, desespérée,
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,
Comme si dans ces lieux qu'habite la terreur
Elle eût fui sous les coups de quelque Dieu vengeur.
Elle a jetté sur moi sa vue épouvantée ;
Elle a voulu parler, sa voix s'est arrêtée.
J'ai vû soudain, j'ai vû les filles de l'enfer
Sortir entr'elle & moi de l'abîme entr'ouvert.
Leurs serpens, leurs flambeaux, leur voix sombre & terrible
M'inspirait un transport inconcevable, horrible,

Digitized by Google

Une fureur atroce ; & je sentais ma main
Se lever malgré moi, prête à percer son sein :
Ma raison s'enfuyait de mon ame éperdue :
Cette femme en tremblant s'est soustraite à ma vue,
Sans s'adresser aux Dieux, & sans les honorer ;
Elle semblait les craindre, & non les adorer.
Plus loin, versant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe & sur moi fixant un œil avide,
D'Oreste en gémissant a prononcé le nom.

SCENE II.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ORESTE (*à Pammène.*)

O Vous qui secourez le sang d'Agamemnon !
Vous, vers qui nos malheurs, & nos Dieux sont mes guides !
Parlez, révélez-moi les destins des Atrides.
Qui sont ces deux objets, dont l'un m'a fait horreur,
Et l'autre a dans mes sens fait passer la douleur ?
Ces deux femmes ? . . .

PAMMENE.

Seigneur, l'une était vôtre mère....

ORESTE.

Clytemnestre ! elle insulte aux mânes de mon père ? —

PAMMENE.

Elle venait aux Dieux vengeurs des attentats
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était vôtre sœur, la tendre & simple Iphise,
A qui de ce tombeau l'entrée était permise.

Digitized by Google

ORESTE.

Hélas ! que fait Electre ?

PAMMENE.

Elle croit votre mort ;
Elle pleure.

ORESTE.

Ah grands Dieux ! qui conduisez mon sort,
Quoi ! vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Console de mes sœurs la tendresse outragée ?
Quoi, toute ma famille en ces lieux abhorrés
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés !

PAMMENE.

Obéïssons aux Dieux.

ORESTE.

Que cet ordre est sévère !

PAMMENE.

Ne vous en plaignez point ; cet ordre est salutaire ;
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, & qu'on aide leurs bras :
Electre vous nuirait, loin de vous être utile ;
Son caractère ardent, son courage indocile,
Incapable de feindre, & de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi ! les abuser par cette feinte horrible ?

PAMMENE.

N'oubliez point ces Dieux, dont le secours sensible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés, si vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale :
Tremblez, malheureux fils d'Atrée & de Tantale,

Digitized by Google

Tremblez de voir ſur vous, en ces lieux déteſtés,
Tomber tous les fléaux du ſang dont vous ſortez.

ORESTE.

Pourquoi nous impoſer, par des loix inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, & de nouvelles peines?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas aſſez?
Sous des fardeaux ſans nombre ils vivent terraſſés.
A quel prix, Dieux puiſſans! avons-nous reçu l'être?
N'importe, eſt-ce à l'eſclave à condamner ſon maître?
Obéïſſons, Pammène.

PAMMENE.

Il le faut, & je cours
Eblouïr le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreſte
Doit remettre en ſes mains cette cendre funeſte.

ORESTE.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

PAMMENE.

Aveuglons la victime, afin de la frapper.

SCENE III.

ORESTE, PILADE.

PILADE.

APpaiſe de tes ſens le trouble involontaire;
Renferme dans ton cœur un ſecret néceſſaire.
Cher Oreſte! croi-moi, des femmes & des pleurs
Du ſang d'Agamemnon ſont de faibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons ſurtout Egiſte, & ma coupable mère,

Qu'ils

Digitized by Google

1.3.28 VOLTAIRE vol III

336a

Digitized by Google



H. Gravelot inven. Le Veau sculp.

.... Oreste ! ah Dieux ! il est mort, je me meurs.

ORESTE. Act III Sc. 4.

Digitized by Google

Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère ;
Si pourtant une mère a pû porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits !

PILADE.

Attendons-les ici tous deux à leur passage.

SCENE IV.

ELECTRE, IPHISE *d'un côté*, ORESTE, PILADE *de l'autre, avec un esclave qui porte l'urne & l'épée.*

ELECTRE *à Iphise.*

L'Espérance trompée accable & décourage.
Un seul mot de Pammène a fait évanouïr
Ces songes imposteurs, dont vous osiez jouïr.
Ce jour faible & tremblant, qui consolait ma vuë,
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répanduë.
Ah ! la vie est pour nous un cercle de douleur.

ORESTE *à Pilade.*

Tu vois ces deux objets : ils m'arrachent le cœur.

PILADE.

Sous les loix des tyrans tout gémit, tout s'attriste.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'Empire d'Egiste.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ELECTRE.

Présages douloureux !
Le nom d'Egiste, ô ciel ! est prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux eſt cet héros dont les traits m'ont frappée.

ELECTRE.

Hélas ! ainſi que vous j'aurais été trompée.

(*à Oreſte.*)

Eh qui donc êtes-vous, étrangers malheureux ?
Que venez-vous chercher ſur ce rivage affreux ?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la préſence
Du Roi qui tient Argos ſous ſon obéiſſance.

ELECTRE.

Qui ? du Roi ! quoi ! des Grecs oſent donner ce nom
Au tyran qui verſa le ſang d'Agamemnon !

PILADE.

Il régne : c'eſt aſſez ; & le ciel nous ordonne,
Que ſans peſer ſes droits nous reſpections ſon trône.

ELECTRE.

Maxime horrible & lâche ! Eh, que demandez-vous
Au monſtre enſanglanté qui régne ici ſur nous ?

PILADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuſes.

ELECTRE.

Elles ſont donc pour nous inhumaines, affreuſes ?

IPHISE *en voyant l'urne.*

Quelle eſt cette urne, hélas ! O ſurpriſe ! ô douleurs !

PILADE.

Oreſte. . . . . .

ELECTRE.

Oreſte ! ah Dieux ! il eſt mort ; je me meurs.

ORESTE *à Pilade.*

Qu'avons-nous fait, ami ? peut-on les méconnaître

A l'excès des douleurs que nous voyons paraître ?
Tout mon ſang ſe ſoulève. Ah Princeſſe ! ah vivez !

ELECTRE.

Moi, vivre ! Oreſte eſt mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas ! d'Agamemnon vous voyez ce qui reſte,
Ses deux filles, les ſœurs du malheureux Oreſte.

ORESTE.

Electre ! Iphiſe ! où ſuis-je ? impitoyables Dieux !
A celui qui porte l'urne.
Otez ces monumens ; éloignez de leurs yeux
Cette urne, dont l'aſpect. . . .

ELECTRE *revenant à elle & courant vers l'urne.*

Cruel, qu'oſez-vous dire ?
Ah ! ne m'en privez pas ; & devant que j'expire,
Laiſſez, laiſſez toucher à mes tremblantes mains,
Ces reſtes échappés à des Dieux inhumains.
Donnez.
Elle prend l'urne & l'embraſſe.

ORESTE.

Que faites-vous ? ceſſez.

PILADE.

Le ſeul Egiſte
Dut recevoir de nous ce monument ſi triſte.

ELECTRE.

Qu'entens-je ? ô nouveau crime ! ô déſaſtres plus grands !
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans !
Des meurtriers d'Oreſte, ô ciel, ſuis-je entourée ?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée,
Ne peut plus. . . .

ELECTRE.

Et c'eſt vous qui partagez mes pleurs ?
Au nom du fils des Rois, au nom des Dieux vengeurs,
S'il n'eſt pas mort par vous, ſi vos mains généreuſes
Ont daigné recueillir ſes cendres malheureuſes.....

ORESTE.

Ah ! Dieux ! ...

ELECTRE.

Si vous plaignez ſon trépas & ma mort,
Répondez-moi ; comment avez-vous ſû ſon ſort ?
Etiez-vous ſon ami ? dites-moi qui vous êtes,
Vous ſurtout dont les traits.... Vos bouches ſont muettes ;
Quand vous m'aſſaſſinez, vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en eſt trop ; & les Dieux ſont trop bien obéis.

ELECTRE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laiſſez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui feront-ils inflexibles ?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces préſens douloureux, que ta pitié m'a faits ;
C'eſt Oreſte, c'eſt lui... Voi ſa ſœur expirante
L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y réſiſte plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre.....

ELECTRE.

Eh bien.

ORESTE.

Je dois....

PILADE.

Ciel !

ELECTRE.

Pourſuis.

ORESTE.

Apprenez....

SCENE V.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PILADE, ELECTRE, IPHISE, PAMMENE, Gardes.

EGISTE.

Quel ſpectacle ! ô fortune à mes loix aſſervie !
Pammène, il eſt donc vrai ? mon rival eſt ſans vie ?
Vous ne me trompiez point, ſa douleur m'en inſtruit.

ELECTRE.

O rage ! ô dernier jour !

ORESTE.

Où me vois-je réduit ?

EGISTE.

Qu'on ôte de ſes mains ces dépouilles d'Oreſte.

On prend l'urne des mains d'Electre.

ELECTRE.

Barbare, arrache-moi le ſeul bien qui me reſte.
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur.
Join le père aux enfans, join le frère à la ſœur.
Monſtre heureux, à tes piés voi toutes tes victimes ;
Jouï de ton bonheur, jouï de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des ſpectacles ſi doux,

Digitized by Google

Mère trop inhumaine, ils sont dignes de vous.

Iphise l'emmène.

SCENE VI.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PILADE, Gardes.

CLYTEMNESTRE.

Que me faut-il entendre ?

EGISTE.

Elle en sera punie.
Qu'elle se plaigne au ciel ; ce ciel me justifie ;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis :
Nos jours sont assurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle & le courage.

ORESTE.

C'est nous-mêmes : j'ai dû vous offrir ces présens,
D'un important trépas gages intéressans,
Ce glaive, cet anneau, vous devez les connaître ;
Agamemnon les eut, quand il fut votre maître ;
Oreste les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! c'est vous que mon fils ?...

EGISTE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel sang êtes-vous ? qui vois-je en vous paraître ?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu.... Seigneur, il pourra l'être.

Digitized by Google

Mon père aux champs Troyens a ſignalé ſon bras,
Aux yeux de tous ces Rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces tems de malheurs & de gloire,
Qui des Grecs triomphans ont ſuivi la victoire.
Ma mère m'abandonne ; & je ſuis ſans ſecours ;
Des ennemis cruels ont pourſuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune & de père.
J'ai recherché l'honneur & bravé la miſère.
Seigneur, tel eſt mon ſort.

EGISTE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce Prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

EGISTE.

Mais le Roi d'Epidaure avait proſcrit ſes jours ;
D'où vient qu'à ſes bienfaits vous n'avez point recours ?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, & je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts ſecrets, Seigneur, m'avaient conduit ;
Cet ami les connut, il en fut ſeul inſtruit.
Sans implorer des Rois, je venge ma querelle.
Je ſuis loin de vanter ma victoire & mon zèle ;
Pardonnez. Je friſſonne à tout ce que je voi,
Seigneur.... d'Agamemnon la veuve eſt devant moi...
Peut-être je la ſers, peut-être je l'offenſe :
Il ne m'appartient pas de braver ſa préſence.
Je ſors...

Digitized by Google

EGISTE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur;
Son aſpect me remplit d'épouvante & d'horreur.
C'eſt lui que j'ai trouvé dans la demeure ſombre,
Où d'un Roi malheureux repoſe la grande ombre.
Les Déïtés du Stix marchaient à ſes côtés.

EGISTE.

Qui! vous?... qu'oſiez-vous faire en ces lieux écartés?

ORESTE.

J'allais comme la Reine implorer la clémence
De ces mânes ſanglans qui demandent vengeance.
Le ſang qu'on a verſé doit s'expier, Seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot eſt un trait enfoncé dans mon cœur.
Eloignez de mes yeux cet aſſaſſin d'Oreſte.

ORESTE.

Cet Oreſte, dit-on, dut vous être funeſte:
On diſait que proſcrit, errant, & malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

Il nâquit pour verſer le ſang qui le fit naître.
Tel fut le ſort d'Oreſte, & ſon deſſein peut-être.
De ſa mort cependant mes ſens ſont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui, lui, Madame? un fils armé contre ſa mère!
Ah! qui peut effacer ce ſacré caractère?
Il reſpectait ſon ſang.... peut-être il eût voulu....

CLY-

Digitized by Google

CLYTEMNESTRE.

Ah ciel !

EGISTE.

Que dites-vous ? où l'aviez-vous connu ?

PILADE.

Il ſe perd.... Aiſément les malheureux s'uniſſent ;
Trop promtement liés, promtement ils s'aigriſſent ;
Nous le vimes dans Delphe.

ORESTE.

Oui.... j'y fus ſon deſſein.

EGISTE.

Eh bien, quel était-il ?

ORESTE.

De vous percer le ſein.

EGISTE.

Je connaiſſais ſa rage, & je l'ai mépriſée.
Mais de ce nom d'Oreſte Electre autoriſée,
Semblait tenir encor tout l'Etat partagé ;
C'eſt d'Electre ſurtout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ſes offenſes :
Comptez-la déſormais parmi vos récompenſes.
Oui, ce ſuperbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, & de haine enyvré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance ;
Digne ſœur d'un barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers ; elle va vous ſervir :
C'eſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuſe
Traîna chez ſes vainqueurs une chaîne honteuſe,
Le ſang d'Agamemnon peut ſervir à ſon tour.

Digitized by Google

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi, je fouffrirais ?...

EGISTE.

Eh, Madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce fang qui vous détefte ?
N'épargnez point Electre, ayant profcrit Orefte.

A Orefte.

Vous... Laiffez cette cendre à mon jufte couroux.

ORESTE.

J'accepte vos préfens ; cette cendre eft à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'eft pouffer trop loin la haine & la vengeance ;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompenfe.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces triftes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Ofons-nous préparer ce feftin fanguinaire,
Entre l'urne du fils & la tombe du père ?
Ofons-nous appeller à nos folemnités
Les Dieux de ma famille à qui vous infultez,
Et livrer dans les jeux d'une pompe funefte
Le fang de Clytemneftre au meurtrier d'Orefte ?
Non, trop d'horreur ici s'obftine à me troubler ;
Quand je connais la crainte, Egifte peut trembler.
Ce meurtrier m'accable : & je fens que fa vuë
A porté dans mon cœur un poifon qui me tuë.
Je cède, & je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, & s'il fe peut, à moi.

Elle fort.

EGISTE *à Orefte.*

Demeurez. Attendez que le tems la défarme.
La nature un moment jette un cri qui l'allarme ;

Digitized by Google

Mais bientôt dans un cœur à la raiſon rendu,
L'intérêt parle en maître, & ſeul eſt entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De ſon couronnement, & de mon hyménée.

A ſa ſuite.

Et vous.... dans Epidaure allez chercher mon fils;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCENE VII.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

VA; tu verras Oreſte à tes pompes cruelles;
Va, j'enſanglanterai la fête où tu m'appelles.

PILADE.

Dans tous ces entretiens, que je tremble pour vous!
Je crains votre tendreſſe, & plus votre couroux;
Dans ſes émotions je vois votre ame altière,
A l'aſpect du tyran s'élançant toute entière;
Tout prêt de l'inſulter, tout prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah! Clytemneſtre encor trouble plus mon courage.
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage!
As-tu vû dans ſes yeux, ſur ſon front interdit,
Les combats qu'en ſon ame excitait mon récit?
Je les éprouvais tous: ma voix était tremblante.
Ma mère en me voyant s'effraye & m'épouvante.
Le meurtre de mon père, & mes ſœurs à venger,

Un barbare à punir, la Reine à ménager,
Electre, mon tyran, mon sang qui se soulève;
Que de tourmens secrets! ô Dieu terrible, achève!
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, & que prévient mon cœur.
Quand pourrai-je servir ma tendresse & ma haine?
Mêler le sang d'Egiste aux cendres de Plistène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma sœur,
Expirant sous mes coups, pour la tirer d'erreur?

SCENE VIII.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ORESTE.

QU'as-tu fait, cher Pammène? as-tu quelque espérance?

PAMMENE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vû dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.

ORESTE.

Comment?

PILADE.

Quoi, pour Oreste aurai-je à craindre encore?

PAMMENE.

Il arrive à l'instant un courier d'Epidaure;
Il est avec Egiste; il glace mes esprits;
Egiste est informé de la mort de son fils.

PILADE.

Ciel!

Digitized by Google

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon eſt tombé la victime ?

PAMMENE.

On parle de ſa mort, on ne dit rien de plus ;
Mais de nouveaux avis ſont encor attendus.
On ſe tait à la cour, on cache à la contrée,
Que d'un de ſes tyrans la Grèce eſt délivrée.
Egiſte avec la Reine en ſecret renfermé,
Ecoute ce récit, qui n'eſt pas confirmé :
Et c'eſt ce que j'apprens d'un ſerviteur fidèle,
Qui pour le ſang des Rois comme moi plein de zèle,
Gémiſſant & caché, traîne encor ſes vieux ans,
Dans un ſervice ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices ;
Mes mains ont commencé mes juſtes ſacrifices ;
Les Dieux permettront-ils que je n'achève pas ?
Cher Pilade, eſt-ce en vain qu'ils ont armé mon bras ?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père ?
Marchons ; notre péril doit nous déterminer ;
Qui ne craint point la mort eſt ſûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puiſſe éclairer ſa rage,
Je veux de ce moment ſaiſir tout l'avantage.

PAMMENE.

Eh bien, il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur Roi ſauront du moins mourir.
Il en eſt, j'en répons, cachés dans ces aſyles ;
Plus ils ſont inconnus, plus ils ſeront utiles.

Digitized by Google

PILADE.

Allons, & ſi les noms d'Oreſte & de ſa ſœur,
Si l'indignation contre l'uſurpateur,
Le tombeau de ton père, & l'aſpect de ſa cendre,
Les Dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre;
S'il faut qu'Oreſte meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te ſont conſacrés.
Nous périrons unis; c'eſt l'eſpoir qui me reſte.
Pilade à tes côtés mourra digne d'Oreſte.

ORESTE.

Ciel, ne frappe que moi, mais daigne en ta pitié
Protéger ſon courage, & ſervir l'amitié.

Fin du troiſiéme acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

DE Pammène, il eſt vrai, la ſage vigilance,
D'Egiſte pour un tems trompe la défiance;
On lui dit que les Dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même tems les derniers de ſes fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous ſe déclare,
Répand l'aveuglement ſur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau ſi cher à ma douleur;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur;
Ce fer eſt enlevé par des mains ſacrilèges.
L'aſyle de la mort n'a plus de privilèges;
Et je crains que ce glaive à mon tyran porté,
Ne lui donne ſur nous quelque affreuſe clarté.
Précipitons l'inſtant, où je veux le ſurprendre.

PILADE.

Pammène veille à tout, ſans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vû, dans ces bois écartés,
Le peu de vos ſujets à vous ſuivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons nous enſemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous raſſemble.

ORESTE.

Allons.... Pilade, ah ciel! ah trop barbare loi!

Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi.
Quoi, j'abandonne Electre à sa douleur mortelle!

PILADE.

Tu l'as juré, poursui, & ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, & ne peut te servir:
Les yeux de tes tyrans sont tout prêts de s'ouvrir:
Renferme cette amour & si sainte & si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de domter la nature?
Ah! de quels sentimens te laisses-tu troubler?
Il faut venger Electre, & non la consoler.

ORESTE.

Pilade, elle s'avance, & me cherche peut-être.

PILADE.

Ses pas sont épiés; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement:
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PILADE.

ELECTRE.

Le perfide.... il échappe à ma vûe indignée.
En proye à ma fureur, & de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.

A Pilade.

Toi, qui sembles frémir, & qui n'oses me voir;
Toi, compagnon du crime, appren-moi donc, barbare,
Où va cet assassin, de mon sang trop avare;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné.

PILADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné ;
Il obéit aux Dieux ; imitez-le, Madame.
Les arrêts du destin trompent souvent notre ame ;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas ;
Il plonge dans l'abîme, & bientôt en retire ;
Il accable de fers, il élève à l'Empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de succomber à vos tourmens nouveaux.
Soumettez-vous ; c'est tout ce que je puis vous dire.

SCENE III.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

SEs discours ont accru la fureur qui m'inspire.
Que veut-il ? Prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir ?
La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frère,
N'avaient donc pû combler ma profonde misère !
Après quinze ans de maux & d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers,
Et pressée en tout tems d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière !
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposait en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée,

Digitized by Google

Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne & mes justes efforts.
Egiste, m'a-t-on dit, s'enferme avec la Reine;
De quelque nouveau crime il prépare la scène;
Pour fuir la main d'Electre, il prend de nouveaux soins;
A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins.
Je ne peux me baigner dans le sang des deux traitres:
Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Est-il bien vrai qu'Oreste ait péri de sa main?
J'avais crû voir en lui le cœur le plus humain.
Il partageait ici nôtre douleur amère.
Je l'ai vû révérer la cendre de mon père.

ELECTRE.

Ma mère en fait autant: les coupables mortels
Se baignent dans le sang, & tremblent aux autels.
Ils passent sans rougir du crime au sacrifice.
Est-ce ainsi que des Dieux on trompe la justice?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi! de ce meurtre affreux ne s'est-il pas vanté?
Egiste au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?
Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous osez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreste au tombeau m'appelle avec son père?
Ma sœur, ah! si jamais Electre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment.
Il faut qu'il soit terrible! il faut qu'il soit sanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammène,
Et si le meurtrier n'est point avec la Reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;

Digitized by Google

Tranquille elle a reçu l'assassin de son fils.
On l'a vû partager (& ce crime est croyable)
De son indigne époux la joye impitoyable.
Une mère ! ah grands Dieux ! . . . ah, je veux de ma main
A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injustice:
L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.
Ma sœur, au nom des Dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Electre; ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire,
A cacher à nos yeux un important mystère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excusable au cœur des malheureux.
On se cache de vous; Pammène vous évite;
J'ignore comme vous quel projet il médite:
Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCENE IV.

ELECTRE *seule.*

UN repentir! qui? moi! mes mains desespérées
Dans ce grand abandon seront plus assurées.
Euménides, venez, soyez ici mes Dieux;
Vous connaissez trop bien ces détestables lieux,
Ce palais plus rempli de malheurs & de crimes,
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi;

Digitized by Google

Venez avec la mort, qui marche avec l'effroi;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent;
Oreſte, Agamemnon, Electre vous appellent;
Les voici, je les vois, & les vois ſans terreur;
L'aſpect de mes tyrans m'inſpirait plus d'horreur.
Ah! le barbare approche; il vient; ſes pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies.
L'enfer me le déſigne, & le livre à mon bras.

SCENE V.

ELECTRE *dans le fond*, ORESTE *d'un autre côté*.

ORESTE.

Où ſuis-je? C'eſt ici qu'on adreſſa mes pas.
O ma patrie! ô terre à tous les miens fatale!
Redoutable berceau des enfans de Tantale,
Famille des héros, & des grands criminels,
Les malheurs de ton ſang ſeront-ils éternels?
L'horreur qui régne ici m'environne & m'accable.
De quoi ſuis-je puni? de quoi ſuis-je coupable?
Au ſort de mes ayeux ne pourrai-je échapper?

ELECTRE *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête? & d'où vient que je crains de frapper?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'eſt fait entendre?
Père, époux malheureux, chère & terrible cendre,
Eſt-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon?

ELECTRE.

Juſte ciel! eſt-ce à lui de prononcer ſon nom?

Digitized by Google

ORESTE.

O malheureuſe Electre !

ELECTRE.

Il me nomme, il ſoupire !
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ?
Qu'importe des remords à mon juſte couroux ?

Elle avance vers Oreſte.

Frappons.... Meurs, malheureux.

ORESTE (*lui ſaiſiſſant le bras.*)

Juſtes Dieux ! eſt-ce vous,
Chère Electre ?....

ELECTRE.

Qu'entens-je ?

ORESTE.

Hélas ! qu'alliez-vous faire ?

ELECTRE.

J'allais verſer ton ſang, j'allais venger mon frère.

ORESTE (*la regardant avec attendriſſement.*)

Le venger ! & ſur qui ?

ELECTRE.

Son aſpect, ſes accens,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes ſens.
Quoi ! c'eſt vous dont je ſuis l'eſclave malheureuſe ?

ORESTE.

C'eſt moi qui ſuis à vous.

ELECTRE.

O vengeance trompeuſe !
D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur eſt changé ?

ORESTE.

Sœur d'Oreſte....

ELECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me suis-je engagé ?

ELECTRE.

Ah ! ne me trompez plus : parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis.... fuyez-moi.

ELECTRE.

Qui ! moi vous fuir !

ORESTE.

Tremblez.

ELECTRE.

Pourquoi ?

ORESTE.

Je suis..... Cessez. gardez qu'on ne nous voye.

ELECTRE.

Ah ! vous me remplissez de terreur & de joye !

ORESTE.

Si vous aimez un frère....

ELECTRE.

Oui, je l'aime ; oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor sa voix ;
La nature nous parle, & perce ce mystère :
Ne lui résistez pas : oui, vous êtes mon frère ;
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embrasse ; hélas !
Cher Oreste, & ta sœur a voulu ton trépas !

ORESTE *en l'embrassant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte ;
Un Dieu me retenait ; mais Electre est plus forte.

Digitized by Google

ELECTRE.
Il t'a rendu ta sœur, & tu crains son couroux !
ORESTE.
Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.
Est-il barbare assez pour punir ma faiblesse ?
ELECTRE.
Ta faiblesse est vertu : partage mon yvresse.
A quoi m'exposais-tu, cruel ? à t'immoler ?
ORESTE.
J'ai trahi mon serment.
ELECTRE.
Tu l'as dû violer.
ORESTE.
C'est le secret des Dieux.
ELECTRE.
C'est moi qui te l'arrache ;
Moi qu'un serment plus saint à leur vengeance attache ;
Que crains-tu ?
ORESTE.
Les horreurs où je suis destiné,
Les oracles, ces lieux, ce sang dont je suis né.
ELECTRE.
Ce sang va s'épurer ; vien punir le coupable ;
Les oracles, les Dieux, tout nous est favorable ;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

Digitized by Google

SCENE VI.

ELECTRE, ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH ! venez, & joignez tous vos transports aux miens ;
Unissez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PILADE *à Oreste.*

Quoi, vous avez trahi ce dangereux mystère !
Pouvez-vous ?...

ORESTE.

Si le ciel veut se faire obéir,
Qu'il me donne des loix que je puisse accomplir.

ELECTRE *à Pilade.*

Quoi, vous lui reprochez de finir ma misère ?
Cruel, par quelle loi, par quel ordre sévère,
De mes persécuteurs prenant les sentimens,
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassemens ?
A quoi m'exposiez-vous ? Quelle rigueur étrange....

PILADE.

Je voulais le sauver : qu'il vive, & qu'il vous venge.

PAMMENE.

Princesse, on vous observe en ces lieux déteſtés,
On entend vos soupirs, & vos pas sont comptés.
Mes amis inconnus, & dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître ; il était secondé ;
Tout était prêt, Madame, & tout est hazardé.

ELECTRE.

Mais Egiste en effet ne m'a-t-il pas livrée

A

A la main qu'il croyait de mon ſang altérée ?
A Oreſte.
Mon ſort à vos deſtins n'eſt-il pas aſſervi ?
Oui, vous êtes mon maître : Egiſte eſt obéi.
Du barbare une fois la volonté m'eſt chère.
Tout eſt ici pour nous.

PAMMENE.

Tout vous devient contraire.
Egiſte eſt allarmé, redoutez ſon tranſport :
Ses ſoupçons, croyez-moi, ſont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PILADE *à Pammène.*

Va, cours, ami fidèle & ſage,
Raſſemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les momens nous ſont chers ; il eſt tems d'éclater.

SCENE VII.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PILADE, Gardes.

EGISTE.

MIniſtres de mes loix, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres,
Qui connaiſſaient les droits de l'hoſpitalité.

PILADE.

Egiſte, contre toi qu'avons-nous attenté ?
De ce héros au moins reſpecte la jeuneſſe.

Digitized by Google

EGISTE.

Allez, & secondez ma fureur vengeresse :
Quoi donc à son aspect vous semblez tous frémir :
Allez, dis-je, & gardez de me désobéir :
Qu'on les traîne.

ELECTRE.

Arrêtez ! Osez-vous bien, barbare ?
Arrêtez ! Le ciel même est de leur sang avare ;
Ils sont tous deux sacrés... On les entraîne... ah Dieux !

EGISTE.

Electre, frémissez pour vous comme pour eux ;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

SCENE VIII.

ELECTRE, CLYTEMNESTRE.

ELECTRE.

AH ! daignez m'écouter ; & si vous êtes mère,
Si j'ose rappeller vos premiers sentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens,
D'une douleur sans borne effet inévitable.
Hélas dans les tourmens la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir.
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses,
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances ;
Peut-être en les sauvant tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer ?

ELECTRE.

Vous voyez que les Dieux ont reſpecté leur vie ;
Ils les ont arrachés à la mer en furie ;
Le ciel vous les confie, & vous répondez d'eux.
L'un d'eux... ſi vous ſaviez... tous deux ſont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres ſacrés une prêtreſſe avide,
Du ſang des étrangers fait fumer ſon autel ?
Eh bien, pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il ? Ordonnez : j'épouſerai Pliſtène :
Parlez : j'embraſſerai cette effroyable chaîne ;
Ma mort ſuivra l'hymen ; mais je veux l'achever ;
J'obéis, j'y conſens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver ?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Pliſtène a terminé la vie ?

ELECTRE.

Quoi donc, le ciel eſt juſte ? Egiſte perd un fils ?

CLYTEMNESTRE.

De joye à ce diſcours je vois vos ſens ſaiſis !

ELECTRE.

Ah ! dans le deſeſpoir où mon ame ſe noye,
Mon cœur ne peut goûter une funeſte joye ;
Non, je n'inſulte point au ſort d'un malheureux,
Et le ſang innocent n'eſt pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers ; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, & n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va, je t'entens trop bien, tu m'as trop confirmé
Les ſoupçons dont Egiſte était tant allarmé.

Digitized by Google

Ta bouche eſt de mon ſort l'interprète funeſte ;
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux eſt Oreſte.

ELECTRE.

Eh bien, s'il était vrai ! ſi le ciel l'eût permis....
Si dans vos mains, Madame, il mettait votre fils....

CLYTEMNESTRE.

O moment redouté ! que faut-il que je faſſe ?

ELECTRE.

Quoi, vous héſiteriez à demander ſa grace !
Lui ! votre fils ! ô ciel !... quoi, ſes périls paſſés....
Il eſt mort : c'en eſt fait, puiſque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point : va ; ta fureur nouvelle,
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle ;
Je le prens ſous ma garde, il pourra m'en punir....
Son nom ſeul me prépare un cruel avenir....
N'importe... je ſuis mère, il ſuffit ; inhumaine,
J'aime encor mes enfans... tu peux garder ta haine.

ELECTRE.

Non, Madame, à jamais je ſuis à vos genoux.
Ciel ! enfin tes faveurs égalent ton couroux ;
Tu veux changer les cœurs, tu veux ſauver mon frère,
Et pour comble de biens tu m'as rendu ma mère.

Fin du quatriéme acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

ON m'interdit l'accès de cette affreuſe enceinte :
Je cours ; je viens ; j'attens ; je me meurs dans la crainte :
En vain je tens aux Dieux ces bras chargés de fers :
Iphiſe ne vient point ; les chemins ſont ouverts ;
La voici, je frémis.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Que faut-il que j'eſpère ?
Qu'a-t-on fait ? Clytemneſtre oſe-t-elle être mère ?
Ah ! ſi.... Mais un tyran l'aſſervit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?
En a-t-elle la force ? en a-t-elle l'idée ?
Parlez. Deſeſpérez mon ame intimidée,
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'eſpère : mais je crains :

Digitized by Google

Egiſte a des avis, mais ils ſont incertains;
Il s'égare, il ne ſait, dans ſon trouble funeſte,
S'il tient entre ſes mains le malheureux Oreſte;
Il n'a que des ſoupçons, qu'il n'a point éclaircis;
Et Clytemneſtre au moins n'a point nommé ſon fils.
Elle le voit, l'entend; ce moment la rappelle
Aux premiers ſentimens d'une ame maternelle;
Ce ſang prêt à couler parle à ſes ſens ſurpris,
Epouvantés d'horreur, & d'amour attendris.
J'obſervais ſur ſon front tout l'effort d'une mère,
Qui tremble de parler, & qui craint de ſe taire.
Elle défend les jours de ces infortunés,
Deſtinés au trépas, ſi-tôt que ſoupçonnés.
Aux fureurs d'un époux à peine elle réſiſte;
Elle retient le bras de l'implacable Egiſte.
Croyez-moi, ſi ſon fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été conſommé;
Oreſte n'était plus.

ELECTRE.

O comble de miſère!
Je le trahis peut-être, en implorant ma mère.
Son trouble irritera ce monſtre furieux.
La nature en tout tems eſt funeſte en ces lieux.
Je crains également ſa voix & ſon ſilence.
Mais le péril croiſſait; j'étais ſans eſpérance.
Que fait Pammène?

IPHISE.

Il a dans nos dangers preſſans
Ranimé la lenteur de ſes débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle;
Il parle à nos amis, il excite leur zèle;

Ceux même, dont Egifte eft toûjours entouré,
A ce grand nom d'Orefte ont déja murmuré.
J'ai vû de vieux foldats, qui fervaient fous le pére,
S'attendrir fur le fils, & frémir de colère;
Tant aux cœurs des humains la juftice & les loix,
Même aux plus endurcis font entendre leur voix.

ELECTRE.

Grands Dieux! fi j'avais pû dans ces ames tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaiffantes,
Jetter dans leurs efprits trop faiblement touchés,
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés!
Si mon frère, abordé fur cette terre impie,
M'eût confié plus tôt le fecret de fa vie!
Si du moins jufqu'au bout Pammène avait tenté!...

SCENE III.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, Gardes.

EGISTE.

QU'on faififfe Pammène, & qu'il foit confronté
Avec ces étrangers deftinés au fupplice.
Il eft leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége effroyable ils allaient me jetter!
L'un des deux eft Orefte, en pouvez-vous douter?
à Clytemneftre.
Ceffez de vous tromper, ceffez de le défendre.
Je vois tout, & trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'eft celle de mon fils; un père gémiffant

Tient de ſon aſſaſſin cet horrible préſent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous ? . . .

EGISTE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thieſte & d'Atrée ;
J'en crois les tems, les lieux marqués par cette mort,
Et ma ſoif de venger ſon déplorable ſort,
Et les fureurs d'Electre, & les larmes d'Iphiſe,
Et l'indigne pitié dont votre ame eſt ſurpriſe.
Oreſte vit encor : & j'ai perdu mon fils !
Le déteſtable Oreſte en mes mains eſt remis :
Et quel qu'il ſoit des deux, juſte dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à ſa mère.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, ce ſacrifice eſt horrible à mes yeux.

EGISTE.

A vous !

CLYTEMNESTRE.

Aſſez de ſang a coulé dans ces lieux.
Je prétens mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du ſang des Pélopides.
Si mon fils après tout n'eſt pas entre vos mains,
Pourquoi verſer du ſang ſur des bruits incertains ?
Pourquoi vouloir ſans fruit la mort de l'innocence ?
Seigneur, ſi c'eſt mon fils, j'embraſſe ſa défenſe.
Oui, j'obtiendrai ſa grace, en duſſai-je périr.

EGISTE.

Je dois la refuſer, afin de vous ſervir.
Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte & m'irrite.

L'un

Digitized by Google

L'un des deux eſt Oreſte, & tous deux vont périr.
Je ne peux balancer, je n'ai point à choiſir.
A moi, ſoldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi ? ſa famille entière
Perdra-t-elle à vos piés ſes cris & ſa prière ?

Elle ſe jette à ſes piés.

Avec moi, chère Electre, embraſſez ſes genoux ;
Votre audace vous perd.

ELECTRE.

Où me réduiſez-vous ?
Quel affront pour Oreſte, & quel excès de honte !
Elle me fait horreur... eh bien, je la ſurmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la baſſeſſe & l'effroi !
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.

Sans ſe mettre à genoux.

Cruel, ſi ton couroux peut épargner mon frère,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père ;)
Mais je pourrais du moins, muette à ton aſpect,
Me forcer au ſilence, & peut-être au reſpect.
Que je demeure eſclave, & que mon frère vive.

EGISTE.

Je vais frapper ton frère, & tu vivras captive ;
Ma vengeance eſt entière : Au bord de ſon cercueil,
Je te vois ſans effet abaiſſer ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Egiſte, c'en eſt trop : c'eſt trop braver, peut-être,
Et la veuve & le ſang du Roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils : & malgré tes fureurs,
Tu trouveras ſa mère encor plus que ſes fœurs.
Que veux-tu ? ta grandeur, que rien ne peut détruire,

Digitized by Google

Oreste en ta puissance, & qui ne peut te nuire,
Electre enfin soumise, & prête à te servir,
Iphise à tes genoux, rien ne peut te fléchir!
Va, de tes cruautés je fus assez complice;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.
Faut-il pour t'affermir dans ce funeste rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon sang?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide?
L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
L'autre m'arrache un fils, & l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du père, à l'aspect de ses Dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadême,
Odieux à la Grèce, & pesant à moi-même!
Je t'aimai, tu le sais: c'est un de mes forfaits:
Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon sang mes mains seront avares:
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares:
J'arrêterai ton bras levé pour le verser.
Tremble, tu me connais.... tremble de m'offenser.
Nos nœuds me sont sacrés, & ta grandeur m'est chère;
Mais Oreste est mon fils, arrête, & crain sa mère.

ELECTRE.

Vous passez mon espoir. Non, Madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans & mon père.

EGISTE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve & les enfans
Arrêteraient mes coups par des cris menaçans!
Quel démon vous aveugle, ô Reine malheureuse?
Et de qui prenez-vous la défense odieuse?

Digitized by Google

Contre qui, juste ciel!... Obéïssez, courez:
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCENE IV.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE,
IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur!

EGISTE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreste.

IPHISE.

Qui, lui?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils?

ELECTRE.

Mon frère?

EGISTE.

Eh bien, est-il puni?

DIMAS.

Il ne l'est pas encor.

EGISTE.

Je suis désobéi!

DIMAS.

Oreste s'est nommé, dès qu'il a vû Pammène.
Pilade, cet ami qui partage sa chaîne,
Montre aux soldats émus le fils d'Agamemnon:

Digitized by Google

Et je crains la pitié pour cet auguste nom.

EGISTE.

Allons, je vais paraître, & presser leur supplice.
Qui n'ose me venger sentira ma justice.
Vous, retenez ses sœurs; & vous, suivez mes pas.
Le sang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels & quels Dieux pourraient sauver Oreste,
Du père de Plistène, & du fils de Thieste ?

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Suivez-le, montrez-vous, ne craignez rien, parlez;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ELECTRE.

Au nom de la nature, achevez votre ouvrage;
De Clytemnestre enfin déployez le courage.
Volez, conduisez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, & retiennent vos pas.
Demeurez, c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours & d'Oreste & d'Egiste:
Je suis épouse & mère; & je veux à la fois,
Si j'en peux être digne, en remplir tous les droits.

Elle sort.

Digitized by Google

SCENE VI.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

AH ! le Dieu qui nous perd en ſa rigueur perſiſte ;
En défendant Oreſte, elle ménage Egiſte.
Les cris de la pitié, du ſang & des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.
Egiſte furieux, & brûlant de vengeance,
Conſomme ſes forfaits pour ſa propre défenſe ;
Il condamne, il eſt maître, il frappe, il faut périr.

ELECTRE.

Et j'ai pû le prier avant que de mourir !
Je deſcens dans la tombe avec cette infamie,
Avec le deſeſpoir de m'être démentie !
J'ai ſupplié ce monſtre, & j'ai hâté ſes coups.
Tout ce qui dut ſervir s'eſt tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont ſe vantait Pammène,
Ces peuples dont Egiſte a ſoulevé la haine ?
Ces Dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de conſoler ſa ſœur ?
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux ſous ces voutes fatales ?
Quoi ! la nature entière, en ce jour de terreur,
Paraiſſait à ma voix s'armer en ma faveur :
Et tout eſt pour Egiſte, & mon frère eſt ſans vie ;
Et les Dieux, les mortels, & l'enfer m'ont trahie !

Digitized by Google

SCENE VII.

ELECTRE, PILADE, IPHISE.

ELECTRE.

En eſt-ce fait, Pilade?

PILADE.

Oui, tout eſt accompli,
Tout change, Electre eſt libre, & le ciel obéi.

ELECTRE.

Comment?

PILADE.

Oreſte règne, & c'eſt lui qui m'envoye.

IPHISE.

Juſtes Dieux!

ELECTRE.

Je ſuccombe à l'excès de ma joye.
Oreſte? eſt-il poſſible?

PILADE.

Oreſte tout-puiſſant
Va venger ſa famille, & le ſang innocent.

ELECTRE.

Quel miracle a produit un deſtin ſi proſpère?

PILADE.

Son courage, ſon nom, le nom de votre père,
Le votre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la juſtice, un Dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egiſte on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidèle Pammène;

Tout un peuple ſuivait, morne, glacé d'horreur;
J'entrevoyais ſa rage à travers ſa terreur;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreſte ſe tournant vers ſes fiers ſatellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos Rois:
L'oſez-vous? A ces mots, au ſon de cette voix,
A ce front où brillait la majeſté ſuprême,
Nous avons tous crû voir Agamemnon lui-même,
Qui perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émeut, l'amitié perſuade:
On reſpecte les nœuds d'Oreſte & de Pilade.
Des ſoldats avançaient pour nous envelopper;
Ils ont levé le bras, & n'ont oſé frapper:
Nous ſommes entourés d'une foule attendrie:
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreſte était porté.
Egiſte avec les ſiens, d'un pas précipité,
Vole, croit le punir, arrive, & voit ſon maître.
J'ai vû tout ſon orgueil à l'inſtant diſparaître,
Ses eſclaves le fuir, ſes amis le quitter,
Dans ſa confuſion ſes ſoldats l'inſulter.
O jour d'un grand exemple! ô juſtice ſuprême!
Des fers que nous portions il eſt chargé lui-même.
La ſeule Clytemneſtre accompagne ſes pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des ſoldats,
Se jette au milieu d'eux, & d'un front intrépide,
A la fureur commune enléve le perfide,
Le tient entre ſes bras, s'expoſe à tous les coups,
Et conjure ſon fils d'épargner ſon époux.
Oreſte parle au peuple, il reſpecte ſa mère;

Digitized by Google

Il remplit les devoirs & de fils & de frère.
A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'eſt un Roi triomphant ſur ſon trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère;
Voyons Oreſte heureux, & conſolons ma mère.

ELECTRE.

Quel bonheur inouï par les Dieux envoyé!
Protecteur de mon ſang, héros de l'amitié,
Venez.

PILADE *à ſa ſuite.*

Briſez, amis, ces chaînes ſi cruelles;
Fers, tombez de ſes mains, le ſceptre eſt fait pour elles.

On lui ôte ſes chaînes.

SCENE VIII.

ELECTRE, IPHISE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur!
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMENE.

Ce moment de terreur
Eſt deſtiné, Madame, à ce grand ſacrifice,
Que la cendre d'un père attend de ſa juſtice:
Tel eſt l'ordre qu'il ſuit. Cette tombe eſt l'autel
Où ſa main doit verſer le ſang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père.
Ce devoir redoutable eſt juſte & néceſſaire;

Mais

Digitized by Google

Mais ce ſpectacle horrible aurait ſouillé vos yeux.
Vous connaiſſez les loix qu'Argos tient de ſes Dieux :
Elles ne ſouffrent point que vos mains innocentes
Avant le tems preſcrit preſſent ſes mains ſanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemneſtre en ces momens d'horreur ?
Voyons-la.

PAMMENE.

Clytemneſtre en proye à ſa fureur,
De ſon indigne époux défend encor la vie ;
Elle oppoſe à ſon fils une main trop hardie.

ELECTRE.

Elle défend Egiſte .... elle de qui le bras
A ſur Agamemnon .... Dieux ne le ſouffrez pas !

PAMMENE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la prière, & de meurtres avides,
Miniſtres des arrêts prononcés par le ſort,
Marcher autour d'Oreſte, en appellant la mort.

IPHISE.

Jour terrible & ſanglant, ſoyez un jour de grace.
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah ! ma ſœur ! ah, Pilade ! entendez-vous ces cris ?

ELECTRE.

C'eſt ma mère !

PAMMENE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE *derrière la ſcène.*

Arrête !

IPHISE.

Ciel !

CLYTEMNESTRE (*derrière la scène.*

Mon fils !

ELECTRE.

Il frappe Egiste. Achève, & sois inexorable ;
Venge-nous, venge-la ; tranche un nœud si coupable :
Immole entre ses bras cet infame assassin.
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, . . . j'expire de ta main.

PILADE.

O destinée !

IPHISE.

O crime !

ELECTRE.

Ah, trop malheureux frère !
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère ?
Jour à jamais affreux !

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, ORESTE.

ORESTE.

O Terre, entr'ouvre-toi ;
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi.
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes ;
Je dispute avec vous de tourmens & de crimes.

Digitized by Google

ELECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel ?

ORESTE.

Elle a voulu ſauver....
Et les frappant tous deux.... Je ne puis achever....

ELECTRE.

Quoi! de la main d'un fils! quoi par ce coup funeſte,
Vous....

ORESTE.

Non, ce n'eſt pas moi; non, ce n'eſt point Oreſte.
Un pouvoir effroyable a ſeul conduit mes coups.
Exécrable inſtrument d'un éternel couroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère;
Patrie, Etats, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout eſt perdu pour moi!
Soleil qu'épouvanta cette affreuſe contrée,
Soleil qui reculas pour le feſtin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas ?
Dieux, tyrans éternels, puiſſance impitoyable,
Dieux qui me puniſſez, qui m'avez fait coupable!
Eh bien, quel eſt l'exil que vous me deſtinez ?
Quel eſt le nouveau crime où vous me condamnez ?
Parlez.... Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtreſſe homicide,
Qui n'offre que du ſang à des Dieux en couroux,
A des Dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ELECTRE.

Demeurez. Conjurez leur juſtice & leur haine.

Digitized by Google

PILADE.

Je te ſuivrai partout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels & du couroux des Dieux.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

Digitized by Google

DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES

TRAGÉDIES,

ANCIENNES ET MODERNES,

*Qui ont paru ſur le ſujet d'*ELECTRE, *& en particulier ſur celle de* Sophocle.

Par M. DU MOLARD, Membre de pluſieurs Académies.

Digitized by Google

TRADUCTION

DES DEUX VERS

D'EURIPIDE.

Un bon critique suit toûjours les règles de l'équité, & reprend en tout tems & en tout lieu ceux qui commettent des fautes.

Digitized by Google

DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES

TRAGÉDIES,

ANCIENNES ET MODERNES,

*Qui ont paru sur le sujet d'*ELECTRE, *& en particulier sur celle de* Sophocle.

LE sujet d'*Electre*, un des plus beaux de l'antiquité, a été traité par les plus grands maîtres & chez toutes les nations qui ont eu du goût pour les spectacles. *Sophocle*, *Euripide*, *Eschyle*, l'ont embelli à l'envi chez les Grecs. Les Latins ont eu plusieurs tragédies sur ce sujet. *Virgile* le témoigne par ce vers :

Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes.

Ce qui donne à entendre que cette piéce était souvent représentée à Rome. *Cicéron* dans le livre *de Finibus* cite un fragment d'une tragédie d'*Oreste* fort applaudie de son tems. *Suétone* dit que *Néron* chanta le rôle d'*Oreste* parricide ; & *Juvenal* parle d'un *Oreste* qui était d'une longueur rebutante, & auquel l'auteur n'avait pas encore mis la dernière main :

Summi plenâ jam margine libri
Scriptus & in tergo, nec dum finitus Orestes.

Baif est le premier qui ait traité ce sujet en notre langue. Son ouvrage n'est qu'une traduction de l'*Electre* de *Sophocle*, & il a eu le sort de toutes les piéces de théâtre de son siécle. L'*Electre* de Mr. de *Longepierre*, faite en 1700. ne fut jouée,

Digitized by Google

je crois, qu'en 1718. Pendant cet intervalle Mr. *de Crébillon* donna sa tragédie d'*Electre*. Je ne connais que le titre de l'*Electre* du Baron *de Walef* qui a paru dans les Pays-Bas. Enfin Mr. *de Voltaire* vient de nous donner une tragédie d'*Oreste*. *Erasmo di Valvasone* a traduit en Italien l'*Electre de Sophocle*, & *Ruscellai* a fait une tragédie d'*Oreste*, qui se trouve dans le premier volume du théâtre Italien donné par Mr. le Marquis. *Maffei* à Vérone en 1723.

Je diviserai cette dissertation en trois parties. Je rechercherai dans la première quels sont les fondemens de la préférence que tous les siécles ont donnée à la tragédie d'*Electre* de *Sophocle*, sur celle d'*Euripide*, & sur les *Coéphores* d'*Eschyle*.

Dans la seconde j'examinerai sans prévention ce qu'on doit penser de l'entreprise de l'auteur de la tragédie d'*Oreste*, de traiter ce sujet sans ce que nous appellons épisodes, & avec la simplicité des anciens, & de la manière dont il a exécuté cette entreprise.

Dans la troisiéme & dernière partie, je ferai voir combien il est difficile de s'écarter de la route que les anciens nous ont frayée en traitant ce sujet, sans détruire le bon goût, & sans tomber dans des défauts qui passent même des pensées aux expressions.

Je soumets tout ce que je dirai dans cet écrit au jugement de ceux qui aiment sincérement les belles-lettres, qui ont fait de bonnes études, qui connaissent en même tems le génie de la langue Grecque & celui de la nôtre, qui sans être les adorateurs serviles & aveugles des anciens, connaissent leurs beautés, les sentent & leur rendent justice; & qui joignent l'érudition à la saine critique: Je récuse tous les autres juges comme incompétens.

Je ne cherche qu'à être utile; je ne veux faire ni d'éloge ni de satyre. Le théâtre que je regarde comme l'école de la jeunesse, mérite qu'on en parle d'une manière plus sérieuse, & plus approfondie qu'on ne fait d'ordinaire dans tout ce qui s'écrit pour & contre les piéces nouvelles. *a*) Le public est

las

a) Le père *Rapin* dans ses *réflexions sur la poëtique*, dit après *Aristote*, que la tragédie est une leçon publique plus instructive sans comparai-

las de tous ces écrits, qui sont plutôt des libelles que des instructions, & de tous ces jugemens dictés par un esprit de cabale & d'ignorance. Quiconque ose porter un jugement doit le motiver, sans quoi il se déclare lui-même indigne d'avoir un avis; je n'ai formé le mien qu'après avoir consulté les gens de lettres les plus éclairés. C'est ce qui m'enhardit à me nommer, afin de n'être pas confondu avec les auteurs de tant d'écrits ténébreux, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont inutiles.

PREMIERE PARTIE.

*De l'*ELECTRE *de* Sophocle.

ON a toûjours regardé l'*Electre* de *Sophocle* comme un chef-d'œuvre, soit par rapport au tems auquel elle a été composée, soit par rapport au peuple pour lequel elle a été faite.

Ce tems touchait à celui de l'invention de la tragédie. Trois illustres rivaux, les chefs & les modéles de tous ceux qui ont excellé depuis dans le genre dramatique, se disputèrent la victoire. Les piéces des deux antagonistes de *Sophocle* furent louées, furent même récompensées; la sienne fut couronnée & préférée. Toute la nation Grecque & toute la postérité n'ont jamais varié sur ce jugement. Elle tira des gémissemens & des larmes; elle excita même des cris qu'arrachaient la terreur & la pitié portées à leur comble. On ne peut la lire dans l'original sans répandre des pleurs. Tel est l'effet que produisit & que produit encore de nos jours la scène de l'urne, que toute l'antiquité a regardée comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique. *Aulugelle* rapporte que de son tems, sous l'empire d'*Adrien*, un acteur nommé *Paulus*,

paraison que la philosophie, parce qu'elle instruit l'esprit par les sens, & qu'elle rectifie les passions par les passions mèmes, en calmant par leur émotion le trouble qu'elles excitent dans le cœur.

Digitized by Google

qui faifait le rôle d'*Electre*, fit tirer du tombeau l'urne qui contenait les cendres de fon fils bien-aimé ; & comme fi c'eût été l'urne d'*Orefte*, il remplit toute l'affemblée, non pas d'une fimple émotion de douleur bien imitée, mais de cris & de pleurs véritables. Effectivement cette fcène eft un modèle achevé du pathétique. En la lifant on fe repréfente un grand peuple pénétré qui ne peut retenir fes larmes. On croit entendre les foupirs & les fanglots interrompus de tems en tems par les cris les plus douloureux : mais bientôt un filence morne, figne de la confternation générale, fuccède à ce bruit : tout le peuple femble tomber avec *Electre* dans le defefpoir, à la vuë de ce grand objet de terreur & de compaffion.

Si tous les Grecs & les Romains, fi les deux nations les plus célèbres du monde, & qui ont le plus cultivé & chéri la littérature & la poëfie, fi deux peuples entiers auffi fpirituels & auffi délicats, fi tous ceux qui depuis eux dans d'autres pays & avec des mœurs différentes, ont aimé les lettres Grecques & ont été en état de fentir les beautés de cette piéce, fe font tous unanimement accordés à penfer de même de l'*Electre* de *Sophocle*, il faut abfolument que ces beautés foient de tous les tems & de tous les lieux.

En effet, tout ce qui peut concourir à rendre une piéce excellente fe trouve dans celle-ci. Fable bien conftituée. Expofition claire, noble, entière. Obfervation parfaite des règles de l'art. Unité de lieu, d'action & de tems. (L'action ne dure précifément que le tems de la repréfentation.) Conduite fage, mœurs ou caractères vrais & toûjours également foutenus. *Electre* y refpire continuellement la douleur & la vengeance, fans aucun mélange de paffions étrangères. *Orefte* n'a d'autre idée que d'exécuter une entreprife auffi grande, auffi hardie, auffi difficile qu'intéreffante. Son cœur eft fermé à tout autre fentiment, à tout autre objet. La douleur de *Chryfothemis* plus fage, plus modérée que celle de fa fœur, fait un contrafte adroit & continuel avec les emportemens d'*Electre*. Les fentimens y font partout convenables. La fcène d'*Electre* & de *Chryfothemis* fait fortir le caractère de la première par la douceur de celui de fa fœur. *Ifmène* dans la tragédie d'*Antigone* de *Sophocle*, montre la même douceur par

Digitized by Google

le même art, & pour faire contraſter le caractère des deux ſœurs. *Iſmène* & *Chryſothemis* ont la même compaſſion & la même tendreſſe pour *Antigone* & pour *Electre*, pour *Oreſte* & pour *Polynice :* la ſeule différence eſt qu'*Antigone* ayant un peu moins de dureté qu'*Electre*, *Iſmène* de ſon côté a un peu plus de fermeté qu'*Antigone*.

L'expoſition produiſait d'abord un ſpectacle frapant & un très-grand intérêt. L'immenſité du théâtre, la magnificence artificieuſe des décorations, qui ſuppoſe néceſſairement une grande connaiſſance de la perſpective, donnent lieu au gouverneur d'*Oreſte* de lui faire obſerver deux villes, une forêt, des temples, des places publiques & des palais. Un Français peu verſé dans l'hiſtoire & dans la littérature Grecque, peut traiter les villes d'Argos & de Mycène, le bois de la fille d'*Inachus* célèbre par les fables d'*Io* & d'*Argus*, le palais d'*Agamemnon*, les temples les plus renommés ; il peut, dis-je, les traiter d'objets peu intéreſſans. Mais, que ces objets étaient frapans pour toute la Grèce ! que notre théâtre eſt éloigné d'en offrir de pareils ! Le reſte du diſcours du gouverneur met le ſpectateur au fait, en très-peu de mots, de l'hiſtoire d'*Oreſte* & de ſon projet, que la réponſe du héros achève d'expliquer. L'oracle lui défend d'avoir des troupes & d'employer d'autres armes que la ruſe & le ſecret. Δολοῖσι κλέψαι χειρὸς ἐνδίκους σφαγάς. En conſéquence il envoye ſon gouverneur annoncer à *Egiſte* & à *Clytemneſtre* qu'*Oreſte* a été tué aux jeux Pythiens. Qu'importe, dit-il, qu'on diſe que je ſuis mort, pourvû que je vive & que je me couvre de gloire ? Quand un faux bruit nous procure un grand avantage, je ne puis le regarder comme un mal ; ce qui fait alluſion à l'idée que les anciens avaient que ces bruits de mort étaient d'un mauvais augure.

> Τί γάρ με λυπεῖ τοῦθ' ὅταν λόγῳ θανὼν
> ἔργοισι σωθῶ, κἀξενέγκωμαι κλέος
> Δοκῶ μὲν οὐδὲν ῥῆμα σὺν κέρδει κακόν.

Il ſort enſuite pour aller faire des libations ſur le tombeau de ſon père, ainſi qu'*Apollon* l'a ordonné. Sa conduite ne ſe dément point. Les caractères ne ſe démentent pas davantage.

Même inflexibilité, même fureur dans *Electre*, même douceur dans *Chrysothemis*, même sagesse dans *Oreste* & dans le gouverneur, même fierté dans *Clytemnestre*. Traiter cette fierté de défaut, c'est insulter à toute l'antiquité, c'est ignorer ce que c'est que les mœurs dans un pareil sujet, c'est méconnaître la belle nature.

Je ne disconviendrai pas qu'avec toutes ces perfections on ne puisse faire quelques objections contre *Sophocle*. On dira que l'intrigue est très simple. Je l'avoue, & je crois même que c'est la plus grande beauté de la piéce. Cette simplicité irait au détriment de l'intrigue, si cette intrigue elle-même était autre chose qu'un tableau continu. *Sophocle*, ajoutera-t-on, manque de certains traits délicats & finis que la tragédie a pû acquérir avec le tems. Les pensées n'y sont peut-être pas assez approfondies ni assez variées. Mais les Grecs, & *Sophocle* en particulier, connaissaient peu ces faibles ornemens. Son pinceau hardi peignait tout à grands traits. Il ne s'embarrassait que d'arriver au but.

On apporte les cendres d'*Oreste*, qu'on dit avoir été tué aux jeux Pythiens, dont on fait une très longue description, qui appartient plus à l'épopée qu'à la tragédie. Ce récit ne forme pas d'ailleurs de nœud assez intrigué. Il ne met point le héros auquel on s'intéresse en un danger réel. Il ne produit ni pitié ni terreur, du moins chez un peuple débarrassé du préjugé aveugle où vivaient les anciens, que ces bruits de mort étaient du plus sinistre présage. Mais ce même préjugé faisait que les Grecs n'en craignaient que plus pour *Oreste*; & cette crainte était si forte qu'elle suspendait tous les mouvemens précédens de terreur & de compassion. Quoique ce bruit de mort mette ce héros dans le plus grand danger de perdre la vie, *Oreste* foule aux pieds cette crainte, parce que le but de la tragédie est d'empêcher de craindre avec trop de faiblesse des disgraces communes. *Sophocle* ménage la crainte des spectateurs, en faisant mépriser par *Oreste* ce mauvais présage. La crainte du héros se porte toute entiére sur l'obéissance aveugle qu'on doit aux oracles.

D'ailleurs on a toûjours excusé cette description épisodique par le goût décidé, par la passion furieuse que toute

Digitized by Google

la nation Grecque avait pour ces jeux. En effet c'était un des endroits de la piéce des plus applaudis. On passait à *Sophocle* l'anachronisme formel en faveur de la beauté de ce morceau, & de l'intérêt qu'on prenait à cette magnifique description.

On dira peut-être encore que le gouverneur d'*Oreste* était bien hardi de débiter à une grande Reine une fable dont elle pouvait d'un moment à l'autre reconnaître la fausseté. Toute la Grèce accourait aux jeux Pythiens. N'y avait-il aucun habitant de Mycène ou d'Argos qui y eût assisté ? Cela n'est pas probable. Personne n'en était-il encor revenu quand le gouverneur faisait ce récit, ou quelqu'un ne pouvait-il pas en arriver dans le moment même ? La Reine pouvait en un instant découvrir l'imposture.

Cette objection tombe d'elle-même, pour peu que l'on fasse réflexion que l'action qui ne dure que quatre heures, ou le tems de la représentation, est si pressée, que *Clytemnestre* & *Egiste* sont tués avant qu'ils ayent le tems d'être détrompés ; & encor un coup le plaisir que ce morceau faisait à toute la nation, la beauté, la sublimité du stile dans lequel il est écrit, l'emportèrent sur toutes les critiques.

Je ne saurais disconvenir que *Sophocle*, ainsi qu'*Euripide*, ne devaient pas faire de *Pilade* un personnage muet. Ils se sont privés par-là de grandes beautés.

N'est-ce pas encor un défaut qu'*Egiste* ne paraisse qu'à la dernière scène, & pour y recevoir la mort ? Quel personnage que celui d'un Roi qui ne vient que pour mourir ! Cependant il ne semble pas absolument nécessaire qu'*Egiste* paraisse plus tôt. Le poëte inspire tant de terreur dans tout le cours de la piéce, qu'il n'a pas besoin d'introduire plus tôt un personnage qui ne produirait que de l'horreur, qui nuirait à son plan, ou qui du moins serait inutile.

Quant à l'atrocité de la catastrophe, elle parait horrible dans nos mœurs, elle n'était que terrible dans celles des Grecs. C'était un fait avoué de tout le monde, qu'*Oreste* avait tué sa mère de propos délibéré pour venger le meurtre de son père. Il n'était pas permis de le déguiser, ni de

Digitized by Google

changer une fable universellement reçue *b*) ; c'était même ce qui faisait tout le grand tragique, tout le terrible de cette action. *c*) Aussi voit-on qu'*Eschyle* & *Euripide* ont exactement suivi, comme *Sophocle*, l'histoire consacrée. Il me semble même que la mort de *Clytemnestre*, tuée par son fils, est en un sens moins atroce, & sans contredit beaucoup plus théatrale & plus tragique, que le meurtre de *Camille* exécuté par *Horace*.

Elle me paraît moins atroce, en ce que *Camille* est innocente, & *Clytemnestre* est coupable du plus grand des crimes ; crime dont elle se glorifie quelquefois, & dont elle n'a qu'un léger repentir ; en cela elle mérite infiniment plus d'être punie que *Camille*, qui regrette son amant, & dont tout le crime ne consiste qu'en des paroles trop dures que lui arrache l'excès de sa douleur.

Elle est plus théatrale, en ce qu'elle fait le vrai sujet de la piéce. Car cette mort est préparée & attendue, & celle de *Camille* dans les *Horaces*, n'est qu'un événement imprévû qui pouvait ne pas arriver, qui ne fait qu'une double action vicieuse, & un cinquiéme acte inutile, qui devient lui-même une triple action dans la piéce. Il n'y a qu'une seule action au contraire dans *Sophocle*, la punition des deux époux étant le seul sujet de la piéce. C'est cette unité qui contribuait tant au pathétique de la catastrophe. Quoi de plus pathétique en effet que ces cris de *Clytemnestre ? O mon fils ! mon fils, ayez pitié de celle qui vous a mis au monde.*

. . . . Ω τέκνον τέκνον οἴκτειρε τὴν τεκοῦσαν.

On frémissait à cette terrible, quoique juste, réponse d'E-

b) Il faut que *Clytemnestre* soit tuée par *Oreste*. *Aristot. de Poet. c.* 15.

c) Un des principaux objets du poeme dramatique est d'apprendre aux hommes à ménager leur compassion pour des sujets qui le méritent. Car il y a de l'injustice d'être trop touché des malheurs de ceux qui méritent d'être misérables. On doit voir sans pitié, dit le père *Rapin*, *Clytemnestre* tuée par son fils *Oreste*, dans *Eschyle*, parce qu'elle avait tué son époux ; & l'on ne peut voir sans compassion mourir *Hippolyte*, parce qu'il ne meurt que pour avoir été sage & vertueux. *V. Réflex. sur la poëtique.*

Digitized by Google

lectre : *Mais , vous - même , avez - vous eu pitié de ſon père & de lui ?*

ἀλλ' ἐκ σέθεν
ᾠκτείρεθ' οὗτος ὁ γεννήσας πατήρ.

On tremblait à cette effrayante exclamation d'*Electre* à ſon frère : *Frappe , redouble , ſi tu le peux.*

. . . Παῖσον, εἰ σθένεις, διπλῆν.

Après quoi *Clytemneſtre* expirante s'écrie : *Encor une fois , hélas !*

Ὤμοι μάλ' αὖθις.

Qu'Egiſte , pourſuit Electre , *ne reçoit-il le même traitement !*

Εἰ γὰρ Αἰγίσθῳ θ' ὁμοῦ.

Egiſte qui arrive dans ces terribles circonſtances , croyant voir le corps d'*Oreſte* maſſacré , & découvrant celui de ſa femme , la mort ignominieuſe de cet aſſaſſin , qui n'a pas même la conſolation de mourir volontairement & en homme libre , & à qui l'on annonce qu'il ſera privé de la ſépulture ; tout cela forme le coup de théâtre le plus frappant & le plus terrible , je ne dis pas pour notre nation , mais pour toute celle des Grecs , qui n'était point amollie par des idées d'une tendreſſe lâche & efféminée : pour un peuple , qui d'ailleurs humain , éclairé , poli autant qu'aucun peuple de la terre , ne cherchait point au théâtre ces ſentimens fades & doucereux auxquels nous donnons le nom de galants , & qui par conſéquent était plus diſpoſé à recevoir les impreſſions d'un tragique atroce.

Combien ce peuple ne s'intéreſſait-il pas à la gloire d'*Agamemnon* , à ſon malheur & à ſa vengeance ? Il entrait dans ces ſentimens autant qu'*Oreſte* lui-même. Les Grecs n'ignoraient pas que ce Prince était coupable de tuer ſa mère ; mais il falait abſolument repréſenter ce crime. La mort de *Clytemneſtre* était juſte , & ſon fils n'était coupable que par l'ordre formel des Dieux qui le conduiſaient pas à pas dans

ce crime, par celui des destinées, dont les arrêts étaient irrévocables, qui faisaient des malheureux mortels ce qu'il leur plaisait ; *Qui nos homines quasi pilas habent.* Ainsi en condamnant *Oreste* autant qu'ils le devaient, les Grecs ne condamnaient point *Sophocle*, & ils le comblaient au contraire de louanges. D'ailleurs tous les poëtes tragiques tiennent le langage de la philosophie stoïcienne.

Il me semble avoir montré les sources de l'admiration que tous les anciens ont eu pour l'*Electre* de *Sophocle*. Le parallèle de cette piéce avec celles d'*Euripide* & d'*Eschyle* sur ce sujet, qui sont à la vérité pleines de beautés, ne servira pas peu à démontrer entiérement combien elle leur est supérieure. On verra combien la conduite & l'intrigue de la piéce de *Sophocle* sont plus belles & plus raisonnables que celles des deux autres.

Plusieurs critiques ont douté que la tragédie d'*Electre* que nous avons sous le nom d'*Euripide*, fût de ce grand maître. On y trouve moins de chaleur & moins de liaison ; & l'on pourrait soupçonner qu'elle est l'ouvrage d'un poëte fort postérieur. On sait que les savans de la célèbre école d'Alexandrie ont non-seulement rectifié & corrigé, mais aussi altéré & supposé plusieurs poemes anciens. *Electre* était peut-être mutilée ou perdue de leur tems ; ils en auront lié tous les fragmens pour en faire une piéce suivie. Quoi qu'il en soit, on y retrouve les fameux vers cités par *Plutarque* (dans la vie de *Lysander*,) qui préservèrent Athènes d'une destruction totale, lorsque *Lysander* s'en rendit le maître. En effet comme les vainqueurs délibéraient le soir dans un festin, s'ils raseraient seulement les murailles de la ville, ou s'ils la renverseraient de fond en comble ; un Phocéen chanta ce beau chœur, & tous les convives en furent si émus, qu'ils ne purent se résoudre à détruire une ville qui avait produit d'aussi beaux esprits & d'aussi grands personnages.

Dans *Euripide Electre* a été mariée par *Egiste* à un homme sans bien & sans dignité, qui demeure hors de la ville dans une maison conforme à sa fortune. La scène est devant cette maison, ce qui ne produit pas une décoration bien magnifique. Cet époux d'*Electre*, qui, à la vérité, par respect, n'a

Digitized by Google

n'a eu aucun commerce avec elle, ouvre la ſcène, en fait l'expoſition dans un long monologue qu'on peut regarder comme un prologue. Ce défaut, qui ſe trouve dans preſque toutes les premières ſcènes d'*Euripide*, rend ſes expoſitions la plûpart froides & peu liées avec la piéce.

Oreſte eſt reconnu par un vieillard en préſence de ſa ſœur, par une cicatrice qu'il s'eſt faite au-deſſus du ſourcil, en courant, lorſqu'il était enfant, après un chevreuil.

Des critiques ont trouvé cette reconnaiſſance trop bruſque, & celle de *Sophocle* trop traînante. Il ſemble qu'ils n'ayent fait aucune attention aux mœurs de la nation Grecque, & qu'ils n'ayent connu ni le génie ni les graces des deux tragiques.

Oreſte va enſuite avec ſon ami *Pilade* aſſaſſiner *Egiſte* par derrière, pendant qu'il eſt panché pour conſidérer les entrailles d'une victime. Ils le tuent au milieu d'un ſacrifice & d'une cérémonie religieuſe, parce que tous les droits divins & humains avaient été violés dans l'aſſaſſinat d'*Agamemnon*, commis dans ſon propre palais par une ruſe abominable, & lorſqu'il allait ſe mettre à table & faire des libations aux Dieux. Ainſi le récit de la mort d'*Egiſte* contient la deſcription d'un ſacrifice. Les Grecs étaient fort curieux de ces deſcriptions de ſacrifices, de fêtes, de jeux, &c. ainſi que des marques, cicatrices, anneaux, bijoux, caſſettes & autres choſes qui amènent les reconnaiſſances.

Le récit qu'*Electre* & ſon frère font de la manière dont ils ont aſſaſſiné leur mère, qui ne vient ſur la ſcène que pour y être tuée, me paraît beaucoup plus atroce que la ſcène de *Sophocle* que j'ai rapportée ci-deſſus. *Oreſte* eſt livré aux furies, pour avoir exécuté l'ordre des Dieux, pendant qu'*Electre*, qui ſe vante d'avoir vu cet horrible ſpectacle, d'avoir encouragé ſon frère, d'avoir conduit ſa main, parce qu'*Oreſte* s'était couvert le viſage de ſon manteau, *Electre*, dis-je, eſt épargnée. *Sophocle* certainement l'emporte ici ſur *Euripide*; mais les *Dioſcures*, *Caſtor* & *Pollux*, frères de *Clytemneſtre*, ſurviennent; & loin de prendre la défenſe de leur ſœur, ils rejettent le crime de ſes enfans ſur *Apollon*, envoyent *Oreſte* à Athènes pour y être expié,

Digitized by Google

lui prédiſent qu'il courra riſque d'être condamné à mort, mais qu'*Apollon* le ſauvera en ſe chargeant lui-même de ce parricide. Ils lui annoncent enſuite un ſort heureux, après qu'*Electre* aura épouſé *Pilade*, époux digne en effet d'une auſſi grande Princeſſe, puiſqu'il était fils d'une ſœur d'*Agamemnon*, & qu'il deſcendait d'*Eaque* fils de *Jupiter* & d'*Egine*. C'eſt ce qui juſtifie le reproche d'un critique à Mr. *Racine* d'avoir fait de *Pilade* un confident trop ſubalterne dans *Andromaque*, & d'avoir deshonoré par-là une amitié reſpectable entre deux Princes dont la naiſſance était égale.

Quant à la piéce d'*Eſchyle*, des filles étrangères, eſclaves de *Clytemneſtre*, mais attachées à *Electre*, portent des préſens ſur le tombeau d'*Agamemnon*; c'eſt ce qui a fait donner à la piéce le nom de *Choéphores*, ou porteuſes de libations ou de préſens, du mot Grec χοη qui ſignifie des libations qu'on faiſait ſur les tombeaux.

Oreſte eſt reconnu par ſa ſœur dès le commencement de la piéce, par trois marques aſſez équivoques, les cheveux, la trace des pas, & la robe ὕφασμα qu'elle a tiſſue elle-même, il y avait ſans doute longtems.

Les anciens eux-mêmes ſe ſont moqués de cette reconnaiſſance, & Mr. *Dacier* la blâme, parce qu'elle eſt trop éloignée de la péripétie, ou changement d'état. Celle de *Sophocle* eſt plus ſimple. *Oreſte* dit à ſa ſœur, *Regardez cet anneau, c'eſt celui de mon père.*

Τὴν δὲ προσβλέψασα μοῦ
Σφραγῖδα πάτρος.

Il déclare enſuite que l'oracle d'*Apollon* lui a ordonné de tuer les meurtriers de ſon père, ſous peine d'éprouver les plus cruels tourmens, d'être livré aux furies, &c.

Le P. *Brumoy* remarque judicieuſement à ce ſujet, qu'*Oreſte* eſt criminel en obéiſſant & en n'obéiſſant pas. Cependant il ne peut ſe déterminer à tuer ſa mère. *Electre* lève ſes ſcrupules & l'aigrit contr'elle. Le chœur lui raconte le ſonge de la Reine, qui a cru voir ſortir de ſon ſein un ſerpent qui lui a tiré du ſang au lieu de lait. *Oreſte* jure qu'il

accomplira ce songe. Le chœur suivant est un récit des amours funestes qui ont été ensanglantés.

Oreste s'introduit dans le palais d'*Egiste* sous le nom d'un marchand de la Phocide, qui vient annoncer la mort du fils d'*Agamemnon*. *Egiste* entre dans son palais pour s'assurer de ce bruit. *Oreste* l'y tue, & reparaît pour assassiner sa mère sur le théâtre.

En vain elle lui demande grace par les mammelles qui l'ont allaité. *Pilade* dit à son ami, qui craint encor de commettre ce parricide, qu'il doit obéir aux Dieux & accomplir ses sermens. *Préférez - vous*, ajoute - t - il, *vos ennemis aux Dieux mémes ? Oreste* déterminé, dit à sa mère : *C'est à vous-même, & non pas à moi, que vous devez attribuer votre mort*, σύ τοι σεαυτὴν, οὐκ ἐγὼ, κατακτενεῖς. Quoi de plus réfléchi, de plus dur & de plus cruel ! Il n'y a point d'oracle, de destinée qui pût diminuer sur notre théatre l'atrocité de cette action & de ce spectacle ; aussi *Oreste* a beau se disculper, faire son apologie, & rejetter le crime sur l'oracle & sur la menace d'*Apollon*, *les chiens irrités de sa mère* l'environnent & le déchirent.

Electre n'est point amoureuse chez les trois tragiques Grecs ; en voici les raisons. Les caractères étaient constatés, & comme consacrés dans les tragédies de *Sophocle*, d'*Euripide*, & d'*Eschyle*, parce que les caractères étaient constatés chez les anciens. Ils ne s'écartaient jamais de l'opinion reçue : *Sit Medæa ferox invictaque*, &c. *Electre* ne pouvait pas plus être amoureuse que *Polixene* & *Iphigénie* ne pouvaient être coquettes, *Médée* douce & compatissante, *Antigone* faible & timide. Les sentimens étaient toûjours conformes aux personnages & aux situations. Un mot de tendresse dans la bouche d'*Electre* aurait fait tomber la plus belle piéce du monde, parce que ce mot aurait été contre le caractère distinctif & la situation terrible de la fille d'*Agamemnon*, qui ne doit respirer que la vengeance.

Que dirait - on parmi nous d'un poëte qui ferait agir & parler *Louïs XII.* comme un tyran, *Henri IV.* comme un lâche, *Charlemagne* comme un imbécille, *S. Louïs* comme un impie ? Quelque belle que la piéce fût d'ailleurs, je

Digitized by Google

doute que le parterre eût la patience d'écouter jusqu'au bout. Pourquoi *Electre* amoureuse aurait-elle eu un meilleur succès à Athènes ?

Les sentimens doucereux, les intrigues amoureuses, les transports de jalousie, les sermens indiscrets de s'aimer toute la vie malgré les Dieux & les hommes, tout ce verbiage langoureux qui deshonore souvent notre théâtre, était inconnu des Grecs. La correction des mœurs était le but principal de leur théâtre. Pour y réussir ils voulurent monter à la source de toutes les passions & de tous les sentimens. Loin de rencontrer l'amour sur leur route, ils y trouvèrent la terreur & la compassion. Ces deux sentimens leur parurent les plus vifs de tous ceux dont le cœur humain est susceptible. Mais la terreur & l'attendrissement portés à l'excès, précipitent indubitablement les hommes dans les plus grands crimes & dans les plus grands malheurs. Les Grecs entreprirent de corriger l'un & l'autre, & de les corriger l'un par l'autre.

La crainte non corrigée, *non épurée*, pour me servir du terme d'*Aristote*, nous fait regarder comme des maux insupportables les événemens fâcheux de la vie, les disgraces imprévues, la douleur, l'exil, la perte des biens, des amis, des parens, des couronnes, de la liberté & de la vie. La crainte bien épurée nous fait supporter toutes ces choses ; elle nous fait même courir au-devant avec joye lorsqu'il s'agit des intérêts de la patrie, de l'honneur, de la vertu, & de l'observation des loix éternelles établies par les Dieux. Les Grecs enseignaient sur leur théâtre à ne rien craindre alors, à ne jamais balancer entre la vie & le devoir, & à supporter sans se troubler toutes les disgraces, en les voyant si fréquentes & si extrêmes dans les personnages les plus considérables & les plus vertueux ; *à ménager la crainte* & à la tempérer par les exemples les plus illustres. Les peuples apprenaient au théâtre qu'il y a de la pusillanimité & du crime à craindre ce qui n'est plus un mal, par le motif qui le fait surmonter, & par la cause qui le produit ; puisque ce mal, si c'en est un, n'est rien en comparaison de maux inévitables & bien plus à craindre, tels que l'infamie, le cri-

me, la colère & la vengeance éternelle des Dieux. La terreur de ces maux bien plus redoutables, fait disparaître entiérement celle des premiers. L'*Oreste* de *Sophocle* s'embarrasse peu qu'on fasse courir le bruit de sa mort, pourvu qu'il obéisse ponctuellement aux oracles. *Electre* méprise l'esclavage & les rigueurs de sa mère & d'*Egiste*, pourvu que la mort d'*Agamemnon* soit vengée ; il faut n'avoir jamais lû ni le texte ni la traduction de *Sophocle*, pour oser dire qu'elle songe plus à venger ses propres injures, que la mort de son père. *Antigone* rend les honneurs funèbres à son frère, & ne craint point d'être enterrée vive, parce que l'ordre sacrilège de *Creon* est formellement contraire à celui des Dieux, & qu'on ne peut ni ne doit jamais balancer entre les Dieux & les hommes, entre la mort & la colère des immortels. *Oreste* dans *Sophocle* n'a rien à craindre des *Euménides*, parce qu'il suit fidélement les ordres d'*Apollon*.

La pitié non épurée nous fait plaindre tous les malheureux qui gémissent dans l'exil, dans la misère & dans les supplices. La pitié épurée apprenait aux Grecs à ne plaindre que ceux qui n'ont point mérité ces maux, & qui souffrent injustement, *à ménager leur compassion*, à ne point gémir sur les malheurs qui accablent ceux qui desobéissent aux Dieux & aux loix, qui trahissent la patrie, qui se sont souillés par des crimes.

Clytemnestre n'est point à plaindre de périr par la main d'*Oreste*, parce qu'elle a elle-même assassiné son époux, parce qu'elle a goûté le barbare plaisir de rechercher dans son flanc les restes de sa vie, parce qu'elle lui avait manqué de foi par un inceste, parce qu'elle a voulu faire périr son propre fils, de peur qu'il ne vengeât la mort de son père. C'est une injustice de plaindre ceux qui méritent d'être misérables, de s'attendrir sur les malheurs qui arrivent aux tyrans, aux traîtres, aux parricides, aux sacriléges, à ceux, en un mot, qui ont transgressé toutes les règles de la justice. On ne doit les plaindre que d'avoir commis les crimes qui leur ont attiré la punition & les tourmens qu'ils subissent. Mais cette pitié même ne fait que guérir l'ame de cette vile compassion qui peut l'amollir, & de ces vaines terreurs qui la troublent.

Digitized by Google

C'eſt ainſi que le théâtre Grec tendait à la correction des mœurs par la terreur & par la compaſſion, ſans le ſecours de la galanterie. C'était de ces deux ſentimens que naiſſaient les penſées ſublimes & les expreſſions énergiques que nous admirons dans leurs tragédies, & auxquelles nous ne ſubſtituons que trop ſouvent des fadeurs, de jolis riens, & des épigrammes.

Je demande à tout homme raiſonnable, dans un ſujet auſſi terrible que celui de la vengeance de la mort d'*Agamemnon*, que peut produire l'amour d'*Electre* & d'*Oreſte*, qui ne ſoit infiniment au deſſous de l'art de *Sophocle?* Il eſt bien queſtion ici de déclarations d'amour, d'intrigues de ruelle, de combats entre l'amour & la vengeance. Loin d'élever l'ame, ces faibles reſſources ne feraient que l'avilir. Il en eſt de même de preſque tous les grands ſujets traités par les Grecs. L'auteur d'*Œdipe* convient lui-même, & cet aveu lui fait infiniment d'honneur, que l'amour de *Jocaſte* & de *Philoctète*, qu'il n'a introduit que malgré lui, déroge à la grandeur de ſon ſujet. La nouvelle tragédie de *Philoctete* n'eût valu que mieux, ſi l'auteur avait évité l'amour de *Pyrrhus* pour la fille de *Philoctete*. Le goût du ſiécle l'a entraîné. Ses talens auraient ſurmonté la prétendue difficulté de traiter ces ſujets ſans amour, comme *Sophocle*.

Mettez de l'amour dans *Athalie* & dans *Mérope*, ces deux piéces ne feront plus des chefs-d'œuvre, parce que l'amour le mieux traité n'a jamais le ſérieux, la gravité, le ſublime, le terrible qu'exigent ces ſujets. *Electre* amoureuſe n'inſpire plus cette terreur & cette pitié active des anciens. Inutilement veut-on y ſuppléer par des épiſodes romaneſques, par des deſcriptions déplacées, par des reconnaiſſances accumulées les unes ſur les autres, par des converſations galantes, par des lieux communs de toute eſpèce, & par des idées giganteſques. On ne fait que défigurer l'art de *Sophocle* & la beauté du ſujet. C'eſt faire un mauvais roman d'une excellente tragédie; & comme le ſtile eſt d'ordinaire analogue aux idées, il devient lâche, bourſouflé, barbare. Qu'on diſe après cela que ſi on avait quelque choſe à imiter de *Sophocle*, ce ne ferait certainement pas ſon *Electre*. Qu'on ap-

pelle ce Prince de la tragédie *Grec babillard*, il résulte de ces investives que l'art de *Sophocle* est inconnu à celui qui tient ce discours, ou qu'il n'a pas daigné travailler assez son sujet pour y parvenir ; ou enfin que tous ses efforts ont été inutiles, & qu'il n'a pu y atteindre. Il semble que le desespoir lui ait suggéré de condamner d'un mot *Sophocle* & toute la Grèce. Mais *Electre* amoureuse du fils d'*Egiste*, assassin de son père, séducteur de sa mère, persécuteur d'*Oreste*, auteur de tous ses malheurs ; *Oreste* amoureux de la fille de ce même *Egiste*, bourreau de toute sa famille, ravisseur de sa couronne, & qui ne cherche qu'à lui ôter la vie, auraient l'un & l'autre échoué sur le théâtre d'Athènes. Ce double amour aurait eu nécessairement le plus mauvais succès. Vainement on aurait dit en faveur du poëte, que plus *Electre* est malheureuse, plus elle est aisée à attendrir ; le peuple d'Athènes aurait répondu, que plus *Oreste* & *Electre* sont malheureux, moins ils sont susceptibles d'un amour puéril & insensé, qu'ils sont trop occupés de leurs infortunes & de leur vengeance pour s'amuser à lier une partie quarrée avec les deux enfans du bourreau d'*Agamemnon* & de leur plus implacable ennemi. Ces amans transis auraient fait horreur à toute la Grèce, & le peuple aurait prononcé sur le champ contre une fable aussi absurde & aussi deshonorante pour le destructeur de Troye & pour toute la nation.

Cette courte analyse des deux pièces rivales de l'*Electre de Sophocle*, suffit pour faire connaître combien celle-ci est préférable aux deux autres, par rapport à la fable (μῦθος), & par rapport aux mœurs (ἤθη.)

Mais le principal mérite de *Sophocle*, celui qui lui a acquis l'estime & les éloges de ses comtemporains & des siécles suivans jusqu'au nôtre, celui qui les lui procurera tant que les lettres Grecques subsisteront, c'est la noblesse & l'harmonie de sa diction (λέξις). Quoiqu'*Euripide* l'emporte quelquefois sur lui par la beauté des pensées (Διάνοιαι), *Sophocle* est au-dessus de lui par la grandeur, par la majesté, par la pureté du style, & par l'harmonie. C'est ce que le savant & judicieux abbé *du Bos* appelle la poësie de style. C'est elle qui a fait donner à *Sophocle* le surnom d'*Abeille* ;

Digitized by Google

c'eſt elle qui lui a fait remporter vingt-trois victoires ſur tous les poëtes de ſon tems. Le dernier de ſes triomphes lui coûta la vie, par la ſurpriſe & par la joye imprévue qu'il en eut : de ſorte qu'on peut dire de lui qu'il eſt mort dans le ſein de la victoire.

Les termes pittoreſques, & cette imagination dans l'expreſſion ſans laquelle le vers tombe en langueur, ſoutiendront *Homère* & *Sophocle* dans tous les tems, & charmeront toûjours les amateurs de la langue dans laquelle ces grands hommes ont écrit *d*). Ce mérite ſi rare de la beauté de l'élocution eſt, ſelon *Quintilien*, comme une muſique harmonieuſe qui charme les oreilles délicates. Un poëme aurait beau être parfait d'ailleurs, & conduit ſelon toutes les règles de l'art, il ne ſera lû de perſonne, s'il manque de ce mérite, & s'il pèche par l'élocution. Cela eſt ſi vrai, qu'il n'y a jamais eu dans aucune langue & chez aucun peuple, de poëme mal écrit, qui jouïſſe de la moindre eſtime permanente & durable. C'eſt ce qui a fait entiérement oublier l'*Electre* de *Longepierre* & celles dont j'ai parlé ci-deſſus. C'eſt ce qui a fait univerſellement rejetter parmi nous la *Pucelle* de *Chapelain*, & le poëme de *Clovis* de *Deſmarets*.

» Ce ſont deux poëmes épiques, ajoute M. l'abbé *du Bos*, » dont la conſtitution & les mœurs valent mieux ſans compa- » raiſon que celles des deux tragédies (du *Cid* & de *Pompée*.) » D'ailleurs leurs incidens qui ſont la plus belle partie de » notre hiſtoire, doivent plus attacher la nation Françaiſe, » que des événemens arrivés depuis longtems dans l'Eſpa- » gne & dans l'Egypte. Chacun ſait le ſuccès de ces poë- » mes, qu'on ne ſaurait imputer qu'au défaut de la poëſie » de ſtyle. On n'y trouve preſque point de ſentimens natu- » rels capables d'intéreſſer. Ce défaut leur eſt commun. Quant » aux images, *Deſmarets* ne crayonne que des chimères, & » *Chapelain*, dans ſon ſtyle Tudeſque, ne deſſine rien que » d'imparfait & d'eſtropié. Toutes ſes peintures ſont des ta- » bleaux

d) Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Muſa loqui. *Hor. de Art. Poët.*

» bleaux gothiques. De-là vient le seul défaut de la *Pucel-*
» *le*, mais dont il faut, selon Mr. *Despréaux*, que ses dé-
» fenseurs conviennent : le défaut qu'*on ne la saurait lire.*

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toûjours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Boileau, Art Poët.

SECONDE PARTIE.

De la tragédie d' ORESTE.

IL n'est pas indifférent de remarquer d'abord que dans tous les sujets que les anciens ont traités, on n'a jamais réussi qu'en imitant leurs beautés. La différence des tems & des lieux ne fait que de très légers changemens. Car le vrai & le beau sont de tous les tems & de toutes les nations. La vérité est une, & les anciens l'ont saisie, parce qu'ils ne recherchaient que la nature, dont la tragédie est une imitation. *Phèdre* & *Iphigénie* en sont des preuves convaincantes. On sait le mauvais succès de ceux qui, en traitant les mêmes sujets, ont voulu s'écarter de ces grands modèles. Ils se sont écartés en effet de la nature, & il n'y a de beau que ce qui est naturel. Le décri dans lequel l'*Œdipe* de *Corneille* est tombé, est une bonne preuve de cette vérité. *Corneille* voulut s'écarter de *Sophocle*, & il fit un mauvais ouvrage.

Il se présente une autre réflexion non moins utile ; c'est que parmi nous, les vrais imitateurs des anciens se sont toûjours remplis de leur esprit, au point de se rendre propres leur harmonie & leur élégance continue. La raison en est, à mon gré, qu'ayant sans cesse devant les yeux ces modèles du bon goût & du stile soutenu, ils se formaient peu à peu l'habitude d'écrire comme eux ; tandis que les autres, sans modèles, sans règles, s'abandonnaient aux écarts d'une imagination déréglée, ou restaient dans leur stérilité.

Ces deux principes posés, je crois ne rien dire que de raisonnable, en avançant que l'auteur de la tragédie d'*Oreste* a imité *Sophocle* autant que nos mœurs le lui permettaient, & quelque estime que j'aye pour la piéce Grecque, je ne crois pas qu'on dût porter l'imitation plus loin.

Il a représenté *Electre* & son frère toûjours occupés de leur douleur & de la vengeance de leur père, & n'étant susceptibles d'aucun autre sentiment. C'est précisément le caractère que *Sophocle*, *Eschyle* & *Euripide* leur donnent; il n'en a retranché que des expressions trop dures selon nos mœurs. Même résolution dans les deux *Electres* de poignarder le tyran; même douleur en apprenant la fausse nouvelle de la mort d'*Oreste*; mêmes menaces, mêmes emportemens dans l'une & dans l'autre, mêmes desirs de vengeance.

Mais il n'a pas voulu représenter *Electre* étendant sa vengeance sur sa propre mère, se chargeant d'abord du soin de se défaire de *Clytemnestre*, ensuite excitant son frère à cette action détestable, & conduisant sa main dans le sein maternel. Il les a rendu plus respectueux pour celle qui leur a donné la naissance, & il a même semé dans le rôle d'*Electre*, tantôt des sentimens de tendresse & de respect, & tantôt des emportemens, selon qu'elle a plus ou moins d'espérance.

Les rôles de *Pilade* & de *Pammène* me paraissent avoir été faits pour suppléer aux chœurs de *Sophocle*. On sait les effets prodigieux que faisaient ces chœurs accompagnés de musique & de danse; à en juger par ces effets, la musique devait merveilleusement seconder & augmenter le terrible & le pathétique des vers. La danse des anciens était peut-être supérieure à leur musique; elle exprimait, elle peignait les pensées les plus sublimes & les passions les plus violentes. Elle parlait aux cœurs comme aux yeux. Le chœur des *Euménides* d'*Eschyle* coûta la vie à plusieurs des spectateurs. Quant aux paroles des chœurs, elles n'étaient qu'un tissu de pensées sublimes, de principes d'équité, de vertus, & de la morale la plus épurée. Le nouvel auteur a tâché de suppléer par les rôles de *Pilade* & de *Pammène* à ces beautés qui manquent à notre théâtre. Quelle sagesse dans l'un & dans

Digitized by Google

l'autre perſonnage ! & quels ſentimens l'auteur donne au premier ! Je n'en veux rapporter que deux exemples. Le premier eſt tiré de la ſcène où *Pilade* dit à *Oreſte* :

C'eſt aſſez, & du ciel je reconnais l'ouvrage :
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage :
Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins :
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente Rois il arme la vengeance ;
Tantôt trompant la terre, & frappant en ſilence,
Il veut, en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature & la ſeule amitié.

L'autre eſt tiré de la ſcène où *Pilade* dit à *Electre* qu'*Oreſte* obéït aux Dieux :

Les arrêts du deſtin trompent ſouvent notre ame.
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins ſecrets qu'ils ne connaiſſent pas ;
Il plonge dans l'abîme, & bientôt en retire ;
Il accable de fers, il élève à l'empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux....

Le fonds du rôle de *Clytemneſtre* eſt tiré auſſi de *Sophocle*, quoique tempéré par la *Clytemneſtre* d'*Euripide*. On voit évidemment dans les deux poëtes Grecs, que *Clytemneſtre* eſt ſouvent prête à s'attendrir. Elle ſe juſtifie devant *Electre* ; elle entend ſes reproches, & il eſt certain que ſi *Electre* lui répondait avec plus de circonſpection & de douceur, il ſerait impoſſible qu'alors *Clytemneſtre* ne fût pas émue & ne ſentit pas des remords. Ainſi, puiſque l'auteur d'*Oreſte*, pour ſe conformer plus à nos mœurs, & pour nous toucher davantage, rend *Electre* moins féroce avec ſa mère, il falait bien qu'il rendît *Clytemneſtre* moins farouche avec ſa fille. L'un eſt la ſuite de l'autre. *Electre* eſt touchée quand ſa mère lui dit :

Digitized by Google

Mes filles devant moi ne font point étrangères.
Même en dépit d'Egifte elles m'ont été chères.
Je n'ai point oublié mes premiers fentimens ;
Et malgré la fureur de fes emportemens,
Electre dont l'enfance a confolé fa mère,
Du fort d'Iphigénie & des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage & qui brave mes loix,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu fes droits.

Clytemnestre à fon tour eft émue quand fa fille lui demande pardon de fes emportemens. Pouvait-elle réfifter à ces paroles tendres ?

Eh bien, vous defarmez une fille éperdue ;
La nature en mon cœur eft toûjours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches fanglans trop longtems effuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egifte dans mon cœur je vous ai féparée ;
Ce fang que je vous dois ne faurait fe trahir.
J'ai pleuré fur ma mère, & n'ai pû vous haïr, &c.

Mais enfuite quand cette même *Electre*, croyant fa mère complice de la mort d'*Orefte*, lui fait des reproches fanglans, & qu'elle lui dit :

Vous n'avez plus de fils ; fon affaffin cruel
Craint les droits de fes fœurs au trône paternel.
Ah ! fi j'ai quelques droits, s'il eft vrai qu'il les craigne,
Dans ce fang malheureux que fa main les éteigne ;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon fein,
Et fi ce n'eft affez, prêtez-lui votre main ;
Frappez, joignez Electre à fon malheureux frère,
Frappez, dis-je, à vos coups je connaîtrai ma mère.

Y a-t-il rien de plus naturel que de voir *Clytemnestre* irritée reprendre alors toute fa dureté, & dire à fa fille :

Va, j'abandonne Electre au malheur qui la fuit ;
Va, je fuis Clytemnestre, & furtout je fuis Reine ;
Le fang d'Agamemnon n'a de droit qu'à ma haine.
C'eft trop flatter la tienne, & de ma faible main
Careffer le ferpent qui déchire mon fein.
Pleure, tonne, gémi, j'y fuis indifférente ;
Je ne verrai dans toi qu'une efclave imprudente,
Flottante entre la crainte & la témérité,
Sous la puiffante main de fon maître irrité.
Je t'aimais malgré toi, l'aveu m'en eft bien trifte ;
Je ne fuis plus pour toi que la femme d'Egifte ;
Je ne fuis plus ta mère, & toi feule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémiffant réclamait la nature,
Que ma fille détefte, & qu'il faut que j'abjure.

Ces paffages de la pitié à la colère, ce jeu des paffions, ne font-ils pas véritablement tragiques ? & le plaifir qu'ils ont conftamment fait à toutes les repréfentations, n'eft-il pas un témoignage certain que l'auteur, en puifant également dans l'antiquité & dans la nature, a faifi tout ce que l'une & l'autre pouvaient fournir ?

Mais quand *Electre* parle au tyran, fon caractère inflexible eft tellement foutenu, qu'elle ne fe dément pas même en demandant la grace de fon frère :

Cruel, fi vous pouvez pardonner à mon frère,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père ;)
Mais je pourrais du moins, muette à votre afpect,
Me forcer au filence & peut-être au refpect.

Je demande fi dans l'intrigue d'*Orefte*, la plus fimple fans contredit qu'il y ait fur notre théâtre, il n'y a pas un heureux artifice à faire aborder *Orefte* dans fa propre patrie par une tempête, le jour même que le tyran infulte aux mânes de fon père ? fi la rencontre du vieillard *Pammène*, & la fcène qu'*Orefte* & *Pilade* ont avec lui, n'eft pas dans le goût

Digitized by Google

le plus pur de l'antiquité, ſans en être une copie, & ſi on peut la voir ſans en être attendri ? La dernière ſcène du ſecond acte, entre *Iphiſe* & *Electre*, & qui eſt une très belle imitation de *Sophocle*, produit tout l'effet qu'on en peut attendre.

L'expoſition de la piéce d'*Oreſte* me paraît auſſi pleine qu'on puiſſe la ſouhaiter. Le récit de la mort d'*Agamemnon* dès la ſeconde ſcène, & que l'auteur a imité d'*Eſchyle*, mettrait ſeul au fait, avec ce qui le précède, le ſpectateur le moins inſtruit. *Electre* peut-elle, après ce récit, exprimer ſon état d'une manière plus préciſe & plus entière qu'elle le fait dans ces trois vers :

> Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère ;
> Mes mains portent des fers, & mes yeux pleins de pleurs,
> N'ont vû que des forfaits & des perſécuteurs.

Le deſſein de tromper *Electre* pour la venger, & d'apporter les cendres prétendues d'*Oreſte*, eſt entiérement de *Sophocle*. L'oracle avait expreſſément ordonné qu'on vengeât la mort d'*Agamemnon* par la ruſe : δολᾶσι, parce que ce meurtre avait été commis de même, & que la vengeance n'aurait pas été complette ſi les aſſaſſins avaient été punis par un autre que par le fils d'*Agamemnon*, & d'une autre manière que celle qu'ils avaient employée en commettant le crime. Dans *Euripide*, *Egiſte* eſt aſſaſſiné par derrière, tandis qu'il eſt panché ſur une victime, parce qu'il avait frappé *Agamemnon* lorſqu'il changeait de robe pour ſe mettre à table. Cette robe était couſûe ou fermée par le haut, de ſorte que le Roi ne put ſe dégager ni ſe défendre ; c'eſt ce que le nouvel auteur a déſigné par ces mots de *vêtemens*, de *mort* & de *piége*.

L'auteur Français n'a fait qu'ajouter à cet ordre des Dieux une menace terrible en cas qu'*Oreſte* déſobéït & qu'il ſe découvrit à ſa ſœur. Cette ſage défenſe était d'ailleurs néceſſaire pour la réuſſite de ſon projet. La joye d'*Electre* aurait aſſurément éclaté, & aurait découvert ſon frère. D'ailleurs que pouvait en ſa faveur une Princeſſe malheureuſe & chargée

Digitized by Google

de fers ? *Pilade* a raiſon de dire à ſon ami que ſa ſœur peut le perdre & ne ſaurait le ſervir ; & dans un autre endroit :

Renferme cette amour & ſi tendre & ſi pure.
Doit-on craindre en ces lieux de domter la nature ?
Ah ! de quels ſentimens te laiſſes-tu troubler ?
Il faut venger Electre, & non la conſoler.

C'eſt cette menace des Dieux qui produit le nœud & le dénouement. C'eſt elle qui retient d'abord *Oreſte* quand *Electre* s'abandonne au deſeſpoir à la vue de l'urne qu'elle croit contenir les cendres de ſon frère. C'eſt elle qui eſt cauſe de la réſolution furieuſe que prend *Electre* de tuer ſon propre frère, qu'elle croit l'aſſaſſin d'*Oreſte*. C'eſt cette menace des Dieux qui eſt accomplie quand ce frère trop tendre a déſobéï. C'eſt elle enfin qui donne au malheureux *Oreſte* l'aveuglement & le tranſport dans leſquels il tue ſa mère, de ſorte qu'il eſt puni lui-même en la puniſſant.

C'était une maxime reçue chez tous les anciens, que les Dieux puniſſaient la moindre deſobéïſſance à leurs ordres comme les plus grands crimes, & c'eſt ce qui rend encor plus beaux ces vers que l'auteur met dans la bouche d'*Oreſte* au troiſiéme acte.

Eternelle juſtice, abime impénétrable,
Ne diſtinguez-vous point le faible & le coupable,
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos loix,
Qui trahit la nature, ou qui cède à ſa voix ?

Ce ne ſont pas là de ces vaines ſentences détachées. Ces vers ſont en ſentimens auſſi-bien qu'en maximes. Ils appartiennent à cette philoſophie naturelle qui eſt dans le cœur, & qui fait un des caractères diſtinctifs des ouvrages de l'auteur.

Quel art n'y a-t-il pas encor à faire paraître les *Euménides* avant le crime d'*Oreſte*, comme les Divinités vengereſſes du meurtre d'*Agamemnon*, & comme les avant-courières du crime que ſon fils va commettre ? Cela me parait

Digitized by Google

très-conforme aux idées de l'antiquité, quoique très-neuf. C'est inventer comme les anciens l'auraient fait, s'ils avaient été obligés d'adoucir le crime d'*Oreste*. Au lieu que dans *Euripide* & dans *Eschyle*, *Oreste* est livré aux furies, parce qu'il a tué sa mère : ici *Oreste* ne tue sa mère que parce qu'il est livré aux furies ; & il leur est livré parce qu'il a désobéi aux Dieux en se découvrant à sa sœur.

Dans quels vers ces *Euménides* sont évoquées !

Euménides, venez, soyez ici mes Dieux,
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux,
Dans ces lieux plus cruels & plus remplis de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi...
Les voici.... je les vois, & les vois sans terreur :
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur. &c.

L'auteur de la tragédie d'*Oreste* a sans doute eu tort de tronquer la scène de l'urne. Il est vrai qu'un excès de délicatesse empêche quelquefois de goûter & de sentir des morceaux d'une aussi grande force, & des traits aussi mâles & aussi sublimes. Près de cinquante vers de lamentations auraient peut-être paru des longueurs à une nation impatiente & qui n'est pas accoutumée aux longues tirades des scènes Grecques. Cependant l'auteur a perdu le plus beau, & l'endroit le plus pathétique de la piéce. A la vérité il a tâché d'y suppléer par une beauté neuve. L'urne contient, selon lui, les cendres de *Plisthène* fils d'*Egiste*. Ce n'est point une urne vuide & postiche. La mort d'*Agamemnon* est déja à moitié vengée. Le tyran va tenir cet horrible présent de la main de son plus cruel ennemi ; présent qui inspire & la terreur dans le cœur du spectateur qui est au fait, & la douleur dans celui d'*Electre* qui n'y est pas. Il faut avouer aussi que la coutume des anciens, de recueillir les cendres des morts, & principalement de ceux qu'ils aimaient le plus tendrement, rendait cette scène infiniment plus touchante pour eux que pour nous. Il a falu suppléer au pathétique qu'ils y trouvaient, par la terreur que doit inspirer la vue des cendres

Digitized by Google

dres de *Plisthène*, première victime de la vengeance d'*Oreste*. D'ailleurs la situation de l'urne dans les mains d'*Electre* produit un coup de théâtre à l'arrivée d'*Egiste* & de *Clytemnestre*. La douleur même, & les fureurs d'*Electre* persuadent le tyran de la vérité de ce que *Pammène* vient de lui annoncer.

Le nouvel auteur s'est bien gardé de faire un long récit de la mort d'*Oreste* en présence d'*Egiste*. Ce récit aurait eu dans notre langue & suivant nos mœurs, tous les défauts que les détracteurs de l'antiquité osent reprocher à celui de *Sophocle*. Le nouvel auteur suppose qu'*Oreste* & l'étranger se sont vûs à Delphe. *Aisément*, dit Pilade, *les malheureux s'unissent ; trop promtement liés, aisément ils s'aigrissent. Oreste* a dit plus haut à *Egiste* qu'il s'est vengé sans implorer le secours des Rois. Cette supposition est simple, & tout-à-fait vraisemblable ; & je crois qu'*Egiste*, intéressé autant qu'il l'était à cette mort, pouvait s'en contenter sans entrer dans un examen plus approfondi. On croit très aisément ce que l'on souhaite avec une passion violente. D'ailleurs *Clytemnestre* interromt cette conversation qui l'accable ; & l'action est ensuite si précipitée, ainsi que dans *Sophocle*, qu'il n'est pas possible à *Egiste* d'en demander ni d'en apprendre davantage. Cependant comme le caractère d'un tyran est toûjours rempli de défiance, il ordonne qu'on aille chercher son fils pour confirmer le récit des deux étrangers.

La reconnaissance d'*Electre* & d'*Oreste* fondée sur la force de la nature & sur le cri du sang en même tems que sur les soupçons d'*Iphise*, sur quelques paroles équivoques d'*Oreste*, & sur son attendrissement, me paraît d'autant plus pathétique, qu'*Oreste*, en se découvrant, éprouve des combats qui ajoutent beaucoup à l'attendrissement qui naît de la situation. Les reconnaissances sont toûjours touchantes, à moins qu'elles ne soient très-mal-adroitement traitées. Mais les plus belles sont peut-être celles qui produisent un effet qu'on n'attendait pas, qui servent à faire un nouveau nœud, à le resserrer, & qui replongent le héros dans un nouveau péril. On s'intéresse toûjours à deux personnes malheureuses qui se reconnaissent après une longue absence & de grandes infor-

Digitized by Google

tunes. Mais si ce bonheur passager les rend encor plus misérables, c'est alors que le cœur est déchiré, ce qui est le vrai but de la tragédie.

A l'égard de cette partie de la catastrophe que l'auteur d'*Oreste* a imitée de *Sophocle*, & qu'il n'a pas, dit-il, osé faire représenter, je suis d'un avis contraire au sien. Je crois que si ce morceau était joué avec terreur, il en produirait beaucoup.

Qu'on se figure *Electre*, *Iphise* & *Pilade* saisis d'effroi & marquans chacun leur surprise aux cris de *Clytemnestre*; ce tableau devrait faire, ce me semble, un aussi grand effet à Paris qu'il en fit à Athènes; & cela avec d'autant plus de raison, que *Clytemnestre* inspire beaucoup plus de pitié dans la piéce Française que dans la piéce Grecque. Peut-être qu'à la première représentation des gens mal-intentionnés purent profiter de la difficulté de représenter cette action sur un théâtre étroit, & embarrassé par la foule des spectateurs, pour y jetter quelque ridicule. Mais comme il est très-certain que la chose est bonne en soi, il faudrait nécessairement qu'elle parût bonne à la longue, malgré tous les discours & toutes les critiques. Il ne serait pas même impossible de disposer le théâtre & les décorations d'une manière qui favorisat ce grand tableau. Enfin il me parait que celui qui a heureusement osé faire paraitre une ombre d'après *Eschyle* & d'après *Euripide*, pourrait fort bien faire entendre les cris de *Clytemnestre* d'après *Sophocle*. Je maintiens que ces coups bien ménagés sont la véritable tragédie, qui ne consiste pas dans les sentimens galans, ni dans les raisonnemens, mais dans une action pathétique, terrible, théatrale, telle que celle-ci.

Electre ne participe point dans *Oreste* au meurtre de sa mère, comme dans l'*Electre* de *Sophocle*, & encor plus dans celles d'*Euripide* & d'*Eschyle*. Ce qu'elle crie à son frère dans le moment de la catastrophe, la justifie :

.... Achève, & sois inexorable,
Venge-nous, venge-la (*Clytemnestre*), tranche un nœud si coupable,
Frappe, immole à ses pieds cet infame assassin.

Je ne comprens pas comment la même nation qui voit tous les jours ſans horreur le dénouement de *Rodogune*, & qui a ſouffert celui de *Thieſte* & d'*Atrée*, pourrait deſapprouver le tableau que formerait cette cataſtrophe. Rien de moins conſéquent. L'atrocité du ſpectacle d'un père qui voit ſur le théâtre même le ſang de ſon propre fils innocent & maſſacré par un frère barbare, doit cauſer infiniment plus d'horreur que le meurtre involontaire & forcé d'une femme coupable, meurtre ordonné d'ailleurs expreſſément par les Dieux.

Oreſte eſt certainement plus à plaindre dans l'auteur Français que dans l'Athénien, & la Divinité y eſt plus ménagée. Elle y punit un crime par un crime; mais elle punit avec raiſon *Oreſte* qui a déſobéi. C'eſt cette déſobéiſſance qui forme préciſément ce qu'il y a de plus touchant dans la piéce. Il n'eſt parricide que pour avoir trop écouté avec ſa ſœur la voix de la nature; il n'eſt malheureux que pour avoir été tendre; il inſpire ainſi la compaſſion & la terreur; mais il les inſpire épurées & dignes de toute la majeſté du poëme dramatique; ce n'eſt point ici une crainte ridicule qui diminue la fermeté de l'ame; ce n'eſt point une compaſſion mal entendue fondée ſur l'amour le plus étrange & le plus déplacé, qui ſerait auſſi abſurde qu'injuſte.

Quant au dernier récit que fait *Pilade*, je ne ſais ce qu'on y pourrait trouver à redire. Les applaudiſſemens redoublés qu'il a reçus, le mettent pleinement au deſſus de la critique. Les Grecs ont été charmés de celui d'*Euripide*, où le meurtre d'*Egiſte* eſt raconté fort au long. Comment notre nation pourrait-elle improuver celui-ci, qui contient d'ailleurs une révolution imprévue, mais fondée, dont tous les ſpectateurs ſont d'autant plus ſatisfaits, qu'elle n'eſt en aucune façon annoncée, qu'elle eſt à la fois étonnante & vraiſemblable, & qu'elle conduit naturellement à la cataſtrophe?

Ce n'eſt pas un de ces dénouemens vulgaires dont parle Mr. de la *Bruyère*, & dans lequel les mutins n'entendent point raiſon. On voit aſſez quel art il y a d'avoir amené de loin cette révolution, en faiſant dire à *Pammène* dès le troiſiéme acte:

Fff ij

La race des vrais Rois tôt ou tard est servie.

Je demande après cela si la république des lettres n'a pas obligation à un auteur qui ressuscite l'antiquité dans toute sa noblesse, dans toute sa grandeur & dans toute sa force, & qui y joint les plus grands efforts de la nature, sans aucun mélange des petites faiblesses & des misérables intrigues amoureuses qui deshonorent le théâtre parmi nous ?

L'impression de la piéce met en liberté de juger du mérite de la diction, des pensées, & des sentimens dont elle est remplie. On verra si l'auteur a imité les grands modèles, & de quelle manière il l'a fait. On y trouvera un grand nombre de pensées tirées de *Sophocle ;* cela était inévitable, & d'ailleurs on ne pouvait mieux faire. J'en ai reconnu plusieurs tirées ou imitées d'*Euripide*, qui ne me paraissent pas moins belles dans l'auteur Français que dans le Grec même. Telles sont ces pensées de *Clytemnestre.*

Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur....
Vous frappez une mère, & je l'ai mérité.

. . . . ὐκ ὕτως ἄγαν
χαῖρω δε, τέκνον, τοῖς δεδραμένοις ἐμοί..

Et celle-ci d'*Electre*, qui a été si applaudie :

Qui pourrait de ces Dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent dans son heureuse yvresse
Ecrasait à loisir l'innocente faiblesse ?

Πέπεισθαι δ' ἢ χρὴ μηκέθ' ἡγεῖσθαι θεοὺς
Ει τἄδικ' ἔσθαι τῆς δίκης ὑπέρτερα.

Les anciens avaient pour maxime de ne faire des acteurs subalternes, même de ceux qui contribuaient à la catastrophe, que des personnages muets, ce qui valait infiniment mieux que les dialogues insipides qu'on met de nos jours dans la bouche de deux ou trois confidens dans la même piéce. On

Digitized by Google

ne trouve point dans la tragédie d'*Oreste* de ces personnages oisifs qui ne font qu'écouter des confidences ; & plût au Ciel que le goût en passât ! *Sophocle* & *Euripide* ont mieux aimé ne point faire parler *Pilade* que de lui faire dire des choses inutiles. Dans la nouvelle piéce tous les rôles sont intéressans & nécessaires.

TROISIEME PARTIE.

Des défauts où tombent ceux qui s'écartent des anciens dans les sujets qu'ils ont traités.

PLus mon zèle pour l'antiquité, & mon estime sincère pour ceux qui en ont fait revivre les beautés, viennent d'éclater, plus la bienséance me prescrit de modération & de retenue en parlant de ceux qui s'en sont écartés. Bien éloigné de vouloir faire de cet écrit une satyre ni même une critique, je n'aurais jamais parlé de l'*Electre* de Mr. *de Crébillon*, si je ne m'y trouvais entraîné par mon sujet ; mais les termes injurieux qu'il a mis dans la préface de cette piéce contre les anciens en général, & en particulier contre *Sophocle*, ne permettent pas à un homme de lettres de garder le silence. En effet, puisque Mr. *de Crébillon* traite de préjugé l'estime qu'on a pour *Sophocle* depuis près de trois mille ans ; puisqu'il dit en termes formels, qu'il croit avoir mieux réussi que les trois tragiques Grecs à rendre *Electre* tout-à-fait à plaindre ; puisqu'il ose avancer que l'*Electre* de *Sophocle* a plus de férocité que de véritable grandeur, & qu'elle a autant de défauts que la sienne ; n'est-il pas même du devoir d'un homme de lettres, de prévenir contre cette invective ceux qui pourraient s'y laisser surprendre, & de déposer en quelque façon à la postérité, qu'à la gloire de notre siécle, il n'y a aucun homme de bon goût, aucun véritable savant qui n'ait été révolté de ses expressions ? Mon dessein n'est que de faire voir, par l'exemple même de cet

auteur moderne, aux détracteurs de l'antiquité, qu'on ne peut, comme je l'ai déja dit, s'écarter des anciens, dans les sujets qu'ils ont traités, sans s'éloigner en même tems de la nature, soit dans la fable, soit dans les caractères, soit dans l'élocution. Le cœur ne pense point par art; & ces anciens, l'objet de leur mépris, ne consultaient que la nature. Ils puisaient dans cette source de la vérité, la noblesse, l'entousiasme, l'abondance & la pureté. Leurs adversaires, en suivant une route opposée, & en s'abandonnant aux écarts de leur imagination déréglée, ne rencontrent que bassesse, que froideur, que stérilité, & que barbarie.

Je me bornerai ici à quelques questions auxquelles tout homme de bon sens peut aisément faire la réponse.

Comment *Electre* peut-elle être chez Mr. *de Crébillon* plus à plaindre & plus touchante que dans *Sophocle*, quand elle est occupée d'un amour froid auquel personne ne s'intéresse, qui ne sert en rien à la catastrophe, qui dément son caractère, qui de l'aveu même de l'auteur ne produit rien, qui jette enfin une espèce de ridicule sur le personnage le plus terrible & le plus inflexible de l'antiquité, le moins susceptible d'amour, & qui n'a jamais eu d'autres passions que la douleur & la vengeance? N'est-ce pas comme si on mettait sur le théâtre *Cornélie* amoureuse d'un jeune homme, après la mort de *Pompée?* Qu'aurait pensé toute l'antiquité, si *Sophocle* avait rendu *Chrysothemis* amoureuse d'*Oreste*, pour l'avoir vû une fois combattre sur des murailles, & si *Oreste* avait dit à cette *Chrysothemis*:

> Ah si pour se flatter de plaire *à vos beaux yeux*,
> Il suffisait d'un bras toûjours victorieux,
> Peut-être à ce bonheur aurais-je pû prétendre,
> Avec quelque valeur & l'amour le plus tendre:
> Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
> N'eût point tenté ce cœur *charmé de vos attraits?*

Qu'aurait-on dit dans Athènes, si, au lieu de cette belle exposition admirée de tous les siécles, *Sophocle* avait introduit *Electre* faisant confidence de son amour à la nuit?

Digitized by Google

Qu'aurait-on dit, si, la première fois qu'*Electre* parle à *Oreste*, cet *Oreste* lui eût fait confidence de son amour pour une fille d'*Egiste*, & si *Electre* l'avait payé par une autre confidence de son amour pour le fils de ce tyran.

Qu'aurait-on dit, si on avait entendu une fille d'*Egiste* s'écrier :

Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi?

Qu'aurait-on dit d'une *Electre* surannée, qui voyant venir le fils d'*Egiste*, se serait adoucie jusqu'à dire :

Hélas ! c'est lui.. que mon ame éperduë
S'émeut & s'attendrit à cette chère vuë !

Qu'aurait-on dit, si on avait vû le *Pædagogos*, ou gouverneur d'*Oreste*, devenir le principal personnage de la piéce, attirer sur soi toute l'attention, effacer entiérement, & avilir celui qui doit faire le principal rôle ; de sorte que la piéce devrait être intitulée *Palamède* plutôt qu'*Electre ?*

Qu'aurait-on dit, si on avait vû *Oreste* (sans son ami *Pilade*) devenir général des armées d'*Egiste*, gagner des batailles, chasser deux Rois, sans que ce *Pædagogos* en fût instruit ? *Ficta voluptatis causa sint proxima veris.*

Qu'aurait-on dit du roman étranger à la piéce, que deux actes entiers ne suffisent pas pour débrouiller ?

Qu'aurait-on dit enfin, si *Sophocle* avait chargé sa piéce de deux reconnaissances brusquées l'une & l'autre, & très-mal ménagées ? *Electre*, qui sait ce que *Tydée* a fait pour *Egiste*, qui n'ignore pas qu'il est amoureux de la fille de ce tyran, peut-elle soupçonner un moment sans aucun indice, que ce même *Tydée* est son frère ? De plus, comment est-il possible qu'*Oreste* ait été si peu instruit de son sort & de son nom ?

Horace & tous les Romains, après les Grecs, à la vuë de tant d'absurdités, se seraient écriés tous d'une voix :

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi :

& j'ose affurer qu'ils auraient trouvé l'*Electre* de *Sophocle*, fi elle avait été compofée & écrite comme la Françaife, tout-à-fait déraifonnable dans le caractère, fans jufteffe dans la conduite, fans véritable nobleffe dans les fentimens, & fans pureté dans l'expreffion.

Ne voit-on pas évidemment que le mépris des anciens modèles, la négligence à les étudier, & l'indocilité à s'y conformer, ménent néceffairement à l'erreur & au mauvais goût? & n'eft-il pas auffi néceffaire de faire remarquer aux jeunes gens qui veulent faire de bonnes études les fautes où font tombés les détracteurs de l'antiquité, que de leur faire obferver les beautés anciennes qu'ils doivent tâcher d'imiter? Je ne fais par quelle fatalité il arrive que les poëtes qui ont écrit contre les anciens fans entendre leur langue, ont prefque toûjours très-mal parlé la leur, & que ceux qui n'ont pû être touchés de l'harmonie d'*Homère* & de *Sophocle*, ont toûjours péché contre l'harmonie qui eft une partie effentielle de la poëfie.

On n'aurait pas hazardé impunément devant les juges & fur le théâtre d'*Athènes* un vers dur, ni des termes impropres. Par quelle étrange corruption fe pourroit-il faire qu'on fouffrit parmi nous ce nombre prodigieux de vers dans lefquels la fyntaxe, la propriété des mots, la jufteffe des figures, le rythme font éternellement violés?

Il faut avouer qu'il y a peu de pages dans l'*Electre* de Mr. de *Crébillon* où les fautes dont je parle ne fe préfentent en foule. La même négligence qui empêche les auteurs modernes de lire les bons auteurs de l'antiquité, les empêche de travailler avec foin leurs propres ouvrages. Ils redoutent la critique d'un ami fage, févère, éclairé, comme ils redoutent la lecture d'*Homère*, de *Sophocle*, de *Virgile* & de *Cicéron*. Par exemple, lors que l'auteur d'*Electre* fait parler ainfi *Itys* à *Electre*:

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous favez fi jamais j'exigeai rien du Roi:
Il prétend qu'avec vous un nœud facré m'uniffe;
Ne m'en imputez point la cruelle injuftice.

Au

Au prix de tout mon ſang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fit votre époux.
Ah par pitié pour vous, Princeſſe infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hymenée;
Puiſqu'il faut l'achever ou deſcendre au tombeau,
Laiſſez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi, c'eſt trop vous en défendre.....

Je ſuppoſe que l'auteur eût conſulté feu Mr. *Deſpréaux* ſur ces vers, je ne dis pas ſur le fond, (car ce grand critique n'aurait pas pû ſupporter une déclaration d'amour à *Electre*) je dis uniquement ſur la langue & ſur la verſification. Alors Mr. *Deſpréaux* lui aurait dit ſans doute: Il n'y a pas un ſeul de tous ces vers qui ne ſoit à réformer.

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous ſavez ſi jamais j'exigeai *rien* du Roi.

Ce *rien* n'eſt pas Français, & ſert à rendre la phraſe plus barbare; il falait dire: Vous ſavez ſi jamais j'exigeai du Roi qu'il vous forçât à m'épouſer.

Il prétend qu'avec vous un *nœud ſacré* m'uniſſe,
Ne *m'en* imputez point la cruelle injuſtice.

Cet *en* n'eſt pas Français, & la *cruelle injuſtice* n'eſt pas raiſonnable dans la bouche d'*Itys*; il ne doit point regarder comme cruel & injuſte un mariage qu'il ne veut faire que pour rendre *Electre* heureuſe.

Au prix de tout mon ſang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fit votre époux.

Au prix de tout mon ſang veut dire, au prix de ma vie; & il n'y a pas d'apparence qu'on ſe marie quand on eſt mort. *Si c'était votre aveu qui me fit*, eſt proſaique, plat & dur, même dans la proſe la plus ſimple.

Digitized by Google

Ah par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.

Ces termes lâches & oiseux de *Princesse infortunée* & de *tendre hyménée*, affaibliraient la meilleure tirade. Il faut éviter soigneusement ces expressions fades. *Par pitié pour vous*, n'est pas placé; il falait dire, tout est à craindre si vous n'obéissez pas au Roi; faites par pitié pour vous ce que vous ne faites pas par amour, par bienveillance, par condescendance pour moi.

Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau,
Laissez-*en* à mes feux allumer le flambeau.
Régnez *donc* avec moi, c'est trop vous en défendre.

Vous devez sentir vous-même, aurait continué Mr. *Despréaux*, combien ces mots, *puisqu'il faut, laissez-en à mes feux... régnez donc avec moi*, ont à la fois de dureté & de faiblesse, combien tout cela manque de pureté, de noblesse & de chaleur; reprenez cent fois le rabot & la lime.

Si Mr. *Despréaux* continuait à lire, souffrirait-il les vers suivans :

Qu'il *fasse que ces fers* dont il *s'est tant* promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils...
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine...
Egiste ne prétend *te* faire mon époux....
Bravez-*le*, mais du moins du sort qui vous accable
N'accusez *donc* que vous, *Princesse inexorable*...
Je voulais par l'hymen d'Itys & de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le sceptre en sa famille;
Mais *l'ingrate ne* veut que nous immoler tous....
Madame, quel malheur troublant votre sommeil,
Vous a fait *de si loin* devancer le soleil?

Ce même *Despréaux* aurait-il pû s'empêcher de rire lorsqu'*Electre* dit à *Egiste :*

Digitized by Google

Pour cet heureux hymen ma main est toute prête ;
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang ;
Et je la donne à qui te percera le flanc.

Cette équivoque & cette pointe lui aurait paru précisément de la même espèce que celle de *Théophile*, qu'il relève si bien dans une de ses judicieuses préfaces.

Ah voilà ce poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement, il en rougit le traître.

Les vers de l'auteur d'*Electre* ne sont pas moins ridicules: *en faveur de ton sang* signifie, *en faveur de ton fils*, & non pas *en faveur de ton sang versé.* Cette pointe *de ton sang*, & de celui qui répandra ton sang, vaut bien la pointe de *Théophile.*

Il est certain qu'un auteur éclairé par de tels critiques, aurait retravaillé entiérement son ouvrage, & qu'il aurait surtout mis du naturel à la place du boursouflé. Il n'aurait point fait de ces fautes énormes contre le bon sens & contre la langue ; son censeur lui aurait crié :

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.

On n'aurait point vû un héros *voguer au gré de ses desirs plus qu'au gré des vents. La foudre ouvrir le ciel & l'onde à sillons redoublés & bouillonner en source de feu. De pâles éclairs s'armer de toute part.* Un héros *méditer son retour à grands pas. La suprême sagesse des Dieux, qui brave la crédule faiblesse des mortels, un grand cœur qui ne manque à son devoir que pour s'en instruire mieux.* Un interlocuteur qui dit : *ne pénétrez-vous pas un si triste silence ? des remords d'un cœur né vertueux, qui pour punir ce cœur vont plus loin que les Dieux.* Une *Electre* qui dit : *Percez le cœur d'Itys, mais respectez le mien.*

Il n'est que trop vrai, & il faut l'avouer à la honte de notre littérature, que dans la plûpart de nos auteurs tragiques

Digitized by Google

on trouve rarement six vers de suite qui n'ayent de pareils défauts, & cela parce qu'ils ont la présomption de ne consulter personne, *e*) ou l'indocilité de ne profiter d'aucun avis. Le peu de connaissance qu'ils ont eux-mêmes des langues savantes, de la noble simplicité des anciens, de l'harmonie de la tragédie Grecque, les leur fait mépriser. La précipitation & la paresse sont encor des défauts qui les perdent sans ressource *f*). *Xénophon* leur crie en vain que le travail est la nourriture du sage, οἱ πόνοι ὄψον τοῖς ἀγαθοῖς. Enyvrés d'un succès passager, ils se croyent au-dessus des plus grands maîtres & des anciens qu'ils ne connaissent presque que de nom. Une bonne tragédie, ainsi qu'un bon poëme, est l'ouvrage d'un esprit sublime, *Magnæ mentis opus*, dit *Juvénal.* Ce n'est pas un faible effort & un travail médiocre qui font y réussir.

L'illustre *Racine* joignait à un travail infini une grande connaissance de la tragédie Grecque, une étude continuelle de ses beautés & de celles de leur langue & de la nôtre. Il consultait de plus les juges les plus sévères, les plus éclairés, & qui lui étaient sincérement attachés. Il les écoutait avec docilité. Enfin il se faisait gloire, ainsi que *Despréaux*, d'être revêtu des dépouilles des anciens; il avait formé son style sur le leur; c'est par-là qu'il s'est fait un nom immortel. Ceux qui suivent une autre route n'y parviendront jamais. On peut réussir peut-être mieux que lui dans les catastrophes: on peut produire plus de terreur, approfondir davantage les sentimens, mettre de plus grands mouvemens dans les intrigues; mais quiconque ne se formera pas comme lui sur les anciens, quiconque surtout n'imitera pas la pureté de leur style & du sien, n'aura jamais de réputation dans la postérité.

e) *In Metii descendat judicis aures.* Horat. de art. poët.

f) .... *Carmen reprehendite quod non*
Multa dies, & multa litura coercuit, atque
Perfectum decies non castigavit ad unguem.
Horat. de art. poët.

On joue pendant quelques années des romans barbares, qu'on nomme tragédies; mais enfin les yeux s'ouvrent; on a eu beau louer, protéger ces piéces, elles finiſſent par être aux yeux de tous les hommes inſtruits des monumens de mauvais goût.

..... Vos exemplaria græca
Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.
Horat. de arte poët.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Cette pièce est fort différente de celle qui parut en 1752. à Paris sous le même titre. Des copistes l'avaient transcrite aux représentations, & l'avaient toute défigurée. Leurs omissions étaient remplies par des mains étrangères. Il y avait une centaine de vers qui n'étaient pas de l'auteur. On fit de cette copie infidèle une édition furtive. Cette édition était défectueuse d'un bout à l'autre, & on ne manqua pas de l'imiter en Hollande avec beaucoup plus de fautes encore. L'auteur a soigneusement corrigé la présente édition faite sous ses yeux ; il y a même changé des scènes entières. On ne cessera de répéter que c'est un grand abus que les auteurs soient imprimés malgré eux. Un libraire se hâte de faire une mauvaise édition d'un livre qui lui tombe entre les mains, & ce libraire se plaint ensuite, quand l'auteur, auquel il a fait tort, donne son véritable ouvrage. Voilà où la littérature en est réduite aujourd'hui.

Digitized by Google

1163

ROME SAUVÉE,

OU

CATILINA,

TRAGÉDIE.

Représentée à Paris en Février 1752.

Digitized by Google

PREFACE.

DEux motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie, qui parait impraticable & peu fait pour les mœurs, pour les usages, la manière de penser & le théâtre de Paris.

On a voulu essayer encor une fois, par une tragédie sans déclarations d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe savante fait à la France, de ne souffrir guère au théâtre que les intrigues galantes ; & on a eu surtout pour objet de faire connaître *Cicéron* aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées des Romains tiennent encor toute la terre attentive, & l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que *Cicéron* occupa. Son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef était à la tête de ses tribunaux il y a cinquante ans, savent en quel tems *Cicéron* était à la tête de Rome. Plus le dernier siécle de la République Romaine a été bien connu de nous, plus ce grand homme a été admiré. Nos nations modernes trop tard civilisées ont eu longtems de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servaient à notre éducation ; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne était respectable. L'auteur était superficiellement connu ; le consul était presque ignoré. Les lumières que nous avons acquises, nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes, qui se sont mêlés du gouvernement, & qui ont prétendu à l'éloquence.

Il semble que *Cicéron* aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Issus, où *Aléxandre* avait vaincu les Perses. Il est bien vraisemblable, que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profession qui demande un sens droit & une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illustres capitaines de son siécle ; mais comme *César* n'eût été que le second des orateurs, *Cicéron* n'eût

Digitized by Google

n'eût été que le fecond des Généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtreffe du monde ; & quel prodigieux mérite ne falait-il pas à un fimple chevalier d'*Arpinum*, pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir fans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de patriciens, qui régnaient à Rome ?

Ce qui étonne furtout, c'eft que dans le tumulte & les orages de fa vie, cet homme toûjours chargé des affaires de l'Etat & de celles des particuliers, trouvât encor du tems pour être inftruit à fond de toutes les fectes des Grecs, & qu'il fût le plus grand philofophe des Romains, auffi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de miniftres, de magiftrats, d'avocats même un peu employés, qui puiffent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de *Newton*, & les idées de *Leibnitz*, comme *Cicéron* rendait compte des principes de *Zénon*, de *Platon* & d'*Epicure*, mais qui puiffent répondre à une queftion profonde de philofophie ?

Ce que peu de perfonnes favent, c'eft que *Cicéron* était encor un des premiers poëtes d'un fiécle où la belle poëfie commençait à naître. Il balançait la réputation de *Lucrèce*. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous font reftés de fon poëme fur *Marius*, & qui font tant regretter la perte de cet ouvrage ?

Hic Jovis altifoni fubitò pinnata fatelles,
Arboris è trunco, ferpentis faucia morfu,
Ipfa feris fubigit transfigens unguibus anguem
Semanimum, & varia graviter cervice micantem :
Quem fe intorquentem lanians, roftroque cruentans,
Jam fatiata animos, jam duros ulta dolores
Abjicit efflantem, & laceratum affligit in undas,
Seque obitu a folis nitidos convertit ad ortus.

Je fuis de plus en plus perfuadé, que notre langue eft impuiffante à rendre l'harmonieufe énergie des vers Latins comme des vers Grecs ; mais j'oferai donner une légère efquiffe de ce petit tableau, peint par le grand-homme que j'ai ofé

faire parler dans ROME SAUVÉE, & dont j'ai imité en quelques endroits les *Catilinaires.*

Tel on voit cet oiſeau, qui porte le tonnerre,
Bleſſé par un ſerpent élancé de la terre :
Il s'envole, il entraîne au ſéjour azuré
L'ennemi tortueux dont il eſt entouré.
Le ſang tombe des airs, il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore ;
Il le perce, il le tient ſous ſes ongles vainqueurs ;
Par cent coups redoublés il venge ſes douleurs.
Le monſtre en expirant ſe débat, ſe replie ;
Il exhale en poiſons les reſtes de ſa vie,
Et l'aigle tout ſanglant, fier & victorieux,
Le rejette en fureur, & plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on appercevra dans la faibleſſe de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc *Cicéron* paſſe-t-il pour un mauvais poëte ? Parce qu'il a plu à *Juvénal* de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule,

O fortunatam natam me conſule Romam !

C'eſt un vers ſi mauvais, que le traducteur, qui a voulu en exprimer les défauts en Français, n'a pû même y réuſſir :

O Rome fortunée
Sous mon Conſulat née !

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers Latin.

Je demande s'il eſt poſſible que l'auteur du beau morceau de poëſie que je viens de citer, ait fait un vers ſi impertinent ? Il y a des ſottiſes qu'un homme de génie & de ſens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde preſque jamais deux genres à un ſeul homme, fit croire *Cicéron* incapable de la poëſie quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaiſant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, & l'attribua à l'orateur, au

philosophe, au père de Rome. *Juvénal* dans le siécle suivant adopta ce bruit populaire, & le fit passer à la postérité dans ses déclamations satyriques ; & j'ose croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaises se sont ainsi établies.

On impute, par exemple, au Père *Mallebranche*, ces deux vers :

Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde,
Pour aller à cheval sur la terre & sur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philosophe peut, quand il veut, être poëte. Quel homme de bon sens croira que le père *Mallebranche* ait fait quelque chose de si absurde ? Cependant qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, transmette à la postérité cette sotise, elle s'accréditera avec le tems ; & si le père *Mallebranche* était un grand homme, on dirait un jour : Ce grand homme devenait un sot quand il était hors de sa sphère.

On a reproché à *Cicéron* trop de sensibilité, trop d'affliction dans ses malheurs. Il confie ses justes plaintes à sa femme & à son ami, & on impute à lâcheté sa franchise. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le sein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ses persécuteurs : je l'en aime davantage. Il n'y a guères que les âmes vertueuses de sensibles. *Cicéron*, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vû des hommes mourir de douleur, pour avoir perdu de très petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas ; quel mal y a-t-il donc à avouer à sa femme & à son ami, qu'on est fâché d'être loin de Rome qu'on a servie, & d'être persécuté par des ingrats & par des perfides ? Il faut fermer son cœur à ses tyrans, & l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ses démarches ; il parlait de son affliction sans honte, & de son goût pour la vraie gloire sans détour. Ce caractère est à la fois naturel, haut & humain. Préférerait-on la politique de *César*, qui dans ses Commentaires dit qu'il a offert la paix à *Pompée*, & qui dans ses lettres avouë qu'il ne veut pas la lui donner ? *César*

Digitized by Google

était un grand homme ; mais *Cicéron* était un homme vertueux.

Que ce consul ait été un bon poete, un philosophe qui savait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile, que son ame ait été sensible & vraie, ce n'est pas là le mérite dont il s'agit ici. Il sauva Rome malgré le Sénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il se fit des ennemis de ceux mêmes dont il fut l'oracle, le libérateur & le vengeur. Il prépara sa ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa patrie. Il vit cette ruine, & il n'en fut point effrayé. C'est ce qu'on a voulu représenter dans cette tragédie : c'est moins encor l'ame farouche de *Catilina*, que l'ame généreuse & noble de *Cicéron* qu'on a voulu peindre.

Nous avons toûjours cru, & on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée, que *Cicéron* est un des caractères qu'il ne faut jamais mettre sur le théâtre. Les Anglais, qui hazardent tout sans même savoir qu'ils hazardent, ont fait une tragédie de la conspiration de *Catilina*. *Ben-Johnson* n'a pas manqué, dans cette tragédie historique, de traduire sept ou huit pages des *Catilinaires*, & même il les a traduites en prose, ne croyant pas que l'on pût faire parler *Cicéron* en vers. La prose du consul, & les vers des autres personnages, font à la vérité un contraste digne de la barbarie du siécle de *Ben-Johnson* ; mais pour traiter un sujet si sévère, dénué de ces passions qui ont tant d'empire sur le cœur, il faut avouer qu'il falait avoir affaire à un peuple sérieux & instruit, digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guères théatral pour nous, qui ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaissance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs si fortes. On ne voit avec plaisir au théâtre que le combat des passions qu'on éprouve soi-même. Ceux qui sont remplis de l'étude de *Cicéron* & de la République Romaine, ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. Ils n'imitent point *Cicéron*, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. Ils sont seulement moins sensibles aux beaux arts, ou retenus par un préjugé

Digitized by Google

ridicule. Quelques progrès que ces arts ayent fait en France, les hommes choisis qui les ont cultivés, n'ont point encor communiqué le vrai goût à toute la nation. C'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs & les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la Littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être luë par les amateurs de l'antiquité que pour être vûe par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, & beaucoup plus que *Zayre;* mais elle n'est pas d'un genre à se soutenir comme *Zayre* sur le théâtre. Elle est beaucoup plus fortement écrite; & une seule scène entre *César* & *Catilina* était plus difficile à faire, que la plûpart des piéces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces piéces; & l'admiration pour les anciens Romains s'épuise bientôt. Personne ne conspire aujourd'hui, & tout le monde aime.

D'ailleurs les représentations de *Catilina* exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand appareil.

Les savans ne trouveront pas ici une histoire fidèle de la conjuration de *Catilina.* Ils sont assez persuadés qu'une tragédie n'est pas une histoire; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce tems-là. Tout ce que *Cicéron, Catilina, Caton, César* ont fait dans cette piéce n'est pas vrai; mais leur génie & leur caractère y sont peints fidélement.

Si on n'a pû y déveloper l'éloquence de *Cicéron,* on a du moins étalé toute sa vertu & tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans *Catilina* ces contrastes de férocité & de séduction qui formaient son caractère; on a fait voir *César* naissant, factieux & magnanime, *César* fait pour être à la fois la gloire & le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambassadeurs de nos Gaules, mais des agens d'une petite province d'Italie soumise aux Romains, qui ne firent que le personnage de délateurs, & qui par-là sont indignes de figurer sur la scène avec *Cicéron, César* & *Caton.*

Si cet ouvrage parait au moins passablement écrit, & s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'est tout ce qu'on a prétendu, & tout le prix qu'on attend.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

CICÉRON.	CRASSUS.
CÉSAR.	CLODIUS.
CATILINA.	CÉTHÉGUS.
AURÉLIE.	LENTULUS-SURA.
CATON.	Conjurés.
LUCULLUS.	Liсteurs.

*Le théâtre repréſente d'un côté le palais d'*Aurélie*, de l'autre le temple de* Tellus*, où s'aſſemble le Sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des ſouterrains qui conduiſent du palais d'*Aurélie *au veſtibule du temple.*

Digitized by Google

CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA.

Soldats *dans l'enfoncement.*

ORateur insolent, qu'un vil peuple seconde,
Affis au premier rang des Souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux infenfé,
Ennemi de ton fiécle, efprit dur & farouche,
Ton terme eft arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de tyrans, qui tiens le monde aux fers,
Tes fers font préparés, tes tombeaux font ouverts.
Que ne puis-je en ton fang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la fplendeur ufurpée?

Digitized by Google

Que ne puis-je oppoſer à ton pouvoir fatal,
Ce Céſar ſi terrible, & déja ton égal?
Quoi! Céſar comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'eſt pas d'intelligence?
Mais le piége eſt tendu; je prétens qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend ſoit préparé par lui.
Il faut employer tout, juſqu'à Cicéron même,
Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime.
Sa docile tendreſſe, en cet affreux moment,
De mes ſanglans projets eſt l'aveugle inſtrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéiſſe.
Titres chers & ſacrés & de père & d'époux,
Faibleſſes des humains, évanouiſſez-vous.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS.

Affranchis & ſoldats *dans le lointain.*

CATILINA.

EH bien, cher Céthégus, tandis que la nuit ſombre
Cache encor nos deſtins, & Rome dans ſon ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CETHEGUS.

Ils viendront dans ces lieux du Conſul ignorés,
Sous ce portique même, & près du temple impie,
Où domine un Sénat tyran de l'Italie.
Ils ont renouvellé leurs ſermens & leur foi.
Mais tout eſt-il prévu? Céſar eſt-il à toi?

Secon-

Seconde - t - il enfin Catilina qu'il aime ?

CATILINA.

Cet esprit dangereux n'agit que pour lui - même.

CETHEGUS.

Conspirer sans César !

CATILINA.

Ah, je l'y veux forcer.
Dans ce piége sanglant je veux l'embarrasser.
Mes soldats en son nom vont surprendre Préneste.
Je sais qu'on le soupçonne, & je répons du reste.
Ce Consul violent va bientôt l'accuser;
Pour se venger de lui César peut tout oser.
Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite;
C'est un lion qui dort, & que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille son couroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous.

CETHEGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneste est le maître;
Il aime la patrie, & tu dois le connaître.
Tes soins pour le tenter ont été superflus.
Que faut - il décider du sort de Nonnius ?

CATILINA.

Je t'entens, tu sais trop que sa fille m'est chère.
Ami, j'aime Aurélie en détestant son père.
Quand il sut que sa fille avait conçu pour moi
Ce tendre sentiment qui la tient sous ma loi,
Quand sa haine impuissante, & sa colère vaine,
Eurent tenté sans fruit de briser notre chaîne;
A cet hymen secret quand il a consenti,
Sa faiblesse a tremblé d'offenser son parti.
Il a craint Cicéron; mais mon heureuse adresse

Avance mes deſſeins par ſa propre faibleſſe.
J'ai moi-même exigé, par un ſerment ſacré,
Que ce nœud clandeſtin fût encor ignoré.
Céthégus & Sura ſont ſeuls dépoſitaires
De ce ſecret utile à nos ſanglans myſtères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit;
C'eſt là qu'en ſureté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vaſtes ſuccès mon hymen eſt le gage.
Vous m'avez bien ſervi, l'amour m'a ſervi mieux.
C'eſt chez Nonnius même, à l'aſpect de ſes Dieux,
Sous les murs du Sénat, ſous ſa voûte ſacrée,
Que de tous nos tyrans la mort eſt préparée.

(*Aux conjurés qui ſont dans le fond.*)

Vous, courez dans Préneſte, où nos amis ſecrets
Ont du nom de Céſar voilé nos intérêts;
Que Nonnius ſurpris ne puiſſe ſe défendre.
Vous, près du capitole allez ſoudain vous rendre;
Songez qui vous ſervez, & gardez vos ſermens.

(*à Céthégus.*)

Toi, condui d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.

SCENE III.

AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

AH! calmez les horreurs dont je ſuis pourſuivie,
Cher époux, eſſuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel ſpectacle, & quel réveil affreux!

Je vous fuis en tremblant ſous ces murs ténébreux.
Ces ſoldats que je vois redoublent mes allarmes.
On porte en mon palais des flambeaux & des armes!
Qui peut nous menacer? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, ſont-ils donc revenus?
De ce front ſi terrible éclairciſſez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux triſtes & ſombres.
Au nom de tant d'amour, & par ces nœuds ſecrets,
Qui joignent nos deſtins, nos cœurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance eſt ſi chère,
(Je ne vous parle point des dangers de ſa mère,
Et je ne vois hélas! que ceux que vous courez:)
Ayez pitié du trouble où mes ſens ſont livrés:
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma ſureté, la votre, & la cauſe commune,
Exigent ces apprêts qui cauſent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, ſi vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vû vos yeux obſervez le ſilence.
Des meilleurs citoyens j'embraſſe la défenſe.
Vous voyez le Sénat, le peuple, diviſés,
Une foule de Rois l'un à l'autre oppoſés:
On ſe menace, on s'arme; & dans ces conjonctures,
Je prens un parti ſage, & de juſtes meſures.

AURELIE.

Je le ſouhaite au moins. Mais me tromperiez-vous?
Peut-on cacher ſon cœur aux cœurs qui ſont à nous?
En vous juſtifiant vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur eſt empreinte.
Ciel! que fera mon père alors que dans ces lieux

Ces funestes apprêts viendront frapper ses yeux ?
Souvent les noms de fille & de père & de gendre,
Lorsque Rome a parlé, n'ont pû se faire entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le savez assez.
Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.
On dit que Nonnius est mandé de Préneste.
Quels effets il verra de cet hymen funeste !
Cher époux, quel usage affreux, infortuné,
Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné !
Vous avez un parti ; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les Dieux sont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point, ne craignez rien de lui.

AURELIE.

Comment ?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre,
Que pour y respecter & sa fille & son gendre.
Je ne peux m'expliquer, mais souvenez-vous bien,
Qu'en tout son intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes justes projets le premier avantage,
Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi
Les superbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, & vous devez m'en croire,
Une source éternelle & d'honneur & de gloire.

AURELIE.

La gloire est bien douteuse, & le péril certain.
Que voulez-vous ? pourquoi forcer votre destin ?
Ne vous suffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,

Digitized by Google

D'être un des Souverains ſous qui tremble la terre ?
Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter ?
De noirs preſſentimens viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me ſuis ſoumiſe.
Voilà donc cette paix que je m'étais promiſe,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché.
Les Dieux m'en ont punie, & me l'ont arraché.
Dès qu'un léger ſommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embraſée, & des mains meurtrières,
Des ſupplices, des morts, des fleuves teints de ſang;
De mon père au Sénat je vois percer le flanc :
Vous-même environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrens de mon ſang répandus par vos coups,
Et votre épouſe enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres :
Je vous retrouve hélas ! & vous me replongez
Dans l'abîme des maux qui me ſont préſagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures;
Et je veux du courage, & non pas des murmures,
Quand je ſers & l'Etat, & vous, & mes amis.

AURELIE.

Ah cruel ! eſt-ce ainſi que l'on ſert ſon païs ?
J'ignore à quels deſſeins ta fureur s'eſt portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais conſultée :
Nos communs intérêts ſemblaient te l'ordonner.
Si tu feins avec moi, je dois tout ſoupçonner.
Tu te perdras, déja ta conduite eſt ſuſpecte
A ce Conſul ſévère, & que Rome reſpecte.

Digitized by Google

CATILINA.

Cicéron respecté ! lui mon lâche rival !

SCENE IV.

CATILINA, AURELIE, MARTIAN l'un des conjurés.

MARTIAN.

Seigneur, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par son ordre bientôt le Sénat se rassemble :
Il vous mande en secret.

AURELIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre subit, à ce funeste nom.

CATILINA.

Mon épouse trembler au nom de Cicéron !
Que Nonnius séduit le craigne & le révère ;
Qu'il deshonore ainsi son rang, son caractère ;
Qu'il serve, il en est digne, & je plains son erreur :
Mais de vos sentimens j'attens plus de grandeur.
Allez, souvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choisissaient autrement leurs Consuls & leurs maîtres.
Quoi, vous femme & Romaine, & du sang d'un Néron,
Vous seriez sans orgueil & sans ambition ?
Il en faut aux grands cœurs.

AURELIE.

Tu crois le mien timide ;
La seule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le Consul va paraître, adieu, mais connai-moi.

Digitized by Google

Appren que cette épouſe à tes loix trop ſoumiſe,
Que tu devais aimer, que ta fierté mépriſe,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore!
Cicéron que je vois eſt moins à craindre encore.

SCENE V.

CICERON *dans l'enfoncement.*

Le Chef des Licteurs, CATILINA.

CICERON *au chef des licteurs.*

SUivez mon ordre, allez, de ce perfide cœur
Je prétens ſans témoin ſonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi, c'eſt ce plébéien dont Rome a fait ſon maître!

CICERON.

Avant que le Sénat ſe raſſemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau ſur le bord de l'abîme,
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui vous?

CICERON.

Moi.

CATILINA.

C'eſt ainſi que votre inimitié...

Digitized by Google

CICERON.

C'eſt ainſi que s'explique un reſte de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont aſſez fatigué les murs du capitole.
Vous feignez de penſer que Rome & le Sénat
Ont avili dans moi l'honneur du Conſulat.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Votre orgueil l'attendait; mais en étiez-vous digne?
La valeur d'un ſoldat, le nom de vos ayeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux & ces feſtins qu'un vain luxe prépare,
Etaient-ils un mérite aſſez grand, aſſez rare,
Pour vous faire eſpérer de diſpenſer des loix
Au peuple ſouverain qui règne ſur les Rois?
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vû dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'Etat être un jour le ſoutien:
Mais pour être Conſul devenez citoyen.
Penſez-vous affaiblir ma gloire & ma puiſſance,
En décriant mes ſoins, mon état, ma naiſſance?
Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome? il lui faut des vertus.
Ma gloire (& je la dois à ces vertus ſévères)
Eſt de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi: de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finiſſe dans vous.

CATILINA.

Vous abuſez beaucoup, Magiſtrat d'une année,
De votre autorité paſſagère & bornée.

CICERON.

Si j'en avais uſé, vous ſeriez dans les fers,

Vous

Vous l'éternel appui des citoyens pervers ;
Vous, qui de nos autels souillant les privilèges,
Portez jusqu'aux lieux saints vos fureurs sacrilèges,
Qui comptez tous vos jours, & marquez tous vos pas,
Par des plaisirs affreux, ou des assassinats ;
Qui savez tout braver, tout oser & tout feindre :
Vous enfin, qui sans moi seriez peut-être à craindre,
Vous avez corrompu tous les dons précieux,
Que pour un autre usage ont mis en vous les Dieux ;
Courage, adresse, esprit, grace, fierté sublime,
Tout dans votre ame aveugle est l'instrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au destin du reste des mortels.
Ma voix que craint l'audace, & que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore ;
Mais devenu plus fier par tant d'impunité,
Jusqu'à trahir l'Etat vous avez attenté.
Le desordre est dans Rome, il est dans l'Etrurie.
On parle de Prénestе, on soulève l'Ombrie.
Les soldats de Sylla de carnage altérés,
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés.
Mallius en Toscane arme leurs mains féroces.
Les coupables soutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partisans déclarés ou secrets ;
Partout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah ! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice,
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice ;
Que j'ai partout des yeux, que j'ai partout des mains,
Que malgré vous encor il est de vrais Romains ;
Que ce cortège affreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.

Digitized by Google

Vous n'avez vû dans moi qu'un rival de grandeur,
Voyez-y votre juge, & votre accusateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des loix qui doivent vous confondre,
Des loix qui se taisaient sur vos crimes passés,
De ces loix que je venge, & que vous renversez.

CATILINA.

Je vous ai déja dit, Seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace.
Mais je veux pardonner des soupçons si honteux,
En faveur de l'Etat que nous servons tous deux.
Je fais plus, je respecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avouë, & pourtant estimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,
D'une ardente jeunesse impétueux enfans;
Le Sénat m'en donna l'exemple trop funeste.
Cet emportement passe, & le courage reste.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du tems, & non ceux de mon cœur.
Songez que cette main servit la République;
Que soldat en Asie, & juge dans l'Afrique,
J'ai malgré nos excès & nos divisions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi je la trahirais, moi qui l'ai sû défendre?

CICERON.

Marius & Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux servi l'Etat, & l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toûjours quelqu'ombre de vertu;
Ils soutiennent les loix avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,

Accusez donc César, & Pompée, & Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toûjours déçus?
Parmi tant de guerriers, dont on craint la puissance,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance?
Pourquoi me choisir, moi? par quel zèle emporté?..

CICERON.

Vous-même jugez-vous, l'avez-vous mérité?

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse;
Et plus je me défens, plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je suis votre ennemi;
Si c'est en citoyen, comme vous je crois l'être:
Et si c'est en Consul, ce Consul n'est pas maître,
Il préside au Sénat, & je peux l'y braver.

CICERON.

J'y punis les forfaits, tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine à mes yeux méprisable,
Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable:
Fui Rome, si tu l'es.

CATILINA.

C'en est trop; arrêtez.
C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous
N'est pas d'être accusé, mais protégé par vous.

CICERON (*seul.*)

Le traître pense-t-il, à force d'insolence,
Par sa fausse grandeur prouver son innocence?

Digitized by Google

Tu ne peux m'impoſer, perfide, ne croi pas
Eviter l'œil vengeur attaché ſur tes pas.

SCENE VI.

CICERON, CATON.

CICERON.
EH bien, ferme Caton, Rome eſt-elle en défenſe?
CATON.
Vos ordres ſont ſuivis. Ma promte vigilance
A diſpoſé déja ces braves chevaliers,
Qui ſous vos étendarts marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, & du Sénat lui-même.
CICERON.
Du Sénat?
CATON.
Enyvré de ſa grandeur ſuprême,
Dans ſes diviſions il ſe forge des fers.
CICERON.
Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu diſparait : la liberté chancelle :
Mais Rome a des Catons, j'eſpère encor pour elle.
CATON.
Ah! qui ſert ſon pays ſert ſouvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le Sénat;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offenſe.
CICERON.
Les regards de Caton ſeront ma récompenſe.
Au torrent de mon ſiécle, à ſon iniquité,
J'oppoſe ton ſuffrage, & la poſtérité.

Digitized by Google

Faifons notre devoir : les Dieux feront le refte.

CATON.

Eh, comment réfifter à ce torrent funefte,
Quand je vois dans ce temple aux vertus élevé,
L'infame trahifon marcher le front levé ?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des foldats, fubalterne infidelle,
De la guerre civile arborât l'étendart,
Qu'il ofât s'avancer vers ce facré rempart,
Qu'il eût pû fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était foutenu par des mains plus puiffantes,
Si quelque rejetton de nos derniers tyrans
N'allumait en fecret des feux plus dévorans ?
Les premiers du Sénat nous trahiffent peut-être ;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
Céfar fut le premier que mon cœur foupçonna.
Oui, j'accufe Céfar.

CICERON.

Et moi Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vafte dans fes projets, impétueux, perfide,
Plus que Céfar encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, & bien moins généreux.
Je viens de lui parler, j'ai vû fur fon vifage,
J'ai vû dans fes difcours fon audace & fa rage,
Et la fombre hauteur d'un efprit affermi,
Qui fe laffe de feindre, & parle en ennemi.
De fes obfcurs complots je cherche les complices.
Tous fes crimes paffés font mes premiers indices.
J'en préviendrai la fuite.

Digitized by Google

CATON.

Il a beaucoup d'amis ;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée eſt en Aſie, & le crime eſt dans Rome ;
Mais pour ſauver l'Etat il ſuffit d'un grand homme.

CICERON.

Si nous ſommes unis, il ſuffit de nous deux.
La diſcorde eſt bientôt parmi les factieux.
Céſar peut conjurer, mais je connais ſon ame ;
Je ſais quel noble orgueil le domine & l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu,
Juſqu'à ſervir en lâche un tyran ſans vertu.
Il aime Rome encor, il ne veut point de maître ;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, & plus de commander,
Ils ſont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur déſunion Rome ſera ſauvée.
Allons, n'attendons pas que de ſang abreuvée,
Elle tende vers nous ſes languiſſantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS.

CETHEGUS.

Tandis que tout s'apprête, & que ta main hardie
Va de Rome & du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux ?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hazard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crain rien du Sénat: ce corps faible & jaloux
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce Sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, & plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des Rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attens tout de ma main, j'attens tout de l'envie.
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre & tomber dans les bras de la mort.

Digitized by Google

CETHEGUS.

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne;
Il réveille la gloire, il ſubjugue la haine;
Il domine au Sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux;
J'entens avec mépris ſes cris injurieux;
Qu'il déclame à ſon gré juſqu'à ſa dernière heure,
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire, & qu'il meure.
De plus cruels ſoucis, des chagrins plus preſſans,
Occupent mon courage, & régnent ſur mes ſens.

CETHEGUS.

Que dis-tu? qui t'arrête en ta noble carrière?
Quand l'adreſſe & la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu?

CATILINA.

Ce n'eſt pas mes nombreux ennemis;
Mon parti ſeul m'allarme, & je crains mes amis;
De Lentulus-Sura l'ambition jalouſe,
Le grand cœur de Céſar, & ſurtout mon épouſe.

CETHEGUS.

Ton épouſe? tu crains une femme & des pleurs?
Laiſſe-lui ſes remords, laiſſe-lui ſes terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, & ſon amour docile
Eſt de tes grands deſſeins un inſtrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils partagent trop ſes vœux.
O Rome, ô nom fatal, ô liberté chérie,
Quoi, dans ma maiſon même on parle de patrie!
Je veux, qu'avant le tems fixé pour le combat,

Tandis

Tandis que nous allons éblouir le Sénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réservée,
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfans,
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Mais César!

CETHEGUS.

Que veux-tu? Si par ton artifice
Tu ne peux réussir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom?
Faut-il confondre enfin César & Cicéron?

CATILINA.

C'est là ce qui m'occupe, & s'il faut qu'il périsse,
Je me sens étonné de ce grand sacrifice.
Il semble qu'en secret respectant son destin,
Je révère dans lui l'honneur du nom Romain.
Mais Sura viendra-t-il?

CETHEGUS.

Compte sur son audace:
Tu sais comme ébloui des grandeurs de sa race,
A partager ton règne il se croit destiné.

CATILINA.

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil présomptueux de cet esprit sauvage,
Ses chagrins inquiets, ses soupçons, son couroux.
Sais-tu que de César il ose être jaloux?
Enfin j'ai des amis moins aisés à conduire
Que Rome & Cicéron ne coutent à détruire.
O d'un chef de parti dur & pénible emploi!

Digitized by Google

CETHEGUS.

Le foupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Ainfi malgré mes foins & malgré ma prière,
Vous prenez dans Céfar une affurance entière.
Vous lui donnez Prénefte, il devient notre appui.
Penfez-vous me forcer à dépendre de lui ?

CATILINA.

Le fang des Scipions n'eft point fait pour dépendre.
Ce n'eft qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec Céfar, mais fans m'y confier.
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer.
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me fers de fon nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom eft-il plus grand que le votre & le mien ?
Pourquoi nous abaiffer à briguer ce foutien ?
On le fait trop valoir, & Rome eft trop frappée
D'un mérite naiffant qu'on oppofe à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous fers ?
Ne peut-on fans Céfar fubjuguer l'univers ?

CATILINA.

Nous le pouvons, fans doute, & fur votre vaillance
J'ai fondé dès longtems ma plus forte efpérance.
Mais Céfar eft aimé du peuple & du Sénat ;

Digitized by Google

Politique, guerrier, pontife, magiſtrat,
Terrible dans la guerre, & grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous eſt néceſſaire.

SURA.

Il nous ſera fatal,
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran, tel eſt ſon caractère ;
Je le crois du parti le plus grand adverſaire.
Peut-être qu'à vous ſeul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne ſouffrirai point, puis qu'il faut vous le dire,
De ſon fier aſcendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon ſervice & ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte ſur moi.

CATILINA.

J'y conſens ; faites plus, arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, & je la ſacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre oſe penſer à s'élever ſur nous.
Mais ſouffrez qu'à Céſar votre intérêt me lie ;
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie :
Je ferai plus peut-être ; en un mot vous penſez
Que ſur nos intérêts mes yeux s'ouvrent aſſez.

(*à Céthégus.*)

Va, prépare en ſecret le départ d'Aurélie ;
Que des ſeuls conjurés ſa maiſon ſoit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ſes pas ;
Craignons de ſon amour les funeſtes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre,
Vers ces lieux retirés où Céſar va m'entendre.

Digitized by Google

SURA.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien ?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez, j'espère en vous plus que dans César même.

CETHEGUS.

Je cours exécuter ta volonté suprême :
Et sous tes étendarts à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.

SCENE III.

CATILINA, CESAR.

CATILINA.

EH bien, César, eh bien ! toi de qui la fortune
Dès le tems de Sylla me fut toûjours commune,
Toi, dont j'ai présagé les éclatans destins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux plébéien qui t'irrite & te brave ?
Tu le hais, je le sais, & ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend.
Et tu balancerais ? & ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage ?
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui ?
Quoi ! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée ?
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée ?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,

Quand Cicéron préside au destin des mortels ?
Quand l'obscur habitant des rives du Fibrêne
Siége au-dessus de toi sur la pourpre Romaine ?
Souffriras-tu longtems tous ces Rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse ;
Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide osant nous insulter,
Asservirait l'Etat, s'il daignait l'acheter ?
Ah ! de quelque côté que tu jettes la vuë,
Voi Rome turbulente, ou Rome corrompuë.
Voi ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'appelle, & tu restes paisible !
Veux-tu laisser languir ce courage invincible ?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
César est-il fidèle à ma tendre amitié ?

CESAR.

Oui, si dans le Sénat on te fait injustice,
César te défendra, compte sur mon service.
Je ne peux te trahir, n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irrésolus ?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire ?

CESAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire ;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entens, pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,

Digitized by Google

Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CESAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jaloufie
Des lauriers dont Pompée eft couvert en Afie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à furpaffer leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine & du Tage,
La victoire m'appelle, & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, & fonge que demain
J'y pourrais avec toi marcher en Souverain.

CESAR.

Ton projet eft bien grand, peut-être téméraire;
Il eft digne de toi; mais pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il eft fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CESAR.

Je ne veux pas fervir ici fous toi.

CATILINA.

Ah, croi qu'avec Céfar on partage fans peine.

CESAR.

On ne partage point la grandeur fouveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à fon char
L'heureux Catilina puiffe enchaîner Céfar.
Tu m'as vu ton ami, je le fuis, je veux l'être:
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en ferait digne, & s'il l'ofe tenter,
Ce bras levé fur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,

Digitized by Google

Dont j'eſtime l'audace, & dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité.
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité.
Il ſoumit l'Helleſpont, il fit trembler l'Euphrate,
Il ſubjugua l'Aſie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait ? quels Etats, quels fleuves, quelles mers,
Quels Rois par toi vaincus ont adoré nos fers ?
Tu peux avec le tems être un jour un grand-homme;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'aſſervir Rome:
Et mon nom, ma grandeur, & mon autorité
N'ont point encor l'éclat & la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entrepriſe.
Je vois que tôt ou tard Rome ſera ſoumiſe.
J'ignore mon deſtin; mais ſi j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, ſi je puis, leur empire & leur gloire;
Je ſerai digne d'eux, & je veux que leurs fers
D'eux-mêmes reſpectés de lauriers ſoient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre eſt plus aiſé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla, qui s'eſt fait notre maître ?
Il avait une armée; & j'en forme aujourd'hui;
Il m'a falu créer ce qui s'offrait à lui;
Il profita des tems, & moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot: il fut Roi; veux-tu l'être ?
Veux-tu de Cicéron ſubir ici la loi,
Vivre ſon courtiſan, ou régner avec moi ?

CESAR.

Je ne veux l'un ni l'autre: il n'eſt pas tems de feindre.
J'eſtime Cicéron, ſans l'aimer, ni le craindre.

Je t'aime, je l'avouë, & je ne te crains pas.
Divise le Sénat, abaisse des ingrats,
Tu le peux, j'y consens; mais si ton ame aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur sera fidéle à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

CATILINA.

AH! qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime,
Et s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaissait bien.
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCENE V.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

CEsar s'est-il montré favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa stérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut & nous servir, & nous venger de lui.
Nous avons des soutiens plus sûrs & plus fidelles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VI.

CATILINA, les Conjurés.

CATILINA.

VEnez, noble Pifon, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius,
Vous tous braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable affemblage;
Venez, vainqueurs des Rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes foutiens.
Encor quelques momens; un Dieu, qui vous feconde,
Va mettre entre vos mains la maîtreffe du monde.
De trente nations malheureux conquérans,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont fubjugué Tigrane & Mithridate,
Votre fang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour enorgueillir d'indignes Sénateurs,
De leurs propres appuis lâches perfécuteurs;
Grands par vos travaux feuls, & qui pour récompenfe
Vous permettaient de loin d'adorer leur puiffance.
Le jour de la vengeance eft arrivé pour vous.
Je ne propofe point à votre fier couroux
Des travaux fans périls & des meurtres fans gloire:
Vous pourriez dédaigner une telle victoire.
A vos cœurs généreux je promets des combats;
Je vois vos ennemis expirans fous vos bras.
Entrez dans leurs palais; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de fe défendre;

Mais ſurtout qu'un concert unanime & parfait
De nos vaſtes deſſeins aſſure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit ſaiſir Préneſte ;
Des ſoldats de Sylla le redoutable reſte,
Par des chemins divers & des ſentiers obſcurs,
Du fond de la Toſcane avance vers ces murs.
Ils arrivent, je ſors, & je marche à leur tête.
Au dehors, au dedans, Rome eſt votre conquête.
Je combats Pétreius, & je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du capitole, un chemin glorieux.
C'eſt là que par les droits que vous donne la guerre,
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône ſouillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur ſang, & vengé par vos mains.
Curius & les ſiens doivent m'ouvrir les portes.

(Il s'arrête un moment, puis il s'adreſſe à un Conjuré.)

Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes ?
Leur joignez-vous ſurtout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop longtems ?

LENTULUS.

Je dois les amener, ſi-tôt que la nuit ſombre
Cachera ſous ſon voile & leur marche & leur nombre.
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous aſſuré ?

STATILIUS.

Les gardes ſont ſéduits, on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout ſoit mis en cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,

De ce ſignal terrible allumez les flambeaux.
Aux maiſons des proſcrits que la mort ſoit portée.
La première victime à mes yeux préſentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron.
Immolez Céſar même, oui Céſar & Caton.
Eux morts, le Sénat tombe, & nous ſert en ſilence.
Déja notre fortune aveugle ſa prudence ;
Dans ſes murs, ſous ſon temple, à ſes yeux, ſous ſes pas,
Nous diſpoſons en paix l'appareil du trépas.
Surtout avant le tems ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les allarmes ;
Que Rome & Cicéron tombent du même fer ;
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le deſtin de la terre ;
Ce n'eſt point conſpirer, c'eſt déclarer la guerre,
C'eſt reprendre vos droits, & c'eſt vous reſſaiſir
De l'univers domté qu'on oſait vous ravir...

(*à Céthégus & à Lentulus - Sura.*)

Vous, de ces grands deſſeins les auteurs magnanimes
Venez dans le Sénat, venez voir vos victimes.
De ce Conſul encor nous entendrons la voix ;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du ſang des tyrans ſera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer & par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périſſe le Sénat !

MARTIAN.

Périſſe l'infidelle,

Digitized by Google

Qui poura différer de venger ta querelle !
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups !

CATILINA.

Allez, & cette nuit Rome entière est à vous.

Fin du second acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

Tout eſt-il prêt ? enfin l'armée avance-t-elle ?

MARTIAN.

Oui, Seigneur, Mallius à ſes ſermens fidelle,
Vient entourer ces murs aux flammes deſtinés.
Au dehors, au dedans les ordres ſont donnés.
Les Conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Preſcrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Si-tôt que du Sénat vous me verrez ſortir,
Commencez à l'inſtant nos ſanglans ſacrifices ;
Que du ſang des proſcrits les fatales prémices
Conſacrent ſous vos mains ce redoutable jour.
Obſervez, Martian, vers cet obſcur détour,
Si d'un Conſul trompé les ardens émiſſaires
Oſeraient épier nos terribles myſtères.

CETHEGUS.

Peut-être avant le tems faudrait-il l'attaquer,
Au milieu du Sénat qu'il vient de convoquer ;
Je vois qu'il prévient tout, & que Rome allarmée....

Digitized by Google

CATILINA.

Prévient-il Mallius ? prévient-il mon armée ?
Connait-il mes projets ? fait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi ?
Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire
Sur un vain brigandage, & non sur la victoire ?
Va, mes desseins sont grands, autant que mesurés ;
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, & de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs piéges tendus,
Détruit l'ouvrage entier, & l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, & tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes de grands hommes,
Cette élite indomtable, & ce superbe choix
Des descendans de Mars & des vainqueurs des Rois,
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étenduë embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore & le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre :
Voilà notre destin, di-moi s'il est à craindre.

CETHEGUS.

Sous le nom de César Préneste est-elle à nous ?

CATILINA.

C'est là mon premier pas ; c'est un des plus grands coups,
Qu'au Sénat incertain je porte en assurance.
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance,
Tandis qu'il est perdu, je fais semer le bruit,
Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.
La moitié du Sénat croit Nonnius complice.

Digitized by Google

Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclairciffe,
Avant que ce Sénat, fi lent dans fes débats,
Ait démêlé le piége où j'ai conduit fes pas,
Mon armée eft dans Rome, & la terre affervie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un fi grand intérêt.

SCENE II.

AURELIE, CATILINA, CETHEGUS, &c.

AURELIE (*une lettre à la main.*)

LI ton fort & le mien, ton crime & ton arrêt,
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire...
Eh bien, je reconnais le feing de votre père.

AURELIE.

Li..

CATILINA *lit la lettre.*

» La mort trop longtems a refpecté mes jours,
» Une fille que j'aime en termine le cours.
» Je fuis trop bien puni, dans ma trifte vieilleffe,
» De cet hymen affreux qu'a permis ma faibleffe.
» Je fais de votre époux les complots odieux.
» Céfar qui nous trahit veut enlever Prénefte.
» Vous avez partagé leur trahifon funefte.
» Repentez-vous, ingrate, ou périffez comme eux...
Mais comment Nonnius aurait-il pû connaître
Des fecrets qu'un Conful ignore encor peut-être?

CETHEGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA (*à Céthégus.*)

Il poura nous servir.

(*à Aurélie.*)

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, & c'est pour ma défense.
Vous, dans ce jour de sang marqué pour ma puissance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux ?
Pour la dernière fois dois-je compter sur vous ?

AURELIE.

Tu m'avais ordonné le silence & la fuite ;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite ;
Eh bien, que prétens-tu ?

CATILINA.

Partez au même instant ;
Envoyez au Consul ce billet important.
J'ai mes raisons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que César est à craindre, & plus que moi peut-être :
Je n'y suis point nommé ; César est accusé,
C'est ce que j'attendais ; tout le reste est aisé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés,
Que quand j'en serai maître, & quand vous régnerez.
Notre hymen est secret, je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie.
Je veux que votre père, humble dans son couroux,
Soit le premier sujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, & laissez-vous conduire ;
Laissez-moi mes dangers, ils doivent me suffire ;

Et

Et ce n'eſt pas à vous de partager mes ſoins.
Vainqueur & couronné cette nuit je vous joins.

AURELIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage ?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage.
Tout eſt prêt, on m'attend.

AURELIE.

Commence donc par moi,
Commence par ce meurtre, il eſt digne de toi :
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périſſe,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre eſprit raffermi . . .

CETHEGUS.

Ne deſeſpérez point un époux, un ami.
Tout vous eſt confié, la carrière eſt ouverte ;
Et reculer d'un pas, c'eſt courir à ſa perte.

AURELIE.

Ma perte fut certaine, au moment où mon cœur
Reçut de vos conſeils le poiſon ſéducteur ;
Quand j'acceptai ſa main, quand je fus abuſée,
Attachée à ſon ſort, victime mépriſée ;
Vous penſez que mes yeux timides, conſternés,
Reſpecteront toûjours vos complots forcenés.
Malgré moi ſur vos pas vous m'avez ſû conduire.
J'aimais ; il fut aiſé, cruels, de me ſéduire !
Et c'eſt un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pû ſervir.
Dans mon aveuglement, que ma raiſon déplore,
Ce reſte de raiſon m'éclaire au moins encore.

Digitized by Google

Il fait rougir mon front de l'abus déteſté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, & je ne veux plus l'être ;
Je ne veux point ſervir les attentats d'un maître ;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi ;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe & traîne dans Rome embraſée & fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouſe expirante.
Fai périr avec moi l'enfant infortuné,
Que les Dieux en couroux à mes vœux ont donné ;
Et couvert de ſon ſang, libre dans ta furie,
Barbare, aſſouvi-toi du ſang de ta patrie.

CATILINA.

C'eſt donc là ce grand cœur, & qui me fut ſoumis ?
Ainſi vous vous rangez parmi mes ennemis ?
Ainſi dans la plus juſte & la plus noble guerre,
Qui jamais décida du deſtin de la terre,
Quand je brave un Conſul, & Pompée, & Caton,
Mes plus grands ennemis ſeront dans ma maiſon ?
Les préjugés Romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouſe ſi chère ?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi ?

AURELIE.

Je menace le crime... & je tremble pour toi.
Dans mes emportemens vois encor ma tendreſſe,
Frémi d'en abuſer, c'eſt ma ſeule faibleſſe.
Crain...

CATILINA.

Cet indigne mot n'eſt pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur :
C'eſt aſſez m'offenſer. Ecoutez, je vous aime ;

Digitized by Google

Mais ne préſumez pas que m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes deſſeins & l'Empire avec eux.
Vous n'avez pas oſé regarder la couronne.
Jugez de mon amour, puiſque je vous pardonne;
Mais ſachez . . .

AURELIE.

La couronne où tendent tes deſſeins,
Cet objet du mépris du reſte des Romains,
Va, je l'arracherais ſur mon front affermie,
Comme un ſigne inſultant d'horreur & d'infamie.
Quoi, tu m'aimes aſſez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oſer outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes?
Et moi, je t'aime aſſez pour arrêter tes crimes.
Et je cours . . .

SCENE III.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA, AURELIE &c.

SURA.

C'En eſt fait, & nous ſommes perdus;
Nos amis ſont trahis, nos projets confondus.
Préneſte entre nos mains n'a point été remiſe;
Nonnius vient dans Rome, il ſait notre entrepriſe.
Un de nos confidens dans Préneſte arrêté
A ſubi les tourmens, & n'a pas réſiſté.
Nous avons trop tardé, rien ne peut nous défendre.

Digitized by Google

Nonnius au Sénat vient accuſer ſon gendre.
Il va chez Cicéron, qui n'eſt que trop inſtruit.

AURELIE.

Eh bien, de tes forfaits tu vois quel eſt le fruit.
Voilà ces grands deſſeins, où j'aurais dû ſouſcrire,
Ces deſtins de Sylla, ce trône, cet Empire!
Es-tu deſabuſé? tes yeux ſont-ils ouverts?

CATILINA (*après un moment de ſilence.*)

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais... me trahiriez-vous?

AURELIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais ſervir Rome, en la vengeant d'un traître:
Nos Dieux m'en avoûraient. Je ferai plus; je veux
Te rendre à ton pays, & vous ſauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toûjours la faibleſſe en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger,
Ce danger eſt venu, je vais le partager.
Je vais trouver mon père; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il ſauve la tienne.
Il m'aime, il eſt facile, il craindra devant moi
D'armer le deſeſpoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce Conſul qui te craint, ce Sénat où l'on t'aime,
Où Céſar te ſoutient, où ton nom eſt puiſſant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aiſément à ceux qui ſont à craindre.
Repen-toi ſeulement; mais repen-toi ſans feindre:
Il n'eſt que ce parti quand on eſt découvert.
Il bleſſe ta fierté, mais tout autre te perd.

Digitized by Google

Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le tems de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
Plus de reproche ici sur tes complots pervers;
Coupable je t'aimais, malheureux je te sers:
Je mourrai pour sauver & tes jours & ta gloire.
Adieu. Catilina doit apprendre à me croire:
Je l'avais mérité.

CATILINA (*l'arrêtant.*)

Que faire, & quel danger?
Ecoutez.. le sort change, il me force à changer..
Je me rends.. je vous cède.. il faut vous satisfaire..
Mais.. songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père,
Et que dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prens un parti, c'est vous qui m'y forcez.

AURELIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te sers, c'est assez. Fille, épouse & Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les suis, & le tien
Est d'égaler un cœur aussi pur que le mien.

SCENE IV.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis, LENTULUS-SURA.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre?
Esclave d'une femme, & d'un seul mot troublé,
Ce grand cœur s'est rendu si-tôt qu'elle a parlé.

CETHEGUS.

Non, tu ne peux changer, ton génie invincible
Animé par l'obſtacle en ſera plus terrible.
Sans reſſource à Préneſte, accuſés au Sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'Etat;
Nous le ferions trembler, même dans les ſupplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illuſtres complices,
Un parti trop puiſſant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le ſignal on peut nous arrêter.
C'eſt lorſque dans la nuit le Sénat ſe ſépare,
Que le parti s'aſſemble, & que tout ſe déclare.
Que faire?

CETHEGUS (*à Catilina.*)

Tu te tais, & tu frémis d'effroi?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon ſort veut de moi.

SURA.

J'attens peu d'Aurélie, & dans ce jour funeſte,
Vendre cher notre vie eſt tout ce qui nous reſte.

CATILINA.

Je compte les momens, & j'obſerve les lieux.
Aurélie en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grace,
Suſpendra pour un tems ſa courſe & ſa menace.
Cicéron que j'allarme eſt ailleurs arrêté;
C'en eſt aſſez, amis, tout eſt en ſureté.
Qu'on tranſporte ſoudain les armes néceſſaires;
Armez tout, affranchis, eſclaves & ſicaires;
Débarraſſez l'amas de ces lieux ſouterrains,
Et qu'il en reſte encor aſſez pour mes deſſeins.

Digitized by Google

Vous, fidèle affranchi! brave & prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Obfervez Aurélie, obfervez Nonnius:
Allez, & dans l'inftant qu'ils ne fe verront plus,
Abordez-le en fecret de la part de fa fille;
Peignez-lui fon danger, celui de fa famille;
Attirez-le en parlant vers ce détour obfcur,
Qui conduit au chemin de Tibur & d'Anxur:
Là, faififfant tous deux le moment favorable,
Vous... Ciel, que vois-je?

SCENE V.

CICERON, *les précédens.*

CICERON.

ARrête, audacieux coupable,
Où portes-tu tes pas? Vous, Céthégus, parlez...
Sénateurs, affranchis, qui vous a raffemblés?

CATILINA.

Bientôt dans le Sénat nous pourons te l'apprendre.

CETHEGUS.

De ta pourfuite vaine on faura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons fi toûjours promt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ofe interroger.

CICERON.

J'ofe au moins demander qui font ces téméraires?
Sont-ils ainfi que vous des Romains confulaires,
Que la loi de l'Etat me force à refpecter,

Digitized by Google

Et que le Sénat seul ait le droit d'arrêter ?
Qu'on les charge de fers, allez qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruis la liberté Romaine ?
Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons !

CICERON.

Ils sont de ton conseil, & voilà mes raisons.
Vous-même, frémissez. Licteurs, qu'on m'obéisse.

(On emmène Septime & Martian.)

CATILINA.

Implacable ennemi, poursui ton injustice ;
Abuse de ta place, & profite du tems.
Il faudra rendre compte, & c'est où je t'attens.

CICERON.

Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres.
Va, je pourai bientôt traiter ainsi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius, il sait tous tes desseins.
J'ai mis Rome en défense, & Préneste en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir ;
Je parle de supplice, & veux t'en avertir.
Avec les assassins, sur qui tu te reposes,
Vien t'asseoir au Sénat ; & sui-moi, si tu l'oses.

SCENE VI.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

CETHEGUS.

Faut-il donc succomber sous les puissans efforts
D'un

D'un bras habile & promt, qui romt tous nos resſorts ?
Faut-il qu'à Cicéron le ſort nous ſacrifie ?

CATILINA.

Juſqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'eſt un homme allarmé, que ſon trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, & qui n'eſt pas inſtruit :
Nos amis arrêtés vont accroitre ſes peines ;
Ils ſauront l'éblouïr de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal Céſar eſt accuſé.
Le Sénat en tumulte eſt déja diviſé.
Manlius & l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu ; marchez, & je ſuis maître.

SURA.

Nonnius du Conſul éclaircit les ſoupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas ; c'eſt moi qui t'en répons.
Marchez, dis-je, au Sénat, parlez en aſſurance,
Et laiſſez-moi le ſoin de remplir ma vengeance.
Allons.... Où vais-je ?

CETHEGUS.

Eh bien ?

CATILINA.

Aurélie ! ah grands Dieux !
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux ?
Ecartez-la ſurtout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous ſervir je tremblerai peut-être.

Fin du troiſiéme acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre doit repréſenter le lieu préparé pour le Sénat. Cette ſalle laiſſe voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'*Aurélie *au temple de* Tellus. *Un double rang de ſiéges forme un cercle dans cette ſalle ; le ſiége de* Cicéron *plus élevé eſt au milieu.*

CETHEGUS, LENTULUS-SURA,
(*retirés vers le devant.*)

SURA.

Tous ces pères de Rome au Sénat appellés,
Incertains de leur ſort, & de ſoupçons troublés,
Ces monarques tremblans tardent bien à paraître.

CETHEGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuiſſans travaux ſans relâche occupé,
Interroge Septime, & par ſes ſoins trompé,
Il a retardé tout par ſes fauſſes allarmes.

SURA.

Plût au ciel que déja nous euſſions pris les armes!
Je crains, je l'avoûrai, cet eſprit du Sénat,
Ces préjugés ſacrés de l'amour de l'Etat,
Cet antique reſpect, & cette idolatrie,
Que réveille en tout tems le nom de la patrie.

Digitized by Google

CETHEGUS.

La patrie eſt un nom ſans force & ſans effet ;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatiſme uſé des ſiécles héroïques
Se conſerve, il eſt vrai, dans des ames ſtoïques ;
Le reſte eſt ſans vigueur, ou fait des vœux pour nous ;
Cicéron reſpecté n'a fait que des jaloux ;
Caton eſt ſans crédit ; Céſar nous favoriſe.
Défendons-nous ici, Rome ſera ſoumiſe.

SURA.

Mais ſi Catilina, par ſa femme ſéduit,
De tant de nobles ſoins nous raviſſait le fruit !
Tout homme a ſa faibleſſe, & cette ame hardie
Reconnait en ſecret l'aſcendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la reſpecte, il poura lui céder.

CETHEGUS.

Sois ſûr qu'à ſon amour il ſaura commander.

SURA.

Mais tu l'as vû frémir ; tu ſais ce qu'il en coûte,
Quand de tels intérêts....

CETHEGUS (*en le tirant à part.*)

Caton approche, écoute.

(*Lentulus & Céthégus s'aſſeyent à un bout de la ſalle.*)

SCENE II.

CATON *entre au Sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CESAR, CATULLUS, MARCELLUS &c.

CATON (*en regardant les deux conjurés.*)

Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidens
S'occupent en fecret de foins trop importans.
Le crime eft fur leur front, qu'irrite ma préfence.
Déja la trahifon marche avec arrogance.
Le Sénat qui la voit cherche à diffimuler.
Le démon de Sylla femble nous aveugler.
L'ame de ce tyran dans le Sénat refpire.

CETHEGUS.

Je vous entens affez, Caton, qu'ofez-vous dire?

CATON (*en s'affeyant, tandis que les autres prennent place.*)

Que les Dieux du Sénat, les Dieux de Scipion,
Qui contre toi peut-être ont infpiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans affervi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtreffe du monde & le fort des humains.
J'ofe encor ajouter, que fon puiffant génie,
Qui n'a pû qu'une fois fouffrir la tyrannie,
Poura dans Céthégus, & dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CESAR.

Caton, que faites-vous? & quel affreux langage!
Toûjours votre vertu s'explique avec outrage.

Digitized by Google

Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.

(César s'assied.)

CATON *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toûjours facile,
Conserve en nos périls un courage tranquile.

CESAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, & je la vois trahie.
O ciel, pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie
Pompée en ces périls soit encor arrêté?

CESAR.

Quand César est pour vous Pompée est regretté?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand-homme.

CESAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCENE III.

CICERON *arrivant avec précipitation, tous les Sénateurs se lèvent.*

AH! dans quels vains débats perdez-vous ces instans?
Quand Rome à son secours appelle ses enfans,
Qu'elle vous tend les bras, & que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déja donné le signal des fureurs,
Qu'on a déja versé le sang des Sénateurs?

LUCULLUS.

O ciel !

CATON.

Que dites - vous ?

CICERON *debout.*

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Assuré des secours aux postes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,
Aux yeux de Céthégus, j'avais surpris moi - même.
Nonnius mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces tems malheureux,
Pour sauver Rome & vous, arrive de Prénefte.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funeste,
M'apprendre jusqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorsque de notre sang deux monstres altérés,
A coups précipités frappent ce cœur fidèle,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle;
Il tombe mort. On court, on vole, on les poursuit;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui se presse, & qui se précipite,
Leurs complices enfin favorisent leur fuite.
J'ai saisi l'un des deux, qui le fer à la main,
Egaré, furieux, se frayait un chemin.
Je l'ai mis dans les fers, & j'ai sû que ce traître
Avait Catilina pour complice & pour maître.

(*Cicéron s'assied avec le Sénat.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

CATILINA *debout entre* CATON & CESAR.

(CETHEGUS *eſt auprès de Céſar, le Sénat aſſis.*)

OUi, Sénat, j'ai tout fait, & vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le ſein.
Oui, c'eſt Catilina qui venge la patrie,
C'eſt moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICERON.

Toi, fourbe, toi barbare ?

CATON.

Oſes-tu te vanter ?..

CESAR.

Nous pourons le punir, mais il faut l'écouter.

CETHEGUS.

Parle, Catilina, parle & force au ſilence,
De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence.

CICERON.

Romains, où ſommes-nous ?

CATILINA.

Dans les tems du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embraſement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla ſéduits par ce grand nom,
Ont oſé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vû la liberté dans les cœurs expirante,
Le Sénat diviſé, Rome dans l'épouvante,
Le déſordre en tous lieux, & ſurtout Cicéron

Digitized by Google

Semant ici la crainte, ainſi que le ſoupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome eſt affligée:
Il vous parle pour elle, & moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant, je lui prouve aujourd'hui,
Que Rome & le Sénat me ſont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame inviſible,
L'eſprit qui gouvernait ce grand corps ſi terrible,
Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins
S'étend juſqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les momens étaient chers, & les périls extrêmes.
Je l'ai ſû, j'ai ſauvé l'Etat, Rome & vous-mêmes.
Ainſi par un ſoldat fut puni Spurius;
Ainſi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'oſera punir d'un ſi juſte homicide?
Qui de vous peut encor m'accuſer?

CICERON.

Moi, perfide,
Moi, qu'un Catilina ſe vante de ſauver,
Moi qui connais ton crime, & qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent ſe faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un père de Rome il a porté ſes coups;
Et vous ſouffrez qu'il parle, & qu'il s'en vante à vous?
Vous ſouffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime,
Qu'il faſſe inſolemment des vertus de ſon crime?

CATILINA.

Et vous ſouffrez, Romains, que mon accuſateur
Des meilleurs citoyens ſoit le perſécuteur?
Apprenez des ſecrets que le Conſul ignore,
Et profitez-en tous, s'il en eſt tems encore.
Sachez qu'en ſon palais, & preſque ſous ces lieux,

Nonnius

Digitized by Google

Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances & d'épées,
Que dans des flots de ſang Rome doit voir trempées.
Si Rome exiſte encor, amis, ſi vous vivez,
C'eſt moi, c'eſt mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon ſervice approuvez mes allarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on ſaiſiſſe ces armes.

CICERON *aux licteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, & qu'à nos yeux,
On amène ſa fille en ces auguſtes lieux.
Tu trembles à ce nom?

CATILINA.

Moi trembler? je mépriſe
Cette reſſource indigne où ta haine s'épuiſe.
Sénat, le péril croit, quand vous délibérez.
Eh bien, ſur ma conduite êtes-vous éclairés?

CICERON.

Oui, je le ſuis, Romains, je le ſuis ſur ſon crime.
Qui de vous peut penſer qu'un vieillard magnanime
Ait formé de ſi loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits & des aſſaſſinats?
Dans ta propre maiſon ta rage induſtrieuſe
Craignait de mes regards la lumière odieuſe.
De Nonnius trompé tu choiſis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu ſéduit ſa malheureuſe fille.
Ah, cruel, ce n'eſt pas la première famille,
Où tu portas le trouble, & le crime, & la mort.
Tu traites Rome ainſi: c'eſt donc là notre ſort!
Et tout couvert d'un ſang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudiſſe, & qu'on te récompenſe.

Digitized by Google

Artiſan de la guerre, affreux conſpirateur,
Meurtrier d'un vieillard, & calomniateur,
Voilà tout ton ſervice, & tes droits & tes titres.
O vous des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, ſans force & ſans ſecours,
Qu'un tyran forcené diſpoſe de vos jours ?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices ?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ſes complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment; jugez entre elle & lui.

CESAR.

Un jugement trop promt eſt ſouvent ſans juſtice.
C'eſt la cauſe de Rome, il faut qu'on l'éclairciſſe.
Aux droits de nos égaux eſt-ce à nous d'attenter ?
Toûjours dans ſes pareils il faut ſe reſpecter.
Trop de ſévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi, Rome eſt d'un côté, de l'autre un aſſaſſin,
C'eſt Cicéron qui parle, & l'on eſt incertain ?

CESAR.

Il nous faut une preuve, on n'a que des allarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et ſi de Nonnius le crime eſt avéré,
Catilina nous ſert, & doit être honoré.
(*à Catilina.*)
Tu me connais : en tout je te tiendrai parole.

CICERON.

O Rome! ô ma patrie, ô Dieux du capitole!
Ainſi d'un ſcélérat un héros eſt l'appui!
Agiſſez-vous pour vous, en nous parlant pour lui ?

Digitized by Google

Céfar, vous m'entendez ; & Rome trop à plaindre
N'aura donc déformais que fes enfans à craindre ?

CLODIUS.

Rome eft en fureté, Céfar eft citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le fien ?

CICERON.

Clodius, achevez : que votre main feconde
La main qui prépara la ruïne du monde.
C'en en trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardens & citoyens glacés.
Catilina l'emporte, & fa tranquille rage
Sans crainte & fans danger médite le carnage.
Au rang des Sénateurs il eft encor admis ;
Il profcrit le Sénat, & s'y fait des amis ;
Il dévore des yeux le fruit de tous fes crimes :
Il vous voit, vous menace, & marque fes victimes :
Et lorfque je m'oppofe à tant d'énormités,
Céfar parle de droits & de formalités ;
Clodius à mes yeux de fon parti fe range ;
Aucun ne veut fouffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître eft mort affaffiné.
N'avons-nous pas fur lui le droit qu'il s'eft donné ?
Le devoir le plus faint, la loi la plus chérie,
Eft d'oublier la loi pour fauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

Digitized by Google

SCÈNE V.

Le Sénat, AURELIE.

AURELIE.

O Vous, facrés vengeurs,
Demi-dieux fur la terre, & mes feuls protecteurs,
Conful, augufte appui, qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance.
J'ai retiré ce fer enfoncé dans fon flanc.
(en voulant fe jetter aux pieds de Cicéron qui la relève.)
Mes pleurs mouillent vos pieds arrofés de fon fang.
Secourez-moi, vengez ce fang qui fume encore,
Sur l'infame affaffin que ma douleur ignore.

CICERON *(en montrant Catilina.)*

Le voici.

AURELIE.

Dieux!

CICERON.

C'eft lui, lui qui l'affaffina,
Qui s'en ofe vanter.

AURELIE.

O ciel! Catilina!
L'ai-je bien entendu? Quoi, monftre fanguinaire,
Quoi, c'eft toi, c'eft ta main qui maffacra mon père!
(Des licteurs la foutiennent.)

CATILINA *fe tournant vers Céthégus, & fe jettant éperdu entre fes bras.*

Quel fpectacle, grands Dieux! Je fuis trop bien puni.

Digitized by Google

1 · 3 · 28

VOLTAIRE VOL. III

Digitized by Google



H. Gravelot inven. *de Lorraine Sculp.*

AURELIE.

.............................Perfide, imite-moi.

CATILINA.

Où fuis-je malheureux! *Catilina Act. IV. Sc. 6.*

Digitized by Google

CETHEGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a ſaiſi ?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance :
Mais ſi tu ſervis Rome, atten ta récompenſe.

CATILINA *ſe tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il eſt vrai.... qu'un horrible devoir....
M'a forcé... Reſpectez mon cœur, mon deſeſpoir...
Songez qu'un nœud plus ſaint & plus inviolable...

SCENE VI.

Le Sénat, AURELIE, le Chef des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEigneur, on a ſaiſi ce dépôt formidable.

CICERON.

Chez Nonnius ?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui ſont arrêtés
N'accuſent que lui ſeul de tant d'iniquités.

AURELIE.

O comble de la rage & de la calomnie !
On lui donne la mort : on veut flétrir ſa vie !
Le cruel dont la main porta ſur lui les coups...

CICERON.

Achevez.

AURELIE.

Juſtes Dieux, où me réduiſez-vous ?

CICERON.

Parlez ; la vérité dans ſon jour doit paraître.

Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître.
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés.
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURELIE.

Ah ! je vous ai trahis ; c'est moi qui suis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point...

AURELIE.

Va, monstre impitoyable ;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux ! j'ai trop tard connu ma détestable erreur.
Sénat, j'ai vû le crime, & j'ai tû les complices ;
Je demandais vengeance, il me faut des supplices.
Ce jour menace Rome, & vous, & l'univers.
Ma faiblesse a tout fait, & c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour !
Ce jour où malgré moi secondant ta furie,
Fidèle à mes sermens, perfide à ma patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et pour mieux l'égorger le pressant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire !

(Tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron est assis plongé dans la douleur.)

Murs sacrés, Dieux vengeurs, Sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,
Voilà votre ennemi... Perfide, imite-moi.

(Elle se frappe.)

Digitized by Google

CATILINA.

Où fuis-je ? malheureux !

CATON.

O jour épouvantable !

CICERON *fe levant.*

Jour trop digne en effet d'un fiécle fi coupable !

AURELIE.

Je devais... un billet remis entre vos mains...
Conful... de tous côtés je vois vos affaffins...
Je me meurs...

(*On emmène Aurélie.*)

CICERON.

S'il fe peut, qu'on la fecoure, Aufide ;
Qu'on cherche cet écrit. En eft-ce affez, perfide ?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas,
Pour venger tant de fang, & tant d'affaffinats ?
Il vous impofe encor. Vous laiffez impunie
La mort de Nonnius, & celle d'Aurélie ?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait ; c'eft ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié :
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureufe à mes deftins fatale,
M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé.
Tu caufas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, & Rome qui l'adore ;
J'ai voulu ta ruïne, & je la veux encore.
Je vengerai fur toi tout ce que j'ai perdu :
Ton fang payera ce fang à tes yeux répandu :
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un efclave échappé que fait punir fon maître.

Digitized by Google

Que tes membres ſanglans dans ta tribune épars,
Des inconſtans Romains repaiſſent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laiſſent pour préſage;
C'eſt le ſort qui t'attend, & qui va s'accomplir,
C'eſt l'eſpoir qui me reſte, & je cours le remplir.

CICERON.

Qu'on ſaiſiſſe ce traître.

CETHEGUS.

En as-tu la puiſſance?

SURA.

Oſes-tu prononcer, quand le Sénat balance?

CATILINA.

La guerre eſt déclarée; amis, ſuivez mes pas.
C'en eſt fait; le ſignal vous appelle aux combats.
Vous, Sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choiſiſſez à loiſir le parti qu'il faut prendre.

(Il ſort avec quelques Sénateurs de ſon parti.)

CICERON.

Eh bien, choiſiſſez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains, ô majeſté flétrie!
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie!
Lucullus, Muréna, Céſar même, écoutez:
Rome demande un chef en ces calamités;
Gardons l'égalité pour des tems plus tranquilles:
Les Gaulois ſont dans Rome, il vous faut des Camilles:
Il faut un Dictateur, un vengeur, un appui:
Qu'on nomme le plus digne, & je marche ſous lui.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VII.

LE SÉNAT, le Chef des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEigneur, en fecourant la mourante Aurélie,
Que nos foins vainement rappellaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par fon père adreffé.

CICERON *en lifant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'Etat eft menacé!
» Céfar qui nous trahit veut enlever Prénefte.
Vous, Céfar, vous trempiez dans ce complot funefte!
Lifez, mettez le comble à des malheurs fi grands.
Céfar, étiez-vous fait pour fervir des tyrans?

CESAR.

J'ai lû, je fuis Romain, notre perte s'annonce.
Le danger croit, j'y vole, & voilà ma réponfe.
(*Il fort.*)

CATON.

Sa réponfe eft douteufe, il eft trop leur appui.

CICERON.

Marchons, fervons l'Etat, contre eux & contre lui.
(*à une partie des Sénateurs.*)
Vous, fi les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome fanglante,
Ont réveillé dans vous l'efprit de vos ayeux,
Courez au capitole, & défendez vos Dieux:
Du fier Catilina foutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,

Digitized by Google

D'avoir pû balancer entre ce monſtre & moi.

(à d'autres Sénateurs.)

Vous, Sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres;
Amis de la vertu, ſéparez-vous des traîtres.

(Les Sénateurs ſe ſéparent de Céthégus & de Lentulus-Sura.)

Point d'eſprit de parti, de ſentimens jaloux :
C'eſt par là que jadis Sylla régna ſur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embraſement les flammes étincellent.
Dieux, animez ma voix, mon courage & mon bras,
Et ſauvez les Romains, duſſent-ils être ingrats.

Fin du quatriéme acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CATON, & une partie des Sénateurs *debout en habit de guerre.*

CLODIUS *à Caton.*

QUoi! lorfque défendant cette enceinte facrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand partout le Sénat s'expofant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné fe ranger;
Cet altier plébéien nous outrage & nous brave:
Il fert un peuple libre, & le traite en efclave!
Un pouvoir paffager eft à peine en fes mains,
Il ofe en abufer, & contre des Romains!
Contre ceux dont le fang a coulé dans la guerre!
Les cachots font remplis des vainqueurs de la terre;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du fort,
Condamne infolemment fes maîtres à la mort.
Catilina pour nous ferait moins tyrannique;
On ne le verrait point flétrir la République.
Je partage avec vous les malheurs de l'Etat;
Mais je ne peux fouffrir la honte du Sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'eft que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures;
Mais fachez que le fang de nos patriciens,
Ce fang des Céthégus & des Cornéliens,

Ce ſang ſi précieux, quand il devient coupable,
Devient le plus abject & le plus condamnable.
Regrettez, reſpectez ceux qui nous ont trahis;
On les mène à la mort, & c'eſt par mon avis.
Celui qui vous ſauva les condamne au ſupplice.
De quoi vous plaignez-vous? eſt-ce de ſa juſtice?
Eſt-ce elle qui produit cet indigne couroux?
En craignez-vous la ſuite, & la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux ſoins de ce grand-homme,
Vous oſez l'accuſer d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort eſt ſur vos pas.
Il n'eſt pas encor tems de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaiſſance;
Et c'eſt le tems du moins d'avoir de la prudence.
Catilina paraît juſqu'aux pieds du rempart;
On ne ſait point encor quel parti prend Céſar,
S'il veut ou conſerver ou perdre la patrie.
Cicéron agit ſeul, & ſeul ſe ſacrifie;
Et vous conſidérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous ſert vous a trop bien ſervis.

CLODIUS.

Caton plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
Reſpectez le Sénat, ne lui reprochez rien.
Vous parlez en cenſeur, il nous faut un ſoutien.
Quand la guerre s'allume, & quand Rome eſt en cendre,
Les édits d'un Conſul pouront-ils nous défendre?
N'a-t-il contre une armée, & des conſpirateurs,
Que l'orgueil des faiſceaux, & les mains des licteurs?
Vous parlez de dangers! Penſez-vous nous inſtruire
Que ce peuple inſenſé s'obſtine à ſe détruire?

Vous redoutez Céſar ! Et qui n'eſt informé
Combien Catilina de Céſar fut aimé ?
Dans le péril preſſant, qui croit & nous obſède,
Vous montrez tous nos maux : montrez-vous le remède ?

CATON.

Oui, j'oſe conſeiller, eſprit fier & jaloux,
Que l'on veille à la fois ſur Céſar & ſur vous.
Je conſeillerais plus ; mais voici votre père.

SCENE II.

CICERON, CATON, une partie des Sénateurs.

CATON (*à Cicéron.*)

Vien, tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les ſacrés noms de père & de vengeur,
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICERON.

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire ;
Des travaux des humains c'eſt le digne ſalaire.
Sénat, en vous ſervant il la faut acheter :
Qui n'oſe la vouloir, n'oſe la mériter.
Si j'applique à vos maux une main ſalutaire,
Ce que j'ai fait eſt peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le ſang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,
Gladiateurs, ſoldats, chevaliers, plébéiens,
Etalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre & d'un champ de carnage.
La flamme en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.

Digitized by Google

Céthégus & Sura s'avançaient à leur tête.
Ma main les a saisis, leur juste mort est prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renait en cent lieux:
Il faut fendre partout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte;
Et là, sur des amas de mourans & de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il se fraye un passage, il vole à son armée.
J'ai peine à rassurer Rome entière allarmée.
Antoine qui s'oppose au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris sous Sylla,
Antoine que poursuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit sa force affaiblie;
Et son corps accablé, désormais sans vigueur,
Sert mal en ces momens les soins de son grand cœur;
Pétreius étonné vainement le seconde.
Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,
Assiégée au dehors, embrasée au dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers momens.

CRASSUS.

Que fait César?

CICERON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avouë, un courage indomtable;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vû dissiper les plus hardis rebelles:
Mais bientôt ménageant des Romains infidelles,
Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,
Aux peuples, aux soldats, & même aux conjurés.

Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laiſſait briller une ſecrette joie :
Sa voix d'un peuple entier ſollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le ſervir un jour.
D'un trop coupable ſang ſa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encor, & veux le publier,
De Céſar en tout tems il faut ſe défier.

SCENE DERNIERE.

LE SÉNAT, CESAR.

CESAR.

EH bien, dans ce Sénat, trop prêt à ſe détruire,
La vertu de Caton cherche encor à me nuire.
De quoi m'accuſe-t-il ?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorſqu'on le ſoupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abbattre,
De leur avoir parlé quand il falait combattre.

CESAR.

Un tel ſang n'eſt pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que ſont-ils à vos yeux ?

Digitized by Google

CESAR.

Des mortels méprifables.
A ma voix, à mes coups ils n'ont pû réfifter.
Qui fe foumet à moi n'a rien à redouter.
C'eft maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des foldats de Sylla l'élite redoutable
Eft fous un chef habile, & qui fait fe venger.
Voici le vrai moment où Rome eft en danger.
Pétreius eft bleffé, Catilina s'avance.
Le foldat fous les murs eft à peine en défenfe.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, Conful? & quels font vos deffeins?

CICERON.

Les voici : que le ciel m'entende & les couronne!
Vous avez mérité que Rome vous foupçonne.
Je veux laver l'affront, dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'Etat votre honneur foit vengé.
Au falut des Romains je vous crois néceffaire;
Je vous connais : je fais ce que vous pouvez faire,
Je fais quels intérêts vous peuvent éblouïr :
Céfar veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous je vous dois mon eftime.
Partez, juftifiez l'honneur que je vous fais.
Le monde entier fur vous a les yeux déformais.
Secondez Pétreius, & délivrez l'Empire.
Méritez que Caton vous aime & vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général :
Vous l'êtes, c'eft fur vous que mon efpoir fe fonde.
Céfar, entre vos mains je mets le fort du monde.

Digitized by Google

CESAR (*en l'embrassant.*)

Cicéron à César a dû se confier ;
Je vais mourir, Seigneur, ou vous justifier.
(*Il sort.*)

CATON.

De son ambition vous allumez les flammes !

CICERON.

Va, c'est ainsi qu'on traite avec les grandes ames.
Je l'enchaîne à l'Etat, en me fiant à lui.
Ma générosité le rendra notre appui.
Apprens à distinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indomté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion, si je l'avais conduit.
Je répons de César, il est l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand-homme.
(*se tournant vers le Chef des Licteurs, qui entre en armes.*)
Eh bien, les conjurés ?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils sont punis ;
Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis.
C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre ;
Un tremblement de plus va partout le répandre ;
Et si de Pétreius le succès est douteux,
Ces murs sont embrasés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous assiége & nous presse ;
D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse,

Digitized by Google

Que j'aille intimider une foule
Que je vole au rempart, que au moins
Contienne encor César, qui m'eſt toûjours ſuſp
Et ſi dans ce grand jour la fortune contra

C I C E R O N.

Caton, votre préſence eſt ici néceſſaire.
Mes ordres ſont donnés, Céſar eſt au combat;
Caton de la vertu doit l'exemple au ſénat.
Il en doit ſoutenir la grandeur expirante.
Reſtez... Je vois Céſar, & Rome eſt triomp

(Il court au devant de Céſar.)

Ah! c'eſt donc par vos mains que l'Etat ſoutenu...

C E S A R.

Je l'ai ſervi peut-être, & vous m'aviez connu.
Pétreius eſt couvert d'une immortelle gloire;
Le courage & l'adreſſe ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu ſous ce ſacré rempart,
Que pour ne rien laiſſer au pouvoir du hazard,
Que pour mieux enflammer des ames héroïques,
A l'aſpect impoſant de leurs Dieux domeſtiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont ſoutenu le poids de leurs auguſtes noms.
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage,
Qui ſubjugua l'Aſie, & détruiſit Carthage.
Tous ſont de la patrie & l'honneur & l'appui.
Permettez que Céſar ne parle point de lui.
Les ſoldats de Sylla renverſés ſur la terre,
Semblent braver la mort & défier la guerre.
De tant de nations ces triſtes conquérans
Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.
Si de pareils guerriers la valeur nous ſeconde,

Digitized by Google

501

TABLE

des Piéces contenues dans ce troisiéme volume.

Digitized by Google

B L E.

1.3.28
Z

Digitized by Google

005787536

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google